

MÉMOIRES
DE BABER

TOME SECOND


J. Claye, imprimeur
Benoit, 7 à Paris

MÉMOIRES
DE BABER

(ZAHIR-ED-DIN-MOHAMMED)

Fondateur de la dynastie mongole dans l'Hindoustân

Traduits pour la première fois sur le texte djagataï

PAR

A. PAVET DE COURTEILLE

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

TOME SECOND



PARIS

MAISONNEUVE & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE, 15

1871

MÉMOIRES

DE BABER

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 913

(1507-1508).

Nous partîmes de Kaboul avec le désir d'exécuter une battue chez les *Guildji*. Comme nous faisions halte à Serdih, on nous apprit qu'un gros parti de *Mehmend* campaient sans défiance à Moucht et à Seh-Kâneh, à un *igadj* de Serdih. Les begs et les hommes d'armes qui m'accompagnaient étaient d'avis qu'il fallait tomber sur les *Mehmend*, mais je leur dis : « Quoi donc! nous en retournerons-nous sans avoir exécuté le projet pour lequel nous sommes montés à cheval, et nous suffira-t-il d'avoir dépouillé nos propres sujets? Voilà qui n'est pas possible ! » Nous partîmes donc de Serdih et traversâmes de

nuit et dans l'obscurité la plaine de Kett-eh-Vâz[1]. Il faisait très-noir; le terrain tout uni ne présentait comme point de repère ni montagne ni ondulation; il n'y avait pas de route, pas de trace quelconque que l'on pût suivre, et personne n'était en état de nous guider. A la fin, je me chargeai de ce soin. J'étais déjà venu une ou deux fois dans ces parages. M'aidant de mes souvenirs et gardant l'étoile polaire à ma droite, je me lançai en avant. Dieu nous dirigeant, nous arrivâmes droit à Kaïa-Koïou, au torrent d'Oulâbehtau, par où il faut passer pour aboutir à l'endroit dit Khodja-Ismaël-Siriti, où étaient campés les *Guildji*. Nous fîmes halte dans le lit même du torrent, où nous prîmes un peu de sommeil et laissâmes souffler nos chevaux. Nous nous mîmes en mouvement au point du jour. Le soleil était déjà à l'horizon lorsque nous débouchâmes dans la plaine en quittant les dernières pentes des montagnes. Le campement des *Guildji* était encore distant de nous d'un grand *igadj*. Aussitôt entrés en plaine, nous vîmes de loin une noirceur qui provenait soit de l'ombre projetée par l'ennemi, soit de sa fumée. Aussitôt les soldats, soit présomption[2], soit ardeur de jeunesse, se précipitèrent tous en avant. Je courus après eux l'espace
Page 258.

1. Elle est située au sud de Gazna.

2. Le mot que j'ai traduit ainsi est *khodlama*, qui paraît être un équivalent du persan *khodkâmi*. J'ai oublié de l'insérer dans mon dictionnaire turk-oriental.

d'un ou deux *kurouh*, faisant pleuvoir les flèches sur les hommes et les chevaux, et je parvins à les arrêter. C'est toujours avec la plus grande peine que parvient à se calmer l'ardeur inconsidérée de cinq à six mille hommes lancés ainsi à toute bride dans une course; mais, Dieu aidant, l'armée rentra dans l'ordre. Après avoir encore cheminé près d'un *cher'i*, ayant toujours en vue la masse des Afgans, nous fondîmes sur eux au galop. Une telle quantité de moutons tomba entre nos mains que jamais aucune expédition ne nous en avait procuré autant. A peine avions-nous mis pied à terre pour détourner notre bétail du campement que, de tous côtés, l'ennemi arriva dans la plaine en différentes troupes qui nous provoquaient au combat. Quelques-uns des begs et de mes officiers se jetèrent sur un de ces escadrons dont ils prirent et massacrèrent tous les hommes. Nâcir-Mirza en fit autant d'un autre escadron. Une pyramide de crânes fut élevée avec les têtes des Afgans qui avaient été tués. Dost-Piâdeh, le *koutval* dont il a déjà été question, fut atteint au pied d'un coup de flèche dont il mourut à notre arrivée à Kaboul.

Ensuite nous partîmes de Kodja-Ismaël et vînmes faire halte à Oulâbehtau. Là je donnai l'ordre à quelques-uns des begs et de mes officiers de s'occuper à prélever le cinquième des dépouilles. Kâcim-Beg et plusieurs autres furent, par une faveur toute particulière, exemptés de payer cette redevance.

Le cinquième monta d'après les registres à seize mille moutons, ce qui suppose un total de quatre-vingt mille, sans parler de ceux qui furent perdus ou sur lesquels on ne préleva rien.

Partis dès le matin de ce campement, une battue circulaire fut organisée pour la chasse dans la plaine de Kett-eh-Vâz, où se trouvent toujours une grande quantité de cerfs et d'onagres très-gras. Beaucoup de ces animaux pénétrèrent en effet dans le cercle, où ils furent tués pour la plupart. Au milieu de cette chasse je me mis à la poursuite d'un onagre; je n'en étais plus qu'à une petite distance lorsque je le frappai d'une flèche, puis d'une autre flèche. Ces deux blessures ne furent pas suffisantes pour l'abattre; elles ne firent que ralentir sa course. J'éperonnai mon cheval; arrivé tout près de l'animal, je le frappai de mon sabre à la tête, derrière les deux oreilles. Atteint dans le gosier, il resta sur place après avoir fait un bond tel que ses pieds de derrière faillirent toucher mon étrier. Mon sabre fit là un
Page 259. beau coup, car c'était un onagre extraordinairement gras. Ses jambes de devant étaient presque de la longueur du bras d'un homme[1]. Chirim-Tagaï et quelques autres, qui avaient vu des cerfs du Mogou-

1. Au lieu de *karici kichining bir karichidin djuzvi kemrak bolgai idi*, je lis *karici..... bir karicidin.....* La version persane porte *kabourga-i-oez yek guez tchizi kemter boudeh bâched*, ce que la traduction anglaise rend par « its rib might be somewhat less than a gez (about two feet) in length ».

listân, déclarèrent avec étonnement qu'ils en avaient rarement rencontré dans ce pays d'aussi gras que ceux qu'ils avaient sous les yeux. Dans le même jour je tuai un autre onagre. La plus grande partie des onagres et des cerfs qui tombèrent dans cette chasse étaient très-gras, sans qu'aucun d'eux égalât l'onagre que j'avais abattu. Nous rentrâmes à Kaboul au retour de cette expédition.

Dans les derniers jours de l'année précédente, Cheïbâni-Kan était parti de Samarkand dans le but de s'emparer du Khoraçân. Châh-Mansour-Bakhchi, cet infâme prostitué, cet ingrat, qui était à Endekhoud, avait envoyé des émissaires à Cheïbâni-Khan et l'avait excité à hâter sa marche. Lorsque celui-ci fut arrivé dans les environs d'Endekhoud, l'infâme, se fiant aux intelligences qu'il avait eues avec les Euzbegs, se para, mit une plume de héron sur son turban, se chargea de présents et de cadeaux et sortit de la ville. Les Euzbegs, qu'aucun chef ne retenait, s'ameutèrent de tous les côtés, tombèrent sur ce misérable, mirent au pillage tout l'attirail qu'il traînait avec lui et dispersèrent sa suite.

Cependant Bedi'-uz-Zemân-Mirza, Muzafter-Mirza, Mohamed-Berendouk-Berlas et Zoun-Noun-Argoun se tenaient tous campés à la tête de l'armée dans les environs de Baba-Khâki. N'étant pas décidés à combattre, n'ayant rien préparé pour mettre Herat en état de défense, ne sachant pas au juste quel parti ils devaient prendre, ils demeuraient immobiles

dans l'irrésolution. Mohammed-Berendouk-Beg, qui était un homme de sens, disait : « Muzaffer-Mirza et moi nous nous retrancherons dans Herat, tandis que Bedi'-uz-Zemân-Mirza et Zoun-Noun-Beg se retireront dans les montagnes environnantes. De là ils appelleront à eux Sultan-Ali-Argoun du Seïstân, Châh-Beg et Mukim de Kandahâr et de Zimin-Dâver, dont ils joindront les forces aux leurs; en même temps ils réuniront autour d'eux le plus qu'ils pourront de Hezâreh et de Nekderi et se tiendront prêts à parer à tout événement dans les montagnes, où l'ennemi n'aura guère la possibilité d'aller les chercher; d'un autre côté, il ne se risquera pas non plus à attaquer la place tant qu'il aura à craindre une armée
Page 260. qui manœuvrera au dehors. » C'était très-bien dit et parfaitement raisonné. Malheureusement Zoun-Noun-Argoun, quoique brave, était un homme aux sentiments bas, très-attaché aux richesses, et, comme il ne se souciait pas assez de ce qui devait profiter à tous, sa conduite était celle d'un ignorant et d'un fou. Dans ces jours où les deux frères régnaient conjointement à Herat, il jouissait d'une grande autorité dans le palais de Bedi'-uz-Zemân-Mirza, comme je l'ai dit plus haut. Son avarice lui faisait voir de mauvais œil la présence dans la ville de Mohammed-Berendouk et il désirait être chargé lui-même de la défendre; mais il ne put arriver à ses fins[1].

1. Le texte porte *yerika iitiguizeh*, ce qui ferait supposer le verbe

Ce qui prouve sa stupidité et sa folie, c'est qu'il se laissa jouer publiquement par les mensonges et les flatteries d'une troupe d'imposteurs. Ainsi que nous l'avons raconté plus haut, alors qu'il occupait à Herat une haute position, quelques cheïkhs et mollas étaient venus lui dire : « L'inspection des astres (le pôle de l'Astrolabe) nous révèle que tu dois prendre le surnom de *Lion de Dieu*, et que tu battras les Euzbegs. » Ajoutant foi à cette prédiction, il roula un foulard autour de son cou et rendit grâces à Dieu. Voilà, dit-on, par quel motif il ne se rendit pas à l'avis si sensé de Mohammed-Berendouk; voilà pourquoi il ne mit pas la place en état de défense, ne fit aucun préparatif de guerre, négligea de placer des gardes et des avant-gardes qui l'instruisissent de l'approche de l'ennemi, et ne s'occupa en rien d'organiser et d'exercer les milices de manière que, en cas d'attaque, elles pussent réaliser toutes ses espérances.

Cependant Cheïbâni-Khan passa le Mourgâb dans le mois de moharrem, et il était tout près d'atteindre Serakâï[1] lorsqu'on apprit son arrivée. Les gens de Herat perdirent la tête et ne surent rien faire pour se défendre, ni en rassemblant des hommes, ni en les rangeant en bataille. Chacun s'en alla de son

iitiguizmek, synonyme de *iitgueurmek*. J'ai oublié de le consigner dans mon dictionnaire à la suite de la forme *iitguezmek*, qui signifie « faire arriver, faire parvenir ».

1. La version persane écrit *serakâhi*.

côté et s'enfuit comme il put. Quant à Zoun-Noun-Argoun, aveuglé par les promesses trompeuses qu'on lui avait faites, il demeura immobile à Kara-Rebât, n'ayant pour faire face à quarante ou cinquante mille Euzbegs que cent à cent cinquante hommes attachés à sa personne. Enveloppé par la multitude des ennemis, il fut enlevé sans coup férir, et on lui coupa la tête.

Les mirza, avec leurs sœurs aînées ou cadettes, leurs femmes et les princesses de leur sang, étaient dans le château d'Ikhtiâr-ud-Din, plus connu sous le Page 261. nom d'Ala-Kourgan. Sur le soir, ils arrivèrent de leurs personnes à Herat, où ils laissèrent reposer leurs chevaux jusqu'à minuit. Ils se remirent en route de grand matin, sans même penser à pourvoir à la défense de la place. Ils ne surent pas profiter du répit qui leur était laissé pour emmener avec eux ou pour songer à mettre en lieu de sûreté leur mère, leurs sœurs, leurs femmes et leurs enfants, lesquels tombèrent entre les mains des Euzbegs. Pâïendeh-Sultan-Begum et Khadidjeh-Begum, avec les femmes de Sultan-Huceïn-Mirza et de Bedi'-uz-Zemân-Mirza, les enfants de Muzaffer-Mirza et tous les trésors des mirza se trouvaient dans Ala-Kourgan. On n'avait pas pourvu d'une manière convenable à la défense de ce château, et les soldats qui étaient destinés à y tenir garnison ne purent même pas s'y rendre. Achik-Mohammed, le frère cadet d'Argoun, se sauva à pied de l'armée et pénétra dans le château. Omar-

Beg, fils d'Ali-Khan-Keuhber, Cheïkh-Abd-Allah-Bekaoul, Mirza-Beg-Keïkhosrevî et Mireki-Keur-Divân s'y trouvèrent aussi. Trois jours après l'arrivée de Cheïbâni-Khan, le cheïkh-ul-islâm et les principaux habitants capitulèrent et allèrent lui porter les clefs de l'enceinte de la ville. Achik-Mohammed conserva encore le château durant quinze à seize jours; mais, à la suite de l'explosion d'une mine que l'ennemi avait pratiquée du dehors dans la direction du marché aux chevaux et qui fit sauter une tour, les assiégés, complétement abattus, ne purent pas prolonger la défense et se rendirent.

Une fois maître de Herat, Cheïbâni-Khan commença à maltraiter les membres de la famille des pâdichâh. Non content de cela, il se conduisit avec une grossièreté sans exemple vis-à-vis de tout le monde, Il ne craignit pas de compromettre la gloire de son nom pour les intérêts de ce monde passager. De tous les actes odieux par lesquels il se signala à Herat, le premier fut de livrer Khadidjeh-Begum à l'indigne Châh-Mansour-Bakhchi, pour la tourmenter de toutes les manières dans le but de sasisfaire une ignoble avarice. Ensuite il abandonna à la rapacité du Mongol Abd-el-Vahhâb le vénérable et saint personnage Cheïkh-Pourân, dont il distribua égalemen les enfants entre plusieurs. Il confia à Molla-Binâï, pour être pressurés, tous les poëtes et les hommes de talent. Voici à ce sujet un quatrain d'un des beaux esprits du Khoraçân qui est resté célèbre :

Page 262. « Sauf Abd-Allah *kir-i-kher* (membrum asini habens), il n'est pas un poete qui connaisse la couleur de l'or : Binâï, lui, veut extorquer de l'or aux poëtes, mais il n'en retirera qu'un *membre d'âne* (il se donne une peine inutile à tourmenter les poëtes)[1]. »

A peine en possession de Herat, il prit pour lui l'épouse légitime de Muzaffer-Mirza, nommée Khan-Zâdeh-Khanum, sans même attendre que le délai légal fût expiré. Il eut la présomption de donner des leçons d'exégèse à Kâzi-Ikhtiar et à Mohammed-Youçouf, deux des plus célèbres docteurs du Khoraçân et de Herat. Il retoucha à la plume, pour les corriger, les dessins de Molla-Sultan-Ali-Mechhedi et l'écriture de Behzâd. Chaque fois qu'il avait composé un distique fade et insipide, il le faisait réciter du haut de la chaire, après quoi il prélevait à son profit une gratification sur le peuple dans le marché. Il se levait de bon matin, ne négligeait pas de faire les cinq prières canoniques, et s'acquittait d'une manière convenable de la lecture du Koran, ce qui ne l'empêchait pas de se rendre coupable de paroles ou d'actes dignes d'un fou, d'un insensé ou d'un infidèle, comme je viens de le dire.

Cinq ou six jours après la prise de Herat il se rendit de Keh-Destân à Poul-Salar, et, donnant le commandement de toutes ses forces à Timour-Sultan et à Obeïd-Sultan, il les dirigea contre Aboul-Muh-

1. Le texte de ces vers persans est altéré dans l'original; je l'ai rétabli d'après la version persane.

cin-Mirza et Keupek-Mirza, qui étaient installés à Mechhed en toute sécurité. Ces derniers hésitaient, incertains s'ils mettraient la place en état de défense, ou s'ils profiteraient de la marche de l'armée ennemie pour se dérober par une autre route et tomber à l'improviste sur Cheïbâni-Khan, ce qui était une excellente idée. Malheureusement ils ne surent se décider à rien, ni prendre aucun parti, et restèrent immobiles jusqu'au moment où Timour-Sultan et Obeïd-Sultan firent irruption à la tête de leur armée. Les mirza mirent leurs soldats en bataille et se présentèrent au combat. Aboul-Muhcin-Mirza fut bientôt enlevé. Keupek-Mirza, s'élançant à la tête d'une poignée d'hommes pour dégager son frère cadet, fut enlevé à son tour et tous deux furent démontés. Lorsqu'on les mit à mort dans un même endroit, ils se prirent par la main et s'embrassèrent mutuellement en se disant adieu. Aboul-Muhcin-Mirza donna des marques de frayeur; quant à Keupek-Mirza, il ne laissa pas voir la plus légère altération sur sa figure. On porta les têtes des deux mirza à Cheïbâni-Khan, au Page 263.
moment même où il se trouvait à Poul-Salar.

Sur ces entrefaites, Châh-Beg et son jeune frère, Mohammed-Mukim, se méfiant des entreprises de Cheïbâni-Khan, m'avaient envoyé plusieurs fois des ambassadeurs avec des requêtes, où ils protestaient de leur fidélité et de leur bon vouloir à mon égard. Mukim, dans une de ces missives, m'avait ouvertement appelé à son secours. A cette époque où

les Euzbegs étaient maîtres de tout le pays, je ne jugeai pas convenable de rester dans l'inaction. Après que Châh-Beg et Mukim m'avaient envoyé tant d'ambassades et de requêtes pour solliciter mon appui, il n'y avait guère à douter qu'ils ne fussent disposés à venir me présenter leurs hommages. J'exposai l'état des choses aux émirs et à mes conseillers. Tout bien considéré, il fut convenu qu'il fallait monter à cheval et réunir nos forces à celles d'Argoun, après quoi nous prendrions la route du Khoraçân, ou bien agirions suivant que les circonstances l'exigeraient. En conséquence de cette résolution, nous nous dirigeâmes vers Kandahâr. Habibeh-Sultan-Begum, celle-là même que j'appelais ma belle-sœur (*yenga*), ainsi que je l'ai expliqué plus haut, vint avec sa fille, Khadidjeh-Sultan-Begum, comme cela avait été réglé à Herat, et nous nous rencontrâmes à Gazna. Khosrev-Keukultach, Sultan-Kouli-Tchanak et Guedâï-Belâl s'étaient enfuis de Herat et s'étaient retirés auprès d'Ibn-Huceïn-Mirza, qu'ils avaient ensuite quitté pour Aboul-Muhcin-Mirza. N'y pouvant tenir non plus, ils se décidèrent enfin à venir me trouver en compagnie des princesses.

Lorsque l'armée arriva à Kilât[1], il se trouva dans cette ville des marchands de l'Hindoustân qui s'y étaient rendus pour le trafic et qui n'avaient pas eu

1. Cette place, qu'il ne faut pas confondre avec celle du même nom située dans le Deïlem entre Kazvin et Khelkhal, se trouve à l'est de Kandahâr.

le temps de s'enfuir, surpris qu'ils avaient été par l'irruption subite de mes soldats. Beaucoup des miens étaient d'avis que, dans ces temps de troubles, il fallait piller des gens qui arrivaient d'un pays ennemi; mais je ne voulus pas le permettre. Je dis : « Quelle faute ont donc commise ces marchands? Si nous nous abstenons d'un acte de ce genre, quelque profitable qu'il nous soit, pour nous conformer à la volonté divine, le Seigneur tout-puissant nous en récompensera magnifiquement. N'est-ce pas ce qui est arrivé il y a quelques jours, quand nous sommes partis en expédition contre les *Guildji?* Les moutons, le bétail et les familles des *Mehmend* étaient à un *farseng* de l'armée. Plusieurs d'entre nous voulaient à toute force courir sur eux. Je m'y suis opposé par les mêmes motifs qu'aujourd'hui. Dans la même matinée, Dieu nous a accordé sur les Afgans *Guildji,* nos ennemis, un butin si considérable qu'aucune expédition n'en a jamais rapporté un pareil. » Nous campâmes au delà de Kilât et nous perçûmes un certain tribut sur ces négociants à titre de présent. Page 264.

Lorsque nous eûmes dépassé Kilât, Khan-Mirza qui, après la prise de Kaboul, avait reçu l'autorisation de se rendre dans le Khoraçân, et Abd-ur-Rezzâk-Mirza, qui était resté dans cette province quand je l'avais évacuée, vinrent nous rejoindre de Kandahâr d'où ils s'étaient enfuis. Ces princes étaient accompagnés de la mère de Pir-Mohammed-Mirza, fils de Djihân-Guir-Mirza et petit-fils de Bahâr-Mirza, la-

quelle vint aussi se mettre sous ma protection.

Cependant j'écrivis à Châh-Beg et à Mukim en ces termes : « Me voilà arrivé comme vous l'avez demandé. Un ennemi aussi puissant que les Euzbegs s'est emparé du Khoraçân. Venez donc afin que nous prenions ensemble telle résolution que votre expérience vous suggérera pour le bien de l'état. » Mais ces deux hommes, oubliant les lettres qu'ils m'avaient adressées et leurs appels pressants, ne me firent que des réponses grossières, dignes de gens mal appris. Croirait-on que leur manque d'égards fut tel que, dans la missive qu'il m'adressa, Châh-Beg apposa son sceau au dos de la lettre et sur le milieu de la feuille de papier, exactement comme le font les émirs correspondant avec d'autres émirs, ou plutôt un grand beg ayant affaire à un petit beg? S'ils ne s'étaient pas conduits avec tant d'incivilité à mon égard et s'ils ne m'avaient pas envoyé des réponses si insultantes, jamais les choses n'en seraient venues au point où elles aboutirent; mais, comme dit le poëte :

« L'injure a pour résultat final de ruiner une ancienne famille. »

C'est à la gravité de l'outrage qu'ils commirent en cette occasion et à leur grossièreté qu'il faut attribuer la ruine de leur maison et la dispersion complète d'une puissance qui avait mis trente à quarante ans à se fonder.

Comme nous étions aux environs de Chehr-i-Safâ[1], il arriva qu'un jour le camp fut mis en alerte. Tous les soldats s'armèrent et montèrent à cheval. A ce moment j'étais occupé à me purifier par un bain, et les émirs étaient dans la plus grande agitation. Je Page 265. montai moi-même à cheval aussitôt que je fus libre. Heureusement ce n'était qu'une fausse alarme, qui se calma en un instant.

Nous fîmes quelques marches en deçà et vînmes camper à Gouzer. Là encore, je renouvelai mes propositions à Châh-Beg et à Mukim, mais ils n'en tinrent aucun compte et persévérèrent dans la même voie d'opiniâtreté et de rébellion. Ceux de mes partisans qui connaissaient le pays dans toutes les directions me représentèrent qu'il fallait traverser, à leur naissance, du côté de Baba-Haçan-Abdâl et de Khalichek[2], les cours d'eau qui se dirigent vers Kandahâr et se retrancher derrière eux. Cet avis fut approuvé, et, dès le matin, les soldats prirent les armes et marchèrent vers Khalichek, l'aile droite et l'aile gauche se trouvant chacune à leur ordre de bataille. Châh-Beg et Mukim étaient assis sous une tente qu'ils avaient fait planter devant l'endroit même où j'ai bâti un palais, sur un promontoire de la monta-

1. Environ quarante milles à l'est de Kandahâr.

2. Baba-Haçan-Abdâl, qui paraît être le même que Baba-Veli, est situé à cinq ou six milles au nord de Kandahâr. Khalichek se trouve sur une petite éminence, à environ trois milles à l'ouest de Baba-Haçan, au delà de l'Ourguendâb.

gne de Kandahâr. A notre aspect, les gens de Mukim, faisant diligence, se portèrent en avant. Tofan-Argoun, qui était venu se réfugier dans nos rangs aux environs de Chehr-i-Safâ, marcha seul sur la ligne ennemie au moment où un certain Achk-Allah s'en détachait avec sept à huit hommes. Tofan, allant toujours de sa personne, les attaqua de front, échangea avec eux quelques coups de sabre, démonta Achk-Allah, lui coupa la tête et me l'apporta au moment même où je dépassais Seng-i-Lakhchek. Cet événement fut considéré comme de bon augure. Comme à cette époque le terrain était entrecoupé de constructions et d'arbres, je ne le jugeai pas convenable pour y livrer bataille; mais, dépassant le pied des montagnes, je me décidai à faire halte dans la vallée de la rivière près de Kandahâr. Je venais d'y camper lorsque Chir-Kouli, qui était aux avant-postes, vint me prévenir que l'ennemi était là, rangé en bataille. Mes soldats, depuis qu'ils avaient quitté Kilât, avaient eu beaucoup à souffrir de la faim et des privations. En arrivant à Khalichek, ils s'étaient dispersés et répandus dans le haut et dans le bas pays pour y chercher des bœufs et des moutons; puis nous étions repartis sans nous occuper de rallier l'armée. Mes forces s'élevaient à deux mille hommes; mais à midi, heure à laquelle s'engagea le combat, ceux qui étaient allés à la maraude par monts et par vaux ne m'ayant pas encore rejoint, je n'en avais pas plus de mille à ma disposi-

tion. Si mes soldats étaient peu nombreux, en revanche ils étaient d'excellente qualité et soumis à une organisation et à une discipline si régulières que, dans aucun temps, je n'en avais possédé d'aussi bien exercés. Les hommes d'armes d'élite sur lesquels je pouvais compter étaient divisés en compagnies de dix et de cinquante, ayant chacune son chef particulier. Ces compagnies étaient réparties à la droite et à la gauche, sachant parfaitement ce qu'elles avaient à faire pendant le combat, où elles avaient ordre d'être prêtes à tout et d'observer tout. L'aile droite et l'aile gauche, le bras droit et le bras gauche, la droite et la gauche chargeaient d'elles-mêmes et sans qu'il fût besoin d'instructions spéciales. En général, les différents corps de l'armée n'attendaient pas l'ordre des *tavatchi* (sorte d'adjudants ou de commissaires) pour lancer leurs chevaux sur les ennemis qui leur faisaient face. Quoique les termes de *berangar*, *ong-kol*, et *ong-yan* présentent tous le même sens (c'est-à-dire côté droit), néanmoins, pour éviter toute confusion, je me servais de chacun d'eux dans une acception particulière. Comme on a coutume de se servir des mots *meïmeneh* et *meïcereh* ou bien encore *berangar* et *djevangar* pour désigner les rangs qui sont à droite et à gauche de l'armée, tandis que le centre s'appelle *goul*, et que les ailes ne peuvent jamais faire partie du centre, j'appliquais à ces deux corps parfaitement distincts le nom qui leur est donné habituellement : *berangar* (aile droite), Page 269.

djevangar (aile gauche). Le centre étant aussi un corps délimité, je me servis pour plus de clarté du mot *ong-kol* (bras droit) pour la droite et *sol-kol* (bras gauche) pour la gauche. S'agissait-il de cette partie du centre formée par les *khasseh-tabin* (sortes de pages ou gardes de corps), *ong-yan* (flanc droit) en désignait la droite et *sol-yan* (flanc gauche) la gauche. Ces *khasseh-tabin*, dont il est question et qu'on appelle encore du seul mot turk *boï* (garçon), ne doivent pas être pris ici dans ce dernier sens, mais dans celui de *yakin* (proche): leur droite et leur gauche pouvaient se désigner tout simplement par les mots *ong* et *sol*.

A l'aile droite se tenaient Mirza-Khan, Chirim-Tagaï, Yârek-Tagaï et ses frères cadets, Djelma-Mogoul, Eïoub-Beg, Mohammed-Beg, Ibrahim-Beg, Ali-Seïd-Mogoul avec ses Mongols, Sultan-Ali-Djoura, Khodaï-Bakhch, Aboul-Haçan avec tous ses frères. A l'aile gauche c'était Abd-ur-Rezzâk-Mirza, Kâcim-Beg, Tangri-Berdi, Kanber-Ali, Ahmed-Eltchi-Bouga-Gouri-Berlas, Seïd-Huceïn-Egri, Mir-Châh-Koutchin-Jraoul, Nâcir-Mirza, Seïd-Kâcim-Ichik-Aka, Muhibb-Ali-Kourtchi, Baba-Ogouli, Allah-Berdi-Turkman, Chir-Kouli-Karaoul-
Page 267. Mogoul, avec ses frères cadets, Ali-Mohammed. Au centre et à main droite j'étais posté moi-même avec Kâcim-Keukultach, Khosrev-Keukultach, Sultan-Mohammed-Douldaï, Châh-Mohammed-Pervanatchi, Koul-Baïezid-Bekaoul, Kemâl-Cherbettchi.

A main gauche étaient Khodja-Mohammed, Ali-Dost, Nâcir-Mirim, Nâcir-Baba-Chir-Zâd, Djân-Ali-Veli-Khizântchi, Koutlouk-Kadem-Karaoul, Maksoud-Soutchi, Baba-Cheïkh. Tous les officiers de mon intérieur se trouvaient au centre et l'on n'y voyait aucun des grands émirs, car aucun des personnages qui viennent d'être nommés n'était encore parvenu au rang d'émir. En avant de l'armée et en première ligne étaient postés Chiri-Beg, Djânim-Kourbegui, Keupek-Kouli, Baba-Aboul-Haçan-Kourtchi; parmi les Mongols d'Ouch, Ali-Seïd-Dervich, Ali-Seïd-Khoch-Gueldi, Djelma-Dost-Gueldi, Djelma-Bâgtchi, Amatchi-Mendi; parmi les Turkomans, Mansour-Rustem avec tous ses frères, Châh-Nazar-Sevinduk.

L'armée ennemie était partagée en deux corps; l'un commandé par Châh-Chedjâ'-Argoun, plus connu sous le nom de Châh-Beg que nous lui donnerons désormais; l'autre par Mukim. On évaluait à six à sept mille hommes le rassemblement qui entourait les Argoun; dans tous les cas, il y en avait très-certainement quatre à cinq mille ayant des armes. Châh-Beg faisait face à mon centre et à mon aile droite; Mukim à mon aile gauche. Les troupes de Mukim étaient un peu moins nombreuses que celles de son frère aîné. Il se rua avec beaucoup d'impétuosité sur notre aile gauche, où se tenaient Kâcim-Beg et ses compagnons d'armes, au point que, jusqu'au moment où je me trouvai moi-même engagé,

celui-ci m'envoya deux ou trois messagers pour me demander du secours. Toutefois, comme les adversaires que nous avions en face étaient très-nombreux, nous ne pûmes détacher aucun des nôtres pour le lui envoyer. Cependant, nous marchâmes à l'ennemi sans perdre de temps. Celui-ci, dès la première décharge, assaillit tellement notre première ligne qu'il la força à tourner bride et la rejeta sur le centre; mais voyant que nous nous avancions, il s'arrêta. Un cavalier, qui était vis-à-vis de moi, poussa un cri, mit pied à terre et s'apprêta à me décocher une flèche. J'allai à lui sans hésiter et, au moment où je l'atteignais, ne se sentant pas de force à soutenir mon attaque, il remonta à cheval et se donna du champ. Cet homme, qui avait ainsi mis pied à terre, n'était autre que Châh-Beg en personne. Au plus
Page 268. fort du combat, Piri-Beg, le Turkoman, et ses cinq frères cadets, le turban à la main (en signe de soumission), se détournèrent eux-mêmes des rangs ennemis et se réfugièrent dans les nôtres. Ce Piri-Beg était un de ces Turkomans qui, à l'époque où Châh-Ismaël triompha des sultans Baïender[1] et s'empara de l'Irâk, s'étaient joints aux émirs turkomans à la suite d'Abd-ul-Bâki-Mirza, de Murad-Beg et de Pâïendeh.

Cependant mon aile droite continuait à marcher

1. Le fondateur de la dynastie Baïender *du mouton blanc* était Kara-Osman, plus connu sous le nom de Kara-Youlouk, contemporain et allié de Sultan-Baïezid Ier.

en poussant l'ennemi devant elle. Quant à l'aile gauche, après s'être engagée dans les grands canaux bien au-dessous de Baba-Haçan-Abdâl, elle était arrivée au petit canal. Ayant devant elle Mukim, accompagné de toute sa maison et des hommes de son clan, elle se trouvait, sous le rapport du nombre, en infériorité marquée vis-à-vis de l'ennemi. Grâce à Dieu, tout se passa bien pour nous. Trois ou quatre des grands cours d'eau qui se rendent à Kandahâr et dans sa banlieue se trouvaient entre mon aile gauche et Mukim. Nos gens, occupant la tête du gué, ne permirent jamais à l'ennemi de le traverser; protégés par les canaux, ils résistèrent de pied ferme à toutes les attaques. Du côté des Argoun, Halvatchi-Tarkhan engagea une lutte à coups de sabre, au milieu de l'eau, avec Kanber-Ali et Tangri-Berdi; Kanber-Ali y fut blessé. Une flèche atteignit Kâcim-Beg à l'épaule. Gouri-Berlas fut atteint au sourcil par une flèche qui ressortit au-dessus de la joue. Sur ces entrefaites, nous refoulâmes l'ennemi au delà des cours d'eau, et nous nous avançâmes nous-mêmes jusqu'à la pointe saillante[1] de la montagne de Mourgân. Au moment où nous étions en train d'effectuer le passage des canaux, un homme monté sur un beau cheval gris, après avoir hésité entre plusieurs directions, comme s'il ne savait quel

1. Au lieu de *yetigâhi*, que porte le texte imprimé, je lis avec la version persane *binigâhi*.

parti prendre, finit par s'engager d'un certain côté. Cet homme ressemblait à Châh-Beg, et il est plus que probable que c'était effectivement lui. Aussitôt que la déroute se fut déclarée parmi les ennemis, toute mon armée se mit à faire des prisonniers et à poursuivre les fuyards. Onze personnes, dignes de toute ma reconnaissance, étaient restées près de moi, entre autres Abd-Allah-Kitâb-Dâr. Mukim, lui, tenait toujours et combattait encore. Quoique n'ayant qu'une si petite escorte, je n'hésitai pas, mettant ma confiance en Dieu, à faire battre les timbales et à marcher à l'ennemi :

Page 269. « En beaucoup comme en peu, c'est Dieu seul qui donne : dans ce monde, personne ne doit rien à ses seuls efforts. »

« Bien des fois une troupe peu nombreuse a vaincu une armée nombreuse, par la permission de Dieu. »

Celui-ci, entendant les timbales et voyant que nous avancions sur lui, perdit toute sa fermeté et prit le parti de la fuite. Grâce à Dieu, tout nous réussit donc à souhait. Après avoir forcé l'ennemi à lâcher pied, nous nous dirigeâmes vers Kandahâr et vînmes camper au *tchehâr-bâg* de Ferroukh-Zâd, dont il ne reste aujourd'hui aucun vestige. Dans leur fuite, Châh-Beg et Mukim ne purent gagner la place de Kandahâr. Le premier des deux prit la route de Châl et de Mestoung [1], le second gagna Zimin-Dâ-

1. Châl et Mestoung (et non Mestoug comme porte le texte imprimé) sont situés au sud de Kandahâr, non loin du Beloutchistân.

ver, sans laisser personne qui mît la place en état de défense. Dans ses murs se trouvaient Ahmed-Kouli-Tarkhan, l'un des frères cadets de Kouli-Beg-Argoun, et quelques autres sur la fidélité et l'attachement desquels je savais pouvoir compter. Ils entrèrent en pourparlers et demandèrent l'*aman*. Comme j'étais disposé à les traiter tous avec bienveillance, je leur accordai ce qu'ils désiraient, et ils m'ouvrirent la *Porte de Machour*, laissant les autres fermées par crainte de l'indiscipline de la soldatesque. J'entrai par cette porte, que je confiai à la garde de Chirim-Beg et de Yârek-Beg. Après avoir pénétré dans l'intérieur avec quelques-uns des officiers attachés à ma personne, je tombai sur les pillards à coups redoublés et j'en fis mettre à mort un ou deux. Je me rendis tout d'abord au trésor de Mukim qui était dans un bâtiment de pierre au milieu de la place. Abd-ur-Rezzâk-Mirza y était arrivé avant moi et y avait mis pied à terre. Je lui en abandonnai une partie à titre de largesse, et je préposai à la garde du reste Dost-Nâcir-Beg, Koul-Baïezid-Bekaoul et Mohammed-Bakhchi, l'un des *bakhchi* (secrétaires). De là je me rendis au château, où je confiai le trésor de Châh-Beg à Khodja-Mohammed-Ali, à Châh-Mahmoud et à Tagaï-Châh-Bakhchi. J'envoyai Zoun-Noun-Beg, Mirim-Nâcir et Maksoud-Soutchi chez le ministre Mir-Djân, et je chargeai Nâcir-Mirza de lui tirer de l'argent. Abou-Se'id-Mirza fut remis pour le même but à Mirza-Khan-Cheïkh. Jamais je

Page 270. n'avais vu autant de *tenga* (d'argent) dans ces pays, ni entendu personne en parler. Dans cette même nuit, comme nous étions dans le château, on m'amena un des serviteurs de Sunbul, nommé Châh-Beg. Je le confiai à la garde d'un des miens qui manqua de vigilance et laissa échapper son prisonnier. Le matin je me rendis au jardin de Ferroukh-Zâd, et je donnai la principauté de Kandahâr à Nâcir-Mirza. Comme je me retirais après avoir fait charger sur des chameaux les sommes qui se trouvaient dans les trésors, il se trouva que Nâcir-Mirza s'était approprié la charge d'une file de chameaux en *tenga* d'argent; je ne la lui réclamai pas, mais je lui en fis cadeau.

Étant parti de Kandahâr, je vins faire halte dans la *prairie de Kouch-Khâneh*. De là je laissai mon armée prendre les devants, et, faisant une excursion dans le pays, je ne rentrai que fort tard au camp. Il avait tellement changé de physionomie que je ne pus pas le reconnaître. On n'y voyait que chevaux de race, des files entières de chameaux mâles et femelles, des mulets, des étoffes, des effets, des pavillons, des tentes de velours et d'étoffe écarlate. Dans chaque tente étaient de pesantes caisses où nous avions accumulé tous les objets précieux qui avaient appartenu aux deux frères : monceaux de caisses, de serrures, de ballots, de vieux habits, des sacs pleins de *tenga*. Chacun avait entassé dans son campement des dépouilles de toute espèce;

mais on ne s'était pas autrement soucié des esclaves[1].

Je donnai à Kâcim-Beg la place de Kilât, où se trouvaient les gens de la suite de Mukim commandés par Koutch-Argoun et Tâdj-ud-Din-Mahmoud, avec tous leurs biens et leurs effets. Kâcim-Beg, homme de beaucoup de sens, ne trouvait pas expédient que je prolongeasse trop mon séjour dans les environs de Kandahâr, et ses instances me déterminèrent à décamper avec un riche butin. J'ai dit plus haut que j'avais concédé à Nâcir-Mirza le gouvernement de cette ville, après quoi il avait reçu son congé, tandis que je prenais moi-même la route de Kaboul. N'ayant pas trouvé l'occasion de partager le trésor lorsque nous étions dans les environs de Kandahâr, nous nous arrêtâmes à Kara-Bâg pour en faire la répartition. Les émirs, les chefs, les gens attachés à mon service, les gardes du corps (*tabin*) purent se vanter d'avoir reçu pour leur part des charges d'âne et des sacoches de *tenga* qu'ils rapportèrent sur leurs montures, et ils rentrèrent à Kaboul avec un riche butin et beaucoup de gloire.

Ce fut à mon arrivée dans cette ville que j'épousai Ma'soumeh-Sultan-Begum, fille de Sultan-Ahmed-Mirza, que j'avais fait venir du Khoraçân.

Six ou sept jours après, un des hommes de Nâcir- Page 271.

1. Au lieu de *kouli* « ses esclaves », que porte le texte, la version persane, suivie par la traduction anglaise, a lu « koï », qu'elle a rendu par *gousfend* « des moutons ».

Mirza vint m'apprendre que Cheïbâni-Khan s'était emparé de Kandahâr. Mukim, je l'ai dit plus haut, s'était enfui du côté de Zimin-Dâver où il avait eu une entrevue avec Cheïbâni-Khan. Celui-ci, excité d'un autre côté par les messagers de Châh-Beg arrivant coup sur coup, était sorti de Herat et, prenant par la route des montagnes, avait marché en toute hâte sur Kandahâr, dans l'espoir de m'y surprendre. C'était précisément là le danger que prévoyait Kâcim-Beg, homme très-expérimenté, lorsqu'il m'avait tant pressé de décamper avec mon butin :

« Ce qu'un jeune homme voit dans un miroir, un vieillard le voit à travers une brique cuite. »

Enfin Cheïbâni-Khan était venu assiéger Nâcir-Mirza dans Kandahâr. Au reçu de cette nouvelle, j'assemblai les begs et nous tînmes un conseil où il fut dit en substance : « Que des étrangers comme les Euzbegs et un ennemi expérimenté comme Cheïbâni-Khan étaient maîtres d'un pays qui était auparavant sous la main des descendants de Timour-Beg ; que, dans tous les coins et les points reculés où on avait laissé s'établir des Turks et des *tadjik*, ils avaient tous fait cause commune avec les Euzbegs ; que j'étais dans Kaboul ayant un adversaire puissant et étant moi-même très-faible ; que traiter avec lui n'était guère praticable, et qu'il ne fallait pas songer à lui tenir tête alors qu'il était à l'apogée de sa force

et de sa puissance; qu'il était donc à propos de me ménager un lieu de refuge, qui paraîtrait d'autant meilleur qu'il serait plus éloigné d'un ennemi si redoutable, que la fortune favorisait; qu'il était donc nécessaire de faire une expédition soit du côté de Badakhchân, soit du côté de l'Hindoustân, et qu'il y avait urgence à décider laquelle de ces deux directions on prendrait. » Kâcim-Beg et Chirim-Beg, avec toutes leurs créatures, opinèrent pour Badakhchân. A cette époque ceux qui, dans ce pays, avaient relevé la tête et n'avaient pas fait leur soumission aux Euzbegs étaient Mubârek-Châh-Vezir, Djihân-Guir-Turkman[1] et Mohammed-Kourtchi, ceux-là mêmes qui avaient expulsé Nâcir-Mirza. Comme moi et quelques-uns de mes officiers particuliers nous préférions marcher sur l'Hindoustân, nous nous dirigeâmes vers Lemgân. A la suite de la conquête de Kandahâr, j'avais donné le gouvernement de Kilât et de Ternouk[2] à Abd-ur-Rezzâk-Mirza, qui avait Page 272. été laissé dans Kilât. Lorsque les Euzbegs vinrent mettre le siége devant Kandahâr, celui-ci, ne pouvant se maintenir à Kilât, l'évacua et arriva à Kaboul juste au moment où j'allais en sortir. Ce fut lui que j'y installai comme gouverneur.

Comme il n'y avait à Badakhchân ni roi ni prince

1. Le texte paraît altéré dans ce passage; je l'ai rétabli d'après la version persane.

2. Je pense qu'il s'agit ici de la vallée appelée aussi Ternek et Tenoukh, et arrosée par la rivière du même nom, affluent du Helmend.

de race royale, Khan-Mirza, stimulé par les droits que lui donnait sa parenté avec Châh-Begum (sa grand'mère, fille de Châh-Sultan-Mahmoud, roi de Badakhchân) et par les conseils de cette princesse, était tourmenté du désir de se rendre dans cette ville. Lorsqu'il eut obtenu de moi la permission d'entreprendre ce voyage, Châh-Begum voulut l'accompagner. Ma tante maternelle, Mihr-Nigâr-Khanum, se mit aussi en tête d'être de la partie. J'eus beau lui représenter que les liens de parenté entre elle et moi étaient très-étroits (elle était fille de Châh-Begum, veuve de Younous-Khan, grand-père maternel de Bâber) et que je lui tenais de très-près par la naissance, rien ne put l'empêcher de mettre son projet à exécution et de prendre la route de Badakhchân.

Ce fut dans le mois de djemâdi-ul-ewel que nous sortîmes de Kaboul pour l'expédition de l'Hindoustân. Nous passâmes par le *Petit Kaboul,* gagnâmes Sourkh-Ribât et franchîmes le *col de Kourouk-Saï*[1]. Les Afgans, qui habitent entre Kaboul et Lemgân, sont voleurs et pillards même en temps de paix; aussi demandaient-ils à Dieu depuis longtemps, sans pouvoir l'obtenir, une occasion comme celle qui se présentait maintenant. Exaltés à l'idée que je quittais Kaboul pour me rendre dans l'Hindoustân, leur

1. Le *col du torrent sec.* Je lis ainsi avec la version persane au lieu de *Kourouk-Sâl* que porte le texte imprimé et qui paraît déplacé ici.

perversité naturelle s'en était décuplée et les meilleurs d'entre eux avaient tourné au mauvais. Les choses en vinrent au point que, le matin du jour où nous décampâmes de Djigdalik, les Afgans de ces cantons, tels que les *Khizr-khaïl*, les *Khiriltchi* et les *Khoukiân*, s'imaginèrent de nous barrer la route. Pour cela ils fortifièrent la montagne qui domine le *col de Djigdalik*, au nord du quel elle est située, y prirent position, battirent les timbales et commencèrent à se démener en brandissant leurs sabres. Aussitôt monté à cheval, j'ordonnai à mes soldats de gravir les hauteurs, chacun de leur côté. Ceux-ci, s'élançant de toutes les vallées et de toutes les directions, coururent à l'ennemi. Les Afgans, incapables de résister un instant et même de décocher une seule flèche, prirent aussitôt la fuite. J'arrivai moi-même au sommet de la montagne en poussant les Afgans devant moi. Un d'eux se sauvait en descendant; je l'atteignis d'une flèche à l'épaule; lui et plusieurs autres furent faits prisonniers et amenés devant moi. J'en fis empaler quelques-uns pour l'exemple.

De là nous vînmes camper devant la place d'Adinapour, dans le *touman* de Nengnahâr. Précédemment, insoucieux de l'avenir, nous ne nous étions jamais préoccupés de nous ménager des cantonnements; nous n'avions ni route déterminée d'avance, ni station fixe. Mon armée, divisée en quatre troupes, se mettait en marche au fur et à mesure que nous recueillions les renseignements par monts et Page 271.

par vaux. On était à la fin de l'automne, et presque partout, sur les plateaux, le riz avait été récolté. Les hommes qui connaissaient bien le pays me représentèrent que le long du cours supérieur de la rivière d'Alicheng on semait beaucoup de riz, ce qui assurerait la subsistance de l'armée pendant l'hiver. Nous quittâmes donc la vallée de Nengnahâr et, hâtant notre marche, nous dépassâmes Saïguil et gagnâmes la vallée de Biraïn, où nos soldats ramassèrent beaucoup de riz. Les cultures se trouvaient toutes au pied des montagnes sur lesquelles les infidèles s'étaient réfugiés; toutefois il y en eut quelques-uns de tués. J'avais envoyé un détachement chargé de s'emparer d'un retranchement situé au point culminant de la vallée; comme il revenait de cette expédition, les infidèles, accourant du haut des montagnes, lui lancèrent des flèches. Pourân, le gendre de Kâcim-Beg, courant à eux, les écarta à coups de hache et de flèches; mais, au moment où il opérait sa retraite, ils fondirent sur lui et allaient s'en emparer lorsque les nôtres, arrivant à son secours, repoussèrent l'ennemi, le mirent en fuite et dégagèrent Pourân. On passa une nuit dans les cultures des infidèles, d'où on enleva une grande quantité de riz qui fut rapporté au camp.

Ce fut précisément à cette époque et dans les environs du *touman* de Mendraor que la fille de Mukim, Mâh-Tchoudjouk, actuellement femme de

Châh-Haçan, fut donnée en mariage à Kâcim-Beg-Keukultach.

Décidé à ne pas poursuivre notre expédition du côté de l'Hindoustân, j'envoyai à Kaboul Molla-Baba-Pechâguiri à la tête de quelques hommes d'armes. Pour moi, quittant le canton de Mendraor, je me rendis à Atar et à Chiv, et je campai quelques jours dans ces pays. Après avoir visité Atar, Kouner et Nourguil [1], je m'embarquai à Kouner sur un radeau et rentrai au camp. Jamais auparavant je n'étais monté sur un radeau; mais je trouvai ce mode de locomotion si agréable que depuis j'en fis un grand usage.

Sur ces entrefaites, Molla-Mirek-Firketi arriva de chez Nâcir-Mirza avec la nouvelle que Cheïbâni-Khan s'était emparé de la place de Kandahâr et s'en était retourné sans avoir pris le château; qu'il avait Page 274. ensuite évacué Kandahâr pour différents motifs, tandis que Nâcir-Mirza s'était retiré à Gazna. Ce messager ajouta que, quelques jours après, Cheïbâni-Khan était revenu si subitement contre Kandahâr qu'on n'avait pas eu le temps de mettre cette place en état de défense, et qu'il avait fallu l'abandonner; que l'ennemi avait poussé des mines contre le château dans plusieurs directions et avait livré différents assauts; que Nâcir-Mirza avait été atteint au cou

1. Ces deux places sont situées sur le Tchegânseraï, affluent du Bârân.

par une flèche, et que le château avait été sur le point d'être pris; que, dans une pareille extrémité, Khodja-Mohammed-Emin, Khodja-Dost-Khâvend et Mohammed-Ali-Pïâdeh, l'échanson, s'étaient jetés du haut en bas des murs et avaient fui; qu'au moment où les assiégés, désespérés, allaient être forcés de céder, Cheïbâni-Khan avait proposé un accommodement et avait levé le siége; qu'il avait été déterminé à agir ainsi en apprenant qu'un rebelle s'était rendu maître de la forteresse de Nirehtau [1] où il avait déposé son harem avant de se mettre en marche pour Kandahâr, et qu'à la suite de cet événement, il avait cru devoir conclure un arrangement et opérer sa retraite.

Quelques jours après, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver, nous opérâmes notre retour à Kaboul par la route de Bâdidj. Je fis graver sur la pierre, au-dessus de Bâdidj, la date de mon passage en cet endroit. L'inscription, tracée par Hâfiz, fut gravée par Ustâd-Châh-Mohammed, le graveur, qui se pressa trop et ne réussit pas bien.

Je donnai Gazna à Nâcir-Mirza. Abd-ur-Rezzâk-Mirza reçut pour sa part le *touman* de Nengnahâr, Mendraor, Dereh-i-Nour, Kouner et Nourguil.

Jusqu'à ce jour les descendants de Timour-Beg, quoique revêtus de la souveraineté, se contentaient

1. Château situé à l'est de Herat.

du titre de mirza; je voulus que désormais on me traitât de pâdichâh.

Ce fut sur la fin de cette même année, dans la nuit du mardi, 4 du mois de zil-ka'deh, le soleil étant dans le signe du Poisson, que naquit le prince Humaïoun, dans le château de Kaboul. Mevlâna-Sidi, le poëte, avait trouvé la date de sa naissance dans les mots : *Sultan-Humaïoun-Khan*. Un des poëtes de second ordre de Kaboul donna pour cette même date : *Châh-Firouz-Kadr* [1]. Toutefois, trois ou quatre jours après sa naissance, il fut nommé Humaïoun. L'enfant n'avait que cinq à six jours lorsque je me rendis au *tchehâr-bâg* pour y célébrer sa venue au monde par un grand gala. A cette occasion les Page 275. begs et autres, petits ou grands, m'apportèrent leur offrande. Il y eut là des monceaux de *tenga blancs* en si grande quantité, qu'il n'en avait jamais été vu de pareils en aucun autre lieu. Ce fut une fête magnifique.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 914

(1508-1509).

Au printemps de cette année, je fis une course contre un corps d'Afgans *Mehmend* dans les environs

1. Ces deux noms, en tenant compte de la valeur numérique des lettres qui les composent, représentent en effet le nombre 913, qui correspond à l'année de l'ère chrétienne 1507-1508.

de Makar [1]. Quelques jours après notre retour de cette expédition, et comme nous eûmes repris nos cantonnements, Koutch-Beg, Fakir-Ali-Kerim-Dâd et Baba-Djoura conçurent le projet de déserter. Prévenu à temps, j'envoyai à leur poursuite des gens qui les rattrapèrent au-dessous d'Istergatch et me les ramenèrent. Déjà, du vivant de Djihân-Guir-Mirza, ils avaient tenu de mauvais propos qui m'avaient été rapportés. J'ordonnai qu'on les punît tous du dernier supplice à l'entrée du bazar. Conduits devant la porte, ils avaient déjà la corde au cou et on allait les suspendre lorsque Khalifeh, envoyé par Kâcim-Beg, vint me supplier de leur faire grâce. Par égard pour le beg, je leur accordai la vie, et je me contentai de les faire jeter en prison.

Cependant les gens de Hiçâr et de Koundouz, qui avaient été au service de Khosrev-Châh, les chefs mongols, tels que Djelma-Ali, Seïd-Chekmeh, Chir-Kouli, Ikou-Sâlim, ceux des Djagataï que Khosrev-Châh avait traités avec distinction, dont les principaux étaient Sultan-Ali-Djoura et Khodaï-Bakhch, deux ou trois mille hommes d'armes d'élite de race turkomane, ayant à leur tête Sevinduk et Châh-Nazar, à la suite de conventions échangées entre eux, avaient pris le parti de se révolter contre moi. Les conjurés étaient campés devant Khodja-Rivâdj, s'étendant de la prairie de Songkourgan à la

1. La version persane porte « Ma'ber ».

prairie de Tchalak. Abd-ur-Rezzâk-Mirza, arrivant de Nengnahâr, était campé lui-même à Dih-Afgân. A une ou deux reprises différentes, Muhibb-Ali-Kourtchi avait éveillé l'attention de Khalifeh et de Molla-Baba sur les rassemblements des rebelles, et j'avais reçu moi-même des indications à ce sujet; mais, comme ces renseignements ne paraissaient pas dignes de foi, on n'y avait pas fait grande attention. Un soir, j'étais assis au *tchehâr-bâg*, dans la salle du conseil, lorsque, à l'heure de la prière du coucher, Mouça-Khodja et quelques autres personnes sur- Page 276. vinrent tout à coup et me dirent à l'oreille qu'ils savaient, à n'en pouvoir douter, que les Mongols étaient devenus hostiles, mais qu'ils ne pouvaient pas affirmer qu'Abd-ur-Rezzâk-Mirza fût dans l'intention de se joindre à eux. Comme il n'était pas bien certain que les conjurés dussent mettre leur projet à exécution dans cette même soirée, je ne pris pas ces révélations au sérieux et, au bout d'un instant, je me dirigeai vers le harem. Celui-ci était alors installé dans le *Bâg-i-Khalvet* et dans le *Bâg-i-Tor-u-Tohfeh*. Arrivé près du harem, les pages et les gardes de nuit se détournèrent dans une autre direction. Ils ne furent pas plus tôt partis que, moi et le chef de ma garde, nous nous dirigeâmes du côté de la ville. En longeant le fossé j'étais arrivé à la *Porte de fer* lorsque Mohammed-Ali déboucha tout à coup, venant du côté du bazar. Quant à moi, de la porte voûtée des bains.......

ÉVENEMENTS DE L'ANNÉE 925

(1519).

Le lundi[1], qui tombait le 1er du mois de moharrem, il y eut, dans la partie basse de la vallée de Djendoul[2], un tremblement de terre qui se prolongea pendant près d'une demi-heure astronomique. Le lendemain matin, je partis de cet endroit et vins camper non loin de la place de Badjour dont je voulais m'emparer de vive force. J'y envoyai d'abord un des Afgans *Dilezak* les plus considérés pour engager le sultan et son monde à faire leur soumission et à ouvrir leurs portes; mais cette troupe infortunée et stupide n'écouta aucun avis et ne fit que des réponses qui prouvaient sa folie. En conséquence, l'armée reçut l'ordre de préparer les *toura* (sorte de boucliers ou de rempart portatif pour couvrir les assiégeants), les échelles et tout ce qui était nécessaire pour donner l'assaut. Un jour entier, durant lequel nous ne bougeâmes pas, fut consacré à cette opération. Le jeudi, qui était le quatrième jour du mois de moharrem, j'ordonnai à mes soldats de se revêtir de leur armure, de prendre les armes et de

1. Le texte imprimé porte à tort *chenbeh-guni* « le samedi », comme le prouve la suite; j'ai corrigé d'après la version persane.

2. A environ une journée au nord-est de Badjour.

monter à cheval. L'aile gauche avait pour instruction de se porter en avant, de traverser la rivière à la prise d'eau au-dessus de la place et de s'établir au nord. Le centre devait rester en deçà de la rivière et prendre position dans les terrains ondulés qui s'étendent au nord-ouest de la place. Quant à l'aile droite, un poste lui était assigné à l'ouest de la porte d'en bas. Les begs de l'aile gauche, ayant à leur tête Page 277
Dost-Beg, venaient de traverser la rivière et prenaient position, lorsque cent à cent cinquante fantassins firent une sortie et les attaquèrent à coups de flèches. Les begs, de leur côté, se portant en avant, ripostèrent par des décharges qui refoulèrent l'ennemi dans la place, et parvinrent jusqu'au pied des remparts. Molla-Abd-ul-Melik de Khâst, poussant son cheval avec furie, vint se planter contre le mur. Si les échelles et les *toura* avaient été préparés et que le jour n'eût pas été si avancé, la place serait tombée à l'heure même entre nos mains. Molla-Turk-Ali et quelques-uns des hommes de Tangri-Berdi engagèrent des combats singuliers à coups de sabre, coupèrent les têtes de leurs adversaires et me les apportèrent. Chacun d'eux reçut la promesse d'une récompense. Les défenseurs de Badjour, qui n'avaient jamais vu de fusil, bien loin d'en concevoir la moindre crainte, se moquaient d'abord du bruit des détonations et n'y répondaient que par des gestes insultants. Dans cette même journée, Ustâd-Ali-Kouli abattit cinq hommes à coups de fusil.

Veli-Khâzin en abattit deux pour sa part. Les autres fusiliers tirèrent avec beaucoup de bravoure et déployèrent une grande adresse. Ils traversaient les boucliers, les cuirasses et les justaucorps de cuir (gavser) et renversaient nombre d'ennemis. Jusqu'au soir, il y en eut bien dix-sept à dix-huit qui furent ainsi frappés par les balles. Il en résulta que pas un des assiégés n'osait plus lever la tête par crainte des armes à feu. Sur la fin de la journée, je fis retirer mes troupes avec ordre de tout préparer pour donner l'assaut le lendemain de grand matin.

Le vendredi, 5 du mois de moharrem, au point du jour, j'ordonnai aux timbales de battre la charge; sur quoi chacune de mes divisions dut s'avancer de la position qu'elle occupait pour s'attacher à escalader les remparts. Je prescrivis à l'aile gauche et au centre de quitter leurs postes en se munissant de leurs *toura* et d'appliquer les échelles. La gauche du centre tout entière, sous le commandement de Khalifeh, de Châh-Huceïn-Argoun et d'Ahmed-Youçouf, reçut pour instruction d'appuyer l'aile gauche. Les gens de Dost-Beg, étant parvenus jusqu'au pied d'une tour située au nord-est de la place, s'occupèrent activement à creuser et à démolir. Ustâd-Ali-Kouli, qui se tenait là, fit encore merveille dans ce jour, le fusil à la main, et déchargea deux fois le
Page 278. *frengui* (sorte de pièce d'artillerie). Veli-Khâzin abattit un homme d'un coup de fusil. Au côté gauche du centre, Melik-Ali-Koudjini grimpa jusqu'au haut

d'une échelle et y soutint une lutte longue et acharnée. Au centre même, Mohammed-Ali-Djeng-Djeng et son frère cadet, Nevrouz, montèrent chacun à une échelle et y firent le coup de sabre. Baba-Yeçaoul, escaladant à son tour, faisait une brèche dans le parapet à grands coups de hache. La plupart des hommes d'armes, déployant une grande bravoure, faisaient pleuvoir sur l'ennemi une grêle de flèches et ne lui laissaient pas montrer sa tête. D'autres, sans s'inquiéter des coups que leur portaient les assiégés et laissant de côté leurs flèches et leurs arcs, s'acharnaient à percer et à endommager les murs. On était à l'heure du déjeuner, lorsque la tour du nord-est, dans laquelle les gens de Dost-Beg avaient pratiqué une brèche, se trouvant entamée, fut occupée par les nôtres qui en chassèrent l'ennemi. Dans le même temps, les troupes du centre, escaladant le rempart à l'aide des échelles, pénétrèrent dans la place dont ils nous assurèrent la conquête. Ce fut ainsi que, grâce à la protection du Dieu très-haut, un château d'une telle force tomba entre nos mains dans l'espace de deux ou trois heures. Dans cette occasion, mes vaillants hommes d'armes firent preuve du plus grand zèle et conquirent une juste réputation de bravoure et d'héroïsme. Comme la population de Badjour était composée de rebelles ennemis des sectateurs de l'islâm, chez lesquels les us et coutumes de l'infidélité étaient en vigueur, tandis que le nom lui-même de la vraie foi

y était anéanti, j'en fis faire un massacre général, en réservant pour la captivité les femmes et les enfants. On tua ainsi plus de trois mille hommes. Comme on ne s'était pas battu du côté de l'est, quelques-uns des rebelles parvinrent à s'échapper dans cette direction. Une fois que nous fûmes maîtres de la place, je la parcourus dans tous les sens. Sur les maisons [1], dans les ruelles et dans les rues, il fallait se frayer un passage sur d'innombrables cadavres. Au retour de cette inspection, j'allai m'installer dans la demeure des sultans. Là, je concédai le gouvernement de Badjour à Khodja-Kelân, en lui adjoignant pour auxiliaires une troupe nombreuse d'hommes d'armes
Page 279. d'élite. Ensuite je revins au camp à l'heure de la prière du soir.

Le lendemain matin, je décampai et m'avançai jusqu'à la *fontaine de Baba-Kara* qui se trouve dans la vallée de Badjour. Sur la demande de Khodja-Kelân, j'accordai une amnistie pleine et entière à tous les villages dont les habitants étaient restés et je permis à ceux-ci de retourner dans leurs foyers. Quelques-uns des sultans et des rebelles de ce pays, qui étaient tombés entre mes mains, furent mis à mort et un certain nombre de têtes, tant de ceux-ci que d'autres vaincus, expédié à Kaboul avec la nou-

1. Au lieu de *taïlarda*, que porte le texte et qui ne donne pas de sens, je lis *tamlarda*. Ce passage n'existe pas dans le manuscrit de la version persane que j'ai sous les yeux, mais la version anglaise a bien mis « the terraced roofs ».

velle de notre conquête. J'envoyai également des lettres de victoire et des têtes à Badakhchân, à Koundouz et à Balkh. Châh-Mansour-Youçouf-Zeï, qui était venu auprès de moi de la part des *Youçouf-Zeï*, se trouvait présent à l'assaut et au massacre général qui s'ensuivit; je le fis revêtir d'une robe d'honneur et le renvoyai chez les siens, porteur d'un ordre menaçant.

Après avoir réglé à ma satisfaction tout ce qui concernait la place de Badjour, je décampai le mardi, 9 du mois de moharrem, et vins faire halte à un *kurouh* plus bas, toujours dans la vallée de Badjour, où je fis élever une pyramide de têtes sur un endroit saillant.

Le mercredi, je montai à cheval pour la promenade et me rendis à Badjour. Là, nous nous mîmes à boire dans la demeure de Khodja-Kelân. Les infidèles, qui habitent aux environs de la place, avaient apporté plusieurs outres de vin. Le vin et les fruits qui se consomment à Badjour viennent en totalité de la région avoisinante occupée par les infidèles. Après avoir passé la nuit chez Khodja-Kelân, je visitai en détail, dès le matin, les tours et les remparts de la place; puis je montai à cheval pour retourner au camp.

Je partis le lendemain matin pour venir faire halte sur les bords de la rivière de Khodja-Khizr. De là nous allâmes camper au bord de la rivière de Djendoul, d'où ceux qui avaient été désignés pour

concourir à la défense de Badjour reçurent l'ordre de se rendre sans délai à leur poste.

Le dimanche, 14 du mois de moharrem, Khodja-Kelân, qui avait été l'objet de faveurs multipliées, reçut lui-même son congé pour retourner à Badjour. Un ou deux jours après l'avoir congédié, je lui envoyai par écrit ce quatrain qui m'était venu à l'esprit :

« Ah ! ce n'était pas là ce dont j'étais convenu avec mon ami ! Il a préféré me quitter, et son départ a détruit mon repos. Qui pourrait se défendre contre les caprices de la fortune? Par sa tyrannie [1], elle a réussi à séparer deux amis l'un de l'autre ! »

Le mercredi, 17 du mois de moharrem, Sul-
Page 280. tan-Ala-ed-Din-Sevâdi, porteur d'une requête de Sultan-Veïs, vint me trouver et me présenta ses hommages.

Le jeudi, nous chassâmes dans les montagnes qui s'étendent entre Badjour et Djendoul. Les cerfs et les biches qu'on y rencontre sont tout noirs, sauf la queue qui est d'une autre couleur, tandis que, à une moindre altitude, les cerfs et les biches de l'Hindoustân sont entièrement noirs. Le même jour, un loriot (*sarek-kouch*), qui avait le corps et les yeux noirs, nous tomba entre les mains. Ce fut dans cette

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible. Badjour est à la fois un nom propre et une expression arabe signifiant « avec la violence, avec la tyrannie ».

chasse que *Bourgout* [1] prit un cerf. Comme l'armée manquait de grain, nous nous rendîmes dans la vallée de Kehrâdj où nous en fîmes provision.

Le vendredi, nous partîmes avec l'intention de marcher vers Sevâd contre les Afgans *Youçouf-Zeï*, et vînmes camper entre la rivière de Pendj-Koura et la jonction de la rivière de Badjour avec celle de Djendoul. Châh-Mansour-Youçouf-Zeï avait apporté quelques confections très-bonnes au goût et enivrantes. J'en divisai une en trois parts que nous consommâmes, moi, Kedâï-Tagaï et Abd-Allah-Kitâb-Dâr. L'effet de l'ivresse fut tel sur moi que, lorsque les begs se réunirent à l'heure de la prière du soir, je ne pus paraître au conseil. Et, chose étrange! s'il m'arrive maintenant d'absorber dans son entier une confection du même genre, il est certain qu'elle ne produit pas sur moi le degré d'ivresse qu'une demi-dose environ le fit en cette occasion.

Poursuivant notre marche, nous vînmes camper devant la rivière de Pendj-Koura, non loin de l'ouverture de la vallée de Kehrâdj et de la vallée de Pichgrâm. Comme nous étions à ce campement, il nous tomba de la neige plus haut que la cheville. Comme la neige ne tombe pas régulièrement dans ces parages, les habitants s'en montrèrent surpris. M'étant entendu avec Sultan-Veïs-Sevâdi, j'imposai

1. Ce mot signifie proprement « aigle noir »; il est probable qu'il s'agit ici d'un faucon désigné par ce surnom.

aux gens de Kehrâdj, pour les besoins de l'armée, une contribution de quatre mille charges d'âne de grains que lui-même fut chargé de recueillir. Cette population de paysans montagnards n'avait jamais eu à supporter un pareil fardeau et fut réduite à la détresse sans avoir pu s'acquitter.

Le mardi, 23 du même mois, j'envoyai l'armée en course à Pendj-Koura, sous le commandement de Hindou-Beg. Le canton de Pendj-Koura est situé au-dessus de la partie moyenne de la montagne, dont il faut gravir les pentes, sur un espace de près d'un *kurouh*, avant d'arriver aux villages qui en dépendent. Les habitants avaient pris la fuite et
Page 281. avaient disparu. On amena toutefois du bétail, des bœufs et beaucoup de grains. Le lendemain matin, je chargeai Koutch-Beg de diriger une autre course.

Le jeudi, vingt-cinq du mois, nous vînmes camper dans les villages de Mandich, dans l'intérieur de la vallée de Kehrâdj, afin de nous pourvoir de grains.

Après Humaïoun j'eus encore plusieurs enfants nés de la même mère que lui, mais qui ne vécurent pas. Hindâl n'était pas encore venu au monde. Comme j'étais dans ces parages, il m'arriva une lettre de Mâhim, dans laquelle elle me disait : « Sera-ce un fils ou une fille? Prononcez vous-même sur la part que me réserve la fortune; à moi de mettre l'enfant au monde et de l'élever. » Le vendredi, 26 du mois, toujours à ce même campement, j'adjugeai

Hindâl à Mâhim, et je lui écrivis à ce sujet une lettre qui lui fut portée à Kaboul par Youçouf-Ali-Rikâb-Dâr, quoique Hindâl ne fût pas encore né. Ce fut encore à cette station que, sur un emplacement élevé, situé au centre de la vallée, dans le canton de Mandich, je fis construire une vaste plate-forme de pierre qui pouvait contenir le groupe de mes tentes, y compris le portique. Les pierres furent toutes apportées par les officiers attachés à ma personne et les soldats.

Pour bien comprendre tout ce qui a été dit plus haut [1], il faut savoir que jusqu'à cette époque, de tous les enfants nés de la même mère que Humaïoun, soit un fils, cadet par rapport à lui, l'aîné par rapport à mes autres enfants, et trois filles, dont l'une était Mihr-Djân, il n'y en avait pas un qui ne fût mort en bas âge. Je souhaitais vivement de lui voir naître un frère ou une sœur. Précisément à cette époque, Dil-Dâr-Agatcha se trouvait enceinte. Je ne cessais de répéter : « Plût à Dieu que l'enfant qui va naître sortît du même sein que Humaïoun ! » A quoi ma mère me répondait : « Si Dil-Dâr-Agatcha met au monde un fils, ne pourrais-je pas le prendre et m'en charger ? — Rien de mieux, » faisais-je à mon tour. D'ordinaire, les femmes ont la manière suivante de consulter le sort, quand elles veulent savoir si elles

1. Tout ce qui suit, jusqu'à l'alinéa suivant, qui commence par Melik-Châh-Mansour, manque dans la version persane et dans la traduction anglaise.

auront un fils ou une fille. Elles prennent deux morceaux de papier : sur l'un elles écrivent Ali ou Haçan, sur l'autre Fâtimeh ; puis elles les placent dans deux boules de limon qu'elles mettent dans une coupe d'eau. Celle des deux qui s'ouvre la première leur sert à pronostiquer l'avenir ; si elle renferme le nom d'un garçon, il y aura un garçon; si c'est celui d'une fille, il y aura une fille, disent-elles. On employa cette méthode; ce fut un enfant mâle qui en sortit. En
Page 282. recevant cette bonne nouvelle, j'écrivis aussitôt pour en faire part à ma mère. Quelques jours plus tard, effectivement, Dieu me donna un garçon. Trois jours après sa naissance et avant de l'annoncer, on enleva l'enfant, bon gré, mal gré, à sa mère et on l'apporta chez moi, où on le garda. Lorsque j'en donnai avis à ma mère, celle-ci, apprenant qu'elle avait obtenu l'objet de ses vœux, donna au jeune prince le nom de Hindâl qui était pour nous de bon augure[1]. Par cet arrangement, cet enfant fut pour moi à la fois un frère cadet et un fils.

Melik-Châh-Mansour, fils de Melik-Suleïman-Châh, était venu me trouver de chez les Afgans *Youçouf-Zeï* et avait protesté de son dévouement à ma personne. Dans le désir de me concilier le clan des *Youçouf-Zeï*, je lui avais demandé sa fille en mariage. Ce fut lorsque j'étais campé dans le district de Mandich que je fus informé de la prochaine arrivée

1. A cause, sans doute, de l'expédition de l'Hindoustân.

de cette princesse avec le tribut des *Youçouf-Zeï*. A l'heure de la prière du soir, nous nous réunîmes pour boire. J'invitai à cette partie Sultan-Ala-ud-Din (ambassadeur des *Youçouf-Zeï*), je le fis asseoir et lui fis présent d'un de mes habits.

Le dimanche, 28 du mois, nous nous mîmes en route et allâmes camper en dehors de la vallée de Kehrâdj. Ce fut là que Taous-Khan, le *Youçouf-Zeï*, frère cadet de Châh-Mansour, m'amena sa nièce. Comme les habitants de Behçout[1] étaient alliés à ceux de Badjour, je dépêchai de mon campement Youçouf-Ali-Bekaoul pour les conduire dans cette place. Ensuite j'expédiai des ordres pour que toutes celles de mes troupes qui étaient restées à Kaboul eussent à me rejoindre.

Le vendredi, 3 du mois de safar, nous vînmes camper au confluent des rivières de Badjour et de Pendj-Koura. Partis de là, le dimanche 5, nous nous rendîmes à Badjour, où on se réunit chez Khodja-Kelân pour boire du vin.

Le mardi 7, je convoquai les begs et les principaux des Afgans *Dilezak* pour y tenir conseil avec eux. Il y fut représenté : « Que l'année était déjà bien avancée, le soleil n'ayant plus qu'un ou deux jours à rester dans le signe du Poisson ; que tout le grain qui se trouvait dans la plaine en avait été enlevé ; que, si nous nous rendions à Sevâd dans de pareilles

1. La version persane porte « Biçout ».

conditions, l'armée ne pourrait pas se procurer de grains et serait exposée à de grandes privations; qu'il fallait donc prendre par Enbâhir et Pâni-Mâli, traverser la rivière de Sevâd au-dessus de Hachnagar [1] et tomber tout à coup sur les Afgans *Youçouf-Zeï* et *Mohammed-Zeï* établis dans la plaine qui fait face au *senguer* (mont fortifié) de Mamoura des *You-*
Page 283. *çoul-Zeï*; que, l'année suivante, nous reviendrions de bonne heure à l'époque des grains et en finirions radicalement avec ces Afgans. » Tout étant réglé de cette manière, le lendemain matin, mercredi, je congédiai avec toute sorte de marques d'amitié Sultan-Veïs et Sultan-Ala-ud-Din, après leur avoir donné des chevaux et des habits d'honneur; puis je me mis en route et vins camper en face de Badjour. J'y déposai la fille de Châh-Mansour qui devait y rester jusqu'à ce que je revinsse de l'armée. Le lendemain matin, je continuai mon chemin et fis halte au delà de Khodja-Khizr où je congédiai Khodja-Kelân. Ceux de ma maison qui étaient à cheval, plus les effets de l'armée et le gros bagage, furent envoyés à Lemgân par la route de Kouner. Le lendemain matin, nous décampâmes de nouveau. Tandis que le gros bagage et les chameaux, sous la conduite de Khodja-Mir-Mirân, prenaient par Djorgatau, Dervâzeh et le col de Kara-Koubeh, moi-même,

1. Hachnagar est situé un peu au-dessus de la jonction de la rivière de Sevâd avec la rivière de Kaboul.

marchant rapidement, à la tête de ma cavalerie légère, je franchis le col d'Enbâhir, puis un autre col très-élevé, et je fis halte à Pâni-Mâli avant la prière du soir. Là j'envoyai aux informations Afgân-Berdi à la tête de quelques hommes. Comme nous n'étions séparés des Afgans que par une petite distance, nous ne nous pressâmes pas de décamper. A l'heure du déjeuner (entre huit et neuf heures du matin), Afgân-Berdi arriva. Il avait coupé la tête d'un Afgan, mais il l'avait laissée en route ; au surplus il ne me rapportait aucun des renseignements que je désirais avoir. Nous repartîmes vers les midi et, après avoir traversé la rivière de Sevâd, nous fîmes halte avant la prière de l'après-midi. Étant remontés à cheval, à l'heure de la prière du coucher, nous marchâmes avec rapidité. Comme le soleil était déjà monté à l'horizon de la longueur d'une lance, Rustem le turkoman, qui avait été envoyé en éclaireur, nous annonça que les Afgans, instruits de notre approche, s'étaient levés en masse et qu'une troupe d'entre eux se retirait par la route des montagnes.

En apprenant cette nouvelle, je hâtai ma marche et je fis prendre les devants à mes coureurs. Ceux-ci s'étant mis en route tuèrent quelques Afgans, leur coupèrent la tête et me ramenèrent une certaine quantité de prisonniers, de bœufs et de moutons. De leur côté les Afgans Dilezak rapportèrent quelques têtes qu'ils avaient coupées. Ensuite je revins sur

mes pas et allai camper dans les environs de Katleng. De là j'expédiai des guides au devant de ma maison qui cheminait sous la conduite de
Page 284. Khodja-Mir-Mirân, avec ordre de venir me rejoindre à Mekâm.

Le lendemain matin, je me remis en route et allai camper entre Katleng et Mekâm, où les gens de Châh-Mansour vinrent me trouver. Khosrev-Keukultach et Ahmedi-Pervânatchi furent envoyés avec un corps de troupes à la rencontre de ma maison qui me rejoignit le mardi, 14 du mois, comme je me trouvais à Mekâm. Dans ces trente ou quarante dernières années, un hérétique, du nom de Cheh-Bâz-Kalender, avait séduit et entraîné dans ses erreurs un certain nombre de *Youçouf-Zeï* et de Dilezak. A la pointe de la montagne de Mekâm se trouve un mamelon de médiocre hauteur qui domine sur toutes les plaines environnantes; c'est un point de vue des plus beaux et des plus étendus, sur lequel se trouvait le tombeau de Cheh-Bâz-Kalender. En visitant cet endroit pendant une de mes promenades, il me vint à l'esprit qu'il n'était pas séant qu'un site si agréable renfermât la tombe d'un kalender hérétique. Je la fis donc détruire avec ordre de niveler le sol tout à l'entour. Comme la position me parut tout à fait charmante et agréable, je me décidai à y prendre un *ma'djoun* (composition enivrante) et à y faire une longue station.

En opérant notre retour de Badjour, notre inten-

tion était de nous emparer de Behreh[1]; car, avant de rentrer à Kaboul, nous pensions toujours à faire une expédition dans l'Hindoustân; mais ce projet n'avait pu se réaliser par suite de différents obstacles. Mon armée, que j'avais tenue en campagne trois ou quatre mois durant à cause de Badjour, n'y avait recueilli aucun butin de quelque valeur. Considérant que Behreh, ville frontière de l'Hindoustân, était à ma portée, il me vint à l'esprit que, si je m'y portais sur-le-champ et sans aucun attirail, mes soldats pourraient bien en retirer quelque avantage. Lorsqu'en exécution de ce plan je fus revenu sur mes pas, comme j'étais campé à Mekâm, après avoir fait une course chez les Afgans, quelques-uns de ceux qui m'étaient dévoués me représentèrent : « que si je voulais pénétrer dans l'Hindoustân, il ne fallait le faire qu'après en avoir préparé solidement les moyens; qu'une partie de mon armée était restée à Kaboul; qu'un corps d'élite avait été placé à Badjour; que bon nombre de soldats s'étaient vus forcés de retourner à Lemgân par suite de la maigreur de leurs chevaux; que les montures de ceux qui m'avaient accompagné jusqu'ici étaient tellement ruinées qu'elles ne pourraient pas supporter une marche rapide d'un seul jour. »

Quelque sensées que fussent ces observations, comme mon parti était pris, je ne crus pas devoir

1. Behreh est située sur la rive gauche du Djelem ou Behat, l'ancien Hydaspes, affluent du Tchenâb.

Page 285. en tenir compte et je partis dès le matin, me dirigeant vers les bords du Sind. Je dépêchai en avant Mir-Mohammed-Djâleh-Bân avec ses frères et quelques hommes d'armes pour examiner le cours du fleuve en remontant et en descendant. Après avoir acheminé mon camp dans la direction du Sind, je m'avançai moi-même du côté de Savâti, autrement appelé Gurk-Khâneh, dans l'intention de chasser le rhinocéros. On leva quelques-uns de ces animaux, mais sans les faire sortir des jungles qui étaient très-épaisses. Cependant une femelle, qui avait un petit, déboucha dans la plaine et se mit à fuir. Accueillie à coups de flèche, elle se jeta dans des jungles qui étaient tout près de là. On y mit le feu, mais la bête ne se retrouva pas. Un jeune rhinocéros, que le feu avait atteint, gisait en se démenant; on l'égorgea et chacun en prit un morceau. Ensuite nous quittâmes le lieu de la chasse et, après avoir beaucoup tâtonné pour retrouver le chemin, nous arrivâmes au camp à l'heure de la prière du coucher. Ceux qui avaient été envoyés en avant pour examiner le fleuve étaient revenus après avoir trouvé un gué.

Le lendemain matin qui était un jeudi, 16 du mois, les chevaux et le gros bagage traversèrent le fleuve. On passa sur des radeaux l'attirail du camp, les hommes à pied et les ânes. Le même jour, comme j'étais encore auprès du gué, les *Nilâbi*[1] vinrent me

1. Nilâb se trouve sur la rive gauche du Sind, à une quinzaine de milles au-dessous d'Attok.

présenter en signe d'hommage neuf chevaux et trois cents *châhrokhi* (environ 375 fr.). Une fois toute l'armée transportée de l'autre côté du fleuve, je me mis en route sur les midi et, marchant jusqu'à la fin de la première garde de la nuit, je vins faire halte dans le voisinage de la rivière de Kedjeh-Kot[1]. Je repartis de grand matin, traversai la rivière et franchis vers midi le *col de Sengdaki*, au sortir duquel je fis halte. Seïd-Kâcim, le chambellan, qui marchait à l'arrière-garde, se saisit des *Gudjour* qui rôdaient dans les ténèbres à la suite du camp, coupa quelques têtes et me les apporta.

Je quittai Sengdaki au lever de l'aurore et, après avoir traversé passé midi la rivière de Souhân[2], je fis halte et je campai. Jusqu'à minuit il ne cessa pas d'arriver des traînards qui rejoignaient. L'étape avait été extrêmement longue, et dans l'état d'impuissance et de maigreur où étaient nos chevaux, c'était trop fort pour eux; aussi beaucoup restèrent-ils en route. A sept *kurouh*, au nord de Behreh se trouve une montagne que le *Zafer-Nâmeh* et d'autres livres encore appellent le *Kouh-i-Djoud*, j'ignorais d'abord pourquoi, mais ce que j'ai su plus tard. Dans cette montagne existent deux races issues d'une seule et même souche : l'une est celle de Djoud, l'autre celle de Djendjouheh. Les membres de toutes les deux Page 286.

1. Il s'agit ici de la rivière Harrou.

2. Affluent de gauche du Sind, entre ce dernier fleuve et le Djelem.

exercent de temps immémorial une suprématie sur toutes les peuplades qui habitent soit sur la montagne en question, soit entre Nilâb et Behreh; mais cette domination a un caractère tout amical et fraternel. La fixation des droits qu'ils perçoivent n'est pas laissée à leur arbitraire; elle remonte à une époque déjà ancienne, de telle sorte que les uns ne prennent jamais plus, et les autres ne donnent jamais moins qu'ils ne doivent légitimement. D'après les conventions, on paye un *châhrokhi* (1 fr. 20 c. environ) par paire de bœufs [1], et chaque homme marié donne sept *châhrokhi;* en outre on fournit des contributions pour les armées. Les Djoud, comme les Djendjouheh, se partagent en plusieurs branches. Cette montagne, située à sept *kurouh* de Behreh, se détache des montagnes de Kachmir qui ne font qu'un avec la chaîne de l'Hindou-Kouch, et se prolonge dans la direction du sud-ouest jusqu'au Sind, au-dessous de Dinkout [2]. Elle est occupée moitié par les Djoud et moitié par les Djendjouheh, mais on lui a donné le nom des premiers. Chez eux, on donne le titre de *raï* au chef le plus considérable; les autres et ses fils sont traités de *melik.* Les Djendjouheh sont les oncles maternels de Lenguer-Khan.

1. Le texte porte *kouch bachıdin,* littéralement « par tête de paire ». La traduction persane rend par *ez her djânveri* « de chaque bête. »

2. Cette ville est située, d'après la carte du major Rennel, sur la rive gauche du Sind, entre Attok au nord et l'embouchure du Souhân au sud.

Les peuplades qui habitent aux environs de la rivière de Souhân donnent à leur chef le titre de *melik-hest* ou originairement *eced;* mais comme les habitants de l'Hindoustân suppriment parfois les voyelles, comme dans *Khabar*, qu'ils prononcent *Khabr*, de même ils ont fait de *eced eçd*, qui, lui-même, a fini par se changer en *hest*.

Aussitôt campé, j'envoyai Lenguer-Khan auprès du *melik-hest* des Djendjouheh. Il s'y rendit en effet et lui fit un tableau si séduisant des grâces et des faveurs dont j'étais disposé à le combler, qu'il le ramena avec lui à l'heure de la prière du coucher. Ce chef m'offrit en présent un cheval tout caparaçonné et me fit sa soumission. Il était alors âgé de vingt-deux à vingt-trois ans.

Le bétail de ces peuples paissait aux environs du camp. Comme mon idée fixe était toujours de m'emparer de l'Hindoustân, et que les districts de Behreh, de Khochâb, de Djenâbât et de Djeniout avaient été pendant un certain temps au pouvoir des Turks, je les considérais comme faisant partie de mes propres États. Déterminé que j'étais à m'en rendre maître par la force ou par arrangement pacifique, je sentais qu'il me fallait vivre en bonne intelligence avec les habitants de ces montagnes. J'ordonnai donc aux miens, répandus à la ronde dans tous Page 287.
ces cantons, de bien se garder de faire le moindre tort aux indigènes, qu'il s'agît de leur bétail ou

simplement d'un bout de fil ou d'un fragment d'aiguille [1].

Étant parti de là dès le matin, j'arrivai vers midi à Keldeh-Kihâr, où je fis halte. Il y avait là abondance de fourrage vert, et c'était un fort bel endroit. A dix *kurouh* de Behreh et au milieu même de la montagne de Djoud existe un plateau au centre duquel se trouve un grand lac formé par le rassemblement des eaux de pluie qui descendent des hauteurs environnantes. Il a près de trois *kurouh* de circonférence. Une belle prairie le borde au nord. A l'occident et de la pente même de la montagne jaillit une source dont les eaux coulent sur les terrains élevés qui dominent le lac. Mettant à profit une position si favorable, j'y établis un jardin qui reçut le nom de *Bâg-i-Safâ* (jardin de la pureté). C'est un endroit où l'on jouit d'une température délicieuse et d'un air des plus purs. J'en parlerai plus en détail dans la suite de ces mémoires.

Au point du jour, nous quittâmes Keldeh-Kihâr. A l'entrée du *col de Hembâtou* m'attendaient des députés de différents cantons qui m'offrirent quelques présents de mince valeur et me firent leur soumission. Je mis ces gens sous la direction d'Abd-ur-Rahim-Chigaoul et je les envoyai à Behreh pour porter de bonnes paroles à ses habitants et leur représenter que : « ces pays dépendaient depuis long-

1. *Ip outchi igneh sinougui.*

temps de la domination des Turks; qu'ils devaient bien prendre garde à ne laisser se produire parmi eux aucun acte de méfiance ni de désordre qui troublât la population, car nous avions des accointances avec ce pays et ses habitants, et il ne fallait pas qu'ils s'exposassent à être pillés. »

A l'heure du déjeuner, comme je venais d'atteindre le pied du col, j'envoyai en avant aux informations sept à huit personnes sous la conduite de Karabân-Tcharkhi et d'Abd-ul-Mulouk-Kosti. Mir-Mohammed-Mehdi-Khodja, l'un d'eux, m'amena un homme dont il s'était saisi. Sur ces entrefaites, quelques-uns des plus considérables parmi les Afgans vinrent me trouver avec des présents et m'offrirent leurs hommages. Je les envoyai avec Lenguer-Khan porter de bonnes paroles aux habitants de Behreh. De mon côté, après avoir franchi le col et être sorti des jungles, je m'avançai vers Behreh en ordre de bataille, l'aile droite, l'aile gauche, le centre, chacun à son rang. Comme j'approchais de Behreh, mes partisans, tels que Delveh-Hindou, fils de Youçouf-Khaïli et l'un des clients d'Ali-Khan, le fils de Sengou et quelques-uns des chefs de Behreh se présentèrent devant moi et me rendirent hommage en m'offrant un cheval. Vers midi, nous campâmes dans une prairie, sur le bord de la rivière Behat, à l'est de Behreh, sans avoir causé à ses habitants le moindre dommage. Page 288.

Depuis que Timour-Beg avait envahi l'Hindous-

tân et l'avait évacué, cette vaste étendue de pays, qui comprend Behreh, Khochâb, Djânât et Djeniout, avait toujours été dans la possession des clients et des créatures de ses descendants. Sultan-Mes'oud-Mirza, le petit-fils de Châh-Rokh-Mirza et le fils de Souïourganmich-Mirza[1], qu'on appelait Sultan-Mes'oud-Kabouli parce qu'il jouissait alors du gouvernement de Kaboul et de Zaboul, comptait au nombre de ses créatures Mir-Ali-Beg. Après la mort de Sultan-Mes'oud-Mirza et de son fils Asfar-Mirza, les enfants de Mir-Ali-Beg, Babaï-Kabouli, Deria-Khan et Apak-Khan, surnommé plus tard Gâzi-Khan, parvinrent à dompter toutes les résistances et à établir leur domination à Kaboul et à Zaboul et dans les districts susdits dépendant de l'Hindoustân. Du temps de Sultan-Abou-Se'id-Mirza, Kaboul et Gazna avaient échappé à leur pouvoir, mais les territoires situés dans l'Hindoustân avaient continué à leur appartenir. Dans le courant de l'année 910, date de ma première entrée à Kaboul, comme j'eus dépassé Khaïber et que je me fus avancé jusqu'à Peïchâver[2] avec l'intention de pénétrer dans l'Hindoustân, les instances de Bâki-Djagâniâni me déterminèrent à

1. Le texte imprimé lit mal à propos, si je ne me trompe, *souïourguimich;* d'Herbelot porte « soïourgatmisch » et Deguignes « soyourgatmisch ». La version persane lit, avec raison, « souïourganmich », ce qui veut dire « donné, accordé ».

2. Le texte imprimé lit *Pouchâver*, et la version persane, suivie par la version anglaise, *Perchâver*.

marcher vers le bas Benguech, autrement dit Kohat, et à retourner par Douki, après avoir parcouru, le fer à la main, une bonne partie de l'Afganistân et mis au pillage toute la partie basse. A cette époque Behreh, Khochâb et Djânât étaient gouvernés par Seïd-Ali-Khan, fils de Gâzi-Khan et petit-fils de Mir-Ali, qui récitait la *khotbeh* au nom d'Iskender-Behloul (empereur de Dehli), et le reconnaissait pour son suzerain. Effrayé à la nouvelle de ma prise d'armes, il avait évacué Behreh, traversé la rivière Behat et s'était installé dans Chirkout, l'un des villages de la dépendance de Behreh. Une ou deux années plus tard, les Afgans étant entrés en méfiance contre Seïd-Ali-Khan à cause de moi, celui-ci en conçut à son tour de l'inquiétude et de la crainte et remit l'administration de ces districts à Devlet-Khan, fils de Tatar-Khan, fils de Youçouf-Khaïl, qui était dans ce moment gouverneur de Lahor. Devlet-Khan avait donné Behreh à Ali-Khan, son fils aîné, qui en était encore possesseur à l'époque dont je parle. Le Page 289.
père de Devlet-Khan, Tatar-Khan, était l'un des six ou sept chefs qui avaient envahi l'Hindoustân, s'en étaient emparés et avaient proclamé Behloul pâdichâh. Sirhind et toute la contrée qui s'étend au nord du Setledj appartenaient à ce même Tatar-Khan et lui rapportaient plus de trois *krour* (1,875,000 francs environ). Après la mort de Tatar-Khan, Sultan-Iskender, qui régnait alors, avait enlevé à ses enfants le territoire de leur père et il



s'était contenté de donner Lahor à Devlet-Khan une ou deux années avant que je ne pénétrasse dans la principauté de Kaboul.

Le lendemain matin, j'envoyai des coureurs dans différentes directions où c'était utile. Le même jour je visitai Dehreh, et Senguer-Khan-Djendjouheh vint m'offrir un cheval et me présenter ses hommages.

Le jeudi, 22 du mois, je mandai à mon campement les notables de Behreh et les principaux négociants, et, après avoir fixé avec eux à mille *châhrokhi* le rachat de leurs personnes, je chargeai des collecteurs choisis exprès de recueillir cette somme. Ensuite je montai à cheval pour parcourir le pays, puis j'entrai dans une embarcation où je pris un *ma'djoun*. Haïder, le porte-drapeau, avait été envoyé aux Beloutchs domiciliés sur le territoire de Behreh et de Khochâb. Le jeudi matin, ceux-ci vinrent me présenter leurs hommages et m'offrir un beau cheval fleur d'amande. Ayant été informé que les soldats maltraitaient et pillaient la population de Behreh, je chargeai quelques-uns des miens de châtier ceux qui s'étaient rendus coupables d'indiscipline.

Le vendredi, je reçus une missive des habitants de Khochâb, à la suite de laquelle je me décidai à députer vers eux Châh-Haçan et Châh-Chedjâ'-Argoun.

Le samedi, 25 du mois, je fis partir Châh-Haçan pour Khochâb. Le dimanche, il tomba une si grande quantité de pluie, que l'eau envahit toutes

les plaines. Entre les jardins où était installé le camp et Behreh courait un petit torrent qui, jusqu'à midi, conserva la largeur d'un grand fleuve, qu'il était impossible de passer à gué à plus d'une portée de flèche aux environs de Behreh; il fallait se mettre à la nage pour le traverser. L'inondation avait atteint sa limite extrême lorsque je montai à cheval, dans l'après-midi, pour aller contempler l'envahissement des eaux. La pluie et le vent étaient tels, que je doutai si je pourrais revenir sur mes pas et rentrer au camp. Je parvins toutefois à me tirer du gouffre Page 290.
avant le déclin du jour en mettant mon cheval à la nage. Les soldats étaient dans une grande inquiétude. Bon nombre d'entre eux, abandonnant leurs tentes, chargèrent sur leurs épaules leurs cuirasses, leurs effets et leurs armes, montèrent à poil leurs chevaux et leur firent passer l'eau à la nage. Les terrains bas étaient entièrement envahis. Le lendemain, dès le matin, on fit venir par le fleuve des embarcations, à l'aide desquelles la plus grande partie de mes soldats emportèrent leurs tentes et le gros bagage. Vers les midi, les gens de Koutch-Beg, ayant remonté l'eau à la distance d'un *cher'i*, trouvèrent un gué par où passèrent tous ceux qui n'avaient pas encore effectué leur trajet. Après être restés un jour dans l'enceinte fortifiée de Behreh, qui est connue sous le nom de *Djihân-Numâ*, nous en sortîmes le mardi matin et allâmes prendre une position à l'abri des caprices de la pluie et de l'inon-

dation, sur les hauteurs avoisinant Behreh au nord, du côté de Medl[1]. Comme les habitants mettaient de la négligence à s'acquitter de la somme qui avait été fixée d'un commun accord, je divisai le pays en quatre zones et ordonnai aux begs de ne rien négliger pour amener cette affaire à bonne fin. Une de ces zones fut confiée à Khalifeh, une autre à Koutch-Beg, une autre à Dost-Nâcir, une autre enfin à Seïd-Kâcim et à Muhibb-Ali. Considérant comme faisant partie de mes domaines les contrées où résidaient des Turks, je n'y voulais souffrir ni pillage ni violence. C'était un fait généralement connu que, partout où mes envoyés se rendaient avec une mission de conciliation, on ne pressurait pas les pays qui avaient appartenu aux Turks.

Agissant d'après ce principe, le jeudi, 1er de rebi'-ul-evvel, j'envoyai en ambassade Molla-Murchid à Sultan-Ibrahim, qui venait de succéder sur le trône de l'Hindoustân à son père, Sultan-Iskender, mort dans ces cinq ou six derniers mois. Molla-Murchid portait au pâdichâh un faucon et était chargé de lui réclamer de ma part les pays qui nous avaient appartenu autrefois. Mon envoyé se mit en route, muni non-seulement des lettres adressées à Devlet-Khan et à Sultan-Ibrahim, mais d'instructions verbales qu'il avait reçues de ma bouche. On ne saurait

1. Ce nom ne se trouve ni dans la version persane ni dans la traduction anglaise.

croire à quel point ces populations de l'Hindoustân et surtout les Afgans manquent de sens et d'intelligence et sont en dehors du jugement et de l'esprit de conduite. Incapables de se maintenir avec constance et énergie dans un état d'hostilité, ils n'étaient pas plus aptes à se maintenir franchement dans les voies de l'amitié. Mes envoyés furent retenus plusieurs jours à Lahor par ordre de Devlet-Khan, qui Page 291. non-seulement ne consentit pas à s'aboucher avec eux, mais encore ne fit pas parvenir ma lettre à Ibrahim; ils revinrent donc à Kaboul au bout de quelques mois sans avoir obtenu de réponse.

Le vendredi, 2 du mois, Cheïbak-Piâdeh et Dervich-Ali-Piâdeh, qui font actuellement partie du corps des fusiliers, m'apportèrent de Kaboul une missive m'annonçant la naissance de Hindâl. Cette nouvelle, arrivant au moment même où j'entreprenais la conquête de l'Hindoustân, me parut d'un bon augure, et je donnai au nouveau-né le nom de Hindâl. D'autre part, Kanber-Beg m'apporta de Balkh des dépêches de Mohammed-Zemân-Mirza.

Le lendemain matin, après que le conseil eut été levé, je partis pour la promenade. Étant monté dans une embarcation, je bus de l'*arak* en compagnie de Khodja-Dost-Khâvend, de Khosrev-Mirim, de Mirza-Kouli, de Mohammedi, d'Ahmedi, de Guedâï, de No'mân, de Lenguer-Khan, de Rouh-Kadem, de Kâcim-Ali-Teriâki, de Youçouf-Ali et de Tangri-Kouli. On avait dressé à l'avant de l'embarcation

une estrade, à la surface très-unie, sur laquelle moi et quelques autres nous nous tenions assis, tandis que plusieurs des nôtres étaient installés au pied. Il y avait également à l'arrière une estrade où Mohammedi, Guedâï et No'mân avaient pris place. Ce fut dans cette position que nous bûmes de l'*arak* jusque vers les quatre heures. Comme nous nous sentions incommodés par les funestes effets de cette liqueur, nous fûmes d'avis, nous tous qui étions à l'avant, de la laisser et de prendre le *ma'djoun*. Les convives, qui occupaient l'autre bout de l'embarcation, ignorant que nous consommions le *ma'djoun*, s'imaginèrent que nous en étions toujours à l'*arak*. Nous ne débarquâmes qu'à l'heure de la prière du coucher pour remonter à cheval et rentrer au camp dans la nuit. Mohammedi et Guedâï, qui ne pouvaient s'ôter de la tête que j'eusse bu continuellement de l'*arak*, voulurent se montrer zélés à me rendre service et n'imaginèrent rien de mieux que de se charger d'une jarre de liqueur qu'ils portaient tour à tour sur leur cheval. Ils étaient très en train et en belle humeur en entrant au camp, et ils se présentèrent à moi en disant : « Voyez, par une nuit si noire, nous avons apporté nous-mêmes cette jarre, dont nous nous chargions tour à tour. » Ils surent ensuite que notre société n'avait pas fait comme la leur et qu'elle s'était enivrée d'une autre manière; l'une s'étant grisée avec du *ma'djoun* et l'autre avec du vin. Comme les buveurs de vin ne frayent jamais avec les consomma-

teurs de *ma'djoun*, ils furent très-choqués de ce qui s'était passé. Je leur dis alors : « Ne jetez pas ici la Page 292 discorde. Que ceux qui ont du goût pour l'*arak* en boivent, et que ceux qui préfèrent le *ma'djoun* en consomment; mais il ne faut pas s'attaquer et se provoquer par des propos insultants. » En conséquence, il y en eut qui burent de l'*arak* et d'autres qui consommèrent du *ma'djoun*. De part et d'autre on observa dans cette réunion les règles de la politesse. Lorsque Baba-Khan-Kizi, qui ne faisait pas tout d'abord partie de la fête, se présenta devant ma tente, je le conviai à prendre place au milieu de nous. Il se donna comme un buveur d'*arak*. Je conviai aussi Terdi-Mohammed-Kiptchak, et nous le fîmes asseoir avec les amateurs de spiritueux. Comme les partisans de l'*arak* et du vin ne peuvent jamais s'accorder avec ceux du *ma'djoun*, les premiers, qui avaient la tête montée, commencèrent à lancer de toutes parts des propos désordonnés, lesquels étaient, pour la plupart, des provocations à l'adresse des consommateurs de *ma'djoun*. Baba-Khan, dans son ivresse, se faisait remarquer par un débordement de paroles. Terdi-Mohammed, auquel ses joyeux compagnons versaient coup sur coup des coupes à plein bord, perdit bientôt complétement la raison. Je m'efforçai en vain de calmer cette effervescence; j'y perdis ma peine. Le tapage croissant toujours, la réunion perdit tout son charme, et l'on se sépara chacun de son côté.

Le lundi, 5 du mois, je donnai le gouvernement de Behreh à Hindou-Beg. Le mardi, je concédai celui de Tchenâb à Huceïn-Ikizek; après quoi je permis à celui-ci et aux gens de Tchenâb de prendre congé de moi.

Sur ces entrefaites, le fils de Seïd-Ali-Khan, Minoutcheher, vint me présenter ses hommages. Il s'avançait par la route d'en haut, sans se soucier de l'Hindoustân, lorsqu'il avait rencontré Tatar-Khan-Gueker qui n'avait plus voulu le laisser partir, en avait fait son gendre en lui donnant sa propre fille en mariage et l'avait gardé pas mal de temps auprès de lui.

Entre la région montagneuse de Behreh et Nilâb, en dehors du territoire occupé par les Djoud et les Djendjouheh, et tout contre les montagnes de Kachemir, se trouvent les Djet, les Gudjour et de nombreuses peuplades de la même race qui habitent des villages installés sur chaque contre-fort et sur chaque colline. Leur gouverneur et leurs principaux chefs sont de la tribu de Gueker dont la suprématie ressemble à celle des Djoud et des Djendjouheh. Le commandement de toutes les pleuplades domiciliées au pied de ces montagnes appartenait à l'époque dont je parle à Tatar-Gueker et à Hati-Gueker, tous deux descendants d'un même ancêtre et cousins germains. Ils habitaient des endroits très-forts et coupés de ravins. Pirâleh était le nom de la retraite de Tatar; elle était située bien au-dessous des montagnes neigeuses. Quant au territoire de Hati, il était

contigu aux montagnes. Ce chef était également suzerain de Kalendjer qui appartenait à Babou-Khan-Biçout. Tatar-Gueker s'était présenté devant Devlet-Khan, dont il se reconnaissait le vassal. Hati, au contraire, n'avait jamais voulu consentir à une semblable démarche et se maintenait vis-à-vis de lui en état de rébellion. Tatar, agissant à l'instigation des begs de l'Hindoustân, avait pris une position telle qu'il tenait son parent comme assiégé de loin. Lors de mon séjour à Behreh, Hati s'étant mis en marche sous le prétexte d'une partie de chasse, tomba à l'improviste sur Tatar, le mit à mort et s'empara[1] de son territoire et de son harem. Page 293

Vers les midi, je montai à cheval pour la promenade; puis j'entrai dans une embarcation et l'on se mit à boire de l'*arak*. J'avais pour compagnons Dost-Beg, Mirza-Kouli, Mohammed-Ali-Djeng-Djeng et Rouh-Dem, le musicien. Nous bûmes dans le bateau jusqu'à l'heure de la prière du coucher, tellement que nous débarquâmes complétement ivres. Je montai à cheval, tenant en main une torche, et, penchant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, je galopai d'un seul trait du bord du fleuve jusqu'au camp. J'étais tellement pris par la boisson, que le lendemain matin, lorsqu'on me rappela cette course furibonde que j'avais faite à cheval, une torche à la main, je n'en avais gardé nul

1. Au lieu de *ilikladuk* que porte le texte imprimé, je lis *ilikladi*, comme l'indiquent le sens et la version persane qui a rendu par *be dest âvurd*.

souvenir. La vérité est qu'en entrant dans ma tente j'eus un vomissement abondant.

Le vendredi, je montai encore à cheval pour la promenade et passai l'eau en bateau. En parcourant les vergers, les jardins et les plantations de cannes à sucre situés sur l'autre rive, j'examinai attentivement les roues hydrauliques. Non content de prendre des informations sur la manière de tirer l'eau et de la monter, je fis répéter à plusieurs reprises l'opération en ma présence. Pendant cette excursion nous consommâmes du *ma'djoun*. Ensuite nous revînmes sur nos pas et rentrâmes dans le bateau. Minoutcheher-Khan, qui avait pris aussi du *ma'djoun*, était tellement sous l'influence de cette drogue qu'il fallut que deux hommes le prissent par les bras pour le maintenir en équilibre. Après être restés quelque temps à l'ancre au milieu de l'eau, nous parcourûmes un long trajet en descendant le courant; puis nous nous fîmes remorquer en remontant. Nous dormîmes cette nuit dans le bateau et regagnâmes le camp au moment où le jour allait paraître.

Le samedi, 10 du mois de rebi'-ul-ewel, le soleil passa dans le bélier. Ce jour-là même, vers midi,
Page 294. je montai en bateau et me mis à boire de l'*arak*. Nous prîmes un bras du fleuve et descendîmes le courant pendant un certain temps. Nous débarquâmes vis-à-vis et tout à fait en aval de Behreh et n'arrivâmes au camp que tard et à l'heure de la prière.

Ce même jour, Châh-Haçan arriva de Khochâb où il avait été envoyé en mission à l'effet de réclamer les territoires qui dépendaient de nous de temps immémorial et au sujet desquels il avait conclu un arrangement. Je perçus en même temps la plus grande partie des sommes qui m'étaient expédiées. Le temps des chaleurs approchait. Je désignai pour servir d'auxiliaires à Hindou-Beg, Châh-Mohammed-Muhur-Dâr et son frère cadet Dost, accompagnés de quelques hommes d'armes, en assignant à chacun des deux de quoi soutenir dignement son rang. Quant à Lenguer-Khan, qui avait été le premier promoteur de cette expédition, je lui donnai Khochâb outre le droit de faire porter devant lui le *toug* (sorte d'étendard orné d'une queue de bœuf sauvage), et je le chargeai également de soutenir Hindou-Beg. J'adjoignis également à ce dernier les Turks et les cipâhis indigènes qui se trouvaient dans Behreh, et dont j'augmentai la situation et la solde. Parmi ces derniers étaient Minoutcheher-Khan-Beg, dont il a déjà été question, et un de ses parents, Nazar-Ali-Turk, Lenguer-Khan-Djendjouheh et le Melik-Hest de Djendjouheh.

Après avoir arrangé les affaires de ce pays d'une manière qui me paraissait devoir y conserver la tranquillité, le dimanche, 11 du mois de rebi'-ul-ewel, je partis de Behreh pour opérer mon retour à Kaboul. Ma première étape fut à Keldeh-Kehâr, où je fis halte. Ce jour-là il tomba une pluie extraordinaire

qui mouilla également ceux qui n'avaient pas de *kepenek* (sorte de manteau de feutre contre la pluie) et ceux qui en étaient pourvus. Les traînards continuèrent à rejoindre jusqu'à l'heure de la prière du coucher.

Quelques personnes qui étaient bien renseignées sur la situation politique de ce pays et particulièrement les Djendjouheh, ennemis invétérés des Gueker, me représentèrent que Hati-Gueker s'était rendu coupable dans ces derniers temps de plusieurs méfaits et qu'il semait le désordre parmi les siens; qu'il fallait donc l'expulser de la contrée ou lui infliger tel autre châtiment exemplaire.

En conséquence, dès le lendemain matin, je désignai Khodja-Mirmirân et Mirim-Nâcir pour veiller à la sûreté du camp, et, à l'heure du principal déjeuner, je marchai de ma personne à la tête de la cavalerie légère contre Hati-Gueker, qui dans ces derniers jours avait tué Tatar et s'était emparé de Pirâleh, son chef-lieu, où il résidait pour le moment, ainsi que je l'ai dit plus haut. Nous fîmes halte dans l'après-midi pour donner à manger à nos chevaux, et, à l'heure de la prière du coucher, nous nous remîmes en route. Nous avions pour guide un servi-
Page 295. teur Gudjour du Melik-Hest, nommé Serpâ. Nous étant égarés la nuit, nous fîmes halte aux approches de l'aurore. Mohammed-Mogoul eut ordre de reprendre le chemin du camp. Une fois le jour paru, nous remontâmes à cheval. A l'heure du premier déjeuner, nous nous revêtîmes de nos cuirasses

et pressâmes le pas. Nous n'avions plus qu'un *cher'i* à parcourir lorsque Pirâleh se dessina à nos yeux dans le lointain, et aussitôt les coureurs furent lancés en avant. L'aile droite se dirigea à l'est de Pirâleh et Koutch-Beg, qui en faisait partie, eut ordre de se placer derrière elle pour l'appuyer. L'aile gauche et le centre marchèrent en droite ligne sur Pirâleh. Dost-Beg fut chargé de soutenir l'aile gauche et le corps qui allait attaquer directement la ville.

Pirâleh est situé sur un terrain semé d'escarpements, et on y arrive par deux routes. L'une se trouve dans la direction du sud-est, et c'est celle par laquelle nous nous présentâmes nous-mêmes. Elle domine des précipices dont elle est bordée des deux côtés. A un demi-*kurouh* de Pirâleh, la route jusqu'à la porte de la ville est tellement difficile, qu'en quatre ou cinq endroits différents les ravins qui la resserrent de toutes parts ne laissent passage que pour une seule personne à la fois, en sorte que sur toute la longueur d'une portée de flèche il faut marcher à la suite l'un de l'autre. Il existe un autre chemin au nord-ouest, lequel débouche à Pirâleh après avoir traversé par le milieu un large contrefort de la montagne; on n'y peut également passer qu'un à la fois. Il n'existe pas d'autre voie que les deux dont je viens de parler. Quoique la place ne possède ni remparts ni créneaux, elle ne présente aucun point par lequel elle soit accessible de vive force, puisqu'elle est entourée de toutes parts d'es-

carpements à pic de sept à huit aunes. Les gens de l'aile gauche, après avoir franchi les passages étroits, vinrent se masser auprès de la porte. Hati, à la tête de trente à quarante cavaliers couverts de leur armure, eux et leurs chevaux, et d'un corps nombreux de fantassins, força mes coureurs à tourner bride. Dost-Beg, qui avait été placé derrière eux pour les appuyer, arriva, contraignit l'ennemi à reculer à son tour, démonta bon nombre d'hommes et demeura maître du terrain. Hati-Gueker, dont la bravoure était célèbre dans ces contrées, lutta de sa personne à différentes reprises, mais il ne put tenir et s'enfuit. Après avoir été forcé dans ces passes étroites, une fois rentré dans la place, il n'avait plus la possibilité de l'évacuer et de se retirer. Mes coureurs pénétrèrent de nuit dans l'enceinte de la ville. Hati parvint à s'échapper en passant par les sentiers étroits et escarpés qui sont
Page 296. au nord-ouest de Pirâleh. Dost-Beg s'était signalé dans cette occasion, et une récompense toute spéciale lui fut décernée. Pour moi, j'entrai sur l'heure dans l'enceinte de la place et je descendis dans le palais de Tatar. Au moment où j'avais expédié en avant mes coureurs, quelques-uns de ceux qui avaient été désignés pour rester avec ma personne m'avaient quitté pour accompagner leurs camarades : tels étaient Emin-Mohammed-Tarkhan-Argoun et Karatcha. Pour les punir de leur audace, je leur donnai pour guide le Gudjour Seroupâ et je les envoyai à

travers le désert dans la direction du camp sans leur donner aucun vêtement d'honneur.

Le lendemain matin, je traversai les ravins qui sont au nord-ouest de la ville et j'allai camper dans les champs ensemencés. Là je donnai à Veli, le trésorier, quelques hommes d'élite avec mission de se porter au-devant du camp.

Le jeudi, je me remis en route et vins camper à Enderâbeh, sur le bord de la rivière de Souhân. La place d'Enderâbeh, qui appartenait depuis longtemps au père du Melik-Hest, avait été dévastée à la suite du meurtre de celui-là, et depuis lors elle ne s'était pas relevée de ses ruines. A l'heure de la prière du coucher, les hommes commis à la garde du camp, dont nous nous étions séparés à Keldeh-Kehâr, arrivèrent et se joignirent à nous.

Cependant Hati, après avoir surpris Tatar, m'avait envoyé un de ses parents nommé Parbat, chargé de m'offrir en présent un cheval tout caparaçonné. Celui-ci, ne m'ayant pas rencontré, avait retrouvé en route la garde du camp qui marchait à notre suite, s'était rendu auprès de moi avec les membres de ma maison, m'avait remis ses présents et rendu hommage. Lenguer-Khan, qui était venu de Behreh pour quelques affaires importantes en compagnie de ceux de ma famille demeurés à l'arrière, n'eut pas plus tôt tout terminé qu'il reçut l'autorisation d'y retourner avec quelques cipâhis indigènes. Je partis moi-même et, après avoir traversé la rivière de

Souhân, je campai sur une éminence. Je fis revêtir Parbat, le parent de Hati, d'une robe d'honneur et le renvoyai en compagnie d'un des gens de Mohammed-Ali-Djeng-Djeng avec des lettres très-flatteuses pour Hati.

Quelques-uns des hommes de Humaïoun, sous la conduite de Baba-Dost et de Helâhul, s'étaient rendus à Nilâb et à Karlouk pour y exercer les fonctions de *daroga* chez les Hezareh de ces districts, qui avaient été cédés à Humaïoun. Trente à quarante personnes, ayant à leur tête Senguer-Karlouk et Mirza-Melvi-Karlouk et comprenant les principaux d'entre les Karlouk, vinrent me trouver pour me présenter un cheval tout caparaçonné et m'offrir leurs hommages. La troupe des Dilezak-Afgans étant aussi arrivée, je décampai de grand matin et fis
Page 297. halte après une marche de deux *cher'i*. Étant monté sur une hauteur pour considérer le camp, j'ordonnai qu'on fît le dénombrement de tous les chameaux qui s'y trouvaient : on en trouva cinq cent soixante-dix. J'avais entendu parler de l'arbuste appelé *sunbul* (spica-nardi); je le vis de mes yeux à ce campement. Il s'en trouvait quelques sujets au pied de la montagne, croissant isolés les uns des autres. En pénétrant plus avant dans l'Hindoustân, cet arbuste se rencontre en grande quantité au pied des montagnes. J'en reparlerai quand je passerai en revue les animaux et les végétaux de cette région.

Nous nous mîmes en route à l'heure où l'on bat

les timbales (au petit jour) et vînmes faire halte au pied du *col de Sengdaki*, entre neuf et dix du matin. Nous repartîmes à midi, traversâmes le col et la rivière, et fîmes halte sur une éminence. A minuit, nous remontâmes à cheval. Ceux des nôtres qui avaient été reconnaître le gué où nous avions passé en nous rendant à Behreh y trouvèrent un grand radeau chargé de grains qui s'y était embourbé. Ceux qui le montaient restaient impuissants à le faire bouger de place, malgré tous leurs efforts. On s'empara de ce grain, qui fut partagé entre tous ceux qui m'accompagnaient; ce fut une véritable bonne fortune. Vers le midi, nous fîmes halte au-dessous de la jonction du Sind avec la rivière de Kaboul et au-dessus du vieux Nilâb, entre les deux rivières.

Nous avions traversé Nilâb, lorsque Parbat, le messager de Hati, que j'avais renvoyé à son maître, dans les environs d'Enderâbeh, en compagnie d'un des hommes de Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, vint me trouver sur les bords du fleuve et m'offrir de la part de Hati un cheval tout caparaçonné. Un présent de même nature me fut amené par le peuple de Nilâb, qui me fit en même temps sa soumission. Mohammed-Ali-Djeng-Djeng désirait vivement fixer sa résidence à Behreh; mais comme cette ville avait été donnée à Hindou-Beg, je concédai au premier les contrées et les populations qui se trouvaient entre Behreh et le Sind, telles que les Karlouk-Hezâreh,

les Hati, les Guias[1], les Al, les Kib. Tous ceux qui ne voudraient pas s'incliner devant son autorité, il devait les atteindre[2], faire des courses chez eux et les piller jusqu'à ce qu'ils fussent réduits à la soumission. Non content d'un pareil don, je fis présent à Mohammed-Ali-Djeng-Djeng d'une de mes propres cottes de mailles kalmoukes, garnie d'un capuchon
Page 298. de velours noir, et je lui accordai le droit de faire porter le *toug* devant lui. Je congédiai le parent de Hati et le chargeai de présenter de ma part à son maître un sabre, un habit d'honneur complet et des lettres très-flatteuses.

Le jeudi, nous quittâmes le bord du fleuve au lever du soleil. Ce jour-là, je pris un *ma'djoun* et, sous l'influence de cette drogue, j'allai voir de magnifiques jardins. Des fleurs jaunes ou d'un rouge pourpre jonchaient la terre de toutes parts. A certains endroits on ne voyait que des fleurs jaunes épanouies; dans d'autres, il semblait qu'on eût semé le sol de pièces d'argent brillantes. Je m'assis sur une éminence qui avoisinait le camp et d'où ma vue plongeait sur ces beaux parterres. Les flancs de cette colline étaient divisés en six plates-bandes, qui semblaient avoir été ménagées avec symétrie et qui offraient à l'œil une sextuple rangée de lignes où

1. La version persane lit « les Guias-Dal, les Kitb ».

2. Au lieu de *yekaï* que porte le texte, je lis *yetkaï*, avec la version persane qui reproduit ce passage en langue turke et traduit par *vâreced*.

s'ouvraient tour à tour des fleurs jaunes et des fleurs rouges, sauf deux plates-bandes qui n'avaient que peu de fleurs. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle découvrait des parterres présentant le même aspect. Rien de beau comme les jardins des environs de Peïchaver au printemps.

Nous quittâmes ce campement au point du jour. Comme nous étions en marche, un tigre sortit subitement des jungles qui bordent le fleuve. En entendant son rugissement, les chevaux, affolés de terreur, emportèrent leurs cavaliers dans toutes les directions et, tremblant, se jetèrent dans les ravins et dans les fondrières. Cependant le tigre revint sur ses pas et rentra dans les jungles. J'ordonnai alors qu'on amenât un buffle qu'on chasserait dans leur direction pour attirer le tigre au dehors. Il reparut au moment où on s'y attendait le moins et les flèches arrivèrent sur lui de tous les côtés; moi-même, je lui en décochai une. Noukhaï-Piâdeh l'ayant percé avec une javeline, il en brisa le fer[1] et le rejeta loin de lui. Criblé de flèches, il se réfugia sur une éminence où il se tint immobile. Baba-Yeçaoul se tenait non loin de lui, le sabre dégaîné, et lui en asséna un coup sur la tête au moment où il bondit. Ali-Seïstâni, de son côté, le frappa aux reins. Le tigre se précipita dans la rivière où il fut tué. Je le fis retirer de l'eau et donnai ordre qu'on le dépouillât.

1. Au lieu de *nizehning sitaitin* que porte le texte, je lis *sinânin.*

Le lendemain matin, je me mis en route et me rendis à Bekrâm, où j'allai visiter *Kourh-Ketri*. C'est un petit réduit étroit et sombre, ressemblant à un couvent. Une fois qu'on a dépassé la porte et descendu deux à trois marches, on est obligé, pour pénétrer en avant, de s'allonger et de se coucher tout de son long, et il faut absolument se servir d'une lumière. Tout au tour de cette salle on voit répandus par terre une immense quantité de cheveux et de barbes qui ont été coupés par dévotion. De nombreuses cellules, semblables aux cellules d'une medreceh, existent sur les flancs de *Kourh-Ketri*. La
Page 299. première année que je vins à Kaboul et que je mis au pillage Kohat, Nebou et Decht, je visitai à Bekrâm un arbre aux proportions gigantesques; mais je regrettai beaucoup de n'avoir pas vu *Kourh-Ketri*; par le fait il n'y avait pas grand'chose à regretter.

Ce jour-là même, un excellent faucon que Cheïkhim, le chef de la vénerie, m'avait élevé, se perdit. Il prenait à merveille les grues, les cigognes et tout autre gibier. Il avait déjà mué deux ou trois fois. A cette station il avait chassé des oies. Il avait fait de moi un habile oiseleur, quoique je n'eusse pas beaucoup de goût pour ce genre de chasse.

Quant aux chefs des Dilezak-Afgans, qui avaient à leur tête Melik-Tarkhan et Melik-Mouça, je donnai à six d'entre eux, sur les présents que j'avais reçus de l'Hindoustân, cent *miskals* d'argent par tête, plus un vêtement de dessus et un buffle. Les autres

reçurent aussi de l'argent, des habits et des buffles, chacun suivant son rang.

Comme nous étions campés à Ali-Mesdjed, un *dilezak-ya'koub-khaïli*, nommé Ma'rouf, me fit hommage d'une certaine quantité de grains, de dix moutons, de deux charges d'âne de riz et de huit grands fromages.

D'Ali-Mesdjed nous nous rendîmes à Yedeh-Bir et de là à Djouï-Châhi, où nous arrivâmes et fîmes halte sur le midi. Ce même jour, Dost-Beg fut attaqué d'une fièvre intense. Au lever de l'aurore, nous partîmes de Djouï-Châhi et vînmes faire le repas de midi à Bâg-i-Vefâ. Nous quittâmes cet endroit à midi passé, traversâmes le torrent de Guendmek et fîmes une pause, après le coucher du soleil, au milieu des fourrages verts. Nous y laissâmes souffler nos chevaux et nous remîmes en selle au bout d'un arrêt d'un ou deux *gueri* (24 ou 48 minutes environ). Nous traversâmes le Sourkh-Ab et fîmes halte à Kerek, où nous nous livrâmes au sommeil. Nous remontâmes à cheval avant le lever de l'aurore et, arrivés au point où la route se bifurque avec celle de Karatau, moi et cinq ou six autres personnes, nous allâmes visiter le jardin que j'ai fondé dans cet endroit. Khalifeh, Châh-Haçan-Beg et quelques autres eurent ordre de continuer à suivre la route directe pour aller m'attendre à Kourouk-Saï. Comme j'arrivais à Karatau, un commissaire de Châh-Beg-Argoun, nommé Kizil, m'apprit que Châh-Beg avait

pris et pillé Kahân, puis s'était retiré. J'ordonnai que personne ne répandît sur mes devants la nouvelle de mon arrivée. Il était plus de midi lorsque nous atteignîmes Kaboul, et nous parvenions au *pont de Koutlouk-Kadem* avant que personne se doutât de rien. Il en résulta qu'on n'eut pas le temps, sitôt que la chose fut sue, de faire monter à cheval Humaïoun et Kâmrân. Portés sur les
Page 300. bras de leurs pages, ils vinrent me présenter leurs hommages entre la porte de la ville et celle du château. Vers les quatre heures, Kâcim-Beg, le kadi de la ville, et tous ceux de mes courtisans et des principaux personnages qui étaient restés à Kaboul s'avancèrent également pour me rendre leurs devoirs.

Le vendredi, vers les quatre heures, il y eut réunion pour boire du vin. J'y donnai un de mes habits particuliers à Châh-Huceïn.

Le samedi, de bonne heure, je montai en bateau et j'y donnai une *matinée* (sabouhi). Nour-Beg, qui n'était pas encore entré dans la voie de l'austérité, assistait à cette partie et y jouait du luth. Vers midi, nous débarquâmes et allâmes nous promener sur la montagne située entre Gulguineh [1] et le *Jardin des violettes*. Nous arrivâmes à ce jardin dans l'après-midi et nous nous mîmes à boire. A l'heure de la

1. Je lis ainsi avec la version persane, au lieu de *kimeh* que porte le texte et qui me paraît une faute évidente.

prière du soir, j'escaladai le rempart du côté de Gulguineh et rentrai dans le château.

Le mardi, Dost-Beg, qui avait été attaqué en route d'une fièvre violente, s'en alla dans la miséricorde de Dieu. Sa perte m'affecta de la manière la plus douloureuse. Les restes de Dost-Beg furent portés à Gazna et déposés devant la porte du *Jardin du sultan*. C'était un homme de guerre de beaucoup de valeur et qui était en train de s'élever au plus haut rang parmi les begs. Avant de devenir beg, étant revêtu de fonctions qui l'attachaient à mon service particulier, il s'était distingué à plusieurs reprises. Je citerai, entre autres faits, sa conduite lors de l'attaque nocturne que Sultan-Ahmed-Tenbel dirigea contre moi à Ribât-i-Zevrak à un *igadj* d'Endidjân. Marchant de ma personne à la tête de dix à quinze hommes, je repoussai les coureurs de l'ennemi et parvins jusqu'au corps de bataille où Tenbel se tenait avec environ cent cavaliers. Il ne restait plus alors autour de moi que trois hommes demeurés fermes à leur poste : Dost-Nâcir, Mirza-Kouli-Keukultach et Kerim-Dâd. J'étais revêtu de ma cotte de mailles. Tenbel et une autre personne se tenaient en avant de sa troupe de la distance du porche à la porte d'une maison. Arrivé vis-à-vis de lui, je déchargeai un coup sur son casque et je transperçai son bouclier et l'attache qui le retenait. De leur côté, les ennemis me décochèrent une flèche qui me rasa la cuisse, et Tenbel me frappa à la tête. Chose

étrange! elle fut gravement blessée, tandis que le capuchon en mailles qui la couvrait n'eut pas un seul de ses fils coupé. Je n'avais aucun secours à espérer et il ne restait personne avec moi; je me vis donc contraint de tourner bride. Dost-Beg, qui se tenait en arrière, se plaça entre moi et l'ennemi, et l'arrêta par ses coups. Une autre fois,
Page 301. lorsque j'évacuai Akhsi, il fit le coup de sabre avec Bâki-Hiz [1], que son surnom de *hiz* (l'infâme) n'empêchait pas d'être un rude champion. Dans cette occasion il n'était resté avec moi que huit personnes dont il faisait partie. L'ennemi, après avoir atteint deux des miens, le blessa à son tour. Une fois parvenu au rang de beg, lorsque Sivountchek-Khan et les sultans vinrent assiéger Ahmed-Kâcim dans Tachkend, il leur passa sur le corps et entra dans la place. Pendant toute la durée du siége il exposa sa vie courageusement. Après qu'Ahmed-Kâcim se fut jeté en dehors de la ville sans en prévenir personne, Dost-Beg, une fois encore, se fit jour à travers l'armée des khans et des sultans et parvint, grâce à son courage, à sortir sain et sauf de Tachkend. Plus tard, Chirim-Tagaï et Mezid s'étant mis en état d'hostilité, il sortit de Gazna à la tête de deux ou trois cents hommes pour battre le pays.

1. Je lis *hiz* avec la version persane au lieu de *khiz* que porte le texte et qui ne paraît pas présenter de sens. *Hiz* se dit proprement de celui qui livre sa personne à un pédéraste et qu'on appelle à Constantinople *poucht*.

Comme il était en marche, ces chefs mongols envoyèrent à sa rencontre trois cents hommes choisis. Dost-Beg les aborda dans les environs de Chiroukân, les battit complétement, en démonta un grand nombre et me rapporta beaucoup de têtes. Lors de l'attaque de Badjour, ce furent ses soldats qui arrivèrent les premiers et escaladèrent le rempart. A Pirâleh, Dost-Beg, marchant de sa personne, défit Hati et le mit en fuite, à la suite de quoi la ville tomba entre nos mains. A sa mort, je donnai le gouvernement dont il jouissait à son frère cadet Nâcir.

Le vendredi, 8 du mois de rebi'-ul-âkhir, je sortis de l'enceinte de la ville pour me rendre au *tchehâr-bâg*.

Le mardi, 12 du mois, je vis arriver à Kaboul Sultan-Begum, fille aînée de Sultan-Huceïn-Mirza et mère de Mohammed-Sultan-Mirza, qui, pendant les troubles de ces derniers temps, s'était retirée dans le Khârizm, où Içan-Kouli-Sultan, frère cadet de Yeli-Pars-Sultan, avait épousé sa fille. J'assignai à cette princesse, pour y résider, le *Bâg-i-Khalvet*, et elle n'y fut pas plus tôt installée que j'allai lui rendre visite. La traitant comme ma sœur aînée, je fléchis le genou devant elle en signe de considération et de respect. Elle en fit autant de son côté. Puis, nous nous avançâmes l'un vers l'autre et nous nous embrassâmes. Dans la suite, elle observa toujours le même cérémonial.

Le lundi, 18 du mois, Baba-Cheïkh, le traître,

qui, depuis bien longtemps déjà, était dans les fers, reçut enfin son pardon : je le fis mettre en liberté et le gratifiai d'un vêtement d'honneur.

Page 302. Le mardi, 19 du mois, vers midi, je montai à cheval pour aller visiter Khodja-Seïârân. Ce jour-là, je gardais le jeûne. Younous-Ali me dit avec surprise : « Quoi donc! c'est aujourd'hui mardi, et vous jeûnez? C'est étrange! » Arrivé à Behzâd, j'allai descendre chez le kadi. Dans la soirée, nous nous disposions à faire joyeuse vie, lorsque le kadi me représenta que jamais pareille chose ne s'était passée dans sa demeure; qu'au surplus, je ferais ce qui me plairait, puisque j'étais le pâdichâh et le maître. Quoique tout fût prêt pour la fête, je renonçai à boire, afin de ne pas scandaliser le kadi.

Le mercredi, je me rendis à Khodja-Seïârân.

Le jeudi, 21 du mois, je fis élever une vaste estrade circulaire sur le point culminant de la montagne où j'avais fondé un jardin.

Le vendredi, je m'embarquai sur un radeau à la hauteur du pont. Arrivé en face du campement des chasseurs, ceux-ci, qui s'étaient emparés d'un oiseau de l'espèce appelée *dink*, me l'apportèrent. Je n'en avais jamais vu aucun sujet. C'est un oiseau extraordinaire, dont je parlerai en détail, lorsque je traiterai des animaux de l'Hindoustân.

Le samedi, 23 du mois, je fis planter sur l'estrade circulaire dont j'ai parlé des platanes et des saules. A midi, nous nous mîmes à boire du vin. Le

lendemain, au point du jour, nous célébrâmes une matinée sur l'estrade. Nous montâmes à cheval après midi et reprîmes le chemin de Kaboul. En arrivant à Khodja-Haçan, l'état d'ivresse où nous étions nous força à dormir quelques instants. Nous nous remîmes en route et fûmes rendus au *tchehâr-bâg* au milieu de la nuit. Comme nous étions encore à Khodja-Haçan, Abd-Allah, excité par l'ivresse, se jeta à l'eau, ayant sur lui sa tunique et sa robe d'honneur. Quand nous remontâmes à cheval, il était tard, et son corps transi de froid ne lui permit pas de se mettre en route. Il passa la nuit dans la demeure de Koutlouk-Khodja. Le lendemain matin, lorsqu'il fut mis au fait des suites de son intempérance de la veille, il revint et se présenta devant moi. Je lui dis : « Pour le moment, ton repentir produira-t-il des fruits, oui ou non? Prouve ta sincérité, quant à présent, en t'engageant à ne pas boire autre part qu'en ma compagnie. » Il se soumit à cette condition qu'il remplit en effet fidèlement pendant quelques mois; mais, à la fin, il ne put pas résister à son penchant.

Le lundi, 25 du mois, Hindou-Beg, qui avait été laissé à Behreh et dans les provinces adjacentes, sans grandes ressources militaires, parce que l'on comptait sur la paix, arriva près de moi. Aussitôt Page 103.
après mon départ les rebelles, n'écoutant aucunement les paroles de conciliation et fermant les yeux et les oreilles à mes propositions, avaient rassemblé un grand nombre d'Afgans et d'Hindous, à la tête

desquels ils étaient venus l'attaquer dans Behreh, où la population indigène s'était tournée du côté des Afgans. Incapable de se maintenir dans Behreh, Hindou-Beg s'était rendu à Khochâb, de là à Nilâb, en passant par la principauté de Dinkout, d'où il avait gagné Kaboul. Diveh-Hindou, le fils de Siktou et un Hindou qui m'avaient été amenés de Behreh chargés de chaînes, s'engagèrent à payer chacun un subside considérable, moyennant quoi ils furent congédiés après avoir reçu des chevaux et des habits d'honneur.

Le vendredi, 29 du mois, j'eus le frisson et on me saigna. A partir de ce moment, les accès de fièvre se renouvelèrent à un, deux ou trois jours d'intervalle. Chacun de ces accès persistait jusqu'au moment où une transpiration venait l'interrompre. Au bout de douze jours, Molla-Khodja me prescrivit du vin mêlé avec du *nard*. J'en bus une ou deux fois sans obtenir aucun résultat favorable.

Le dimanche, 15 du mois de djemâdi-ul-evvel, Khodja-Mohammed-Ali arriva de Khâst et me fit hommage d'un cheval sellé et d'une somme d'argent destinée à acquitter le tribut. Il était accompagné de Mohammed-Cherif-Munedjdjim et des fils des mirza de Khâst qui vinrent se mettre à ma disposition.

Le lendemain matin, Molla-Kebir vint de Kachgar, d'où il s'était rendu de la principauté d'Endidjân, et qu'il avait traversé pour se rendre à Kaboul.

Le lundi, Melik-Châh-Mansour-Youçouf-Zeï, accompagné de six ou sept des principaux parmi les Youçouf-Zeï, arriva de Sevâd pour me rendre hommage.

Le lundi, 1[er] du mois de djemâdi-us-sâni, je donnai des robes d'honneur aux chefs des Youçouf-Zeï-Afgans qui étaient venus sous la conduite de Châh-Mansour. Celui-ci reçut pour sa part un vêtement d'étoffe avec son pardessus et ses boutons; un autre reçut un vêtement d'étoffe à poignets et les six autres des vêtements d'étoffe; puis je les congédiai tous, après qu'il eut été convenu qu'ils se garderaient bien de toucher au territoire de Sevâd au-dessus d'Enouheh et qu'ils feraient sortir de chez eux tous ceux qui étaient sujets aux contributions; qu'en outre, les Afgans agriculteurs de Badjour et du Sevâd verseraient aux collecteurs du gouvernement six mille charges d'âne de grains.

Le mercredi, 3 du mois, je pris une potion (djulâb), ce que je fis deux jours de suite.

Le samedi, 6 du mois, on m'administra un purgatif (derkâr)[1]. Page 104.

Le lundi, 8 du mois, arriva le présent de noces de Hamzah, le plus jeune des fils de Kâcim-Beg, à l'occasion de son mariage avec la fille aînée de Khalifeh, et qui consistait en mille *châhrokhi* et en un cheval sellé.

1. Cet alinéa ne se trouve ni dans la version persane ni dans la traduction anglaise.

Le mardi, Châh-Haçan-Beg, après en avoir obtenu l'autorisation, emmena chez lui, pour y assister à une joyeuse partie, quelques begs à la tête desquels était Mohammed-Ali et plusieurs des officiers de mon service. Younous-Ali et Guedaï-Tagaï se tenaient alors près moi.

Comme je m'abstenais encore de boire du vin, je leur dis : « Il ne m'est jamais arrivé de siéger avec toute ma raison au milieu d'une compagnie de buveurs et d'assister de sang-froid aux ébats d'une troupe en train de s'enivrer. Venez donc et mettez-vous à boire en ma présence, pour que je vous observe et que je sache ce que peut bien être le mélange de ceux qui ont leur bon sens et de ceux qui l'ont perdu. » Au sud-est de la *Salle des peintures* que j'avais élevée à la porte du *Jardin des platanes*, on avait dressé une petite tente sous laquelle je venais m'asseoir de temps en temps. Ce fut là que la partie eut lieu. Guiâs, le bouffon, ne vint que tard.

A plusieurs reprises, et pour se divertir, l'ordre fut donné de l'exclure de la réunion; à la fin, toutefois, devenu importun et bruyant, il s'y introduisit avec force bouffonneries. J'invitai aussi à être des nôtres Terdi-Mohammed-Kiptchak et Molla-Kitâb-Dâr. J'envoyai alors à Châh-Haçan et aux convives rassemblés dans sa maison le quatrain suivant que je venais d'improviser :

« Les amis qui sont réunis chez lui forment comme un parterre de beauté ; mieux encore, tous, dans cette assemblée, servent

d'exemple aux autres hommes. Au milieu d'eux règnent la paix et la tranquillité; cent actions de grâces! Puissent-ils ne jamais connaître la peine! »

Ce fut Ibrahim-Djoura qui leur porta ces vers. Ce fut dans l'après-midi que mes invités se dispersèrent complétement ivres. Durant le temps de mon indisposition, je me promenais porté sur une litière. Quelques jours avant ce que je viens de raconter, je m'étais mis à boire une mixture de vin; mais j'avais interrompu ce traitement, voyant que je n'en retirais aucun profit. Comme le relâchement de ma santé tirait à sa fin, j'allai m'asseoir en compagnie au pied d'un pommier, au sud-ouest de Talâr-Khimeti et j'y bus une mixture de vin.

Le vendredi, Ahmed-Beg et Sultan-Mohammed-Douldaï, qui avaient été placés à Badjour comme auxiliaires, vinrent me rejoindre. Page 305.

Le mercredi, 17 du mois, Tangri-Berdi alla faire une partie dans le jardin de Haïder-Taki avec quelques begs et hommes d'armes. Je me rendis moi-même à cette réunion et je me mis à boire. Nous n'en sortîmes qu'après l'heure de la prière du coucher et nous vînmes nous asseoir dans la grande tente où nous continuâmes à boire.

Le jeudi, 25 du mois, il fut décidé que la leçon de jurisprudence aurait lieu chez Molla-Mahmoud.

Le mardi, dernier jour du mois, arriva Abou-Muslim-Keukultach, envoyé de Châh-Chedjâ', qui

me fit hommage d'un cheval de prix. Le même jour, Youçouf-Ali-Rikâb-Dàr, ayant traversé cent fois à la nage le bassin qui se trouve dans le *Jardin des platanes*, reçut comme gratification un vêtement complet, un cheval tout sellé et une somme d'argent.

Le mercredi, 8 du mois de redjeb, je me rendis chez Châh-Haçan et je bus du vin en compagnie d'une grande quantité de begs et d'officiers de ma maison.

Le samedi, 11 du mois, je réunis une compagnie chez moi. Entre l'heure de la prière de l'après-midi et celle du soir, nous nous installâmes pour boire sur la terrasse du grand pigeonnier. Comme il se faisait tard, nous aperçûmes quelques cavaliers venant du côté de Dih-i-Afgan et suivant la route dans la direction de la ville. Nous reconnûmes bientôt que c'était Dervich-Mohammed-Sarvân qui venait en députation de la part de Khan-Mirza. Nous l'appelâmes du haut de la terrasse en lui criant : « Laisse de côté le cérémonial et l'attirail d'un ambassadeur et viens nous trouver sans façons. » Mohammed vint en effet et s'assit avec nous. A cette époque, il observait les lois de la pénitence et ne buvait pas. Pour nous, nous bûmes jusqu'à nous enivrer complétement. Le lendemain matin, lorsque j'eus pris place dans le divan, il fit son entrée avec l'étiquette accoutumée et déposa à mes pieds les présents que m'envoyait Khan-Mirza.

L'année précédente, j'étais parvenu, au prix de beaucoup d'efforts, de promesses et d'intimidations, à attirer à Kaboul tous les *Aïmak* qui vivaient dans ces cantons. Le territoire de Kaboul est étroit et ne peut offrir aux *Aïmak* et aux Turks des quartiers d'hiver et d'été où leurs troupeaux se développent à leur aise. Des populations nomades, laissées libres de suivre leur penchant, n'auraient jamais choisi Kaboul pour s'y établir. Celles-ci allèrent donc implorer l'intervention de Kâcim-Beg pour obtenir la permission d'émigrer dans des régions plus éloignées. Celui-ci s'y employa avec beaucoup de zèle et finit par faire accorder aux *Aïmak* l'autorisation de passer du côté de Koundouz et de Baglân. Page 306.

Ce fut à cette époque que je donnai leur audience de congé aux frères de Hâfiz-Mir-Kâtib qui m'avaient été envoyés de Samarkand. Je les chargeai de remettre de ma part à Poulâd-Sultan un exemplaire de mon *divân* sur le dos duquel étaient écrits ces vers :

« O vent du matin, si tu pénètres dans la retraite de cette belle à la taille de cyprès, porte-lui des nouvelles de celui qui languit dans l'exil. La cruelle a perdu le souvenir de Bâber. Puisse Dieu mettre de la pitié dans ce cœur d'acier! »

Le vendredi, 17 du mois, Châh-Mezid-Keukultach arriva de la part de Mohammed-Zemân-Mirza, qui l'avait chargé de me remettre le montant de sa contribution et de me faire hommage d'un

cheval. Le même jour, je fis revêtir d'une robe d'honneur Abou-Muslim-Keukultach, envoyé de Châh-Beg, et je lui donnai son audience de congé. J'accordai en même temps à Khodja-Mohammed-Ali et à Tangri-Berdi l'autorisation de retourner dans leurs gouvernements de Khâst et d'Enderâb.

Le mercredi, 29 du mois, Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, que j'avais laissé dans les environs de Kitcheh-Kout et de Karlouk, en lui confiant l'administration de ces pays, arriva en compagnie de Châh-Huceïn, fils de Mirza-Milvi-Karlouk et de quelques personnes de Hati. Le même jour, Molla-Ali-Djân, qui s'était rendu à Samarkand pour y conduire sa famille, revint et me présenta ses hommages.

Les Afgans établis sur le territoire de Guerdiz [1] refusaient de payer l'impôt et se laissaient aller à des procédés intolérables, se permettant toutes sortes de vexations envers les caravanes qui allaient et venaient. En conséquence, le mercredi, 29 du mois de redjeb, nous montâmes à cheval pour faire une battue chez eux. Après une première halte dans les environs de Teng-Va'djân, où nous prîmes quelque nourriture, nous nous remîmes en marche passé midi. Sur le soir, nous perdîmes notre chemin et nous errâmes avec beaucoup de difficultés au

1. Au sud-est de Kaboul, à peu de distance à l'est de Gazna. Le *Merâcid* attribue à ce territoire une vaste étendue.

milieu des terrains accidentés qui se trouvent au sud-est de Pandj-Ab-Chohneh. Au bout d'un certain temps, nous rentrâmes dans le bon chemin, franchîmes le *col de Tchechmeh-Pereh* et débouchâmes dans la plaine au point du jour, dans la direction de Guerdiz, par les hautes vallées de Yakichlick. Des partis furent aussitôt envoyés pour battre la campagne. Un détachement partit en course du côté du Guirmas-Tag [1], qui se trouve au sud-est de Guerdiz. Je fis appuyer ces coureurs par Khosrev-Mirza-Kouli et Seïd-Ali à la tête des troupes formant la droite du centre. Le gros de mes forces dirigea sa battue en remontant la prairie qui s'étend à l'est de Guerdiz. Derrière et en réserve furent envoyées des troupes à la tête desquelles étaient Kâcim-Ichick-Aga, Mir-Châh-Koutchin, Kheïâm, Hindou-Beg et Koutlouk-Kadem-Huceïn. Page 307.

Une fois que j'eus expédié en avant le gros de mes forces qui devait battre le pays en remontant la prairie, je m'acheminai moi-même à sa suite. Comme cette prairie, dans sa partie supérieure, était très-éloignée des habitations, les chevaux de mes coureurs se virent contraints de ralentir leur élan et il ne tomba rien de quelque valeur entre les mains des soldats. Les cavaliers qui venaient par derrière en

1. La *montagne impénétrable*. Je lis ainsi, avec la version persane, et non *guirmach*, comme le texte imprimé. La traduction anglaise, page 270, mentionne en note deux autres leçons aussi fautives.

réserve, ayant aperçu dans la plaine quarante à cinquante Afgans ennemis, se dirigèrent vers eux et me dépêchèrent un homme pour me prévenir. Je hâtai aussitôt le pas. Avant mon arrivée Huceïn-Haçan, sans rien calculer, se lança seul au milieu des Afgans. Au moment où il s'escrimait avec son sabre, l'ennemi cribla son cheval de flèches et le renversa. A peine se fut-il relevé de sa personne, qu'un coup l'atteignit au pied et le jeta de nouveau par terre, où les coutelas et les sabres tombant sur lui de tous les côtés le hachèrent en morceaux. Les begs restèrent témoins impassibles de sa mort et ne lui portèrent pas secours. Aussitôt instruit de l'événement, je fis partir en avant, à bride abattue, Guedaï-Tagaï, Pâïendeh-Mohammed-Kaplan, Aboul-Haçan-Kourtchi et Mumin-Etekeh, à la tête d'un détachement d'officiers de ma maison et d'hommes d'armes, et moi-même je les suivis de toute la vitesse de mon cheval. Devançant tous les autres, Mumin-Etekeh perça un Afgan avec une javeline, lui coupa la tête et me l'apporta. Aboul-Haçan-Kourtchi, quoique non couvert de son armure, marcha à l'ennemi sans hésiter, arriva devant lui, poussa son cheval, frappa un Afgan de son sabre, le renversa, lui coupa la tête et la rapporta. Lui-même reçut trois blessures dans cette attaque et son cheval une. Pâïendeh-Mohammed-Kaplan se conduisit aussi avec beaucoup d'entrain, abattit un Afgan de son sabre, lui coupa la tête et me la présenta. Quoique Aboul-Haçan et

Pâïendeh-Mohammed-Kaplan se fussent distingués précédemment par des actes d'une grande bravoure, ils se signalèrent d'une manière toute spéciale dans cette expédition. Ces quarante à cinquante Afgans périrent jusqu'au dernier sous les coups de flèches ou de sabres. Après qu'ils eurent été massacrés, je mis pied à terre dans un champ cultivé où, par mes ordres, on éleva une pyramide de leurs têtes. Sur Page 308.
ces entrefaites, les begs qui s'étaient trouvés avec Huceïn lorsqu'il faisait route de l'avant arrivèrent près de moi. Je leur dis d'un ton sévère et indigné : « Quoi ! vous, qui étiez si nombreux, vous avez laissé tomber un champion de cette valeur sous les coups de quelques Afgans à pied, sans faire un pas pour le défendre, et cela sur un terrain tout uni ? Il faut absolument que je vous prive de vos privilèges et de vos grades, que je vous dépouille des districts et des commandements qui vous ont été conférés, que je vous fasse couper la barbe et promener ignominieusement au milieu des villes, afin que chacun sache que tel sera le châtiment de quiconque livrera à un ennemi si méprisable un homme d'armes de pareille valeur, sur un sol tout plat, sans remuer la main pour lui porter aide, demeurant spectateur impassible. » Ceux de mes hommes qui avaient été du côté de Guirmas revinrent ramenant des moutons et du butin. Baba-Kechka, le mongol, avait pris part à cette expédition. Au moment où un Afgan le menaçait de son sabre, lui, l'attendant bravement de pied

ferme, avait posé une flèche sur la corde de son arc, l'en avait frappé et l'avait renversé.

Le matin, nous décampâmes pour reprendre la route de Kaboul. Mohammed-Bakhchi, Abd-ul-Aziz-Mir-Akhor et Mir-Khord-Bekaoul reçurent l'ordre de passer Tchechmeh-i-Tereh[1] et de chasser le faisan. Moi-même, accompagné de quelques personnes, je pris par la route de Meïdân-i-Rustem qui m'était tout à fait inconnue. Meïdân-i-Rustem se trouve au milieu des montagnes et non loin du sommet d'une hauteur. C'est un endroit qui n'est pas très-agréable. On y trouve une vallée assez large qui se développe entre deux montagnes. A sa partie sud et sur le flanc d'une éminence sort une source peu considérable. Des arbres de grande et de moyenne taille croissent çà et là. Du côté de la route qui vient de Guerdiz, le Meïdân-i-Rustem a des sources et beaucoup d'arbres, mais qui sont d'une moindre dimension que les autres. Quoique la vallée soit d'une largeur médiocre, elle offre un joli petit tapis de verdure au pied de ces arbustes, et le paysage ne manque pas de charme. Arrivés au sommet de la montagne qui borne le Meïdân-i-Rustem au sud, nous aperçûmes à nos pieds les montagnes de Guirmas et de Benguech. Comme la saison des pluies ne

1. Je lis ainsi, avec la version persane, au lieu de *Tchechmeh-Poura* que porte le texte, et qui présente l'accouplement bizarre du mot persan *tchechmeh* et du mot sanscrit *poura*.

règne pas au delà[1] des montagnes de Guirmas, on n'y voit absolument aucun nuage. Vers les midi, nous arrivâmes à Houli, où nous fîmes halte.

Le lendemain matin, nous nous arrêtâmes dans les environs du village de Mohammed-Aga, où je consommai un *ma'djoun*. Je fis jeter à l'eau l'*herbe aux poissons* et nous en prîmes ainsi quelques-uns.

Le dimanche, 3 du mois de Cha'bân, nous arrivâmes à Kaboul. Page 109.

Le mardi, 5 du mois, je mandai auprès de moi Dervich-Mohammed-Fazli et les gens de Khosrev pour les interroger sur la conduite de ceux qui avaient agi avec tant de couardise, lors de la prise de Huceïn, et je les privai de leurs priviléges et de leurs grades. Sur les midi, il y eut réunion pour boire du vin au pied d'un platane. Baba-Kechka, le Mongol, y fut gratifié d'une robe d'honneur.

Le vendredi, 8 du mois, Keupek, qui avait été envoyé auprès de Khan-Mirza, fut de retour de son voyage.

Le jeudi, dans l'après-midi, je montai à cheval pour aller visiter Khodja-Seïârân, Bârân et Dâmen-Kouh. A l'heure de la prière du coucher, nous fîmes halte à Mama-Khatoun. Le lendemain matin, nous nous rendîmes à Istâlif, où nous mîmes pied à terre. Ce jour-là même je pris un *ma'djoun*.

1. Au lieu de *Guirmas taglaridin bari* que porte le texte, je lis *nari*, d'après le sens et la version persane.

Le samedi, nous eûmes une *matinée* à Istâlif, d'où nous repartîmes de bonne heure. Après avoir traversé par le milieu Sendjeh-Dereh, nous approchions de Khodja-Seïârân, lorsqu'on tua un gros serpent de l'épaisseur du bras et de la longueur d'une coudée. De l'intérieur de son corps sortit un serpent plus mince, qu'il venait sans doute d'avaler peu de moments auparavant, car tous ses membres étaient parfaitement intacts. Ce second serpent était un peu plus court que le premier. Il sortit de son corps une petite souris encore entière et qui n'avait pas reçu la moindre lésion. En arrivant à Khodja-Seïârân, nous nous mîmes à boire du vin. Le même jour, dans la soirée, j'envoyai un des gardes de nuit porter aux begs qui étaient de l'autre côté des montagnes des ordres de convocation. Je leur faisais savoir que, l'armée étant prête à partir, il fallait qu'ils se rendissent sans perdre de temps au lieu où le rendez-vous général avait été fixé.

Je montai à cheval dans la matinée et pris un *ma'djoun*. Arrivé au confluent de la rivière de Pervân (et de Kaboul), je fis jeter dans ses eaux l'*herbe aux poissons*, suivant l'usage des gens du pays, ce qui nous procura une pêche très-abondante. Mirza-Beg nous présenta là à manger et à boire. Étant remontés à cheval, nous nous rendîmes à Gul-Bahâr, où nous fîmes une partie joyeuse après la prière du soir. Dervich-Mohammed-Sarbân assistait à ces sortes de réunions. Quoique jeune encore et homme de

guerre, il ne se permettait jamais l'usage du vin et observait rigidement la loi. Koutlouk-Khodja-Keukultach depuis longtemps avait quitté la profession des armes pour se faire dervich. Déjà très-avancé en âge et la barbe toute blanche, il était de toutes nos parties et se joignait aux buveurs. Je dis à Dervich-Mohammed : « La barbe de Koutlouk-Khodja Page 310. ne te fait-elle pas rougir? Lui, qui est dervich, chargé d'années et tout blanc, ne se fait jamais scrupule de boire du vin, et voilà que toi, un soldat, un jeune homme, une barbe toute noire, tu n'en bois pas une goutte! Que signifie donc cela? » Comme il n'était nullement dans mes habitudes d'imposer à qui que ce fût de boire du vin contre sa volonté, la chose tourna en plaisanterie et il ne s'en suivit pour lui aucune contrainte. Le jour d'après nous eûmes une *matinée*.

Le mercredi, nous partîmes de Gul-Bahâr et mîmes pied à terre au village d'Aloun[1], où nous mangeâmes. De là nous nous rendîmes à Bâgât-Khoum, où l'on fit halte. Après midi nous nous réunîmes pour boire.

Le lendemain matin, nous continuâmes notre marche et, après avoir fait une tournée autour de la tombe de Khodja-Khand-Seïd, nous montâmes sur un radeau en aval de Djineh-Kourgan. Au confluent de la rivière de Pendjhir, le radeau se heurta à une

1. La version persane porte *atoun*.

saillie du roc et faillit sombrer. Dans la violence du choc, Rouh-Dem, Tangri-Kouli et Mir-Mohammed-Djâleh-Bân furent précipités dans l'eau. On eut beaucoup de peine à repêcher les deux premiers et à les remonter sur le radeau. Une coupe de porcelaine de Chine, une cuiller et un tambour de basque s'en allèrent du même coup dans la rivière. Nous dépassâmes cet endroit, et comme nous arrivions à la hauteur du Seng-i-Burideh, le radeau heurta dans le milieu du courant, soit contre une branche d'arbre, soit contre un pieu qu'on y avait enfoncé pour établir une estacade. Châh-Huceïn et Châh-Beg tombèrent du coup à la renverse. Mirza-Kouli-Keukultach, au contraire, tomba en avant. Dervich-Mohammed-Sarbân fut aussi précipité à l'eau. Mirza-Kouli fit une chute extraordinaire : en tombant à l'eau, il planta dans la natte qui recouvrait le radeau un couteau à couper du melon qu'il tenait à la main. Du reste, il ne remonta pas sur l'embarcation, mais gagna la rive à la nage avec son kaftan et sa robe d'honneur. Pour nous, nous quittâmes le radeau et logeâmes cette nuit dans la demeure des bateliers. Dervich-Mohammed m'offrit en présent une coupe exactement semblable à celle aux sept couleurs qui était tombée dans la rivière.

Le vendredi, nous montâmes à cheval sur le bord de l'eau et allâmes mettre pied à terre au pied d'une petite montagne située au-dessous

d'Indjehkeh [1], où nous recueillîmes de nos mains bon nombre de cure-dents [2]. De là nous nous rendîmes chez Khodja-Khizrilar [3], où nous mangeâmes, après quoi nous repartîmes. Nous fîmes halte au village de Lemgân, qui faisait partie des domaines de Koutlouk-Khodja, lequel nous présenta ce qu'il avait à sa disposition. Après avoir mangé, nous montâmes à cheval et rentrâmes à Kaboul. Page 311.

Le lundi, 25 du mois, je donnai à Dervich-Mohammed-Sarbân une *khil'at* de premier ordre avec un cheval tout sellé, et je l'admis à me faire hommage en qualité d'homme lige.

Il y avait déjà quatre à cinq mois que je n'avais pas taillé mes cheveux; je procédai à cette opération, le mercredi 27 du mois. Ce même jour, il y eut réunion où l'on but du vin. Le vendredi 29 du mois, je fis prêter hommage à Mir-Khourd en qualité de gouverneur de Hindâl. Il m'offrit à cette occasion un présent de mille *châhrokhi* (environ 1,250 fr.).

Le mercredi, 5 du mois de ramazan, un des

1. La version persane et la traduction anglaise d'après elle portent *kouh-i-bârik*, ce qui donne à penser qu'elles considèrent *indjehkeh* comme composé du mot turk *indjeh* « mince » et du persan *kouh* « montagne ». Je crois que c'est une erreur, le mot *indjehkeh* n'étant qu'un diminutif de *indjeh*.

2. *Misvâk*. On les tire principalement de l'arbuste épineux appelé *capparis-sodata*.

3. Peut-être faut-il lire « Khodja-Khizr-Khaïli? » La version persane ne parle pas de ce personnage

hommes de Tuluk-Keukultach, nommé Berlas-Djaki, arriva de chez son maître avec un rapport par lequel il m'informait que « les coureurs des Euzbegs s'étaient présentés dans ces cantons; qu'il était sorti à leur rencontre, les avait attaqués et battus. » Le messager m'amenait en même temps un Euzbeg en vie et une tête.

Dans la soirée du samedi, 8 du mois, je me rendis chez Kâcim-Beg, où je rompis le jeûne et reçus de lui l'hommage d'un cheval tout sellé.

Le dimanche, dans la soirée, on rompit le jeûne chez Khalifeh, qui m'offrit également un cheval sellé.

Le lendemain matin, Khodja-Mohammed-Ali et Djân-Nacir, que j'avais mandés pour les consulter sur les opérations militaires, arrivèrent de leurs gouvernements.

Le mercredi, 12 du mois, arriva l'oncle maternel de Kâmrân, Sultan-Ali-Mirza, qui, l'année où j'avais passé par Khâst pour me rendre à Kaboul, s'était retiré à Kachgar, comme il a été dit plus haut.

Le jeudi, 13 du mois, je montai à cheval avec la résolution de frapper un coup vigoureux sur les Youçouf-Zeï et j'allai faire halte dans la prairie qui borde la rivière de Dih-Ya'koub du côté de Kaboul. Au moment où on allait se remettre en route, Baba-Djân, mon écuyer, me présenta un fort mauvais cheval. Dans ma colère, je lui appliquai sur la face

un coup de poing tel, que je me foulai le pouce. Je n'en ressentis pas grand mal pour le moment; mais quand nous arrivâmes à la station, je souffrais cruellement. J'eus beaucoup à supporter pendant longtemps, et il ne m'était pas possible d'écrire une ligne. A la fin cependant, la foulure se guérit.

Comme nous étions à cette même station, un frère de lait de ma tante maternelle Devlet-Sultan-Khanum, Mohammed-Koutlouk, arriva de Kachgar avec des lettres et des nouvelles de cette princesse. Le même jour, les chefs des Dilezak-Boukhan et Mouça vinrent m'offrir leurs présents et me rendre hommage. Page 312.

Le dimanche, 16 du mois, Koutch-Beg vint nous rejoindre.

Le mercredi, 19 du mois, je me mis en marche et, passant par Topkhâk[1], je campai à l'endroit accoutumé sur le bord même de la rivière de Topkhâk. Comme Bâmiân, Kâhmerd et Gouri, tous pays sous la dépendance de Koutch-Beg, étaient par leur proximité exposés aux déprédations des Euzbegs, je dispensai celui-ci de prendre part à cette expédition. Je lui permis donc de nous quitter à cette station pour retourner dans son gouvernement, après l'avoir gratifié d'un foulard que j'avais porté moi-même et d'un vêtement d'honneur complet.

1. La traduction anglaise porte « Bûtkhâk », et sur la carte annexée au voyage du lieutenant Burnes on lit « Boutkhâk ».



Le vendredi, 21 du mois, nous campâmes à Bâdem-Tchechmeh.

Le lendemain matin, nous repartîmes et allâmes faire halte à Bârik-Ab. De là j'allai de ma personne visiter Karatau. Dans ce même campement nous trouvâmes du miel dans un arbre.

Faisant marche sur marche, nous arrivâmes le mercredi, 26 du mois, à Bâg-i-Vefâ, où nous fîmes halte et où nous passâmes la journée du jeudi.

Ayant décampé le vendredi, nous fîmes halte au delà de Sultan-Nour-ed-Din. Ce jour-là même, Châh-Mir-Huceïn arriva de son gouvernement. En même temps parurent devant moi les notables des Dilezak, conduits par Boukhan et Mouça. J'avais formé le projet de diriger une expédition contre les Youçouf-Zeï cantonnés dans le Sevâd; mais les chefs des Dilezak me représentèrent qu'il y avait à Hachnagar une nombreuse population nomade abondamment fournie de grains, et ils firent tous leurs efforts pour me décider à marcher de ce côté. Après avoir délibéré sur le parti à prendre, il fut résolu que « puisqu'il se trouvait une quantité de grains à Hachnagar, il était expédient de faire une battue chez les Afgans de ces cantons, de mettre en état de défense soit la place de Hachnagar, soit celle de Peïchâver, pour y déposer en magasins tous les grains que nous réunirions, et d'y installer Châh-Mir-Huceïn avec un détachement. » En conséquence Châh-Mir-Huceïn fut assigné à quinze jours de là

avec l'autorisation de se rendre durant cet intervalle dans son gouvernement, d'où il reviendrait après avoir fait tous ses préparatifs.

Le lendemain matin, nous décampâmes et gagnâmes Djouï-Châhi, où nous fîmes halte. Tangri-Berdi et Sultan-Mohammed-Douldaï, qui étaient restés en arrière, nous rejoignirent à ce campement, ainsi que Hamzah venant de Koundouz.

Le dimanche, dernier jour de ramazan, nous partîmes de Djouï-Châhi et allâmes mettre pied à terre à Kirk-Arik (les quarante ruisseaux). Là, accompagné de quelques intimes, je m'embarquai sur un radeau. Ce fut à ce campement que parut la nouvelle lune qui annonçait la fête. Quelques courriers avaient apporté du vin de Dereh-i-Nour. Il y eut donc réunion pour boire à la suite de la prière du soir. Ceux qui assistaient à cette partie étaient Muhibb-Ali-Kourtchi, Khodja-Mohammed-Ali-Kitâb-Dâr, Châh-Haçan, Châh-Beg, Sultan-Mohammed-Douldaï et Dervich-Mohammed-Sarbân. Ce dernier observait strictement l'abstinence du vin. Or, depuis ma plus tendre jeunesse, je m'étais toujours fait une loi de n'exercer aucune pression sur ceux qui ne buvaient pas. Dervich-Mohammed ne manquait jamais une seule de nos réunions, et jamais il n'avait à y subir aucune espèce de contrainte. Khodja-Mohammed-Ali ne voulut pas en cette occasion le laisser à son libre arbitre, et, à force de le presser, parvint à lui faire boire du vin.

Page 313.

Nous décampâmes dans la matinée du lundi, jour de la fête. Pendant la route je pris un *ma'djoun* pour combattre les effets de l'ivresse de la veille. Comme j'étais sous l'action du *ma'djoun*, on apporta une coloquinte. Dervich-Mohammed n'en avait jamais vue. Je lui dis : « C'est un melon de l'Hindoustân », et en même temps j'en coupai une tranche que je lui donnai. Il y mordit avec avidité et sa bouche resta amère jusqu'au soir. J'avais mis pied à terre sur la hauteur de Guerm-Tchechmeh, et l'on m'y servait de la viande bouillie, lorsque Lenguer-Khan, qui était resté un certain temps dans ses propres domaines, arriva, m'offrit un cheval et du *ma'djoun* et me présenta ses hommages. Nous nous remîmes en marche et allâmes camper à Bedeh-Sir. Dans l'après-midi, je m'embarquai sur un radeau avec quelques familiers et nous descendîmes le courant l'espace d'un *kurouh*, après quoi nous le remontâmes.

Le lendemain matin, nous partîmes et poussâmes jusqu'au pied du *col de Khaïber*, où nous fîmes halte. Le même jour, Sultan-Baïezid, qui avait passé par Nilâb en suivant la route de Bâreh, ayant été informé de ma présence dans ces cantons, suivit mes traces et me rejoignit. Là, il me représenta que « les Aferidi-Afgans étaient installés à Bâreh avec leurs familles et leurs troupeaux; qu'ils avaient semé beaucoup de riz, lequel était mûr et tout entier sur pied. » Comme il avait été décidé que nous marcherions contre les Youçouf-Zeï-Afgans qui se trou-

vaient à Hachnagar, je ne tins aucun compte de ces avis. Sur les midi, nous nous réunîmes pour boire dans la grande tente de Khodja-Mohammed-Ali. Durant cette même réunion, j'envoyai par l'entremise de Sultan-Terâhi à Khodja-Kelân qui était à Badjour une relation détaillée de notre arrivée dans ces quartiers. A la marge de ma lettre j'écrivis le distique suivant :

« Brise matinale, rends-nous le service de dire à cette gracieuse gazelle qu'elle nous a jetés, tête baissée, dans les montagnes et dans les déserts. »

Le lendemain, de bonne heure, nous décampâmes, descendîmes le col, franchîmes le défilé de Khaïber et fîmes halte à Ali-Mesdjed. Nous en repartîmes sur les midi et, nous séparant de nos bagages, il était plus de minuit lorsque nous arrivâmes au bord de la rivière de Kaboul, où nous prîmes un peu de repos. Au point du jour nous trouvâmes un gué et traversâmes la rivière. Là, la nouvelle nous arriva de nos avant-postes que les Afgans, informés de notre approche, avaient pris la fuite. Nous nous mîmes aussitôt en marche et, traversant la rivière de Sevâd, nous mîmes pied à terre au milieu même des cultures des Afgans. Il ne s'y trouva pas en grains la moitié ni même le quart de ce qu'on nous avait annoncé. En conséquence, j'abandonnai le projet que j'avais formé de mettre Hachnagar en état de défense, quand je comptais sur d'abondantes

Page 314.

ressources. Les chefs des Dilezak, qui nous avaient poussés à entreprendre cette expédition, étaient tout démontés en présence d'un pareil résultat. Dans l'après-midi, nous repassâmes la rivière de Sevâd et campâmes sur la rive qui est du côté de Kaboul.

Le lendemain matin, je m'éloignai des bords de la rivière et appelai auprès de moi les begs qui avaient entrée au conseil. Il fut résolu après délibération que nous ferions une battue chez les Aferidi-Afgans dont avait parlé Sultan-Baïezid, et que leurs troupeaux, leurs grains et leurs familles seraient déposés dans la place de Peïchâver, préparée exprès et où on laisserait une garnison. Hindou-Beg-Koutchin et les *mir-zâdeh* de Khâst nous rejoignirent comme nous étions à cette station. Ce jour-là, je pris un *ma'djoun*. Dervich-Mohammed-Sarbân, Mohammedi-Keukultach et Guedaï-Tagaï, le capitaine des gardes de nuit, me tenaient compagnie. Plus tard, j'envoyai appeler Châh-Haçan. Dans l'après-midi, après que le repas eut été servi, nous nous embarquâmes sur un radeau, et j'invitai Lenguer-Khân-Sari à y monter avec nous. Nous en sortîmes à l'heure de la prière du soir et nous revînmes au camp.

Poursuivant la réalisation de notre projet, nous quittâmes les bords de la rivière au lever de l'aurore et, passant par Djâm, nous vînmes camper à l'embouchure de la rivière d'Ali-Mesdjed. Aboul-Hâchim-Sultan-Ali, qui nous avait rejoints, me dit : « La veille

de l'*ârifeh*[1], au soir, je me suis trouvé à Djouï-Châhi avec une personne arrivant de Badakhchân, qui m'a annoncé que Sultan-Seïd-Khan marchait contre cette ville. Je suis venu en conséquence pour apprendre cette nouvelle au pâdichâh. » J'assemblai aussitôt les begs et je tins conseil avec eux. Il fut convenu qu'il ne fallait plus penser à mettre en état de défense la place de Peïchâver, mais qu'il était nécessaire de revenir sur nos pas et de nous diriger sur Badakhchân. Lenguer-Khan reçut un habit d'honneur et fut congédié avec mission d'aller porter secours à Ali-Djeng-Djeng. Ce même soir, il y eut réunion pour boire dans la tente de Khodja-Moham- Page 315.
med-Ali.

Nous décampâmes le lendemain, de bonne heure, et nous franchîmes le *col de Khaïber*, au pied duquel nous fîmes halte. La conduite des Khizr-Khaïli à notre égard avait été très-répréhensible. Soit à l'aller, soit au retour de mon armée, ils avaient inquiété de leurs flèches ceux des soldats qui étaient restés en arrière ou qui s'étaient écartés des rangs, et ils avaient emmené leurs chevaux. Je jugeai qu'il était nécessaire de les rendre plus circonspects à l'avenir et de leur infliger une rude correction. Dans ce but nous quittâmes dès le matin le pied du col et

1. M. Erskine fait remarquer avec raison qu'il doit y avoir ici une inadvertance de Bâber, qui a sans doute voulu parler de l'*id-i-fitr* tombé le 26 septembre 1519 et non de l'*arifeh* tombé le 3 décembre de la même année.

vînmes déjeuner à Dih-i-Goulamân. Nous en repartîmes, passé midi, après avoir donné à manger à nos chevaux. Mohammed-Huceïn-Kourtchi fut dépêché en toute hâte à Kaboul pour y saisir tous ceux des Khizr-Khaïli qui s'y trouveraient, dresser un état détaillé de tout ce qui serait en leur possession et m'en faire un rapport. Il devait aussi m'écrire une relation très-nette de tout ce qui se passait à Badakhchân et me la faire parvenir, sans perdre de temps, par un messager. Nous nous remîmes en marche, le soir même, jusqu'à minuit que nous fîmes halte un peu au delà de Sultanpour pour y prendre un instant de repos. Les Khizr-Khaïli avaient leurs quartiers depuis Bahâr et Mecikh-Kirâm jusqu'à Kiraçou. L'aurore n'avait pas encore paru lorsque nous arrivâmes et fondîmes sur eux. La plus grande partie de leurs troupeaux et de leurs enfants tombèrent entre les mains de mes soldats. Un petit nombre, qui étaient près de la montagne, parvinrent à s'y retirer et nous échappèrent.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à Kilagou, où nous mîmes pied à terre. Dans ce campement nous prîmes plusieurs faisans. Nous fûmes rejoints le jour même par ma maison, qui était restée en arrière. Les Veziri-Afgans s'étaient toujours montrés peu réguliers à payer leur redevance. Effrayés par le châtiment qui venait d'être infligé aux rebelles, ils me firent hommage de trois cents moutons. Depuis que ma main avait enflé, j'étais resté dans l'im-

possibilité d'écrire une ligne. A cette station, le dimanche 14 du mois, j'écrivis un peu.

Le lendemain matin, arrivèrent les notables des Afgans conduits par Khirildji-Chemou-Khaïli. Les principaux d'entre les Dilezak me prièrent avec instance de pardonner à ces égarés. Je leur accordai en effet un plein pardon et je mis en liberté leurs prisonniers. Je fixai leur redevance à quatre mille moutons et, après avoir donné aux chefs des vêtements d'honneur et nommé des percepteurs, je les renvoyai chez eux.

Toutes les affaires étant réglées, je décampai le jeudi, 18 du mois, et fis halte à Bahâr et à Mecikh-Kirâm. Le lendemain matin, je me rendis à Bâg-i-Vefâ, qui était alors dans tout son beau. Les plates-bandes n'étaient que trèfle; parmi les arbres Page 316.
les uns paraissaient tout jaunes sous leurs fruits aux belles nuances; les grenadiers étincelaient de rouge; les orangers, verts et dans leur parure, étaient chargés d'oranges innombrables, mais qui n'avaient pas encore toute leur belle teinte jaune. Les grenades de ce lieu étaient bonnes, quoiqu'elles ne valussent pas celles de première qualité des pays environnants. Cette visite au Bâg-i-Vefâ fut une des plus agréables que j'y aie jamais faites. Durant les trois ou quatre jours que nous y séjournâmes, tous les gens du camp se régalèrent de grenades sans aucune contrainte.

Nous quittâmes Bâg-i-Vefâ le lundi. Après avoir

marché environ trois heures[1], je distribuai quelques oranges. Châh-Haçan fut gratifié de la récolte de deux arbres. Parmi les begs, les uns eurent la récolte d'un arbre, d'autres la partagèrent à deux. Comme j'avais l'intention d'aller visiter Lemgân pendant l'hiver, je donnai ordre de laisser intacts une vingtaine d'orangers sur les bords de la pièce d'eau. Ce jour-là nous allâmes camper à Guendemek.

Le lendemain matin, nous marchâmes jusqu'à Djigdalik, où nous mîmes pied à terre. Vers l'heure de la prière du soir, il y eut une réunion de buveurs à laquelle assistèrent la plus grande partie de ceux de mon intérieur. Sur la fin de la partie, Guedaï-Mohammed, fils de la sœur de Kâcim-Beg, se mit à faire beaucoup de tapage. Dans son ivresse il s'appuya sur le coussin qui était à côté de moi, sur quoi Guedaï-Tagaï l'enleva de sa place et le mit dehors.

Le lendemain matin, ayant quitté ce campement, je parcourus, en la descendant et en la remontant, la partie du Bârik-Ab qui longe le Kourouk-Saï. Il y avait là quelques pieds de *tourak* tout chargés de fruits. Nous mîmes pied à terre dans ce lieu et on nous servit un plat de *ilkran*[2]. Charmés de la beauté de la récolte, nous la célébrâmes en buvant du vin. Je fis amener de la route un mouton dont on prépara

1. Je lis, d'après la version persane, *bir pahargatcheh yurup*, au lieu de *min bahargatcheh yurup* que porte le texte.
2. La version persane lit *yol-kaçan*.

des brochettes. On alluma avec des branches de chêne un feu que nous prîmes plaisir à voir petiller. Molla-Abd-ul-Melik-Divâneh, ayant appris que j'étais en train d'arriver, sollicita la faveur d'aller annoncer cette nouvelle à Kaboul, et il y fut envoyé en effet. Haçan-Nebireh, qui était venu pour me voir de la part de Khan-Mirza, se présenta devant moi en cet endroit et m'offrit ses hommages. Après être restés là à boire jusqu'au déclin du jour, nous remontâmes à cheval pour nous éloigner. Ceux qui avaient été de la partie se trouvaient au dernier degré de l'ivresse. Seïd-Kâcim était dans un tel état Page 317. qu'il fallut que deux de ses gens le hissassent avec beaucoup de difficultés sur son cheval et le conduisissent ainsi jusqu'au camp. Mohammed-Baker était pris de vin au point que plusieurs personnes et principalement Mohammed-Tarkhan et Mesti-Djoura ne purent jamais parvenir à le mettre en selle. En vain lui versa-t-on de l'eau sur la tête; rien n'y fit. Sur ces entrefaites, un parti d'Afgans vint à paraître. Emin-Mohammed-Tarkhan, dans l'excès de son ivresse, dit : « Plutôt que de nous consumer en vains efforts et de le laisser prendre, il vaut mieux lui couper la tête que nous emporterons avec nous. » Ils réussirent cependant avec bien de la peine à le hisser sur un cheval et à s'éloigner tous ensemble. Il était minuit lorsque nous arrivâmes à Kaboul.

Le lendemain matin, Kouli-Beg, qui avait été envoyé en ambassade à Kachgar auprès de Sultan-

Seïd-Khan, se rendit au divan, où il me présenta ses hommages. Pechkeh-Mirza, le surintendant, qu'on lui avait adjoint[1] comme ambassadeur, lors de son retour, m'offrit un échantillon des produits de ce pays.

Le mercredi, 1er du mois de zil-ka'deh, je me rendis seul près du tombeau de Kâbil, dans le but d'y donner une *matinée*. Ceux qui devaient être de la partie n'arrivèrent qu'après moi, un ou deux à la fois. Au moment où le soleil devint chaud, nous allâmes au *Jardin des violettes*, et nous nous y installâmes pour boire au bord du bassin. Nous fîmes la sieste vers les midi; puis, un peu après, nous recommençâmes à boire. A cette partie du milieu de la journée, je donnai du vin à Tangri-Kouli-Beg et à Mihendi, qui jamais auparavant n'en avaient eu dans aucune réunion. A l'heure de la prière du coucher, je me rendis aux bains où je passai cette nuit.

Le jeudi, je fis donner des habits d'honneur aux négociants de l'Hindoustân qui étaient sous la conduite de Yahid-Nẹvhâli et je leur permis de se retirer.

Le samedi, 4 du mois, je fis revêtir d'un habit d'honneur Pechkeh-Mirza, qui était venu de Kachgar, et je le renvoyai dans son pays, comblé de présents.

1. Au lieu de *kaitip* que porte le texte, je lis *katip*, comme le réclament le sens et la version persane qui a *hemrâh numoudeh*.

Le dimanche, il y eut réunion dans le *petit salon des peintures* situé au-dessus de la porte. Malgré l'exiguïté du local, les convives étaient au nombre de dix-sept.

Le lundi, je me rendis à Istâlif pour y voir la récolte. Ce jour-là même, je pris un *ma'djoun*. Dans la nuit, il tomba une pluie abondante. Les begs et ceux de mon intérieur qui étaient venus avec moi cherchèrent, pour la plupart, un abri dans ma tente qu'on avait plantée dans l'intérieur du *grand jardin*.

Le lendemain matin, dans le même jardin, eut lieu une réunion à boire qui se prolongea jusqu'au Page 318.
soir. Le jour suivant, je donnai une *matinée*. Étant pris de vin, je me laissai aller au sommeil; puis, passé midi, je montai à cheval pour quitter Istâlif. En route, je pris un *ma'djoun*. Sur les quatre heures, j'arrivai à Behzâdi où les récoltes étaient magnifiques. Tandis que je me promenais en les considérant, mes compagnons, qui étaient passionnés pour le vin, commencèrent à m'exciter à boire. Quoique j'eusse pris un *ma'djoun*, j'étais si ravi de la beauté des arbres tout chargés de fruits, que je m'assis à leur pied et me mis à boire. Nous restâmes assemblés en ce même lieu jusqu'à l'heure de la prière du coucher. Molla-Mahmoud-Khalifeh étant survenu, je l'engageai à se joindre à nous. Abd-Allah avait la tête très-échauffée. Une parole de blâme sortit de la bouche de Khalifeh; aussitôt, sans tenir

compte de la présence de ce dernier, il récita cet hémistiche :

« Qui que ce soit que tu regardes, il porte sur lui les marques de la même brûlure. »

Molla-Mahmoud, qui jouissait de tout son bon sens, reprocha à Abd-Allah d'avoir cité cet hémistiche sous forme de plaisanterie. Abd-Allah, rentrant en lui-même, fut au désespoir de ce qui était arrivé et se confondit en excuses.

Le jeudi, après avoir bien examiné toutes les récoltes, j'arrivai après l'heure de la prière du soir au *tchehâr-bâg,* où je mis pied à terre.

Le jeudi suivant, 16 du mois, après avoir pris un *ma'djoun* dans le *Jardin des violettes,* je montai sur un bateau avec quelques-uns de ceux de mon intimité. Humaïoun et Kâmrân ne nous rejoignirent que plus tard. Le premier des deux tira très-adroitement un canard.

Le samedi, 18 du mois, je partis à cheval du *tchehâr-bâg* au milieu de la nuit, après avoir renvoyé mes gardes de nuit et mes écuyers. Je traversai le pont de Molla-Baba, montai par la ruelle de Divri et contournai la *Loge aux ours,* en suivant le canal souterrain de Kouch-Nadour et de ses bazars. J'atteignis de grand matin le canal souterrain de Terdi-Beg-Khâksâr. A la nouvelle de mon arrivée, celui-ci sortit et accourut en toute hâte. Connaissant parfaitement son goût pour la boisson,

j'avais apporté avec moi une centaine de *châhrokhi*. Je les lui donnai en disant : « Fais en sorte de te procurer du vin et tout ce qu'il faut pour boire; il me prend fantaisie de faire une petite débauche dans l'intimité. » Terdi-Beg s'éloigna aussitôt dans la direction de Behzâdi pour aller chercher du vin. Je chargeai un de ses esclaves de conduire mon cheval chez lui et je m'assis de ma personne sur un tertre derrière le canal souterrain. Il était Page 119. neuf heures lorsque Terdi-Beg apporta une cruche de vin. Nous nous mîmes à boire en tête-à-tête. Bientôt j'invitai à se joindre à nous Mohammed-Kâcim-Berlas et Châh-Zâdeh, qui avaient surpris Terdi-Beg au moment même où il s'acquittait de sa commission et l'avaient suivi à pied, sans se douter que je fusse là pour quelque chose. Terdi-Beg me dit : « Hulhul-Enikeh voudrait bien boire du vin avec vous. — Mais, lui repartis-je, je n'ai jamais vu boire une dame. Au surplus, allez la chercher. » J'appelai en même temps un kalender appelé Châhi et un des inspecteurs du canal souterrain qui savait jouer du *rebâb*. Jusqu'à l'heure de la prière de la soirée, nous restâmes assis à boire sur le tertre qui était derrière le canal. De là je me rendis à la demeure de Terdi-Beg, où je continuai à boire à la lueur des flambeaux jusque passé l'heure de la prière du coucher. Ce fut une partie charmante et où ne cessa de régner la plus franche gaieté. Enfin je m'adossai à un coussin, et mes convives se retirèrent

dans une autre maison où ils prolongèrent la partie jusqu'à l'heure du premier coup de timbale. Hulhul-Enikeh était venue et m'avait beaucoup fatigué par sa turbulence. Je n'en fus délivré que lorsque je me laissai aller moi-même à tous les effets de l'ivresse. Mon intention était de partir à l'insu de tous ces gens et de me rendre seul à Istergatch ; mais ils m'observaient et je ne pus exécuter mon projet. Je ne montai à cheval qu'à l'heure du premier coup de timbale, et, ne mettant dans ma confidence que Terdi-Beg et Châh-Zâdeh, nous nous dirigeâmes tous les trois du côté d'Istergatch. A l'heure de la prière du matin, nous atteignîmes Khodja-Haçan au pied d'Istâlif. Après une courte halte durant laquelle nous prîmes un *ma'djoun*, nous allâmes voir les récoltes. Au moment où le soleil s'élevait sur l'horizon, nous fîmes halte dans le jardin d'Istâlif et nous y mangeâmes des raisins. Ensuite nous repartîmes, et, ayant mis pied à terre à Khodja-Chihâb, l'une des dépendances d'Istergatch, nous y dormîmes. La demeure d'Ata-Mir-Akhor se trouvait en cet endroit. A notre réveil, il nous prépara de quoi manger et apporta une cruche de vin. La récolte était magnifique. Après avoir bu un coup, nous remontâmes à cheval. Vers le midi, nous mîmes pied à terre dans un jardin tout rempli de fruits qui se trouvait à Istergatch, et nous y tînmes compagnie. Au bout d'un instant, Khodja-Mohammed-Emin vint nous y rejoindre. Nous restâmes là à boire jusqu'à l'heure de la prière du

coucher. Dans le cours de cette journée et dans la soirée arrivèrent successivement de Kaboul Abd-Allah, le chef de la garde de nuit, Nour-Beg et Youçouf-Ali.

Le lendemain matin, après avoir fait un premier repas, nous allâmes voir le *Jardin royal* qui est situé au pied d'Istergatch. Il y avait là un pommier qui avait tellement donné que sur chacune de ses branches il ne restait de place que pour cinq à six feuilles. Des peintres, quelque peine qu'ils se fussent donnée, n'auraient jamais pu le représenter exactement. Étant partis d'Istergatch, nous mangeâmes à Khodja-Haçan et atteignîmes à l'heure de la prière du soir Behzâdi, où nous nous installâmes pour boire dans la demeure d'un des serviteurs de Khodja-Mohammed-Emin, nommé Imâm-Mohammed. Page 120.

Le lendemain matin, qui était un mardi, nous nous rendîmes au *tchehâr-bâg* de Kaboul. Ce ne fut que le jeudi, 23 du mois, que je fis mon entrée dans la citadelle.

Le vendredi, Mohammed-Ali-Haïder-Rikâb-Dâr m'apporta un faucon blanc qu'il avait pris.

Le samedi, 25 du mois, il y eut réunion dans le *Jardin des platanes*. A l'heure de la prière du coucher, je montai à cheval et, en revenant, je mis pied à terre dans la maison de Seïd-Kâcim, qui avait conservé du ressentiment d'un fait déjà passé. Je bus chez lui quelques coupes de vin.

Le jeudi, 1er du mois de zil-hidjdjeh, Tâdj-

ud-Din-Mahmoud arriva de Kandahâr et me présenta ses hommages.

Le lundi, 19 du mois, Mohammed-Ali-Djeng-Djeng arriva de Nilâb.

Le mardi, Senguer-Khan-Djendjouheh vint de Behreh et me présenta ses hommages.

Le vendredi, 23 du mois, je mis la dernière main à un choix de *gazel* et de distiques extraits des quatre *divân* d'Ali-Chir-Beg et classés par mètres.

Le mardi, 27 du mois, il y eut réunion dans le château. Je déclarai que quiconque en sortirait en état d'ivresse n'y serait plus admis ensuite.

Le vendredi, dernier du mois de zil-hidjdjeh, je montai à cheval dans l'intention d'aller visiter Lemgân.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 926

(1519-1520.)

Le samedi, 1er du mois de moharrem, je me rendis à Khodja-Seïârân. Il y eut réunion à boire sur un tertre, au bord même du nouveau canal qui avait été dérivé.

Le lendemain matin, je montai à cheval et, après
Page 321. avoir visité Rig-i-Revân (les sables mouvants), je

descendis dans le *Pavillon des rossignols* appartenant à Seïd-Kâcim, où nous eûmes une réunion.

J'en repartis le lendemain matin, après avoir pris un *ma'djoun*, et marchai jusqu'à ce que j'arrivai à Belker, où je mis pied à terre. Quoique nous eussions des réunions le soir, je donnai une matinée. Je me mis en route, passé midi, et vins faire halte à Der-Nâmeh, où nous nous mîmes à boire. Le lendemain, de bonne heure, nous eûmes une matinée. Hakk-Dâd, chef de Der-Nâmeh, me fit hommage de son jardin.

Le jeudi, je remontai à cheval et vins descendre au *canton des Tâdjik*, à Nidjrav.

Le vendredi, nous chassâmes dans la montagne qui s'élève entre Tchehel-Koulbeh et la rivière de Bârân, et où il se trouva un grand nombre de daims. Depuis que j'avais eu mal à la main, je n'avais pas décoché une flèche. Saisissant un arc qui se trouva sous ma main, je lançai un trait qui atteignit un daim à l'épaule et s'y enfonça jusqu'à la moitié de la partie empennée. Dans l'après-midi, je quittai la chasse et revins à Nidjrav. Le lendemain matin, le présent que devaient me faire les habitants de Nidjrav fut fixé à soixante *miskâl* d'or.

Le lundi, je montai à cheval pour aller visiter Lemgân. Mon intention avait d'abord été de me faire accompagner dans cette excursion par Humaïoun; mais, comme il préférait rester, je lui permis de se retirer quand nous fûmes au *col de Koura*. Poursui-

vant ma route, je vins faire halte à Bedrav. De là je me rendis à Ouloughou. Là, les pêcheurs prirent une certaine quantité de poissons dans la rivière de Bârân. Dans l'après-midi, je m'installai sur un radeau et me mis à boire. J'en sortis après l'heure de la prière du soir et continuai à boire dans ma tente. Haïder-Alem-Dâr avait été envoyé vers les infidèles de Dâdertin. Les chefs de ceux-ci vinrent me présenter leurs hommages au pied de Bâdidj et m'apportèrent en même temps quelques outres de vin. Comme nous descendions le col, nous aperçûmes une quantité prodigieuse de sauterelles.

Le lendemain matin, m'étant embarqué sur un radeau, je pris un *ma'djoun* et, débarquant au-dessous de Boulân, je revins au camp. Moi et ma suite, nous avions occupé deux radeaux.

Le vendredi, je décampai et vins descendre à Dâmineh, au-dessous de Mendraor. Dans la soirée nous nous réunîmes pour boire.

Le samedi, je montai sur un radeau et, après avoir traversé la passe de Derouta, je débarquai au-dessus de Djihân-Numaï. De là je me rendis au *Bâg-i-Vefâ*, qui fait face à Adinapour. Kaïâm-Ordou-Châh, gouverneur du district de Nengnahâr, arriva au moment même où je débarquais et me présenta ses hommages. Lenguer-Khan-Niâzi, qui était depuis
Page 322. longtemps déjà à Nilâb, me rencontra en route et me rendit ses devoirs. Je mis pied à terre au *Bâg-i-Vefâ*. Les oranges y étaient d'un beau jaune et la

verdure avait acquis toute sa beauté; c'était un endroit charmant. J'y restai cinq à six jours. Comme j'étais préoccupé de l'idée de renoncer au vin, à l'âge de quarante ans, et qu'il ne me restait plus qu'une année pour atteindre cet âge, je me livrais sans mesure à la boisson.

Le dimanche, 17 du mois, à la suite d'une *matinée* qui m'avait laissé toute ma raison, comme je me décidais à prendre un *ma'djoun*, Molla-Yârek exécuta un air qu'il avait composé sur le ton dit *pendj-gâh*, faisant partie du *cercle des mukhammes*, et qui était très-bien conçu. Depuis longtemps déjà, je n'avais donné aucune application aux exercices de ce genre. Cela me fit naître un grand désir de composer aussi un air quelconque. En conséquence, j'en composai un sur le ton dit *tchehâr-gâh*, comme j'en parlerai en son temps.

Le mercredi, comme je donnais une *matinée*, on proposa pour se divertir que quiconque parlerait à la manière des *Sart* boirait un verre. Il y en eut beaucoup qui, par suite de cette convention, mirent le verre à la main. Vers les midi, nous vînmes nous asseoir sous les saules qui se trouvaient au milieu de la prairie. Il y fut convenu que quiconque parlerait à la turke boirait un verre, et, là encore, il y en eut beaucoup qui burent. Au moment où le soleil s'éleva tout à fait à l'horizon, nous allâmes nous installer au bord d'un bassin, au pied des orangers, et nous nous mîmes à boire.

Le lendemain matin, je montai sur un radeau à Douteh et, sortant du Djouï-Châhi, nous nous rendîmes à Atar. Là nous montâmes à cheval, parcourûmes le Dereh-i-Nour et poussâmes jusqu'au village de Souçân, après quoi nous revînmes et allâmes descendre à Amleh.

Khodja-Kelân avait parfaitement administré Badjour; mais, comme il était un de mes confidents, je le mandai auprès de moi et confiai le gouvernement de Badjour à Châh-Mir-Huceïn.

Le samedi, 22 du mois, je donnai à Châh-Mir-Huceïn son audience de congé. Le même jour, nous nous mîmes à boire à Amleh.

Le lendemain matin, par une pluie battante, je me rendis de Kouner à Kileh-Kirâm, où se trouvait une habitation appartenant à Melik-Kouli. J'allai descendre dans la demeure de son fils cadet, laquelle donnait sur une plantation d'orangers. L'eau qui tombait nous empêchant d'aller nous y promener, nous restâmes dans la maison pour boire. La pluie, pendant ce temps-là, se convertissait en un véritable déluge. Je connaissais un charme que j'enseignai à Molla-Ali-Djân. Il l'écrivit sur quatre morceaux de papier qu'il suspendit aux quatre points cardinaux; à l'instant même l'averse s'arrêta et le temps com-
Page 323. mença à s'éclaircir.

Dans la matinée du jour suivant, je m'embarquai sur un radeau que suivait un autre monté par quelques hommes d'armes. A Badjour, à Sevâd et dans

les contrées environnantes on fait une espèce de bière. On emploie pour cela une substance appelée *kim*, qu'on fabrique avec la racine de certaines plantes ou drogues, en lui donnant une forme arrondie comme un pain, après quoi on la laisse sécher et on la conserve en cet état. C'est cette substance qui sert de base à la fabrication de la bière. Plusieurs de ces boissons sont très-enivrantes, mais en même temps extrêmement amères et d'une saveur des plus désagréables. Je voulus boire de cette bière; son amertume était telle, que je ne pus parvenir à l'avaler. Je me rejetai alors sur le *ma'djoun*. J'ordonnai à Aças, à Haçan-Ikrek et à Mesti, qui se trouvaient sur un autre radeau, de boire de la bière; ils le firent et s'enivrèrent. Haçan-Ikrek commença à faire un tapage insupportable. Aças, de son côté, gris outre mesure, devint tellement incommode que je songeai à les expulser du radeau et à les faire débarquer sur l'autre rive; mais je me laissai fléchir par les prières de quelques-uns de leurs compagnons.

Dans ces derniers temps, j'avais donné à Châh-Mir-Huceïn le gouvernement de Badjour et j'avais rappelé auprès de moi Khodja-Kelân, qui avait toute ma confiance et qui était resté à Badjour bien assez longtemps. J'estimais d'ailleurs que la direction des affaires de ce pays n'offrait plus de grandes difficultés. Châh-Huceïn, se rendant à Badjour, me rencontra au passage de la rivière de Kouner. Je le

fis venir en ma présence et, après avoir eu avec lui une conversation très-sérieuse, je lui fis présent d'une ceinture à mon usage et je le congédiai. Comme nous arrivions vis-à-vis de Nour-Guil, un vieillard se présenta, demandant l'aumône. Ceux qui montaient le radeau lui donnèrent l'un un habit, l'autre un turban, un autre encore un pagne; en un mot, ce mendiant fut comblé. Nous étions à moitié route, lorsque le radeau toucha dans un endroit dangereux, ce qui nous jeta dans la plus vive inquiétude. L'embarcation ne sombra pas, mais Mir-Mohammed qui la dirigeait n'en fut pas moins précipité à l'eau. Sur le soir, nous nous trouvâmes dans le voisinage d'Atar.

Le samedi, nous arrivâmes à Mendraor. Koutlouk-Kadem et sa mère, Devlet-Kadem, m'avaient préparé une réception dans l'intérieur de la place. Quoique cet endroit n'offrît aucun agrément, je consentis, pour plaire à mes hôtes, à y boire quelques coupes de vin et je n'arrivai au camp que dans l'après-midi.

Le mercredi, je partis pour aller visiter la fontaine de Kend-Guer. Kend-Guer est un village qui dépend du *touman* de Mendraor. C'est le seul dis-
Page 384. trict de tout le Lemgânât où l'on trouve des dattes. Situé au-dessus du pied de la montagne, ses dattiers s'élèvent du côté de l'est, et c'est près du bois qu'ils forment que la source sort de terre. A six ou sept coudées au-dessous d'elle on a fait une

digue de pierres qui retient l'eau et permet de s'y baigner. La chute a été ménagée de telle manière que l'eau tombe sur la tête de ceux qui se baignent. La température de cette source est très-douce. L'hiver, l'eau paraît d'abord un peu fraîche, mais, passé cette première impression, plus on y reste plus la sensation qu'on y éprouve est agréable.

Le jeudi, Cherkhani-Turklâni me fit mettre pied à terre dans sa maison, où il m'offrit l'hospitalité. Je remontai à cheval, passé midi, pour aller voir pêcher dans les *loges à poissons* qui avaient été installées exprès. J'ai expliqué plus haut en quoi consiste la structure de ces *loges à poissons*.

Le vendredi, nous fîmes halte près d'un village qui appartient à Khodja-Mir-Mirân. A l'heure de la prière du soir, nous nous réunîmes pour boire.

Le samedi, nous chassâmes dans la montagne qui se trouve entre Alicheng et Alingâr. Les gens d'Alingâr d'un côté et ceux d'Alicheng de l'autre, faisant une battue en cercle, forcèrent les daims à descendre de la montagne, de sorte qu'un grand nombre d'entre eux tombèrent sous nos coups. Au retour de la chasse, nous mîmes pied à terre au *Jardin des rois*, à Alingâr, où il y eut joyeuse réunion. Une de mes dents de devant s'était cassée de moitié, et il n'en était resté en place qu'un morceau qui se brisa à son tour, ce jour-là même, comme j'étais en train de manger.

Dans la matinée du lendemain, je montai à cheval

et me rendis au bord de l'eau pour y faire jeter les filets. Il pouvait être midi lorsque je fis saisir le chef d'Alicheng, qui s'était rendu coupable de nombreux méfaits et avait versé injustement le sang, et donnai ordre qu'on le livrât aux parents de ses victimes, lesquels lui firent subir la peine du talion.

Le mardi, après avoir lu une section du Koran, je repris le chemin de Kaboul en passant par Yan-Boulag. Dans l'après-midi, nous passâmes la rivière à Oulftau [1] et nous arrivâmes à Kara-Bouga au coucher du soleil. Là on donna l'orge aux chevaux et on nous servit à nous-mêmes ce qu'on put trouver. Nous repartîmes aussitôt après que les chevaux eurent mangé leur orge.

EVENEMENTS DE L'ANNEE 932

(1525-1526).

Le vendredi, 1er du mois de safar de l'année 932, alors que le soleil était dans le Sagittaire, Page 125. je me mis en marche pour faire une expédition dans l'Hindoustân [2]. Après avoir franchi la colline de Yek-Lengueh, je vins camper dans la prairie qui

1. La version persane lit *oulougnour ;* peut-être la vraie leçon est-elle *oulougtau ?*

2. Il s'agit ici de la cinquième et dernière expédition de Bâber dans l'Hindoustân.

est située au couchant de la rivière de Ya'koub [1]. Comme j'étais à ce campement, Abd-ul-Mulouk-Kourtchi, qui, depuis sept ou huit mois, était parti pour remplir une mission auprès de Sultan-Se'id-Khan, se présenta devant moi avec un homme du khan nommé Yangui-Beg-Keukultach. Il m'apportait, outre des lettres des princesses et du khan, un présent qui m'était spécialement destiné.

Au bout de deux jours de halte consacrés à organiser l'armée, je me remis en route et atteignis dès la seconde marche Bâdâm-Tchechmeh, où je fis halte. Là je pris un ma'djoun.

Le mercredi, comme j'arrivais à Bârik-Ab, l'un des frères cadets de Nour-Beg, resté dans l'Hindoustân, m'apporta une somme de la valeur de vingt mille *châhrokhi* (environ 25,000 francs), partie en *echrefi*, partie en *tenga*, que Khodja-Haçan, le ministre, m'envoyait sur les recettes de Lahor. J'en fis passer aussitôt la plus grande partie du côté de Balkh par l'entremise de Molla-Mohammed, l'un des notables de cette ville, pour y servir mes intérêts dans ces quartiers.

Le vendredi, 8 du mois, comme je mettais pied à terre à Guendemek, je fus attaqué d'un violent rhume de cerveau [2] qui, grâce à Dieu, passa sans difficulté.

1. La version persane et la traduction anglaise disent « la rivière de Dih-Ya'koub ».

2. Le mot dont se sert le texte original est *rizândalik*, que la

Le samedi, j'établis mon campement au Bâg-i-Vefâ et j'attendis plusieurs jours l'arrivée de Humaïoun-Mirza et des troupes de ces quartiers. J'ai déjà eu occasion, à plusieurs reprises dans ces mémoires, de parler de l'étendue et de la beauté du Bâg-i-Vefâ et de l'agrément de sa situation. C'est véritablement un jardin admirable et dont les mérites exceptionnels seront appréciés de quiconque les considérera avec les yeux d'un connaisseur. Durant les quelques jours que nous y restâmes, nous eûmes beaucoup de réunions joyeuses sans compter les *matinées* qui ne furent pas oubliées. Les jours où on ne buvait pas de vin, on se réunissait pour prendre le *ma'djoun*. Voyant que Humaïoun tardait excessivement à paraître au rendez-vous, je lui écrivis des lettres sévères où je le pressais avec beaucoup d'énergie.

Le dimanche, 17 du mois de safar, je venais de donner une matinée, lorsque Humaïoun nous rejoignit. Je ne manquai pas de lui adresser de vifs reproches sur le peu d'empressement qu'il avait mis à venir.

Le même jour, Khodja-Kelân arriva de Gazna.

version persane rend par *rizândehgui*, ce qui signifie proprement « effusion ». Dans la relation du voyage de Burnes, t. II, pag. 45, on lit : « Les habitants souffraient beaucoup d'une maladie appelée *nouzla*, littéralement « fluxion »; je crois que cela signifie « rhume »; ils disent que c'est un écoulement par les narines, lequel endommage le cerveau et les ressorts du corps, et a une terminaison funeste. On l'attribue au sel dont on fait usage dans ce pays, et qui est tiré des montagnes. »

Dans la soirée du dimanche au lundi, je me remis en marche et allai mettre pied à terre au *Jardin neuf*, que j'avais fondé entre Sultanpour et Khodja-Rustem.

J'en repartis le mercredi et, montant sur un radeau, je me rendis à Kouch-Gunbez, en buvant du vin tout le long du voyage. Là je descendis à terre et gagnai le campement.

Le lendemain matin, je donnai des ordres pour le départ et je montai de ma personne sur un radeau où je pris un *ma'djoun*. Arrivé à la hauteur de Kirik-Arik, où nous avions l'habitude de faire halte, j'eus beau regarder de tous les côtés, je n'aperçus aucune trace de campement et ne pus même découvrir les chevaux. Il me vint à l'esprit que Guerm-Tchechmeh étant dans le voisinage, il était bien possible que le camp y eût été posé. Je poussai donc en avant et n'atteignis Guerm-Tchechmeh que lorsque le jour était déjà bien avancé. Là encore je ne m'arrêtai point et continuai à marcher au milieu de la nuit. A la fin, je fis amarrer le radeau à un endroit et, après avoir dormi quelque temps, je débarquai à Yedeh-Bir à l'heure de la prière du matin. Sitôt que le jour parut, l'armée commença à arriver. Le camp avait bien été placé dans les environs de Kirik-Arik, mais hors de portée de notre vue. J'avais avec moi sur le radeau bon nombre de personnes qui savaient tourner des vers, telles que Cheikh-Aboul-Vâhid, Cheïkh-Zeïn, Molla-Ali-Djân, Terdi-Beg-

Page 126.

Khâksâr et d'autres encore. Dans le cours de la conversation quelqu'un cita ce vers de Mohammed-Sâlih :

« Hélas ! que peut devenir l'amant d'une belle qui sait toutes les ressources de la coquetterie ? Là où tu es, qui est-ce qui pourrait penser à un autre ? »

Nous convînmes alors que chacun improviserait un vers sur ce modèle. Ceux qui avaient des dispositions pour la poésie se mirent en devoir de dire chacun leur mot. Comme on avait l'habitude de se divertir souvent aux dépens de Molla-Ali-Djân, il me vint subitement à l'esprit ce vers qui avait son côté plaisant :

« Eh ! que peut devenir quelqu'un avec un prodige comme toi ? que fera-t-on jamais d'une ânesse qui éventre tous les bœufs [1] ? »

Auparavant, toutes les fois qu'une pensée satirique ou plaisante, bonne ou mauvaise, se présentait à mon esprit, s'il m'arrivait pour me divertir de la mettre en vers, si grossiers et durs qu'ils fussent, je ne manquais pas de les coucher par écrit. Dans cette circonstance, comme je me fus laissé aller à la réflexion, je ne pus m'empêcher de songer avec tristesse que c'était grand dommage de prostituer à de vilains mots une langue capable de prononcer de

1. Il est à peine besoin de faire remarquer qu'il faut absolument avoir le texte original sous les yeux pour comprendre le jeu de mots dont il est ici question, et qu'une traduction est tout à fait impuissante à rendre.

si belles paroles, et qu'il était bien malheureux qu'un esprit susceptible de concevoir des pensées d'une grande valeur devînt le siége de laides conceptions. Aussi, à partir de ce moment, je renonçai tout à fait à la poésie satirique et comique. Mais lorsque je fis le vers que j'ai cité plus haut, je n'avais pas encore fait ces réflexions, et ces considérations ne s'étaient pas présentées à mon esprit. Page 127.

Un ou deux jours après, lorsque nous fîmes halte à Bekrâm, je fus pris d'un rhume de cerveau accompagné de fièvre et qui dégénéra en toux. A chaque quinte je crachais le sang, et la fièvre ne me quittait presque pas. Je compris alors d'où me venait cette maladie et à quoi il fallait attribuer cette perturbation dans ma santé. « Quiconque manque à sa parole le fait à ses dépens, et celui qui est fidèle à ses engagements envers Dieu, Dieu lui accordera une récompense magnifique [1]. »

« Comment faut-il que j'en agisse à ton égard, ô ma langue! Voilà qu'à cause de toi je suis tout accablé de douleurs. Que pourrais-tu articuler de bon sur ce ton badin, tour à tour obscène et mensonger? Si tu ne veux pas un jour brûler dans l'enfer, tourne bride résolûment et éloigne-toi de ces plages. »

« O mon Dieu, nous avons péché envers nous-mêmes. Si tu n'uses pas de miséricorde envers nous, si tu n'as pas pitié, nous serons au nombre des in-

1. Ces paroles sont tirées du Koran, chap. XLVIII, vers. 10.

fortunés[1]. » Je me remis donc de plus belle à implorer la miséricorde divine et à solliciter mon pardon, et, résolu à détourner mon esprit de ces pensées frivoles et de ces habitudes malsaines, je pris le parti de briser ma plume. C'est ainsi que de tels avertissements donnés par la cour céleste à des serviteurs rebelles sont de très-grandes grâces, et qu'il faut considérer comme bienheureux les pécheurs qui savent profiter de pareils enseignements.

Je partis dans la soirée et fis halte à Ali-Mesdjed. Grâce à l'exiguïté du local de ce campement, j'avais l'habitude de m'installer de ma personne sur une hauteur au pied de laquelle campait l'armée. De la position dominante que j'occupais, on avait la nuit un spectacle admirable produit par l'éclat de tous les feux. Dans une des occasions où j'avais campé en cet endroit, un tel spectacle m'avait excité à le contempler le verre à la main, et cette fois encore le vin fut de la partie.

Le lendemain, avant le lever du soleil, je montai à cheval après avoir pris un *ma'djoun*. Je jeûnai ce jour-là. Nous n'étions pas bien éloignés de Bekrâm lorsque nous mîmes pied à terre. Le lendemain matin, je ne voulus pas décamper et je montai à cheval pour aller à la chasse du rhinocéros. L'armée, ayant passé le Siâh-Ab qui coule en avant de Bekrâm, fit une battue circulaire en aval de la rivière. Après que

1. Koran, chap. VII, vers. 22.

nous eûmes cheminé un certain temps, un homme accourut par derrière, nous annonçant qu'un rhinocéros venait de pénétrer dans une jungle de peu d'étendue près de Bekrâm, et qu'on avait formé un cercle tout à l'entour. Je me dirigeai aussitôt de ce côté à bride abattue. Effrayé du bruit que faisaient ceux qui cernaient la jungle, le rhinocéros en sortit et se mit à fuir dans la plaine. Humaïoun-Mirza et Page 128. ceux qui venaient des mêmes quartiers, n'ayant jamais vu un rhinocéros, se montrèrent très-curieux de voir celui-là. Ils le poursuivirent à près d'un *kurouh* de distance, firent pleuvoir sur lui les flèches et finirent par l'abattre. On en tua encore deux autres; mais aucun de ces animaux ne chargea résolûment ni les hommes ni les chevaux. Je m'étais toujours demandé ce qui arriverait si on mettait vis-à-vis l'un de l'autre un éléphant et un rhinocéros. Or il se trouva précisément ce jour-là que les cornacs amenaient les éléphants juste au moment où un rhinocéros débouchait devant eux. Les cornacs ayant continué à avancer, le rhinocéros, bien loin de faire face, se mit à fuir dans une autre direction.

Le jour même où nous séjournâmes à Bekrâm, je choisis en qualité d'inspecteurs quelques begs et officiers de mon intérieur, au nombre de six ou sept, accompagnés de scribes et de secrétaires, avec mission de se poster sur des bateaux au passage de Nilâb pour inscrire chaque soldat par son nom et d'en faire le dénombrement Dans la soirée j'eus encore

un rhume de cerveau avec accompagnement de fièvre, qui dégénéra bientôt en toux. A chaque quinte je crachais du sang; ce qui m'effraya beaucoup. Mais grâce à Dieu, le mal ne persista pas au delà de deux ou trois jours.

Ayant décampé de Bekrâm, je m'avançai par une pluie battante jusqu'au bord de la rivière de Kaboul, où je fis halte. Là je reçus de l'Hindoustân la nouvelle que Devlet-Khan et Gâzi-Khan, à la tête d'une armée de vingt à trente mille hommes, s'étaient emparés de Kelatour et étaient déjà en marche sur Lahor. Je fis partir en toute hâte Mumin-Ali-Tavadji pour annoncer que nous avancions à marches forcées, et qu'il fallait bien se garder de livrer bataille avant notre arrivée[1].

Après deux marches, le jeudi 28 du mois, nous atteignîmes la rive du Sind, où nous mîmes pied à terre.

Le dimanche, 1er du mois de rebi'-ul-evvel, nous passâmes le Sind, puis ensuite la rivière de Kitcheh-Kout[2] au bord de laquelle nous campâmes. Les begs et les scribes, que j'avais postés sur des bateaux, firent le relevé de tous les soldats qui se présentèrent et me le communiquèrent. Il se trouva en tout inscrits sur les rôles douze mille hommes, grands ou petits,

1. Ce paragraphe ne se trouve ni dans la version persane ni dans la traduction anglaise.

2. La même que le Harrou de la carte annexée au voyage de Burnes; c'est un affluent du Sind.

bons ou mauvais, attachés au service ou non attachés.

Cette année, la saison des pluies ne s'était fait que peu sentir dans la plaine, tandis qu'elle avait été favorable dans les régions avoisinant les montagnes. Pour ne pas souffrir de la disette de grains, je m'acheminai par la route de Sialkout, en longeant le pied des montagnes. Arrivés à la hauteur du pays de Hati-Gueker, nous vîmes dans le lit d'un ruisseau, à une certaine place, une grande quantité d'eau immobile et entièrement gelée, sur une épaisseur d'au Page 329. moins une main. Une pareille glace est chose tout à fait rare dans l'Hindoustân et, à part cette circonstance unique, je n'ai jamais vu la moindre trace de neige ou de glace durant tant d'années que je me suis trouvé dans ce pays.

Après avoir parcouru cinq marches au delà du Sind, nous arrivâmes au bout de la sixième au bord d'un cours d'eau, en avant des Bekial, au pied de la montagne de Balnat-Djouki qui se relie à la montagne de Djoud, et nous y fîmes halte. Le lendemain matin, pour laisser aux soldats le temps de se munir de grains, je demeurai dans ce campement. Ce jour-là même, nous bûmes de l'*arak*. Molla-Mohammed-Pergueri se mit à nous conter mille sornettes; je l'avais rarement vu autant sur son beau dire. Molla-Chems était connu depuis longtemps pour son humeur tapageuse, et, quand une fois il commençait à faire du bruit, il n'était pas capable d'en finir jusqu'à une heure très-avancée.

Les esclaves, les gens de service et ceux de toute condition qui étaient partis pour se procurer des grains dépassèrent la limite des cultures et se répandirent en désordre dans les jungles, les montagnes et les endroits difficiles où ils perdirent quelques-uns des leurs, entre autres Kitchguineh-Tounkatar qui y périt.

Ayant décampé nous fîmes halte après avoir passé à gué la rivière de Behat au-dessous de Djilem. Veli-Kizil, qui avait dans son gouvernement Bimraguiri et Akerbâdeh, et qui devait fournir des troupes pour la défense de Sialkout, vint se présenter à moi dans ce campement. Comme je lui faisais des reproches de ce qu'il n'avait pas gardé Sialkout, il me dit pour s'excuser qu'il avait dû se rendre dans son gouvernement et que Khosrev-Keukultach ne l'avait pas prévenu de sa sortie de cette place. « Très-bien, lui dis-je, mais si tu n'as pas gardé Sialkout, pourquoi n'as-tu pas été te joindre aux begs qui étaient à Lahor. » Cette objection lui ferma la bouche. Toutefois, comme le moment d'agir approchait, je ne crus pas devoir tirer tout cela au clair. Je dépêchai en toute hâte de ce même campement Seïd-Toufân et Seïd-Latchin, ayant chacun un cheval de rechange, avec mission de se rendre auprès de ceux qui étaient à Lahor et de leur enjoindre de ne pas engager de combat, mais de se rendre à Sialkout ou bien à Perserour pour s'y joindre à nous. On annonçait de toutes parts que Gâzi-Khan avait réuni trente

à quarante mille hommes, que Devlet-Khan, malgré son grand âge, s'était ceint de deux sabres et que tous deux étaient disposés à se bien battre. Me souvenant du proverbe qui dit que « dix amis valent mieux que neuf » et ne voulant rien laisser perdre de mes ressources, je ne voulais pas tenter le sort des armes avant d'avoir rejoint ceux des miens qui étaient à Lahor.

J'envoyai donc des messagers auprès des begs Page 330.
et, après deux marches, j'atteignis les bords du Tchenâb, où je campai. De là je me rendis par terre à Behloulpour qui fait partie du domaine réservé et j'examinai tout avec soin. La place est située sur un escarpement élevé, au bord du Tchenâb ; la position me plut extrêmement. Je formai le projet d'y transporter la population de Sialkout, et je le mettrai certainement à exécution, si Dieu m'en donne un jour le loisir. Pour revenir de Behloulpour au camp je montai sur un bateau et nous égayâmes notre voyage, les uns en buvant de l'*arak*, les autres de la bière, d'autres enfin en prenant un *ma'djoun*.

L'heure de la prière du coucher était passée lorsque nous mîmes pied à terre, et nous bûmes encore quelque temps sous la tente. Voulant donner du repos aux chevaux, je demeurai un jour sur le bord de cette rivière pour leur laisser le temps de se refaire.

Le vendredi, 14 du mois de rebi'-ul-evvel, je vins mettre pied à terre à Sialkout. Chaque fois que je

m'étais rendu dans l'Hindoustân, les *Djet* et les *Gudjour* étaient accourus en bandes innombrables des montagnes et des plaines pour enlever les bœufs et les buffles. Il n'y avait pas d'acte d'indiscipline et de violence dont ces misérables ne se rendissent coupables. Comme les contrées qu'ils ravageaient étaient précédemment insoumises, elles n'étaient pas très-bien organisées. Pour cette fois elles étaient tout à fait rangées sous mon autorité, ce qui n'empêcha pas ces brigands de se livrer à leurs déprédations habituelles. Tout d'un coup ils tombèrent en tumulte, aux portes mêmes de Sialkout, sur les pauvres gens à moitié nus et dénués de tout qui étaient venus à mon camp. Je fis rechercher ceux qui avaient commis un pareil acte de sauvagerie, et j'ordonnai que deux ou trois d'entre eux fussent mis en pièces.

Étant encore à Sialkout, je dépêchai en toute hâte Châhum et Nour-Beg aux begs de Lahor pour leur recommander de prendre des informations sur la position de l'ennemi et, quand ils auraient su de quelqu'un connaissant bien le pays à quel endroit ils pourraient faire leur jonction avec moi, de m'en envoyer prévenir.

Comme j'étais dans ce même campement, arriva un marchand qui m'apprit qu'Alim-Khan s'était fait battre par Sultan-Ibrahim. Voici ce qui était arrivé. Alim-Khan, après avoir pris congé de moi, s'était rendu à Lahor et, malgré la chaleur, peu soucieux des souffrances de ses compagnons, il avait doublé

les marches. Au moment même où je lui permettais de s'éloigner, les khans et les sultans des Euzbegs, unissant leurs efforts, avaient été mettre le siége devant Balkh. Tandis qu'Alim-Khan marchait du côté de l'Hindoustân, je m'avançai de ma personne au secours de Balkh. Arrivé à Lahor, Alim-Khan dit en substance aux begs qui résidaient dans l'Hindoustân : « Le pâdichâh veut que vous vous portiez à mon secours; venez donc me trouver. Lorsque nous aurons fait notre jonction avec Gâzi-Khan, nous marcherons tous ensemble sur Dehli et Agra. — Mais, répondirent les begs, quelle confiance pouvons-nous avoir dans Gâzi-Khan? Nos instructions portent que nous ne devons nous joindre à lui que dans le cas où il enverra à la cour son frère cadet et son propre fils Hâdji-Khan, ou bien encore où il les déposera à Lahor comme otages; que, dans le cas contraire, il ne faut pas penser à faire cause commune avec lui. Vous-même, vous avez eu avec lui, ces jours passés, un engagement où vous vous êtes fait battre, et vous songez à unir vos forces aux siennes. D'où vous vient donc cette confiance, et pourquoi risquer une démarche si peu opportune ? » Mais tout ce qu'ils purent lui dire pour l'empêcher de se compromettre n'aboutit à aucun résultat. Après avoir fait partir en avant son fils Chir-Khan, il alla lui-même s'aboucher avec Devlet-Khan et Gâzi-Khan. Il emmena avec lui Dilâver-Khan, qui avait été un certain temps en prison et qui, depuis deux ou

Page 331.

trois mois, s'en était échappé et s'était réfugié à Lahor. Mahmoud-Khan-Khan-Djihân, auquel une circonscription avait été confiée à Lahor, l'accompagnait également à cette entrevue. Il y fut convenu que Devlet-Khan et Gâzi-Khan prendraient sous leur commandement les begs qui avaient été laissés dans l'Hindoustân et même toutes ces contrées, tandis qu'Alim-Khan s'adjoindrait Dilâver-Khan et Hâdji-Khan, et qu'il se chargerait de Dehli et d'Agra. Ismaël-Alvâni et quelques autres émirs vinrent se présenter à Alim-Khan. Pour lui, sans perdre de temps, il s'avança à marches forcées sur Dehli. En arrivant à Inderi, Suleïman-Cheïk-Zâdeh se présenta également devant lui. Toutes ces forces réunies s'élevaient à trente ou quarante mille hommes, à la tête desquels il alla mettre le siége devant Dehli; mais il ne put l'emporter de force et se vit hors d'état de causer aucun dommage sérieux aux défenseurs de la place.

Cependant Sultan-Ibrahim n'avait pas plus tôt appris l'arrivée d'un rassemblement ennemi dans ses états, qu'il avait fait marcher une armée à sa rencontre. Les confédérés, instruits de son approche, levèrent le siége de la place et s'en allèrent droit aux assaillants. Ils se dirent entre eux : « Si nous engageons le combat en plein jour, les Afgans, par amour-propre entre eux, n'oseront pas fuir, tandis que si nous les attaquons la nuit, l'obscurité empêchant de rien distinguer, chacun ne s'occupera que

de son intérêt. » Il fut résolu, en conséquence, qu'on tomberait de nuit sur l'ennemi, dont on était séparé par une distance de six *kurouh*. A deux reprises différentes, on monta à cheval en plein midi pour aller tenter une surprise de nuit, et on resta en selle jusqu'à la seconde ou troisième veille, sans reculer ni avancer, et sans se décider à aucun parti. A la troisième reprise cependant, et vers les trois heures du matin [1], on se mit en marche pour exécuter l'attaque, dont le seul but était d'incendier les tentes et les pavillons de l'ennemi. Ils y mirent en effet le feu sur la fin de la nuit, en poussant de grands cris. Djelâl-Khan-Djirguehet [2] et quelques autres émirs arrivèrent sur ces entrefaites se présenter devant Alim-Khan. Sultan-Ibrahim, avec quelques-uns des cavaliers de son escorte particulière, ne bougea pas de son pavillon. Cependant le jour vint à paraître, au moment même où les gens d'Alim-Khan s'acharnaient à piller et à ramasser du butin. Les soldats de Sultan-Ibrahim, voyant que les assaillants n'étaient qu'une poignée d'hommes, se formèrent aussitôt en une troupe peu nombreuse qui marcha contre eux avec un seul éléphant. Ceux-ci ne se furent pas plus tôt aperçus que l'éléphant venait les assaillir, qu'ils lâchèrent pied et prirent la fuite. Alim-Khan, toujours fuyant, passa dans le Meïân-i-

Page 332.

1. Le texte dit *guitchehning bir pahari kala*, comme il ne restait plus qu'un *pahar* (trois heures) de nuit.

2. La version persane et l'anglais lisent *djighet*.

Do-Ab et retraversa ensuite la rivière (la Djumna) dans les environs de Panipout pour se rendre dans cette ville [1]. Sitôt qu'il y fut arrivé, il extorqua sous un prétexte quelconque trois ou quatre *lak* à Meïân-Suleïman et continua son chemin. Ismaël-Biban [2] et le fils aîné d'Alim-Khan, Djelâl, se séparant des autres, se retirèrent dans le Meïân-i-Do-Ab.

De tous ceux qui étaient venus se réunir à Alim-Khan une partie, tels que Seïf-Khan, Deria-Khan, Mahmoud-Kan-Khan-Djihân, Cheïkh-Djemâl-Fermoli et d'autres encore avaient déserté avant le combat et étaient passés du côté d'Ibrahim. Alim-Khan, Dilâver-Khan et Hâdji-Khan apprirent au delà de Sirhind que je venais d'arriver et que je m'étais emparé de Milouat. Dilâver-Khan m'avait toujours été sincèrement attaché et avait supporté, à cause de moi, trois ou quatre mois de prison. Aussi n'hésita-t-il pas à se séparer des autres et à gagner Sultanpour et Koutchi, d'où il vint me présenter ses hommages dans les environs de Milouat, trois ou quatre jours après la prise de cette place. Quant à Alim-Khan et Hâdji-Khan, ils traversèrent le Setledj et vinrent se renfermer dans une place forte, nommée Kenkouta,

1. Il est bon de rappeler que le *Meïân-i-Do-Ab* ou *Entre deux rivières*, nom qui s'applique aussi à un district situé sur les bords du Seïhoun, s'applique ici à la province comprise entre le Gange à l'est et la Djumna à l'ouest.

2. Je modifie ici d'après la version persane le texte qui me parait fautif.

située sur une montagne qui se trouve entre Doun et la plaine. Un détachement de mes coureurs afgans et hezâreh survint et les y assiégea. Il était Page 333. sur le point de s'emparer de ce château, si fort qu'il fût, lorsque la nuit arriva et mit fin au combat. Les assiégés tentèrent de s'échapper; mais la masse des chevaux abattus contre la porte les empêcha de passer. Ils avaient des éléphants et les poussèrent en avant; ceux-ci foulèrent aux pieds la plupart des chevaux et les tuèrent. Il n'en resta pas moins impossible de sortir avec des chevaux; toutefois ils profitèrent de l'obscurité de la nuit pour s'échapper à pied. Ils eurent toutes les peines du monde à aller rejoindre Gâzi-Khạn qui, n'ayant pas pu trouver de refuge à Milouat, avait pris la fuite du côté des montagnes. Celui-ci lui ayant fait un accueil assez médiocre, Alim-Khan, à bout de ressources, vint me présenter ses hommages dans les environs de Bilour[1], au-dessous de Doun. Comme j'étais à Sialkout, un de ceux qui avaient été laissés dans Lahor vint me prévenir que, dès le lendemain, tous les autres se mettraient à ma disposition.

M'étant mis en route dès le matin, je fis halte à Perserour, où Mohammed-Ali-Djeng-Djeng et quelques autres hommes d'armes me présentèrent leurs hommages. Les ennemis ayant établi leur camp sur le bord du Ravi et du côté où est Lahor, j'envoyai

1. Le persan porte « Pehlour. »

aux nouvelles un détachement commandé par Boudjkeh. La nuit approchait de la troisième veille, lorsque celui-ci revint avec la nouvelle que l'ennemi, informé de mon approche, avait pris la fuite sans crier gare.

Je partis de bon matin et, laissant en arrière le gros bagage et ma maison que je confiai à la garde de Châh-Mir-Huceïn et de Djâm-Beg, je pris les devants en toute hâte. J'arrivai entre midi et quatre heures à Kilanour, où je mis pied à terre. Là Mohammed-Sultan-Mirza, Adil-Sultan et d'autres begs vinrent me présenter leurs hommages.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous remîmes en marche et ne tardâmes pas à recueillir des nouvelles de Gâzi-Khan et des fuyards. Je lançai sur leurs traces Mohammedi, Ahmedi, Koutlouk-Kadem et la plupart des begs attachés à ma personne, que j'avais dernièrement nommés à Kaboul, où ils avaient été admis à me prêter serment en cette qualité. Il fut bien convenu que s'ils pouvaient atteindre l'ennemi, tout serait pour le mieux; mais que s'ils ne le pouvaient pas, ils devaient principalement s'attacher à garder les abords du château de Milouat pour empêcher ses défenseurs de s'échapper. Toutes ces précautions avaient pour but de s'emparer de la personne de Gâzi-Khan. Après avoir envoyé ces begs en avant, je traversai la rivière Beïah[1]

1. Je corrige ainsi le texte qui porte *siâh sout*. La version persane

vis-à-vis de Kanouahin, puis je campai. De là je fis encore deux marches, et je fis halte à la troi- Page 334. sième à l'entrée de la vallée où se trouve le château de Milouat. Là, j'ordonnai aux begs qui étaient arrivés avant nous, ainsi qu'à ceux de l'Hindoustân, de prendre position de manière à resserrer la place de très-près. Ismaël-Khan, petit-fils de Devlet-Khan par son père Ali-Khan, fils aîné de celui-ci, étant venu me trouver, je l'envoyai porter aux assiégés des paroles où étaient mêlées les promesses et les menaces, les exhortations et les sommations. Le vendredi, je portai mon camp en avant et l'installai à un demi-*kurouh* de la place. Ensuite je montai à cheval pour aller reconnaître les fortifications. Après avoir assigné à l'aile droite et à l'aile gauche leurs postes respectifs, je revins au camp, où je mis pied à terre.

Cependant Devlet-Khan m'envoya dire que Gâzi-Khan s'était réfugié dans les montagnes; que, quant à lui, si je voulais lui pardonner sa faute, il viendrait me faire sa soumission et me remettrait la place. Je lui envoyai en conséquence Khodja-Mir-Mirân qui était chargé de dissiper tous ses soupçons. Celui-ci s'acquitta en effet de sa mission et revint avec Devlet-Khan et son fils Ali-Khan. J'ordonnai qu'on suspendît au cou de Devlet-Khan ces deux sabres dont il avait ceint ses reins pour me combattre. Cet homme

lit, par suite de l'erreur du copiste, *esp-i-beïádeh*, au lieu de *áb-i-beïah*, comme la traduction anglaise l'a bien lu. Le Beïah est, comme on le sait, un affluent du Setledj ou Gorra, Hyphasis des anciens.

était si grossier et si stupide, qu'au point où en étaient les choses, il se retranchait encore derrière mille prétextes. Au moment où on le fit avancer vers moi, je donnai ordre de détacher les sabres qui pendaient à son cou. Lorsqu'il fut question de nous aborder, il différa tant qu'il put de fléchir le genou. Je prescrivis alors de le tirer par le pied pour le forcer à se courber. Alors je le fis asseoir devant moi et, m'adressant à quelqu'un qui savait l'hindoustâni, je voulus qu'il lui répétât une à une et de manière à bien se graver dans son esprit les paroles suivantes : « Je t'ai donné le titre de père; je t'ai traité avec respect et considération; j'ai fait plus pour toi que tu n'aurais osé le souhaiter; je t'ai débarrassé toi et tes fils du vagabondage des Beloudjs; j'ai délivré de l'esclavage d'Ibrahim les membres de vos maisons et vos femmes; je t'ai donné le pays que gouvernait Tatar-Khan, et dont le revenu est de trois *kror* [1] (environ 1,875,000 francs). Me suis-je jamais mal comporté avec toi pour que tu aies ceint tes reins de deux sabres, envahissant mon territoire et y suscitant partout le trouble et la discorde? » Le stupide vieillard, tout interdit, bégaya une ou deux paroles, sans pou-
Page 135. voir rien articuler de précis. Il fut arrêté qu'on lais-

1. Le *kror* représentant « dix millions », trois *kror* équivalent à trente millions d'une monnaie qui n'est pas nommée, mais qui, suivant l'usage constamment employé dans ces sortes de comptes, doit être le *dam*, qui est la vingt-quatrième partie d'un *paiça* et dont quarante font une roupie.

serait à lui et aux siens la libre disposition des gens de leurs maisons et de leurs femmes, mais qu'on séquestrerait tous ses équipages et qu'il camperait à côté de Khodja-Mir-Mirân.

Le samedi, 22 du mois de rebi'-ul-evvel, j'allai moi-même veiller à ce qu'on laissât sortir saines et sauves leurs maisons et leurs femmes et je m'établis de ma personne sur une hauteur qui faisait face à la porte de Milouat. Ali-Khan en sortit et m'offrit un présent de quelques *echrefi*. Vers les quatre heures, ils commencèrent à faire sortir de la place les membres de leurs maisons et leurs femmes. Quoiqu'on n'eût cessé de nous répéter que Gâzi-Khan s'était échappé, il ne manquait pas de gens qui affirmaient qu'il était encore dans les murs de Milouat et qu'ils l'avaient vu de leurs yeux. Cela me détermina à placer à la porte quelques-uns des officiers et des pages de ma maison avec ordre d'examiner avec soin toutes les personnes suspectes, en sorte que Gâzi-Khan ne trouvât aucun stratagème pour s'échapper, car son arrestation était mon but principal. Dans le cas où il chercherait à faire sortir en cachette des joyaux et des pierres précieuses, ils devaient mettre la main dessus. J'avais fait planter ma tente sur la hauteur qui est devant cette porte, et j'y passai la nuit. Lorsque le jour parut, Mohammedi, Ahmedi, Sultan-Djouneïd, Abd-ul-Aziz, Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, Koutlouk-Kadem et quelques-uns des begs de ma maison reçurent l'ordre de pénétrer dans

la place et de mettre la main sur tous les magasins et les objets qui s'y trouveraient. La foule des soldats amassée à la porte s'y livrait au plus grand désordre. Pour la rappeler à la discipline, je lançai sur elle quelques flèches. La fatalité voulut que l'une d'elles atteignît le lecteur de Humaïoun-Mirza, qui rendit aussitôt son âme à Dieu.

Après avoir campé deux nuits sur cette même éminence, le lundi, j'entrai moi-même dans l'enceinte pour l'examiner de mes yeux. M'étant rendu à la bibliothèque de Gâzi-Khan, j'y trouvai un certain nombre de livres précieux, dont j'envoyai quelques-uns à Humaïoun et quelques autres à Kâmrân. Il y avait dans cette bibliothèque bon nombre de livres, mais pas autant d'ouvrages de valeur que je le supposais à première vue. Je passai là toute la nuit et ne retournai au camp que le lendemain matin. Nous nous étions imaginé mal à propos que Gâzi-Khan pouvait être resté dans la place. Ce lâche poltron avait laissé dans Milouat son père, ses frères aînés et cadets, sa mère, ses sœurs aînées et cadettes, et s'était enfui de sa personne dans la direction des montagnes avec quelques affidés :

Page 336. « Détourne tes yeux de ce lâche qui jamais ne verra le visage de la bonne fortune. Il a choisi pour lui-même l'aisance de la vie, laissant à l'adversité le soin de sa femme et de ses enfants. »

Le mercredi, je décampai et me dirigeai vers les montagnes où Gâzi-Khan errait en fugitif. Après une

marche d'un *kurouh* au delà de la station qui est à l'entrée de Milouat, j'arrivai à une vallée où je mis pied à terre. Ce fut là que Dilâver-Khan vint me trouver et me présenta ses hommages. Devlet-Khan, Ali-Khan, Ismaël-Khan et quelques autres personnages notables furent mis aux fers et confiés à Ketteh, qui devait les interner dans le fort de Milouat à Behreh. Les autres, qui avaient été remis aux mains de différents seigneurs, furent taxés pour sauver leur vie à une certaine somme fixée par les soins de Dilâver-Khan. Quelques-uns d'entre eux furent libérés sous caution, d'autres furent gardés sous les fers. Ketteh se mit en devoir de conduire ses prisonniers à leur destination ; mais Devlet-Khan mourut en arrivant à Sultanpour. Je confiai le gouvernement de Milouat à Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, qui délégua pour son lieutenant son frère aîné, Argoun, accompagné de quelques hommes d'armes renforcés d'un corps d'environ deux cent cinquante Hezâreh et Afgans.

Khodja-Kelân avait fait apporter à dos de chameau une charge de vins de Gazna. Son campement était installé sur une hauteur qui donnait sur la place et sur le camp. Nous y eûmes une partie où les uns burent du vin et les autres de l'*arak;* ce fut une charmante réunion.

Continuant notre marche, nous traversâmes une des montagnes de Milouat toute semée de gorges profondes et arrivâmes au *doun*. *Doun*, dans la langue

de l'Hindoustân, signifie une vallée. Dans cette vallée se trouve une des plus belles eaux courantes[1] de l'Hindoustân, et elle est entourée de nombreux villages formant le domaine des *Djival*, oncles maternels de Dilâver-Khan. C'est une très-belle vallée et sa rivière est bordée de prairies. On y trouve quelques rizières. Le cours d'eau qui la traverse est de force à alimenter trois ou quatre moulins. Les prairies se développent sur une largeur qui varie entre un, deux et parfois même trois *kurouh*. Les montagnes dont elle est ceinte sont de médiocre hauteur et se présentent sous forme de mamelons au pied desquels sont situés tous les villages. Là où
Page 337. il n'y a pas de villages on rencontre beaucoup de paons et de perroquets. Il s'y trouve aussi en grande quantité des poules entièrement semblables aux poules domestiques, mais dont le plumage n'offre qu'une seule et même couleur.

N'ayant pu trouver nulle part de nouvelles certaines de Gâzi-Khan, je chargeai Terdikeh, Mihrim et Div-Milhas de le chercher partout où il pourrait être et de tout faire pour mettre la main dessus. Dans les petites montagnes qui bornent ce *doun* de tous les côtés il y a des châteaux extrêmement forts. Au nord-est, entre autres, il s'en trouve un nommé Kottila qui repose sur un roc de soixante-dix à

1. L'expression turke *akar sou*, dont se sert le texte et que la version persane rend par *âb-i-revân*, s'applique aussi bien à un canal qu'à un ruisseau d'eau vive.

quatre-vingts aunes de hauteur à pic, sauf du côté de la porte où il n'a que sept à huit aunes. On y pénétrait en jetant un pont volant au-dessus d'un fossé d'une largeur de douze aunes. Ce pont était composé de deux longues pièces de bois, et les habitants s'en servaient pour faire passer leurs chevaux et leurs troupeaux. Ce château était un de ceux que Gâzi-Khan avait mis en état de défense dans ces pays de montagnes et il y avait placé une garnison. Mes coureurs, ayant atteint cette place, l'attaquèrent et étaient sur le point de s'en emparer lorsque la nuit survint. Profitant de l'obscurité les assiégés abandonnèrent ce lieu, quelque fort qu'il fût, et s'enfuirent. Il y avait encore dans les environs de ce *doun* un château d'un accès très-difficile, nommé Kenkouta, reposant également sur des pentes escarpées; toutefois il ne valait pas le premier. C'était à Kenkouta qu'Alim-Khan s'était réfugié, dans sa détresse, ainsi que je l'ai raconté plus haut.

Après avoir détaché un corps de cavalerie légère à la poursuite de Gâzi-Khan, mettant le pied à l'étrier de la décision, et prenant en main les rênes de la confiance en Dieu, je marchai contre Sultan-Ibrahim, fils de Sultan-Sikender, fils de Sultan-Behloul-Loudi-Afgân, au pouvoir duquel étaient alors la ville capitale de Dehli et le royaume de l'Hindoustân. Ce prince pouvait, dit-on, mettre sur pied cent mille hommes, et on ne lui attribuait pas moins de près de cent éléphants, soit à lui, soit à ses

begs. Au bout d'une marche, je donnai le gouvernement de Debalpour à Bâki-Chigaoul, et je l'envoyai renforcer mes partisans à Balkh. Pour avancer mes affaires dans cette ville, j'y expédiai une grosse somme d'argent et je prélevai sur les dépouilles de Milouat de riches présents destinés à ceux de mes parents et de mes enfants, grands ou petits, qui se trouvaient à Kaboul.

Après avoir dépassé le *doun* d'une ou deux marches, Châh-Imâd-Chirâzi arriva et me remit des
Page 318. lettres d'Araïch-Khan et de Molla-Mohammed-Mezheb, dans lesquelles ils faisaient ouvertement des vœux pour moi et m'exhortaient énergiquement à poursuivre mon expédition. De mon côté, après leur avoir envoyé par un messager les assurances les plus formelles de ma bienveillance, je marchai de l'avant. Les coureurs qui m'avaient quitté à Milouat vinrent me rejoindre après avoir pris, sans en excepter un seul, Herour, Kehlour et les autres châteaux situés dans les montagnes environnantes, avoir pénétré dans des lieux où personne ne s'était risqué depuis longtemps à cause de leur force, et en avoir pillé tous les habitants. Ce fut alors que j'appris l'arrivée d'Alim-Khan, à bout de ressources, marchant à pied, dépouillé de tout. J'envoyai au-devant de lui des begs et des officiers de ma maison, et je fis mettre des chevaux à sa disposition. Il se présenta devant moi dans ces cantons et me rendit son hommage.

Les coureurs que j'avais lancés dans les montagnes et les vallées environnantes revinrent après une nuit ou deux passées hors du camp, sans rapporter quoi que ce soit qui eût de la valeur. Châh-Mir-Haçan, Djân-Beg et quelques hommes d'armes me demandèrent la permission d'aller faire une course, ce que je leur accordai.

Lorsque j'étais au *doun* j'avais reçu à deux ou trois reprises différentes des requêtes d'Ismaël-Djelvâni et de Biban; je leur envoyai en retour des réponses capables de combler tous leurs désirs.

Au sortir du *doun* nous vînmes camper à Ropour[1]. Comme nous y étions il tomba beaucoup de pluie et la température devint tout à fait froide. Les pauvres Hindoustânis affamés et nus succombèrent en grand nombre.

Étant partis de Ropour, nous venions de faire halte à Kermal[2] en face de Sirhind lorsque arriva un Hindoustâni qui se disait ambassadeur de Sultan-Ibrahim. Quoiqu'il ne fût porteur d'aucun écrit, comme il demandait qu'on envoyât à son maître un ambassadeur, je fis partir en retour un ou deux sevâdi de mes gardes du corps. A peine ces pauvres diables furent-ils arrivés auprès d'Ibrahim, que ce prince les fit jeter tous les deux dans les fers, et ce

1. Je lis ainsi avec la version persane, au lieu de *Eropour* que porte le texte. Ropour est sur la rive gauche du Setledj et se trouve sur les cartes du major Rennel et du lieutenant Burnes.

2. La version persane porte « keril ».

fut seulement après que j'eus mis Ibrahim en déroute qu'ils recouvrèrent leur liberté et revinrent auprès de moi.

Nous étant remis en route, nous atteignîmes au bout de la seconde marche les bords de la rivière de Banour et de Senour, où nous campâmes. Dans l'Hindoustân, à part les grands fleuves, on rencontre peu d'eaux courantes. Celle-ci porte aussi le nom de rivière Gueguer, et c'est sur ses bords que se trouve Tchiter. Nous les remontâmes pour visiter le pays. C'est à trois ou quatre *kurouh* au-dessus de Tchiter que la rivière, sortant de sa source, commence son cours. En remontant la rivière, nous découvrîmes un ruisseau qui sortait d'une large vallée et fournissait une masse d'eau capable d'alimenter quatre à cinq moulins. Là le paysage était charmant et le climat
Page 119 en était des plus agréables. A l'endroit même où ce ruisseau sort de la large vallée où il prend naissance, je fis planter une avenue. Une fois arrivé dans la plaine, ses eaux courent sur un espace d'un ou deux *kurouh*, puis elle se mêlent à celles de la rivière. Le confluent du ruisseau et de la rivière Gueguer se trouve à trois ou quatre *kurouh* au-dessous de l'endroit où celle-ci sort de sa source. Durant la saison des pluies le ruisseau enfle beaucoup et ses eaux, jointes à celles de la rivière, se dirigent vers Samana et Sunnam[1].

1. D'après la carte du major Rennel, la première de ces villes est sur la rive droite du Gueguer et la seconde sur la rive gauche.

Comme j'étais toujours au même campement, je fus informé que Sultan-Ibrahim se trouvait en deçà de Dehli par rapport à nous et s'avançait à notre rencontre. J'appris également que le *chikdâr* (officier percepteur) de Hiçâr-Firouzeh, Hamideh-Khan-Khâsseh-Khaïli, suivi des contingents de Hiçâr-Firouzeh et des cantons environnants, s'était mis aussi en campagne et était parvenu jusqu'à quinze *kurouh* en deçà de cette ville par rapport à nous. Je fis partir en conséquence Ketteh-Beg dans la direction du camp d'Ibrahim pour recueillir des nouvelles, et j'envoyai dans le même but Mumin-Etekeh du côté de Hiçâr-Firouzeh.

Le dimanche, 13 du mois de djemâdi-ul-evvel, nous avions quitté Enbala et nous étions campés au bord d'un étang, lorsque Mumin-Etekeh et Ketteh-Beg revinrent ce même jour de leur mission. Je donnai à Humaïoun-Mirza le commandement de toute l'aile droite avec Khodja-Kelân, Sultan-Mohammed-Douldaï, Veli-Khâzin, sans compter quelques-uns des begs qui étaient restés dans l'Hindoustân, tels que Khosrev-Beg, Hindou-beg, Mohammed-Ali-Djeng-Djeng. Je lui donnai en outre un renfort que je tirai soit du centre, soit des officiers de ma maison et de mes hommes d'armes, parmi lesquels étaient Châh-Mansour-Berlas, Ketteh-Beg et Muhibb-Ali. Ce corps d'armée dut agir contre Hamideh-Khan. Ce fut à cette même station que Biban vint me présenter ses hommages. Ces Afgans sont

des gens bien grossiers et dépourvus de tact. Quoique Dilâver-Khan, qui le dépassait de beaucoup par le nombre de ses tenanciers et son rang, ne s'assît pas en ma présence, non plus que les fils d'Alim-Khan, tout princes du sang royal qu'ils étaient, Biban osa réclamer pour lui cette faveur. Mais qui pouvait prêter l'oreille à une demande si extravagante?

Le lundi, 14 du mois, Humaïoun-Mirza commença sa marche contre Hamideh-Khan. Formant un corps de cavalerie légère, il détacha sur ses devants, pour s'éclairer, une troupe de cent à cent cinquante hommes d'élite. Arrivée près des Hindoustânis, cette avant-garde s'engagea avec eux. De part et d'autre on avait à peine échangé quelques coups lorsque la silhouette des forces de Humaïoun se dessina dans le lointain. L'ennemi prit
Page 340. aussitôt la fuite, après avoir eu cent à deux cents hommes démontés. La moitié d'entre eux eurent la tête coupée et on emmena les autres vivants avec sept ou huit éléphants. La nouvelle de cette victoire de Humaïoun me fut apportée à mon campement le vendredi, vers les midi, par Mirek-Mogoul. Je le gratifiai aussitôt d'un habit d'honneur de première qualité et d'un cheval de prix tiré de mes propres écuries.

Le lundi, 21 du mois, comme j'étais toujours au même campement, Humaïoun, suivi d'une centaine de prisonniers et de sept à huit éléphants, vint me présenter ses hommages.

J'ordonnai à Ousta-Ali-Kouli, le chirurgien, de mettre à mort tous les prisonniers afin qu'ils servissent d'exemple aux autres. Tel fut le premier exploit de Humaïoun et sa première expédition. Tout cela était d'un bien bon augure pour les jours à venir. Ceux qui avaient été détachés à la poursuite de l'ennemi en fuite l'atteignirent comme il arrivait à Hiçâr-Firouzeh, dont ils s'emparèrent et la mirent au pillage, après quoi ils revinrent. Comme récompense de sa valeur, Humaïoun reçut Hiçâr-Firouzeh avec toutes ses dépendances, ce qui forme un domaine d'un *kror* de revenu, plus un *kror* d'argent comptant.

Nous quittâmes ce campement et gagnâmes Châh-Abâd. De là j'envoyai des émissaires dans la direction du camp de Sultan-Ibrahim pour prendre langue, et j'attendis leur retour sans bouger. Rahmet-Piâdeh fut chargé de porter à Kaboul des lettres annonçant notre victoire. Nous étions encore dans ce campement lorsque, le lundi, 28 du mois, le soleil passa dans le signe du Bélier. Ce fut encore là que Humaïoun approcha pour la première fois de sa figure le rasoir ou les ciseaux. (J'avais alors dix-huit ans, et nous sommes actuellement en 961 (1553-1554.)[1]

Cependant je commençai à recevoir coup sur

1. Cette parenthèse est une note de Humaïoun, copiant les mémoires de son père sur le manuscrit autographe, comme nous le fait savoir la version persane.

coup, du camp d'Ibrahim, des nouvelles m'informant que ce prince s'avançait par marches d'un à deux *kurouh* et faisait des haltes de deux à trois jours dans chaque station. Je décampai de mon côté et, après avoir fait deux marches au delà de Châh-Abâd, j'arrivai au bord de la rivière Tchoun (la Djumna), où je campai. De là j'envoyai aux renseignements un des hommes au service de Khodja-Kelân, Haïder-Kouli. Quant à moi, traversant à un gué la rivière Tchoun, je visitai Sirsaoua. Ce jour-là même je pris un *ma'djoun*. Il y a à Sirsaoua une source d'où sort un petit cours d'eau. Cet endroit est assez joli, et Terdi-Beg-Khâksâr se mit à en faire l'éloge. Je lui dis : « Il sera à toi », et ce fut ainsi que je lui en concédai la propriété. J'avais fait dresser sur un bateau un lit de repos, et je chemi-
Page 341. nais, tantôt sans le secours de mon embarcation, tantôt en en faisant usage.

Nous avions fait deux marches en suivant les bords de la rivière, du côté de son embouchure, lorsque Haïder-Kouli, qui avait été recueillir des informations, vint m'annoncer que l'ennemi avait fait passer Daoud-Khan et Heïtem-Khan dans le Meïân-i-Do-Ab en compagnie de six mille hommes, et qu'Ibrahim avait installé son camp à trois ou quatre *kurouh* en deçà de la rivière. Résolu à attaquer celui-ci, le dimanche, 18 du mois de djemâdi-ul-âkhir, je désignai pour marcher contre lui Tchin-Timour-Sultan, Mehdi-Khodja, Mohammed-Sultan-

Mirza, Adil-Mirza, l'aile gauche tout entière avec Sultan-Djouneïd et Châh-Mir-Huceïn, plus un détachement d'hommes d'élite tirés du centre. Tous traversèrent la rivière à cet endroit même, sur les midi, et une fois arrivés à l'autre bord se portèrent en avant, entre l'heure de la prière de l'après-midi et celle du soir. Toutes ces forces qui avaient passé l'eau pour surprendre l'ennemi l'atteignirent au point du jour. Celui-ci mit quelque ordre dans ses rangs et fit mine de sortir en masse; mais nos gens, aussitôt arrivés à portée, saisissent leurs flèches, se mettent en mouvement et avancent, en renversant tout devant eux, jusqu'à la hauteur du camp d'Ibrahim. Heïtem-Khan, frère aîné de Daoud-Khan et l'un de ses généraux, fut démonté et amené en ma présence, ainsi que soixante-dix à quatre-vingts prisonniers et six à sept éléphants. La plupart des captifs furent mis à mort pour servir d'exemple.

Cependant je décampai et je fis déployer devant moi toute mon armée, divisée en aile droite, aile gauche, centre, chaque corps se tenant à son rang. Le nombre de mes soldats me parut moins grand à l'inspection que je ne le supposais. Une fois installés au campement, je prescrivis à tous les soldats d'amener des chariots, chacun suivant ses moyens. On en réunit ainsi sept cents. Alors j'ordonnai à Ousta-Ali-Kouli de faire attacher les uns aux autres les chariots à la manière des peuples de Roum (les Ottomans), en y suspendant, au lieu de chaînes, des

cordes de peau de bœuf. Entre chacun de ces chariots on devait placer six à sept *toura* (sorte de palissades), afin qu'à l'abri des uns et des autres les fusiliers pussent se poster et tirer en toute sécurité. Je demeurai dans ce campement cinq à six jours qui furent consacrés à exécuter ces ouvrages. Lorsque nos préparatifs furent au complet, j'appelai auprès de moi tous les begs avec les hommes d'armes expérimentés et capables de donner de bons avis, et nous tînmes ensemble un conseil général. Il y fut
Page 342. convenu que l'armée s'appuierait d'un côté sur les faubourgs et les maisons de Panipout, ville vaste et très-peuplée, et de l'autre sur la ligne de chariots et de palissades, derrière laquelle se placeraient les fusiliers et les fantassins. Une fois ces dispositions arrêtées, nous décampâmes et, au bout de la seconde marche, nous atteignîmes Panipout le jeudi, dernier du mois de djemâdi-ul-âkhir. L'armée se plaça de manière qu'à sa droite elle avait la ville et les faubourgs, sur le front les palissades qu'on avait montées, à gauche et sur différents autres points un fossé et des branches d'arbre. Plusieurs places assez larges pour laisser sortir à la fois cent à cent cinquante cavaliers furent ménagées à la distance l'une de l'autre d'une portée de flèche. Parmi mes soldats il y en avait plusieurs qui étaient hésitants et pleins d'inquiétude. A quoi bon s'agiter ainsi, puisqu'il n'arrive rien que ce que Dieu a décrété de toute éternité? Après tout, cependant, les

miens n'étaient pas trop à blâmer, et ils ne manquaient pas de bonnes raisons à faire valoir. N'étaient-ils pas venus, en effet, à une distance de deux à trois mois de leur pays, où ils allaient avoir affaire à des gens d'un extérieur étrange, dont nous ne comprenions pas la langue et qui ne comprenaient pas la nôtre ?

« D'un côté, une masse agitée par la crainte; d'un autre, une masse désordonnée. Des gens qui se sentaient comme prisonniers, ayant en face d'eux des hommes aux manières étranges. »

On estimait à une centaine de mille hommes les forces dont l'ennemi pouvait disposer. Le nombre des éléphants, tant ceux du roi que de ses émirs, s'élevait à près de cent. Ce prince avait à sa disposition, en argent comptant, les sommes amassées par son père et son grand-père. Il est d'usage dans l'Hindoustân, en cas d'événements graves comme ceux qui se produisaient alors, d'engager à prix d'or des partisans que l'on désigne sous le nom de *bedhindi*. Si mon adversaire eût agi comme on devait supposer qu'il le ferait, il aurait réuni autour de lui cent mille, deux cent mille hommes. Mais, grâce à Dieu, il ne sut ni contenter les siens ni se résoudre à leur distribuer l'argent entassé dans son trésor. Comment aurait-il pu se concilier le cœur des hommes de guerre, lui dont l'avarice était la passion dominante, et qui éprouvait un besoin sans cesse renaissant d'accumuler de l'or? C'était d'ailleurs un jeune

homme sans expérience, n'ayant pas de but bien arrêté, marchant à l'aventure et donnant tout au hasard dans une bataille.

Au moment même où le gros de mon armée parvenait à mettre ses abords à couvert à l'aide des chariots, des branches d'arbre et des fossés, outre les précautions que nous avions prises, comme je
Page 343. l'ai dit, du côté de Panipout, Dervich-Mohammed-Sârbân vint me trouver et me dit : « Gardés comme nous le sommes, il n'est pas possible que l'ennemi vienne nous chercher. — Quoi donc! lui répondis-je, juges-tu de ces gens-là d'après les khans et les sultans des Euzbegs? L'année où je me suis retiré à Hiçâr, après avoir évacué Samarkand, tous les khans et les sultans des Euzbegs se sont ligués contre moi et ont passé par Derbend[1] dans l'intention de venir m'attaquer. J'avais fait entrer dans les faubourgs les familles de tous mes soldats et des mongols à mon service et j'avais barricadé et fortifié les rues. Comme tous ces khans étaient experts dans l'art de marcher et de s'arrêter à propos, ils jugèrent que nous nous étions retranchés dans Hiçâr, décidés à nous y maintenir morts ou vifs. Désespérant de pouvoir nous y forcer, ils s'en retournèrent en passant par Nevendek, non loin de Djagâniân. Ne compare pas nos ennemis d'aujourd'hui à ceux d'autrefois. Où

1. Il s'agit ici de la passe de Kahlouga, entre Hiçâr au sud et Kech au nord.

donc auraient-ils appris à conduire une opération et à diriger un mouvement? » Dieu disposa tout pour le mieux, et les choses se passèrent précisément comme je l'avais prévu. Durant les sept ou huit jours que nous demeurâmes à Panipout, quelques-uns des nôtres s'approchèrent du camp de l'ennemi qu'ils se mirent à harceler à coups de flèche et d'où ils me rapportèrent des têtes coupées; toutefois celui-ci ne bougea pas de sa position. A la fin, je me déterminai à agir d'après les conseils de quelques begs de l'Hindoustân qui m'étaient dévoués, et je résolus de tenter une attaque nocturne avec quatre à cinq mille hommes conduits par Mehdi-Khodja, Mohammed-Sultan-Mirza, Adil-Sultan, Khosrev-Châh, Mir-Huceïn, Sultan-Djouneïd-Berlas, Abd-ul-Aziz, Mohammed-Ali-Djeng-Djeng et Koutlouk-Kadem. Malheureusement ils ne purent concentrer leurs mouvements au milieu des ténèbres, marchèrent en désordre et en arrivant furent incapables de rien entreprendre. Au lever de l'aurore, lorsque la lumière éclaira tous les objets, ils se trouvaient tout près du camp de l'ennemi. Celui-ci battit les timbales et déploya ses rangs garnis d'éléphants. Mes gens, quoiqu'ils n'eussent pas réussi dans leur expédition, parvinrent, tout en combattant, à se retirer sains et saufs du milieu d'une armée nombreuse, sans avoir perdu un seul homme. Une flèche atteignit Mohammed-Ali-Djeng-Djeng au pied. Quoique cette blessure ne fût pas mortelle, elle l'empêcha de jouer un

rôle actif le jour de la bataille. En apprenant ce qui se passait, j'avais envoyé au devant de mes gens, jusqu'à la distance d'un *kurouh*, Humaïoun à la tête de son corps, et j'étais sorti moi-même avec le reste
Page 344. de mes troupes, rangées en bataille; mais je vis bientôt revenir l'expédition qui avait rencontré Humaïoun en route et s'était jointe à lui. Comme les forces de l'ennemi ne poussèrent pas plus avant, je retournai sur mes pas et rentrai dans mes quartiers. Cette nuit-là même, nous eûmes une fausse alarme dans le camp, et les cris de : « Aux armes! » durèrent plus d'un *gheri* (vingt-quatre minutes). Ceux des soldats qui n'avaient jamais assisté à un pareil tumulte furent saisis de terreur; toutefois tout rentra dans le calme au bout d'un certain temps.

Le vendredi, 8 du mois de redjeb, à la pointe du jour, je reçus de la grand'garde l'avis que l'ennemi s'avançait en bon ordre. De notre côté, nous nous armâmes et montâmes à cheval. A l'aile droite étaient Humaïoun, Khodja-Kelân, Sultan-Mohammed-Douldaï, Hindou-Beg, Veli-Khâzin, Pir-Kouli-Seïstâni. A l'aile gauche Mohammed-Sultan-Mirza, Mehdi-Khodja, Adil-Sultan, Châh-Mir-Huceïn, Sultan-Djouneïd-Berlas, Koutlouk-Kadem, Djân-Beg, Mohammed-Bakhchi, Châh-Huceïn-Bergui et Mogoul-Gondji. Au centre et à la division de droite se tenaient Tchin-Timour, Sultan-Selim-Mirza, Mohammedi-Keukultach, Châh-Mansour-Berlas, Younous-Ali, Dervich-Mohammed-Sârbân, Abd-Allah-

Kitâb-Dâr. La division de gauche du centre avait à sa tête Khalifeh, Khodja-Mir-Mirân, Ahmedi-Pervânatchi, Terdi-Beg, Kotch-Beg, Muhibb-Ali-Khalifeh et Mirza-Beg-Tarkhan. A l'avant-garde on distinguait Khosrev-Keukultach, Mohammed-Ali-Djeng-Djeng. J'avais donné à Abd-ul-Aziz-Mir-Akhor le commandement de la réserve. A l'extrémité de l'aile droite étaient postés Veli-Kizil, Melik-Kâcim et Baba-Kechka avec ses Mongols, avec mission d'exécuter la manœuvre de flanc. A l'extrémité de l'aile gauche le même poste était dévolu à Kara-Kouzi, Aboul-Mohammed-Nizeh-Bâz, Cheïkh-Ali, Cheïkh-Djemâl-Barin, Mehdi, Tangri-Kouli-Pechgui-Mogoul. Lorsque l'ennemi serait à portée, ces deux corps devaient le tourner et tomber sur ses derrières par la droite et par la gauche.

L'armée ennemie, dont la silhouette se dessinait dans le lointain, paraissant appuyer surtout du côté de mon aile droite, j'envoyai au secours de celle-ci Abd-ul-Aziz qui avait été placé en réserve. Les assaillants, du plus loin que nous en distinguâmes l'approche à l'horizon, s'avançaient sur nous d'un pas rapide sans faire de pause nulle part. Mais lorsque, la distance devenant moindre, ils aperçurent à leur tour le gros de mes forces rangées et disposées comme je l'ai expliqué, ils hésitèrent, ne sachant plus s'ils devaient s'arrêter ou avancer, ne se décidant ni à faire Page 345.
halte ni à continuer comme auparavant. Dans ce moment, j'ordonnai aux deux corps destinés à la ma-

nœuvre de flanc de prendre l'ennemi à revers par la droite et par la gauche, de l'attaquer à coups de flèche et de le combattre avec vigueur, tandis que mon aile droite et mon aile gauche, se portant en avant, l'aborderaient de front. La manœuvre de flanc s'étant exécutée, les miens tombèrent sur les derrières d'Ibrahim et commencèrent à tirer dessus à outrance. Mehdi-Khodja, devançant le reste de l'aile gauche, arriva le premier en ligne, rencontra sur sa route une troupe flanquée d'un éléphant qui voulait lui barrer le passage, l'accabla de traits et la contraignit à battre en retraite. J'envoyai du centre au secours de l'aile gauche Ahmed-Pervânatchi, Terdi-Beg et Muhibb-Ali-Khalifeh. A l'aile droite la bataille s'engagea également avec acharnement. Je prescrivis alors à Mohammed-Ali-Keukultach, à Châh-Mohammed et à Mansour-Berlas de marcher droit devant eux au centre et d'attaquer à leur tour. En même temps Ousta-Ali-Kouli, placé aussi sur le front du centre, fit avec succès plusieurs décharges de ses pierriers. De son côté, Mustafa, le canonnier, posté à la gauche du centre, faisait un feu meurtrier avec son artillerie attelée [1]. L'aile droite, l'aile gauche, le centre, le corps tournant, avaient enveloppé l'ennemi de toutes parts, l'accablant d'une grêle de traits et le combattant sans relâche. Celui-ci exécuta une ou

1. *Araba ustidaki zarbzenlar*, mot à mot « les couleuvrines qui étaient sur des chariots ».

deux charges impuissantes contre nos ailes, qui le reçurent à coups de flèche et le refoulèrent en désordre sur son centre. Entassées sur le même terrain, ses divisions de droite et de gauche se trouvèrent pressées dans une telle confusion, qu'elles ne pouvaient ni se porter en avant ni se dérober par la fuite. Le soleil était monté à l'horizon de la hauteur d'une javeline lorsque l'attaque commença, et la lutte se soutint de part et d'autre jusqu'à midi. A partir de cette heure les ennemis furent définitivement vaincus et domptés, tandis que les amis triomphaient dans la joie. Ce fut ainsi que Dieu, dans sa munificence et sa libéralité, nous fit réussir dans une entreprise si ardue et nous donna la force de coucher par terre en une demi-journée une armée si nombreuse. Cinq à six mille hommes gisaient entassés sur le sol tout près du corps d'Ibrahim. Outre cela le nombre des morts sur le reste du champ de bataille fut évalué à environ quinze à seize mille. Plus tard, lorsque nous fûmes arrivés à Agra, il fut constaté, de l'aveu des indigènes eux-mêmes, que quarante à cinquante mille hommes avaient péri dans Page 146.
cette affaire. Après le combat on marcha en avant pour achever la défaite de l'ennemi et faire des prisonniers. De toutes parts arrivaient des soldats avec des captifs, soit Afgans, soit de toute autre nation, qu'ils avaient faits au milieu de la bagarre. On m'amena par troupes des éléphants avec leurs cornacs dont on me fit hommage. Après avoir continué la

poursuite pendant un certain temps, je chargeai Baba-Djoura et Kasmâï-Mirza de suivre à la piste Ibrahim que je supposais avoir échappé et de faire diligence jusqu'à Agra afin de le faire prisonnier. Pour moi, je traversai par le milieu le camp d'Ibrahim, où je visitai son pavillon et les tentes qui l'entouraient, puis je fis halte sur le bord du Kara-Sou. Dans l'après-midi Zâhir, beau-frère cadet de Khalifeh, m'apporta la tête de Sultan-Ibrahim, dont il avait trouvé le cadavre parmi les morts.

Le même jour, je chargeai Humaïoun-Mirza, Khodja-Kelân et quelques hommes d'armes de se porter rapidement en avant pour aller prendre possession d'Agra et y saisir le trésor. D'autre part, Mohammedi-Khodja, Mohammed-Sultan et Adil-Sultan durent se séparer de leurs bagages, courir jusqu'à Dehli, pénétrer dans le fort et s'assurer du trésor.

Le lendemain matin, je repartis et, après avoir parcouru un *kurouh*, je fis halte au bord de la Djumna pour laisser reposer les chevaux.

J'exécutai encore deux marches, puis, à la troisième, qui était un mardi, je visitai le tombeau de Cheïkh-Nizâm-Evlia et vins camper au bord de la Djumna, juste en face de Dehli. Dans la soirée du même jour, j'allai voir le fort et j'y passai la nuit. Le lendemain matin, mercredi, après avoir fait un pèlerinage au tombeau de Khodja-Kotb-ud-Din, j'allai visiter les mausolées de Sultan-Guïâs-ud-Din et de Sultan-Ala-ud-Din-Khildji ainsi que les *'imâret* et les

minarets construits par ces deux princes, le *bassin du soleil, le bassin réservé,* les mausolées et les jardins de Sultan-Behloul et de Sultan-Sikender, puis je rentrai au camp. Là je montai sur un bateau et nous bûmes de l'*arak.* Je donnai la charge de receveur de Dehli à Veli-Kizil et celle de trésorier à Dost, et je fis apposer mon sceau sur les valeurs qui avaient été trouvées dans la ville.

Le jeudi, je me remis en route et vins camper au bord de la Djumna en face de Toglak-Abâd[1]. Je demeurai toute la journée du vendredi à ce campement. Mevlâna-Mohammed et Cheïkh-Zeïn se rendirent à Dehli, où ils firent la prière du vendredi et récitèrent la *khotbeh* à mon nom. Après avoir fait une distribution d'aumônes aux religieux-mendiants et aux pauvres, ils revinrent au camp.

Le samedi, je décampai et me dirigeai à marches forcées sur Agra. Je m'écartai de mà route pour aller visiter Toglak-Abâd, puis je regagnai le camp. Page 347.

Le vendredi, 22 du mois de redjeb, je m'avançai jusqu'aux faubourgs d'Agra, où je descendis dans la demeure de Suleïman-Kizil. Comme cet emplacement était trop éloigné du fort, dès le lendemain matin, j'en repartis pour aller m'installer dans l'*imâret* de Djelâl-Khan-Djighat. Humaïoun, que j'avais

1. Au sud de Dehli, entre Kotb-Minâr et la Djumna, aujourd'hui complétement ruiné.

envoyé en avant, n'avait pas été reçu dans l'enceinte par les habitants qui s'en étaient excusés sous différents prétextes; lui, de son côté, voyant que cette population était livrée à elle-même, et craignant qu'elle ne fît main basse sur le trésor, avait pris une position de laquelle il pouvait intercepter toutes les issues jusqu'à mon arrivée.

Bikermadjit, l'hindou, avait été *radja* de Goualiar, principauté qu'il avait héritée de ses pères qui y régnaient depuis plus de cent ans. Iskender avait employé une année de séjour à Agra à faire tous ses efforts pour acquérir la possession de Goualiar. Plus tard, sous le règne d'Ibrahim, Azem-Humaïoun-Sirvâni avait attaqué la place très-sérieusement à plusieurs reprises et avait fini par se la faire céder à l'amiable en échange de Chems-Abâd. Lors de la défaite de Sultan-Ibrahim, Bikermadjit s'en alla en enfer (mourut). Ses enfants et les gens de sa maison, qui se trouvaient à Agra au moment où Humaïoun s'y présenta, formèrent le projet de s'en échapper; mais ils furent arrêtés par les sentinelles qu'avait postées Humaïoun et gardés étroitement. Celui-ci n'ayant pas permis qu'on les dépouillât, ils lui offrirent de leur propre gré une grande quantité de joyaux et de pierres précieuses. Dans le nombre était un célèbre diamant que Sultan-Ala-ud-Din s'était procuré autrefois. Il est tellement estimé, qu'un connaisseur disait que son prix équivalait à la dépense d'un jour du monde entier. Il pèse à peu près huit

miskal. A mon arrivée Humaïoun m'en fit hommage; puis je le lui donnai à mon tour.

Parmi les personnages de marque, appartenant à l'armée, qui se trouvaient dans le fort, étaient Melik-Dâd-Kourrâni, Melik-Surdek et Firouzeh-Khan. Tous trois ayant été convaincus de trahison furent envoyés au dernier supplice. Comme on y conduisait Melik-Dâd-Kourrâni, quelques personnes sollicitèrent ma clémence en sa faveur. Au bout de quatre à cinq jours passés en pourparlers, la conclusion de l'affaire fut conforme à leurs désirs. Non-seulement je pardonnai au coupable, mais encore j'accordai pleine et entière immunité à tous ceux qui avaient des accointances avec lui.

La mère d'Ibrahim fut gratifiée d'un domaine de Page 348.
sept *lak* de revenu. Chacun de ses begs reçut également un *pargana* ou district. Quant à cette princesse, elle fut conduite hors d'Agra avec ses bagages et installée dans un emplacement à un *kurouh* en aval de cette ville.

Le jeudi, 28 du mois de redjeb, dans l'après-midi, je fis mon entrée dans Agra, où j'établis ma résidence dans le palais de Sultan-Ibrahim. Dès l'année 910, où je m'emparai de la principauté de Kaboul, jusqu'à la date des événements que je raconte maintenant, je n'avais jamais cessé de penser à la conquête de l'Hindoustân; mais jamais je n'avais trouvé une occasion favorable pour l'entreprendre, entravé que j'étais, tantôt par la pusillanimité de mes

begs, tantôt par le désaccord qui existait entre mes frères et moi. A la fin, tous ces obstacles furent heureusement levés. Petits et grands, begs ou officiers, personne n'osa plus rien dire contre ce projet. L'an 925, je partis donc à la tête de mon armée et débutai par prendre d'assaut en deux ou trois *gheri* (une heure et demie) le fort de Badjour, dont je massacrai toute la garnison. De là je me rendis à Behreh, que je ne voulus pas laisser piller. Les habitants eurent leurs biens saufs, à la condition de me payer en argent comptant ou en marchandises le montant d'une somme de quatre *lak* de *Châhrokhi* que je partageai également entre les troupes qui étaient à mon service, après quoi je retournai à Kaboul. Depuis cette époque jusqu'à l'année 932, j'intervins toujours avec activité dans les affaires de l'Hindoustân, et je m'y rendis de ma personne, à la tête d'une armée, cinq fois dans l'espace de sept à huit ans. A la cinquième fois Dieu, par un effet de sa munificence et de sa libéralité, abattit sous mes coups un ennemi aussi redoutable que Sultan-Ibrahim et me livra ce vaste empire de l'Hindoustân. Depuis l'époque du vénérable prophète jusqu'à nos jours, trois seulement, parmi les souverains des pays étrangers, se sont rendus maîtres de l'Hindoustân et y ont exercé l'autorité royale. Le premier de tous est Sultan-Mahmoud-Gâzi, dont la postérité est restée longtemps assise sur le trône de cette contrée. Le second est Sultan-Chihâb-ud-Din-Gouri, dont les esclaves et

les tenanciers ont dominé sans conteste dans ces régions durant bien des années. Moi-même, je suis le troisième, sans qu'il y ait du reste d'assimilation à faire entre la position des deux autres et la mienne. En effet, lorsque Sultan-Mahmoud conquit l'Hindoustân, la capitale du Khoraçân était en son pouvoir et les sultans du Khârizm et du Mâ-Veran-Nahar le reconnaissaient pour suzerain. Le pâdichâh de Samarkand était tout à fait sous sa dépendance. Si son armée n'était pas de deux cent mille hommes, il n'est pas contestable qu'elle ne fût au moins de cent mille. D'ailleurs il n'avait pour ennemis que de simples *radja,* l'Hindoustân n'étant pas alors réuni sous le sceptre d'un seul pâdichâh, et chacun des *radja* se trouvant souverain indépendant dans son propre pays. Venons-en maintenant à Sultan-Chihâb-ud-Din-Gouri. Celui-ci, il est vrai, ne possédait pas le Khoraçân, mais ce royaume appartenait à son frère aîné, Sultan-Guïâs-ud-Din-Gouri. On lit dans le *Tabakât-i-Nâciri* que, dans une expédition qu'il y fit, ce prince (Chihâb-ud-Din) mena avec lui dans l'Hindoustân cent vingt mille chevaux bardés de fer. Il n'eut affaire qu'à des *raï* et des *radja* parce que toutes les forces de ce pays n'étaient pas concentrées dans une même main. Quant à moi, lorsque j'allai à Behreh, je n'avais avec moi que quinze cents ou au plus deux mille hommes. Dans ma cinquième campagne, où je mis en déroute Sultan-Ibrahim et m'emparai de son royaume, l'armée que je commandais était la plus

Page 349.

considérable que j'eusse jamais conduite dans l'Hindoustân; et cependant les rôles ne comprenaient pas plus de douze mille hommes, y compris, outre les soldats, les gens de ma maison, les marchands et tous les valets. Quoique les principautés de Badakhchân, de Koundouz, de Kaboul et de Kandahâr dépendissent de mon autorité, bien loin d'en pouvoir tirer aucun secours de quelque importance, il me fallait subvenir à tous les besoins de plusieurs d'entre elles, qui se trouvaient dans le voisinage immédiat de l'ennemi. Toute l'étendue du Mâ-Veran-Nahar était sous la domination des khans et des sultans des Euzbegs, qui disposaient de près de cent mille soldats et étaient mes ennemis invétérés. Toute la partie de l'Hindoustân comprise entre Behreh et Bahar subissait le joug des Afgans. Leur pâdichâh, Sultan-Ibrahim, pouvait lever, rien que dans ses États, une armée de cinq cent mille hommes. Bien que plusieurs de ses émirs fussent alors en état de révolte contre lui, on évaluait ses forces à cent mille soldats, sans compter une centaine d'éléphants, soit à lui, soit à ses émirs. Ce fut dans de telles conditions que, mettant ma confiance en Dieu, je laissai sur mes derrières cent mille ennemis aussi redoutables que les Euzbegs et allai me mesurer face à face avec un pâdichâh comme Sultan-Ibrahim, qui était à la tête de troupes nombreuses et régnait sur de vastes contrées. Dieu récompensa ma confiance en ne permettant pas que j'eusse affronté en vain tant de périls. Il me

donna la victoire sur mon redoutable adversaire et soumit à mes armes le vaste empire de l'Hindoustân. Je n'ignore pas qu'un si grand triomphe n'est dû ni à ma force ni à ma puissance, mais que c'est un pur don de la générosité et de la miséricorde du Très-Haut. Ce succès si éclatant, je sais bien que je ne puis l'attribuer à mes efforts et à mon activité, mais Page 350. à la libéralité et à la grâce du Tout-Puissant.

L'Hindoustân forme un vaste empire, très-peuplé et riche en productions de toute espèce. A l'est, au sud et même à l'ouest, il est borné par le grand Océan. Au nord se trouve une chaîne de montagnes qui se relie à celle de l'Hindou-Kouch, du Kâfiristân et de Kachmir. Au nord-ouest sont situés Kaboûl, Gazna et Kandahâr. Dehli était considérée comme la capitale de tout l'Hindoustân. A partir de Sultan-Chihâb-ud-Din jusqu'à la fin de Sultan-Firouz-Châh la plus grande partie de l'Hindoustân a été sous la domination des sultans de Dehli. A l'époque où je conquis ce pays, il était divisé entre cinq pâdichâh musulmans et deux païens. Ces sept princes étaient les seuls véritablement puissants et indépendants, quoiqu'il y eût d'ailleurs dans l'intérieur des montagnes et des jungles des *raï* et des *radja*, petits et grands.

La première des puissances était celle des Afgans qui possédaient la ville capitale de Dehli et étaient maîtres de tout ce qui s'étend de Behreh à Bahar. Antérieurement à leur domination, Djounpour

appartenait à Sultan-Huceïn-Charki, dont la famille portait le nom générique de *Pourbi* (orientale). Ses ancêtres avaient rempli la charge d'échanson à la cour de Sultan-Firouz-Châh et des princes de sa race; mais, à la mort de ce sultan, ils s'étaient emparés du royaume de Djounpour. Dehli reconnaissait d'abord l'autorité de Sultan-Ala-ud-Din, descendant d'une famille de *seïds,* aux ancêtres duquel Timour-Beg victorieux en avait donné le gouvernement avant de se retirer. Plus tard, Sultan-Behloul-Loudi et son fils, Sultan-Sikender, avaient mis la main sur les deux villes capitales de Djounpour et de Dehli qu'ils avaient réunies sous une seule et même domination.

La seconde puissance était celle de Sultan-Muzaffer qui résidait à Goudjrat et était parti de ce monde quelques jours seulement avant la défaite de Sultan-Ibrahim. C'était un prince très-versé dans la connaissance de la loi et possédant la science d'un docteur. Il étudiait assidûment les *hadis* et ne se lassait pas de copier le Koran. Sa famille portait le nom générique de *Tang*, et ses ancêtres avaient été aussi échansons au service de Firouz-Châh et des sultans de sa maison. C'était seulement après la mort de ce souverain qu'ils s'étaient saisis du royaume de Goudjrat.

La troisième puissance était celle des *Behmeni* dans le Dekân, lesquels, à l'époque de ma victoire, avaient perdu toute espèce d'autorité et de pouvoir.

Tout leur royaume était entre les mains des grands begs, auxquels ils devaient s'adresser pour tout ce dont ils avaient besoin. Page 151.

La quatrième était à Maloua, autrement nommée Mendou. Elle avait pour chef Sultan-Mahmoud de la famille dite des *Khildji*. Un païen appelé Rana-Sanka avait remporté sur lui une victoire, à la suite de laquelle il avait occupé la plus grande partie de ses provinces, ce qui avait réduit cette puissance à n'être que peu de chose. Les ancêtres de ce sultan étaient également des clients de Firouz-Châh, à la mort duquel ils s'étaient saisis du pays de Maloua.

Le siége de la quatrième puissance était au Bengal, dont le roi, Nusret-Châh, avait hérité le trône de son père, qui était *seïd* et surnommé Sultan-Ala-ud-Din. Le pouvoir souverain lui avait été dévolu par droit de succession, ce qui arrive rarement au Bengal, par suite d'un usage bizarre qui y est en vigueur. Outre le trône destiné au pâdichâh, chacun des émirs, des vezirs et des dignitaires a une place déterminée. Ce trône et ces places sont sacrés aux yeux des populations du Bengal. Chaque place a tout un cortége de serviteurs dévoués, d'attachés et de subalternes qui n'appartiennent qu'à elle seule. Quand le pâdichâh veut destituer un fonctionnaire, celui qu'il installe à sa place devient par cela même le maître de tous les subalternes, serviteurs et suivants qui dépendent de cette place. Il n'y a pas jus-

qu'au trône lui-même qui ne partage cette prérogative. Quiconque trouve une occasion favorable pour tuer le pâdichâh et monter sur le trône à sa place devient lui-même pâdichâh. Les émirs, les vezirs, les soldats et toute la population agricole lui obéissent en cette qualité et reconnaissent son autorité, comme ils reconnaissaient celle de son prédécesseur. Les habitants du Bengal disent d'eux-mêmes : « Nous sommes les fidèles du trône, et quiconque s'y asseoit, nous lui obéissons et le reconnaissons pour maître. » C'était ainsi que, antérieurement au règne de Sultan-Ala-ud-Din, père de Nusret-Châh, un Abyssinien avait tué le pâdichâh, était monté sur le trône et avait été proclamé pâdichâh. Après Sultan-Ala-ud-Din, son fils lui a succédé par voie d'hérédité. Il est encore d'usage au Bengal que le pâdichâh, quel qu'il soit, ne doit pas, sous peine de se déshonorer, dépenser pour son usage les sommes amassées par ses prédécesseurs. Chaque souverain est tenu de former lui-même un nouveau trésor, ce qui est considéré dans ces pays-là comme un acte dont on peut être fier. D'après un usage également en vigueur, il
Page 352. y a des districts qui sont destinés de temps immémorial à fournir le fonds des dépenses du trésor, de l'écurie et de la maison des sultans, et dont le revenu ne doit jamais être employé à un autre usage.

Les cinq grands souverains, dont je viens de parler, étaient tous respectés, pratiquant l'islamisme,

commandant à de nombreuses armées, régnant sur de vastes contrées. Le plus puissant des princes païens sous le rapport de l'étendue de la domination et du nombre des soldats est le *radja* de Bidjnagar et Rana-Sanka qui, dans ces derniers temps, est parvenu à un si haut degré de puissance, grâce à son courage et à son sabre. Dans l'origine, il ne possédait que Tchittour; mais lors de la décadence du royaume de Mendou, il se saisit de beaucoup de districts qui en dépendaient, tels que ceux de Ranpour (Rantanpour), Sarongpour, Tchanderi. L'an 914, grâce à la faveur divine, cette place de Tchanderi qui, depuis nombre d'années, avait toujours été un repaire d'hostilités, et que défendait un des officiers les plus considérables de Rana-Sanka, nommé Meïdâni-Rao, à la tête de quatre à cinq mille païens, céda à la force de nos armes, dans l'espace d'un ou deux jours. Je fis passer tous les infidèles au fil de l'épée et convertis ce lieu de perdition en un séjour de paix et de salut, comme je le raconterai plus en détail. Il y a encore dans les parties les plus reculées de l'Hindoustân beaucoup de *raï* et de *radja*, dont les uns ont embrassé l'islamisme, tandis que les autres, protégés soit par la distance soit par la situation inaccessible de leur pays, ne se sont jamais soumis aux pâdichâh musulmans.

L'Hindoustân tient à la fois du premier, du second et du troisième climat, mais ne renferme rien du quatrième. C'est un pays tout à fait étrange et



qui, comparé aux nôtres, présente un monde entièrement nouveau. Montagnes, fleuves, jungles, plaines, paysages, contrées, animaux, végétaux, peuples, langage, pluie, vent, tout y est différent de ce qu'on voit chez nous. Les *terres chaudes* dépendant de Kaboul, quoiqu'elles offrent sous certains rapports des ressemblances avec l'Hindoustân, s'en éloignent sous certains autres. Une fois qu'on a passé le Sind, la terre, l'eau, les arbres, les pierres, les populations, les coutumes, les usages, tout appartient à l'Hindoustân. J'ai déjà parlé des montagnes qui s'élèvent au nord et au milieu desquelles on rencontre, au delà du Sind, des contrées qui dépendent de Kachemir. Quoique, à l'époque actuelle, la plupart de ces districts montagnards, tels que Pekli et Chehmeng, ne relèvent plus de Kachemir, ils faisaient autrefois partie de ses possessions. Au delà de Kachemir, les mêmes montagnes comprennent une foule de tribus
Page 353. et de districts qui se prolongent sans interruption jusqu'au Bengal ou, pour mieux dire, jusqu'au bord de l'Océan. Quelques renseignements que j'aie pris auprès des natifs de l'Hindoustân, ils n'ont pu rien m'apprendre de certain sur ces montagnards. Tout ce que j'en ai su, c'est qu'on les comprend sous le nom générique de *Kes*. A ce propos, je ferai observer que les peuples de l'Hindoustân prononcent le *chin* comme un *sin;* que la ville de Kachemir est célèbre dans ces montagnes et la seule peut-être dont on y ait jamais entendu parler; ce qui ferait

supposer qu'elle a tiré son nom de celui même des *Kes* [1].

Les produits qu'on tire de chez eux sont le musc en bourse, les crins de *bœuf marin* [2], le safran, le plomb et le cuivre. Cette chaîne de montagnes porte dans l'Inde le nom de *Saoualak-Parbat*, c'est-à-dire les *cent vingt-cinq mille montagnes*, *saoualak* signifiant « cent vingt-cinq mille » et *parbat* signifiant « montagne. » La neige ne disparaît jamais de cette région et, de même que dans quelques autres parties de l'Hindoustân, telles que Lahor, Sirhind et Sunbul, elle s'y montre toujours éblouissante de blancheur. A Kaboul, la chaîne est appelée Hindou-Kouch et se développe à l'orient de cette ville en inclinant légèrement vers le sud. Tout ce qui est au sud, par rapport à elle, dépend de l'Hindoustân. Au nord de ces montagnes et de ces peuplades inconnues qu'on désigne sous le nom de *Kes* se trouve le Tibet. De nombreux fleuves descendent de ces gorges et coulent à travers les plaines de l'Hindoustân. De la région au nord de Sirhind arrivent six cours d'eau : le Sind, le Behat, le Tchenâb, le Ravi, le Beïah et le Setledj, qui se réunissent tous en une seule masse aux environs de Moultân. Là, sous le nom de Sind qu'il a conservé, ce fleuve se dirige vers l'occident, traverse le pays

1. D'après la version persane, *kechmir* signifie *montagne des Kech*.

2. *Koutas-i-bahari*. Il est sans doute ici question d'un quadrupède qui fréquente les montagnes et auquel la couleur de son poil a fait donner le nom de *marin*.

de Tatta, puis se mêle à l'Océan. A ces six cours d'eau il faut ajouter la Djumna, le Gange, le Rahat, le Goumti, la Gogra, le Sirud, le Gunduk et beaucoup d'autres encore, tous tributaires du Gange. Celui-ci, conservant toujours son nom, coule à l'est à travers le Bengal et finit par rencontrer l'Océan. Les *Saoualak-Parbat* renferment les réservoirs de toutes ces masses d'eau. Il y a quelques rivières, telles que le Djanbal, le Baras, la Betoua, le Soun, qui sortent des montagnes de l'Hindoustân, lesquelles n'ont absolument pas de neige et sont également des affluents du Gange.

Dans l'intérieur même de l'Hindoutân, il y a aussi des montagnes. Il s'en trouve une, entre autres, qui courant du nord au midi, prend naissance dans le Page 354. territoire de Dehli à un palais de Firouz-Châh, célèbre sous le nom de *Djihân-Numaï*. Il s'élève sur une éminence rocheuse de médiocre hauteur. Plus loin, dans les environs immédiats de Dehli, commencent à se montrer çà et là, et divisés par groupes de petite dimension, des monticules pierreux, dont les proportions vont croissant lorsqu'ils atteignent le territoire de Meouat. Au delà de Meouat, la chaîne se dirige vers le pays de Biana. Les montagnes de Sikri, de Bari, de Doulpour font partie de cette chaîne. Les montagnes de Goualiar, appelé aussi Galior, quoique ne s'y reliant pas sans solution de continuité, en sont cependant des ramifications. Il y faut encore rattacher les montagnes de Rantânpour,

de Tchittour, de Mendou, de Tchanderi. Parfois, entre les différentes branches de la chaîne, il y a des intervalles de sept à huit *kurouh*. Le tout se compose d'une série de hauteurs généralement peu élevées, mais roides, pierreuses et semées de jungles. Il n'y tombe jamais de neige ; toutefois quelques-uns des cours d'eau de l'Hindoustân y prennent leur source.

La plupart des districts de l'Hindoustân sont formés de plaines. Au milieu d'un si grand nombre de villes et de provinces, il n'y a pas de canaux d'irrigation. Seules, les rivières fournissent de l'eau courante. On y rencontre aussi quelques ravins [1]. Dans plusieurs cités, où il aurait été possible de creuser des canaux et d'amener l'eau, on n'est pas parvenu à réaliser cette opération ; ce qu'il faut attribuer à plusieurs causes et, avant tout, à ce que le besoin d'eau ne se fait nullement sentir pour les cultures et les jardins. Les récoltes d'automne sont favorisées par la saison des pluies. Chose étrange ! les récoltes de printemps réussissent malgré l'absence de pluies. Les plantations sont arrosées pendant une ou deux années, soit à l'aide de roues hydrauliques, soit à l'aide de seaux ; passé ce temps, il n'est plus nécessaire de leur donner de l'eau. Il y a cependant quelques plantes qui exigent un arrosage continu. A Lahor, à Debalpour, à Sirhind et dans les cantons

1. Le mot que je traduis ainsi est *kara-sou*, littéralement « eau noire », que le persan rend par *siâh-âb*, qui n'en est que l'équivalent. M. Erskine traduit par « standing-water »

environnants on se sert pour cette opération de roues hydrauliques. On attache ensemble, de manière à ce qu'elles forment comme un anneau, deux longues cordes dont la dimension est calculée sur la profondeur du puits. Entre ces deux cordes sont liées des pièces de bois auxquelles sont fixées des jarres. Les cordes auxquelles sont assujetties les jarres s'adaptent à une roue placée au-dessus du puits. A côté de cette roue en est installée une seconde, qui est elle-même en communication avec une troisième dont l'essieu est perpendiculaire par rapport à l'autre. Lorsque le bœuf fait tourner la
Page 355. troisième roue, ses rails s'engrènent dans celles de la seconde, qui communique elle-même un mouvement de rotation à la première, celle qui porte les jarres. Une rigole est placée à l'endroit où l'eau se déverse, et la conduit dans toutes les directions. A Agra, à Tchandouar, à Biana et dans tous ces cantons on se sert de seaux pour arroser, ce qui est fatigant et malpropre. Pour cela, après avoir fixé solidement sur le bord du puits une pièce de bois, on établit une roue au milieu de la saillie qu'elle fait en forme de fourche; puis on attache un grand seau à une longue corde qu'on dispose sur cette roue, en ayant soin d'atteler un bœuf à un des bouts de la corde. Un homme est chargé de stimuler la marche du bœuf, tandis qu'un autre est occupé à vider le seau à mesure qu'il se remplit. Chaque fois que le bœuf en tirant a monté le seau à la surface de la terre et

revient sur ses pas, la corde, touchant sur cette voie souillée d'urine et de bouse, retombe toute salie dans le puits. Chaque fois qu'il faut arroser un champ, les hommes et les femmes y portent de l'eau avec des jarres et se mettent à arroser.

Dans l'Hindoustân les villes et les campagnes qui les entourent sont entièrement dénuées d'agrément; tout y est d'une uniformité désolante. Les jardins n'y sont pas entourés de murs et le pays est presque partout plat et sans accidents. La berge de plusieurs des fleuves ou des rivières est tellement rongée par les eaux à la suite des pluies de la saison d'hiver que, en tout temps, il est très-difficile de les traverser. Dans certains endroits il y a des fourrés d'arbres épineux, où les habitants du district se réfugient et vivent en état de rébellion sans payer d'impôts. Dans l'Hindoustân, à part les fleuves, il n'y a que peu d'eaux courantes. Parfois, cependant, on y rencontre des ruisseaux torrentueux. Les villes si nombreuses de ce pays et les provinces qui les entourent n'ont pour subvenir à leurs besoins journaliers que l'eau des puits ou celle qui s'amasse dans les réservoirs durant la saison des pluies. Dans ces contrées les villages et même les grandes cités disparaissent ou naissent pour ainsi dire instantanément. C'est ainsi que des villes considérables, qui ont été habitées pendant des années, survienne un danger qui force la population à fuir, sont si complétement abandonnées dans l'espace d'un seul jour,

qu'il n'en reste plus la moindre trace. De même, s'ils veulent former quelque part un établissement, ils n'ont besoin ni de creuser des canaux ni de construire des digues, puisque chez eux les cultures se font toutes à la main[1]. La population étant innombrable, il se forme bientôt un noyau qui dispose un
Page 356. réservoir ou creuse un puits. Il n'y a pas à s'occuper de bâtir des maisons ou d'élever des murs. Les broussailles et le bois abondent; on construit des cabanes[2]; et c'est ainsi que des villages ou des villes sortent tout d'un coup de terre.

Parmi les bêtes fauves particulières à l'Hindoustân, il faut citer d'abord l'éléphant, qui habite les confins de la province de Kalpi et qu'on rencontre de plus en plus à l'état sauvage, à mesure qu'on remonte vers l'est. C'est dans ces parages qu'on chasse et qu'on prend ces animaux. Il y a trente à quarante villages dépendant de Kourra et de Manikpour, dont les habitants n'ont pas d'autre occupation que de chasser l'éléphant, et qui payent l'impôt avec le produit de leur chasse. L'éléphant est un animal aux proportions énormes et à l'instinct très-délié, comprenant tout ce qu'on lui dit, exécutant tout ce

1. Le mot que je traduis ainsi est *elmi*, dérivant je pense de *el*, qui signifie « main. » Le manuscrit persan semble porter *belmi*. M. Leyden a lu *lalmi*, qu'il a traduit, j'ignore pourquoi, par « produced without irrigation. »

2. Le mot que je traduis ainsi est *tcheri*, que la version persane a reproduit tel quel et que M. Leyden a rendu par « hovel. »

qu'on lui ordonne. Son prix est proportionné à sa taille. On le vend quand il a acquis tout son développement, et il est d'autant plus cher qu'il est plus grand. J'ai entendu raconter que, dans certaines îles, il y avait des éléphants de dix aunes[1] de haut, mais je n'en ai jamais vu dans ces parages qui eussent plus de quatre à cinq aunes. Pour manger comme pour boire, cet animal se sert uniquement de sa trompe, sans laquelle il ne saurait vivre. Aux deux côtés de cette trompe et à la mâchoire supérieure il est muni de deux longues dents, grâce à la force desquelles il peut renverser des murailles ou des arbres et dont il se sert chaque jour en toute occasion. Ce sont ces dents qui sont proprement nommées *'adj* (ivoire) et elles sont en grande estime aux yeux des Indiens. L'éléphant n'a pas de poils. Cet animal est très-prisé dans l'Hindoustân, et, dans une armée, chaque division en a plusieurs qui marchent avec elle. L'éléphant est doué de plusieurs propriétés précieuses. Par exemple, il traverse sans se gêner de grandes eaux ou des torrents rapides et impétueux, en portant sur son dos de lourdes charges. Trois ou quatre éléphants traînent facilement autant d'affûts de canon que quatre à cinq cents hommes seuls pourraient en mettre en mouvement. Mais ils ont un estomac d'une si vaste capacité, qu'un seul

1. Il est bon de rappeler que le mot turk *kari*, que la version persane rend par *guez*, désigne proprement l'espace compris entre le haut de l'épaule jusqu'au bout des doigts.

en grande quantité dans les jungles de Peïchâver et de Hachnagar, aussi bien que dans celles qui s'étendent entre la province de Behreh et le Sind. Dans la plupart de mes courses dans l'Hindoustân il y eut des rhinocéros abattus dans les jungles de Peïchâver et de Hachnagar. Ils font un usage redoutable de leur corne, et dans ces chasses il y avait toujours bon nombre d'hommes et de chiens qui étaient frappés. Une fois, entre autres, un de ces animaux lança, d'une longueur de pique, avec sa corne, le cheval d'un page nommé Maksoud, qui depuis reçut le sobriquet de Maksoud-i-Gurg (celui qui est en butte aux attaques du rhinocéros).

Il y a encore le buffle sauvage, qui est beaucoup plus grand que le buffle domestique, et dont la corne ne se dérobe pas en arrière comme chez ce dernier. C'est un animal très-vigoureux, malfaisant et féroce. On le rencontre fréquemment dans l'Hindoustân, sur les bords de la rivière Serou (la Gogra). Le Nileh-Gav (bœuf bleuâtre) est à peu près de la taille du cheval, mais un peu plus mince que lui. Le pelage du mâle tire sur le bleu; ce qui lui a très-probablement valu le nom de Nileh-Gav. Il est armé de deux cornes assez petites. Sur la gorge il a une touffe de poils longs de plus d'un empan qui ressemble aux touffes de poils du *bœuf vert de mer*. Son sabot est de la grosseur de celui du bœuf ordinaire. Chez la femelle, le pelage rappelle celui du *bougoumral* (espèce de daim). Chez elle aussi il n'y a ni

cornes ni touffe de poils sur la gorge ; mais, comparée au mâle, elle a les allures d'un cheval dodu.

Page 358. Le *kouteh-paï* est à peu près de la même dimension que le daim blanc. Ses deux jambes de devant et ses deux cuisses sont un peu courtes, d'où lui est venu le nom de *kouteh-paï* (pied court). Ses cornes sont branchues, comme celles du cerf, quoique d'une moindre dimension, et, de même que ce dernier, il les perd chaque année. Il est assez mauvais coureur ; aussi il ne quitte pas les jungles.

Il y a encore une autre espèce d'antilope qui ressemble au *houneh*, le mâle du *djirân*[1]. Le dos est noir, le poil blanc, le bois plus long et plus compliqué dans ses ramifications que celui du *houneh*. Cet animal se nomme en hindoustâni *kalharn*, dont l'orthographe première était *kalaharn*, qui signifie « cerf noir, » dont on a fait par abréviation *kalharn*. La femelle est blanche. On se sert du *kalharn* pour prendre des antilopes. A cet effet, on assujettit à ses cornes un filet circulaire et on suspend à ses jambes de derrière une pierre plus grosse que la cheville, ce qu'on fait toujours pour l'empêcher de trop s'éloigner une fois qu'il a été pris. Ensuite, dès qu'on aperçoit une antilope sauvage, on place vis-à-vis d'elle le *kalharn* apprivoisé. L'autre s'avance aussitôt pour combattre, car cet animal a des instincts très-

1. C'est ainsi, si je ne me trompe, que doit être traduit ce passage que j'ai mal rendu dans mon *Dictionnaire turk oriental*, page 517.

belliqueux. Il s'élance donc sur-le-champ à l'attaque. Son bois s'engage dans celui de son adversaire et, dans le va-et-vient de cette lutte où chacun avance et recule à son tour, le filet fixé aux cornes de l'animal apprivoisé s'enlace dans les cornes de l'autre. Celui-ci veut-il fuir, celui-là l'en empêche, retenu lui-même, sans aucun doute, par la pierre qui pend à sa jambe. Par ce moyen on prend une grande quantité d'antilopes qui, une fois captives, sont apprivoisées à leur tour et sont dressées à cette chasse. On prend aussi plaisir chez soi à faire combattre entre elles ces antilopes apprivoisées et elles apportent beaucoup d'ardeur à ces luttes.

On trouve au pied des montagnes de l'Hindoustân une espèce de petite antilope dont la taille égale celle du faon de l'*arkargaltcheh* (espèce d'antilope) à l'âge d'un an.

Il existe encore un bœuf de très-petite espèce, de la taille des plus grands béliers de nos pays. Sa chair est extrêmement tendre.

Le singe, que les indigènes nomment *bandar*, est de grande taille. Il y en a une espèce, entre autres, qu'on transporte au dehors et que les jongleurs exercent à faire des tours. On la rencontre dans les montagnes de Dereh-i-Nour, sur les versants du Kouh-i-Sefid qui avoisinent Djer, et plus bas encore, dans tous les cantons dépendant de l'Hindoustân, mais pas plus haut. Elle a le poil jaune, la face blanche, la queue de médiocre longueur. Outre

Page 359. cette espèce, il en existe une autre qui ne se voit pas à Badjour, à Sevâd, ni dans tous ces parages. Elle est beaucoup plus grande que celle qu'on exporte dans nos contrées. Elle a la queue très-longue, le poil d'un blanc bien net, la face toute noire [1]. On la rencontre dans les montagnes et les jungles de l'Hindoustân. Elle est tout à fait inconnue dans nos pays. Une troisième espèce a le visage, le poil et tout le corps entièrement noirs [2].

Le *nioul* est un peu plus petit que la belette ; il monte aux arbres, d'où le nom de *mouch-i-khourma* (rat de datte). Sa présence est considérée comme de bon augure. Il existe une autre espèce de rat appelée *guilahri* (l'écureuil) : elle vit continuellement dans les arbres, où elle grimpe et d'où elle descend avec une agilité merveilleuse.

Parmi les oiseaux il faut citer d'abord le paon, si remarquable par l'éclat de son plumage et les grâces de sa personne qui sont hors de proportion avec le volume de son corps. Sa taille est comparable à celle

1. La version persane ajoute que cette espèce se nomme *langour*, ce qui nous permet d'y reconnaître le baboin.

2. La version persane et la traduction anglaise ajoutent les détails suivants qui manquent dans le texte imprimé : « On l'apporte de quelques-unes des îles situées dans l'Océan. Il en existe encore une autre espèce qui vient également de certaines îles, et dont la couleur tire sur le jaune et le bleu, comme la peau d'une figue. La tête présente un large développement et la taille atteint des proportions qui dépassent celles des autres singes. Les individus de cette espèce sont féroces et disposés à mordre. *Porro hoc miratu dignum quod membrum eorum sit semper rigidum, nunquam demissum.*

de la grue qu'elle n'égale cependant pas. Sur la tête du mâle et de la femelle est un bouquet de vingt à trente plumes, dont la hauteur est de deux à trois doigts. La femelle n'a du reste ni parure ni richesse de couleurs. La tête du mâle est ornée d'un collier couleur d'iris. Son cou brille d'une teinte d'azur. Au-dessous du cou le dos offre un mélange éclatant de jaune, de vert, d'azur et de violet, sans compter qu'il est parsemé de petites fleurs. Au-dessous du dos de grandes fleurs enrichies des mêmes nuances s'épanouissent à l'extrémité de la queue. Celle-ci, chez certains paons, n'atteint pas moins d'une brasse de longueur. Au-dessus des plumes qui portent les fleurs il y a une queue assez courte semblable à celle des autres oiseaux. Cette queue ordinaire et les plumes qui en garnissent les côtés sont rouges. Le paon se trouve à Sevâd, à Badjour et dans les latitudes inférieures, mais jamais au-dessus comme à Kouner et à Lemganât. Moins bien constitué pour le vol que le faisan lui-même, il ne peut pas fournir plus d'une ou deux portées de suite. Son inaptitude au vol fait qu'il fréquente de préférence les terrains montueux et les jungles, ce qui a lieu de surprendre pour ces dernières où le chacal se rencontre en grande quantité. Que n'a-t-il pas à craindre d'un tel ennemi, lui qui traîne d'une jungle à l'autre sa queue longue d'une brasse? Les indigènes nomment le paon *mor*. Sa chair est licite d'après le rite d'Abou-Henifeh. Elle n'est pas dépourvue de saveur et rappelle

Page 360. celle du francolin; mais comme celle du chameau elle a quelque chose de naturellement repoussant.

Le perroquet se trouve également à Badjour et dans les pays situés au-dessous. L'été, lors de la saison des mûres, on le rencontre à Nengnahâr et à Lemganât, mais jamais dans les autres saisons. Il y en a plusieurs espèces. Le plumage est généralement d'une teinte moirée. Une des espèces les plus connues est celle qui s'exporte dans nos pays et qu'on dresse à parler. Il en existe une autre plus petite que celle-ci et à laquelle on apprend aussi à prononcer des mots. On la désigne par l'épithète de *djengueli* (silvestre). Elle est si multipliée à Badjour, à Sevâd et dans tous ces parages, qu'on y en rencontre des volées de cinq à six mille individus. Cette seconde espèce ne diffère de la première que par la taille, la couleur pour les deux étant exactement la même. Il y en a une troisième plus petite encore que la *djengueli*. Elle a la tête entièrement rouge, ainsi que le dessus des ailes. Le bout de la queue, sur une largeur de deux doigts, est tout blanc[1]. Quelques individus ont la tête couleur d'iris. Cette espèce n'est pas susceptible d'apprendre à parler. Elle est connue sous le nom de *perroquet de Kachmir*. Il y a une quatrième espèce, très-petite comme la *djengueli*. Elle a le bec noir, un large collier de la même

1. Au lieu de *irak* que porte le texte imprimé et qui ne présente pas de sens satisfaisant, je lis *apak*, d'après l'indication de la version persane.

nuance sur le cou, le dessus des ailes rouge. Elle apprend très-bien à parler. Je m'étais toujours figuré que le perroquet et le *chârak*, quelque chose qu'on leur enseigne, ne peuvent jamais exprimer une pensée qui soit sortie de leur tête. A cette occasion, Aboul-Kâcim-Djelâïr, l'un de mes courtisans les plus intimes, me raconta une histoire merveilleuse. Comme on avait couvert la cage d'un perroquet de cette espèce, l'animal s'écria : « Découvrez-moi la tête; j'étouffe. » Une autre fois que les domestiques qui le portaient s'étaient assis pour reprendre haleine, il les interpellait, à la vue des passants qui circulaient, en leur disant : « Tout le monde marche et vous autres vous ne marchez pas ». Je laisse au narrateur la responsabilité de ces faits qu'il est impossible d'admettre, à moins d'avoir entendu de ses propres oreilles. Il y a encore une autre espèce de perroquet qui est rouge avec un mélange d'autres nuances. Je n'en ai pas conservé un souvenir assez précis pour en entreprendre une description très-exacte, mais je sais que son plumage est magnifique et que c'est un très-bel oiseau. Les indigènes lui apprenaient à parler. Malheureusement sa voix désagréable et aiguë imite le son que produirait un fragment de porcelaine de Chine frotté contre un plat de cuivre.

Le *chârak* (espèce de rossignol) est très-commun à Lemganât et plus bas, dans toutes les parties de l'Hindoustân. Il en existe un grand nombre d'espèces différentes. L'une, qui est si commune à Lemganât, Page 161.

a la tête noire et les ailes mêlées de blanc et de noir. Elle est un peu plus grande et plus élancée que le *tchougourdjouk* (espèce de passereau). On lui apprend à parler. Il y en a une autre espèce, dont le nom générique est *maïna* (coracias indica), et qu'on apporte du Bengal. Elle est entièrement noire et beaucoup plus grande que la première. Elle a le bec et les pattes jaunes. De chacune des oreilles se détache une peau jaune qui produit un effet très-désagréable. On dresse ces oiseaux à parler et ils y réussissent très-bien. On trouve une troisième espèce de *chârak*, plus petite que les deux autres et dont les yeux sont entourés d'un cercle rouge. Elle n'est pas susceptible d'apprendre à parler. On la désigne sous le nom de *vine-chârak*. A l'époque où je traversai le Gange sur un pont que j'y avais jeté, en poussant l'ennemi devant moi, je vis à Laknau et dans les environs une espèce de *chârak* qui avait la gorge blanche, la tête nuancée de noir et de blanc, le dos noir, et qui m'était tout à fait inconnue. Il est probable que cette espèce n'apprend pas à parler.

Le *koudjeh*, autrement appelé *boukalemoun*, présente de la tête à la queue cinq à six couleurs différentes avec des reflets moirés comme ceux du cou du pigeon. Sa taille est celle de la *kebk-i-deri* (la bartavelle?) dont il constitue probablement l'espèce particulière à l'Hindoustân. Comme la bartavelle il se plaît sur les cimes élevées et on le rencontre dans les montagnes de Nidjrav dépendant de Kaboul et

dans d'autres plus au sud, mais jamais plus au nord. Les indigènes racontent une histoire étrange sur cet oiseau. L'hiver, disent-ils, alors qu'il fréquente les régions avoisinant le pied des montagnes, si on le fait envoler par-dessus un vignoble, il ne peut plus se soutenir sur ses ailes et on le prend à la main. Sa chair est mangeable et offre une nourriture des plus succulentes.

Le *dourrâdj* (francolin) n'est pas particulier à l'Hindoustân, puisqu'on le trouve dans tout le *guermsir;* mais comme certaines de ses espèces n'existent pas en dehors de cette région, j'ai cru devoir en parler ici. Il est de la taille de la perdrix. Chez le mâle le dos est de la même couleur que le dos de la femelle du faisan. La gorge et la poitrine sont noires et parsemées d'un duvet très-blanc. Des deux côtés de chacun de ses yeux se dessine une ligne rouge. Page 362.
Quand il crie on entend les mots : « *Chir dârem chekerek* » (j'ai du lait, un peu de sucre). Il prononce *chir* comme *kirk;* quant à *chekerek* il est parfaitement articulé. Les francolins d'Ester-Abâd font entendre en criant ces paroles : « *Bat mini tout-tilar* » (ils m'ont pris vite). Dans l'Arabistân, les francolins indigènes frappent les oreilles de ces mots : « *Bich-cheker tedoumoun-ni'am* » (avec le sucre les prospérités durent toujours). La femelle a le plumage coloré comme le faisan. Le francolin se rencontre au-dessous de Nidjrav. Il en existe une espèce qu'on désigne sous le nom de *kendjek* et qui est de la taille

du francolin ordinaire. Sa voix ressemble à celle de la perdrix, si ce n'est qu'elle est plus aiguë. Le mâle et la femelle ne diffèrent que peu pour le plumage. Cet oiseau se trouve à Peïchâver, à Hachnagar et dans les contrées situées à une latitude plus méridionale, mais jamais au-dessus.

Le *palpekar* est de la taille de la bartavelle et de la dimension d'une poule domestique à laquelle il ressemble pour le plumage, sauf l'espace compris entre le haut de la tête et la poitrine qui est d'un beau rouge. Le *palpekar* se trouve dans les montagnes de l'Hindoustân.

La poule sauvage diffère de la poule domestique en ce qu'elle vole comme le faisan et qu'elle n'est pas comme celle-ci d'une couleur uniforme. On la rencontre dans les montagnes de Badjour et dans celles qui sont situées au-dessous, mais jamais audessus de Badjour.

Le *tchelsi* est de la même taille que le *palpekar*, qui est plus beau que lui pour son plumage. Il vit dans les montagnes de Badjour.

Le *cham* est de la taille de la poule domestique, et a un plumage nuancé de différentes couleurs. On le trouve également dans les montagnes de Badjour.

Quoique la caille ne soit pas un oiseau particulier à l'Hindoustân, il y en a cependant quatre ou cinq espèces qui lui sont propres. En première ligne est celle qui visite nos pays et qui est plus grande que la caille ordinaire. Il y en a une autre espèce

qui visite également nos pays, mais qui est plus petite que l'espèce commune. Ses ailes et sa queue sont d'un rouge très-prononcé. Elle vole en troupe comme le *tchir*. Il y en a une troisième espèce qui se rend aussi dans nos parages et qui est plus petite que la nôtre; son cou et sa gorge sont plus noires. Enfin il en existe une quatrième dont on ne voit que très-peu d'individus à Kaboul. C'est une très-petite caille, un peu plus grande que le *kartcha;* à Kaboul Page 363. elle est connue sous le nom de *karatau*[1].

Le *khardjel* (outarde) est de la taille du *tougderi* et c'est, à n'en juger que par les apparences, le *tougdak* de l'Hindoustân. Sa chair est des plus succulentes. Chez certains oiseaux c'est la cuisse qui est bonne, chez d'autres la poitrine, tandis que chez le *khardjel* tout est également délicieux à manger.

Le *tcherz* (otis bengalensis) est un peu plus petit que le *tougderi*. Chez le mâle le dos est le même que chez celui-ci, mais la gorge est noire. La femelle est d'une couleur uniforme. La chair du *tcherz* est très-succulente. Cet oiseau offre avec le *tougdak* une ressemblance aussi frappante que le *khardjel*.

Le *gorge-noire* de l'Hindoustân est plus petit et plus menu que celui de nos pays. La couleur noire

1. Il semble que ce mot soit une abréviation de *kara-tavouk*, « poule noire. » Toutefois le manuscrit de la version persane lit *touratau* et M. Leyden *kouratou*.

de sa gorge est moins foncée que chez ce dernier, et il a la voix plus faible.

Il y a en outre des oiseaux qui fréquentent les eaux ou le bord des eaux. De ce nombre est le *pir-i-ding* (adjudant) qui est un animal de grande taille. Chacune de ses ailes a une brasse d'étendue. La tête et le cou sont tout à fait dépourvus de plumes. De sa gorge pend une excroissance en forme de poche. Il a le dos noir et la poitrine blanche. De temps en temps on le rencontre à Kaboul. Il arriva une année qu'on y en prit un qui me fut apporté; il devint très-privé. Quand on lui jetait de la viande, il ne la manquait jamais et la saisissait au passage avec son bec. Une fois, il avala un soulier dont la semelle était garnie de gros clous, et dans une autre occasion il engloutit une poule entière avec ses ailes et ses plumes.

Le *saras* (ardea antigone), que les Turks établis dans l'Hindoustân nomment *tiveh-tourna* (le chameau-grue). Il est un peu moins gros que le précédent, mais sa taille est plus élevée. Il a la tête entièrement rouge. On l'élève dans les maisons et il s'apprivoise très-bien.

Le *ming* (ardea indica) est d'une taille approchant de celle dû *saras*, mais ne l'égalant pas. Il est beaucoup plus grand que la cigogne, avec laquelle il offre cependant beaucoup de rapports. Il a le bec plus long qu'elle et tout noir. Sa tête est couleur d'iris, son cou blanc, ses ailes mélangées de blanc et de noir.

Quand elles sont étendues les plumes se montrent blanches à leur extrémité et à leur racine et noires au milieu.

Il y a une espèce de cigogne, dont le cou est blanc, tandis que la tête et tout le reste du corps sont noirs. Elle visite nos pays et se distingue de la Page 364.
cigogne ordinaire par sa plus petite taille. Elle est connue dans l'Hindoustân sous le nom de *yek-reng* (unicolore). Il en existe encore une autre espèce qui, pour la couleur et la conformation, ressemble tout à fait à celle qui vient chez nous; mais elle est beaucoup plus petite et a le bec d'un noir très-prononcé. Enfin on trouve aussi un oiseau qui offre de l'analogie avec le héron et la cigogne; il a le bec plus gros et plus long que celui-là, mais il est plus petit de taille que celle-ci.

Le *grand buzek*[1] (le courlis royal?) est de la taille du passereau. Le dos de ses deux ailes est blanc. Il a un cri très-perçant. Il y a aussi le *buzek* blanc, dont la tête et le bec sont noirs. Ces oiseaux sont beaucoup plus gros que ceux de la même famille qui fréquentent nos pays, lesquels le cèdent pour la taille aux *buzek* de l'Hindoustân.

Parmi les canards il y en a une espèce dite *gourret-paï*, qui est plus grosse que le *souneh-bourdjin*. Le mâle et la femelle sont de la même

1. Le *buzek* ordinaire est noir et se nomme en turk de Constantinople *sou kouzgouni*.

couleur. On la rencontre constamment à Hachnagar, et parfois même à Lemganât. Sa chair est des plus succulentes. Une autre espèce appelée *chehmourg* (oiseau-roi) est un peu plus petite que l'oie. Le bec est surmonté d'une boursouflure. La poitrine est blanche et le dos noir. La chair ne manque pas de saveur.

Le *zemedj* est de la taille du *bourgout* (l'aigle noir) et a le plumage noir.

Le *sâr* (étourneau) a le dos et la queue rouges.

Le geai de l'Hindoustân est plus petit et plus frêle que celui qui fréquente nos pays. Il a un peu de blanc sur le cou.

Il y a encore un oiseau qui a de l'analogie avec la corneille, surtout celle de l'espèce dite *guekeh*. Il est connu à Lemganât sous le nom de *mourg-i-djengueli* (l'oiseau silvestre). Sa tête et sa poitrine sont noires; ses ailes et sa queue d'un rouge assez prononcé; ses yeux entièrement rouges. La difficulté qu'il a à voler fait qu'il ne quitte pas les jungles, d'où lui est venu le nom de *mourg-i-djengueli* (cuculus castaneus).

Il y a la grande chauve-souris, connue sous le nom de *tchamgadar*, et qui est de la taille du hibou. Sa tête ressemble à celle d'un jeune chien. Quand elle veut se percher sur un arbre, elle se cramponne à une branche et demeure ainsi la tête renversée, offrant le plus étrange spectacle.

Le *guekeh* (corbeau) de l'Hindoustân, appelé

mita[1], est un peu plus petit que le *guekeh* ordinaire. Celui-ci est de couleurs mélangées où domine le blanc, tandis que lui est simplement grisâtre.

Il existe un petit oiseau de la dimension du *sandoulâdj* et dont le plumage est d'un beau rouge avec un peu de noir répandu sur les ailes.

Le *guerdjeh* a de l'analogie avec l'hirondelle, mais il est bien plus grand. Son plumage est tout d'un noir franc. Page 165.

Le *koïal* (cuculus) est de la taille de la corneille, mais il a le corps bien plus mince. Il chante très-bien; c'est le rossignol de l'Hindoustân, et les indigènes en font le même cas que nous du rossignol. Il habite les jardins où la végétation est touffue.

Il y a un oiseau qui ressemble au *chakrak*. Il s'accroche aux arbres et demeure immobile. Il est de la même taille que le *chakrak*, mais par sa couleur verte il rappelle tout à fait le perroquet.

Parmi les animaux aquatiques, je citerai d'abord le *chirâbi* (lion aquatique, alligator?) qui se trouve dans les eaux rapides[2]. Il ressemble au *guils* (le crocodile). On dit qu'il peut enlever non-seulement un homme, mais même un buffle. Le *sipsâr*, autre animal du genre des crocodiles, se rencontre dans

1. Je lis ainsi avec la version persane et la traduction anglaise, au lieu de *mutâmelch* que porte le texte.

2. Le texte dit « les eaux noires. » Peut-être faut-il entendre ici, par cette expression, les lagunes formées par les débordements des fleuves.

toutes les rivières de l'Hindoustân. On m'en amena une fois un que l'on venait de prendre. Il était long de près de 4 à 5 aunes et gros comme un mouton; et cependant il en existe de plus grande dimension encore. Chez ces animaux le museau a plus d'une demi-aune de longueur. La mâchoire supérieure et la mâchoire inférieure sont garnies de rangées étroites de petites dents. Le *sipsâr* sort de l'eau pour venir s'étendre sur le bord.

Le *khoukâbi* (porc aquatique) se trouve également dans toutes les rivières de l'Hindoustân. On voit émerger tout d'un coup hors de l'eau sa tête qui ressemble au museau du *sipsâr,* tandis que son corps reste invisible; puis il plonge, et l'on n'aperçoit plus que sa queue. Il a un museau allongé et garni de plusieurs rangées de petites dents. Les autres parties de sa tête et son corps tiennent du poisson. Lorsqu'il prend ses ébats dans l'eau on croirait voir une outre. Les *khoukâbi,* qui habitent le Serou (la Gogra), bondissent au-dessus de la rivière, tout en jouant. De même que les poissons, ces animaux ne sortent jamais de l'eau.

Le *guiriâl* (le gavial?) a de très-grandes proportions. Beaucoup de mes soldats eurent occasion de le voir dans la rivière Serou. Cet animal s'attaque à l'homme. Comme nous étions campés sur le bord du Serou, une ou deux jeunes esclaves furent enlevées par ces monstres. Trois à quatre des hommes de mon camp périrent de la même manière entre

Benares et Gâzipour. Moi-même, dans ces parages, j'aperçus de loin un *guiriâl;* mais il me fut impossible de distinguer nettement tous les détails de son corps.

Le *kekeh* est un poisson, au droit des deux oreilles duquel sont deux proéminences osseuses dont la longueur est de trois doigts. Lorsqu'il est endormi[1] il les secoue et en tire un bruit étrange, d'où lui est venu probablement le nom de *kekeh*. Page 366.

La chair des poissons de l'Hindoustân est très-succulente, n'ayant d'ailleurs ni mauvaise odeur ni arête. Ces animaux sont d'une incroyable agilité. Un jour on avait tendu d'un bord à l'autre d'une rivière un filet, dont la partie supérieure dépassait le niveau de l'eau d'au moins une demi-aune; ce qui n'empêcha pas la plus grande partie des poissons de s'échapper en faisant un bond d'une aune de haut. Il existe en outre dans certaines rivières de l'Hindoustân de petits poissons qui, aussitôt qu'ils entendent un bruit un peu fort ou le retentissement des pas, bondissent au-dessus de l'eau à une hauteur d'une aune et demie.

Les grenouilles de l'Hindoustân ressemblent à celles de nos pays; seulement elles courent sur la surface de l'eau sur un espace de sept à huit aunes.

1. Le texte porte *yatkanda*. Je ne sais sur quoi se fondent la version persane et la traduction anglaise pour mettre « lorsqu'on le prend ».

Parmi les végétaux particuliers à l'Hindoustân nous citerons d'abord l'*anba* (manguier). Ce mot, que la plupart des indigènes articulent sans faire sentir les voyelles, étant difficile à bien prononcer, quelques-uns le remplacent par celui de *Nagzek*, et c'est ainsi que Khodja-Khosrev a dit :

« O notre *nagzek*, toi qui embellis nos jardins, toi le plus beau des fruits de l'Hindoustân ! »

Quand ce fruit réussit, il est délicieux. Il est presque toujours mangeable, mais il n'est que rarement très-bon. On le cueille généralement avant la maturité pour le laisser mûrir à la maison. Lorsqu'il est encore dans toute sa crudité et dur au toucher, on en fait un excellent plat. Étant entièrement vert, on en tire des confitures qui ne manquent pas de mérite. En réalité, c'est le meilleur fruit de l'Hindoustân. L'arbre qui le porte devient très-grand. Quelques personnes m'avaient vanté la mangue comme l'emportant sur tous les fruits, le melon seul excepté ; mais je ne trouvai pas que cet éloge fût justifié. Elle a de l'analogie avec la pêche dite *kârdi*. Elle mûrit avant la saison des pluies. Il y a deux manières de la manger : ou bien on la presse pour la réduire à l'état de chair de melon, puis on la pèle et on en exprime le jus qu'on avale ; ou bien on la pèle comme on le ferait d'une pêche *kârdi* et on la mange. Les feuilles du manguier ont quelque ressemblance avec celles du pêcher. Le tronc est laid

et difforme. Au Bengal et dans le Gudjerat la mangue est de très-bonne qualité.

Le *kela* (bananier), que les Arabes appellent *mouz*, est un arbre d'une médiocre élévation, ou pour mieux dire, ce n'est pas un arbre, mais un végétal Page 3
qui tient le milieu entre une plante et un arbre. Ses feuilles ressemblent à celles de l'*amân-kara,* avec cette différence, toutefois, qu'elles ont une longueur de deux aunes et une largeur de près d'une aune [1]. Du milieu de la plante sort une tige, qui en est comme le cœur, et sur laquelle se montrent des œillets dont le principal joue le rôle du cœur. Chacune des pétales de cet œillet s'étant développée, on voit surgir de leur base une rangée de six à sept fleurs qui formera le régime de bananes. A mesure que la tige mère s'allonge, les pétales de l'œillet s'entr'ouvrent et les fleurs du régime commencent à apparaître. Chaque pied de bananier ne produit de fruits qu'une seule fois. La banane est un fruit très-agréable, d'abord en ce qu'elle se pèle facilement, et ensuite en ce qu'elle ne renferme ni pepins ni noyau. Elle est un peu plus allongée et plus mince que l'aubergine. Elle n'a pas une saveur très-douce, sauf celles du Bengal qui possèdent cet avantage au plus haut degré. Le bananier charme par son bel aspect; ses

1. Je rappelle que le mot *kari*, que je traduis par « aune », signifie proprement l'espace compris entre la naissance du bras et l'extrémité du medium.

feuilles si larges et d'un vert splendide font un effet superbe.

L'*enbli* (tamarindus indica) est l'arbre qui porte la datte indienne. Ses feuilles menues, ressemblent à celles du muscadier, mais elles sont encore plus petites. C'est un arbre qui a très-bonne mine, qui offre un épais ombrage et qui atteint un grand développement. On en rencontre de nombreux sujets à l'état sauvage.

Le *mahoua*, autrement dit *gul-tchikan* (bassia latifolia), est aussi un arbre qui prend un grand développement. C'est avec son bois que sont établies la plupart des constructions des indigènes. On extrait une liqueur enivrante de sa fleur. Celle-ci, une fois desséchée comme le raisin, se mange et fournit de l'*arak*. Dans cet état elle rappelle tout à fait le *kichmich* (espèce de raisin) et possède un goût désagréable; au contraire, quand elle est fraîche, elle n'est vraiment pas mauvaise. On trouve aussi le *mahoua* à l'état sauvage. Son fruit est dénué de saveur et renferme une grosse amande revêtue d'une coque mince. On retire de l'huile de l'amande.

Le *karna* (mimusops hexandra), quoique ne prenant pas un développement excessif, n'est cependant pas un petit arbre. Son fruit d'une couleur jaunâtre est plus menu que le jujube. Le goût rappelle assez bien celui du raisin. Quoiqu'il soit d'une digestion un peu difficile, on ne peut pas dire qu'il soit mau-

vais, et il est très-mangeable. La coque qui recouvre l'amande est mince. Page 368.

Le *djamen* (eugenia jambolana) a des feuilles qui ressemblent à celles du saule, quoiqu'elles soient plus arrondies et plus vertes. Cet arbre a assez belle apparence. Son fruit a de l'analogie avec le raisin noir, mais il est plus aigre et, somme toute, ne vaut pas grand'chose.

Le *kamrakh* (averrhoa carambola) est un fruit à cinq côtes, de la grosseur de la pêche et d'une longueur de quatre doigts. Il jaunit en mûrissant et n'a pas de noyau. Lorsqu'on le cueille encore vert, il offre beaucoup d'amertume. Arrivé à point, au contraire, il a une saveur aigre-douce qui n'est pas dépourvue de charme.

Le *kadhil* est un fruit aussi désagréable d'aspect que de goût. Il ressemble exactement à un ventre de mouton dont l'intérieur serait mis à nu. Il a une saveur douceâtre qui cause une sensation pénible à la langue. Il a des grains qui ressemblent à des noisettes. Quoiqu'il ait beaucoup d'analogie avec la datte, ses grains ne sont pas allongés comme les noyaux de celle-ci et ont une chair plus molle qu'elle n'en a elle-même. Ce fruit est tellement visqueux, que plusieurs personnes n'en mangeaient qu'après s'être frotté d'huile les mains et la bouche. Il pousse non-seulement sur les branches de l'arbre, mais encore sur le tronc, où il fait l'effet de bourses qu'on y aurait suspendues.

Le *badhil* est à peu près de la grosseur d'un coing et n'est pas mauvais. S'il est aigre et peu savoureux quand il est vert, il n'est certainement pas à dédaigner dans sa maturité. Il s'amollit alors et se laisse peler entièrement à la main et manger. Sa saveur, doucement acidulée, rappelle alors beaucoup celle du coing quand il est pelé.

Le *ber* (zizyphus jujuba), appelé en persan *kenâr*, se divise en plusieurs espèces. Il est un peu plus gros que la prune dite *aloutcha*. Il en existe une espèce qui est de la grosseur du raisin *huceïni ;* elle est rarement bonne. J'en aî vu une à Mandanir qui était excellente. L'arbre qui la porte perd ses feuilles, alors que le soleil est dans le signe du Taureau et des Gémeaux; il les reprend de nouveau et se couvre de verdure lorsque vient le tour du Cancer et du Lion, au plus fort de la saison des pluies; le fruit entre en maturité à l'époque du Verseau et des Poissons.

Le *karonda* (carissa carandas) pousse par rejets comme le *djekeh* de nos pays, à la différence toutefois que celui-ci se trouve dans les montagnes et celui-là dans les plaines. Le fruit ne manque pas de saveur et rappelle le *mirmendjân*, mais il est plus doux et
Page 369. moins juteux. On en fait une espèce de friture très-savoureuse qui ressemble beaucoup à la rhubarbe (rivâdj) frite.

Le *paniala* (flaucortia catafracta) est plus gros que la prune et ressemble à un furoncle rouge. Il a

un goût aigrelet qui n'est pas désagréable. L'arbre qui le porte est plus grand que le grenadier aux feuilles duquel ses feuilles ressemblent.

Le *guler* (ficus guleria) porte un fruit semblable à la figue qui sort du tronc de l'arbre. Il n'a, du reste, aucune espèce de saveur.

L'*amla* est à cinq côtes et ressemble à la gousse du coton. C'est un fruit dépourvu de saveur, dont on fait des confitures qui ne sont pas mauvaises. Il est très-sain. L'arbre qui le porte a tout à fait belle apparence et est couvert d'un feuillage des plus menus.

Le *djerountchi* est porté par un arbre qui croît dans les montagnes. Il se trouva une fois dans mon jardin trois ou quatre boules; en les examinant je reconnus qu'elles ressemblaient beaucoup à des fruits. L'amande n'en est pas mauvaise; elle tient à la fois de la noix et de l'amande proprement dite. Plus petite que celle de la pistache, elle est de forme arrondie. On l'emploie dans les gelées et dans les plats doux.

La datte n'est pas un fruit particulier à l'Hindoustân, mais comme on ne la trouve pas dans nos pays, j'ai cru devoir en parler ici. Le dattier existe à Lemgân. Les branches de cet arbre forment un faisceau à son sommet. Les feuilles sortent des deux côtés de chaque branche qu'elles garnissent du pied à la tête. Le tronc est rugueux et d'un vilain aspect. Les fruits se présentent sous la forme d'une grappe de raisin qu'ils dépassent de beaucoup en dimension.

On dit que, bien qu'il appartienne au règne végétal, le dattier offre deux particularités qui sont propres au règne animal : l'une, qu'il se dessèche si on lui coupe la tête, absolument comme l'animal chez lequel la vie s'éteint lorsqu'on le décapite ; l'autre, que de même que la femelle reste stérile si elle ne s'accouple avec le mâle, le dattier femelle ne produit pas de bon fruit si on ne le met pas en communication avec une branche tirée du mâle. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans cette assertion. Quant à la tête du dattier, dont j'ai parlé, c'est elle qui renferme ce qu'on appelle le *fromage de datte*. C'est une substance blanche comme du fromage, qui suinte de la place même où poussent les branches et les feuilles, lesquelles en tirent leur origine. A mesure que les branches et les feuilles se développent, celles-ci
Page 370. prennent une teinte de plus en plus verte. Cette matière blanche, dite *fromage de datte*, est tout à fait ragoûtante et n'est pas mauvaise, car elle offre beaucoup d'analogie avec l'amande de la noix. On pratique une entaille à l'endroit d'où sort le fromage et on y adapte une feuille de dattier et un vase de terre. Le tout est disposé de manière que la liqueur qui s'échappe de l'entaille coule sur la feuille de dattier, laquelle est en communication directe avec l'orifice du vase de terre fixé à l'arbre. Le produit de l'exsudation s'accumule dans ce vase sans qu'il s'en perde rien. Bue tout de suite, cette liqueur est assez douce; au bout de quatre jours, elle a acquis des propriétés

enivrantes, du moins à ce qu'on prétend. Une fois je m'étais mis en route pour visiter Bari et j'étais en train de parcourir les villages situés sur le bord du fleuve Tchanbal. Mon chemin me conduisit à un vallon où on s'occupait à recueillir cette espèce de vin de dattes. J'en bus une grande quantité pour voir quel en serait l'effet sur ma tête; il fut nul. Peut-être aurait-il fallu en absorber bien plus encore.

Le *nârguil* (cocotier), dont les Arabes ont fait *nârdjil*, est connu des indigènes sous le nom de *nâlir* par suite d'une faute devenue d'un usage général. Le fruit de cet arbre est ce qu'on appelle la *noix indienne*, dont on fait des cuillers noires. Les plus grandes servent même de caisse au *guetchek* (espèce de guitare). L'arbre qui les porte est tout à fait le même que le dattier, si ce n'est que les branches du premier sont bien plus chargées de feuilles et que ses feuilles sont d'un vert plus éclatant. De même que la noix est revêtue extérieurement d'une enveloppe noirâtre, la noix de coco a aussi une enveloppe extérieure noirâtre, laquelle a cela de particulier, qu'elle est formée d'une substance fibreuse dont on se sert pour fabriquer les cordages des transports et des embarcations qui naviguent sur la mer. C'est également avec les fils du coco qu'on coud entre elles les planches des bateaux. Lorsqu'on a ôté l'enveloppe qui recouvre la noix, on trouve à l'une des extrémités de celle-ci trois cavités de forme triangulaire dont deux sont très-dures, tandis que

l'autre se laisse percer à peu de frais. L'intérieur du coco renferme un liquide qui ne s'est pas encore figé sous forme d'amande, et qu'on boit à l'aide de l'ouverture pratiquée dans cette cavité. Le goût n'en est pas mauvais. On dirait que c'est le *fromage de datte* délayé.

Le *tar* (palmier) porte également toutes ses
Page 371. branches à son sommet. On attache à son tronc, comme on le fait à celui du dattier, un vase de terre dans lequel on recueille un liquide que l'on boit et qui est connu sous le nom de *tari*. Il possède des qualités enivrantes supérieures à celle du vin de datte. Les branches du *tar* sont entièrement dépourvues de feuilles jusqu'à une aune et demie de leur naissance. Plus haut, c'est-à-dire au bout de la branche, on voit s'épanouir d'un seul et même point trente à quarante feuilles qui se déploient comme des mains effilées dont la longueur est de près d'une aune. C'est un usage très-répandu dans l'Inde que d'écrire sur ces feuilles comme sur un livre. Les indigènes ne portent point d'anneaux à leurs oreilles; ils y suppléent par des ornements en feuilles de palmier qui sont fabriqués et vendus dans les bazars à cet effet. Le tronc du *tar* est plus beau et plus lisse que celui du dattier.

Les oranges et les limons sont des fruits bien connus. Les premières abondent à Lemganât, à Badjour et à Sevâd, et elles y sont d'excellente qualité. Les oranges de Lemganât sont petites, pourvues de nombril, très-douces, très-fines, très-juteuses; elles

n'ont aucun rapport avec celles qu'on cueille dans les contrées adjacentes au Khoraçân, et sont tellement délicates que, dans le voyage de Lemganât à Kaboul, sur une distance de treize à quatorze *igadj*, une partie de celles qu'on transporte est endommagée. Il n'en est pas de même des oranges d'Ester-Abâd, lorsqu'on leur fait faire le voyage de Samarkand, qui en est éloignée de deux cent quatre-vingts *igadj*; l'épaisseur de leur peau et la sécheresse de leur chair les préservent de toute atteinte. Les oranges de Badjour sont aussi grosses que des coings et très-juteuses, mais ce sont les plus aigres de toutes. Khodja-Kelân m'a raconté qu'il cueillit une fois à Badjour sur un oranger de cette espèce sept mille oranges bien comptées. Il m'était venu à l'esprit que le mot *nârindj* était une forme arabisée; l'expérience a vérifié la justesse de cette conjecture, puisque les gens de Sevâd et de Badjour prononcent toujours *nâring*. Le limon se trouve en grande quantité; sa grosseur est celle d'un œuf de poule, dont il a du reste la conformation. Avec les fibres de ce fruit on obtient une décoction qui est un puissant antidote contre le poison.

Un fruit qui a beaucoup de ressemblance avec l'orange, c'est le *turundj* (bigarrade) qu'on nomme *bâling* à Badjour et à Sevâd. De là vient le nom de *murebba-bâling* donné aux confitures faites avec sa peau. Dans l'Hindoustân le *turundj* est appelé *badjour*. On en distingue deux espèces : l'une, dou- Page 372.

ceâtre, insipide, portant au cœur ne vaut rien, même dans les sucreries; la peau seule sert à faire des conserves. Les *turundj* de Lemganât ont cette douceur écœurante. Ceux de Badjour et de l'Hindoustân possèdent une saveur aigrelette des plus agréables, et on en fait d'excellents sorbets. La grosseur du *turundj* est à peu près celle du melon dit *khosrevi*. Sa peau est rugueuse et inégale. L'extrémité du fruit est mince et se termine en saillie. Sa couleur est plus jaune que celle de l'orange. L'arbre qui le porte n'a pas un gros tronc; il s'épanouit en plusieurs rejets de dimension médiocre. Les feuilles sont plus grandes que celles de l'oranger.

Au nombre des fruits qui ressemblent à l'orange, il faut encore citer le *sengtara*[1] dont la couleur et la forme rappellent le *turundj*, mais qui, au contraire de celui-ci, a la peau lisse et unie, et ne l'égale pas tout à fait pour la grosseur. L'arbre qui le porte est de grande taille, à peu près comme l'abricotier, et ses feuilles ont la plus grande analogie avec celle de l'oranger. Ce fruit possède une saveur aigrelette très-agréable, et on en fait des sorbets aussi bons au goût que sains. Il est stomachique comme le limon et nullement débilitant comme l'orange.

A cette même catégorie de fruits appartient aussi le *grand limon*, connu dans l'Hindoustân sous le

1. Dans son dictionnaire hindoustâni, M. Shakespear pense que ce mot est peut-être dérivé du nom de la ville de Cintra en Portugal.

nom de *kil-kil-limou*. Il a à peu près les proportions d'un œuf d'oie, si ce n'est que ses deux extrémités ne vont pas en se rétrécissant comme chez celui-ci. Sa peau est lisse comme celle du *sengtara*. Il est extrêmement juteux.

Le *djanbhiri* rappelle l'orange dont il a les proportions, mais dont il diffère par un jaune qui est d'une tout autre nuance. Il a le même parfum qu'elle et est doué également de cette saveur aigrelette si agréable.

Le *sadafal*, qui, lui aussi, ressemble à l'orange, a la forme d'une poire et est de la même couleur que le coing. Il est doux au goût, mais nullement écœurant comme l'orange douceâtre.

A la même catégorie de fruits appartiennent encore l'*amroudpel*, le *karna* qui est de la grosseur du *kil-kil-limou*, avec un goût aigrelet et l'*amlbid* que je n'ai eu occasion de voir que depuis trois ans. On prétend que lorsqu'on enfonce dans sa chair une aiguille, celle-ci se fond, soit sous l'action de l'acidité de ce fruit, soit par suite d'une propriété inhérente à sa nature. Il a une saveur aigrelette comme l'orange et le limon.

On trouve dans l'Hindoustân de très-belles fleurs. Page 171.
Je citerai d'abord le *djaçoun* appelé aussi *gurhil*. Elle n'est pas portée par une herbe, mais par une plante arborescente qui tient du rosier, et s'élève un peu plus haut que lui. Le feuillage est d'un vert plus franc que celui du grenadier. La fleur est à

peu près de la largeur de la rose rouge, mais il y a cette différence que, dans celle-ci, la fleur succède immédiatement au bouton ; tandis que dans le *djaçoun*, une fois que la fleur est épanouie, il sort du calice même, au milieu des pétales, une pousse mince qui s'allonge en forme de tige de la longueur d'une main, et dont les pétales s'épanouissent à leur tour. Le tout forme une fleur semblable à un cœur et qui ne laisse pas que d'être très-extraordinaire. Par ses belles couleurs elle produit un effet superbe sur l'arbuste qui la porte. Elle n'a pas de durée et se fane dans l'espace d'un jour. C'est principalement pendant les quatre mois de la saison des pluies que cette fleur est dans tout son éclat et se rencontre en grande quantité, car il est probable qu'elle fleurit la plus grande partie de l'année. Mais avec cette grande multiplicité elle est dépourvue de parfum.

Le *kaner* (nerium odorum), dont il existe une variété blanche, ressemble à la fleur du pêcher, ayant comme elle cinq pétales. Le *kaner* rouge rappelle celle-là par sa nuance, si ce n'est que chez lui les fleurs s'épanouissent par bouquets de quatorze ou quinze à la fois, qui de loin semblent n'en former qu'une seule de large dimension. Quant à l'arbuste lui-même, il est plus grand que le rosier. Le *kaner* rouge dégage un parfum léger, mais qui est très-agréable. Quoiqu'il se montre dans tout son éclat durant la saison des pluies, on le trouve en outre presque toute l'année.

Le *keora* (pandanus odoratissimus) est doué d'un parfum des plus agréables. Tandis qu'on peut reprocher au musc d'être susceptible de se dessécher, on pourrait donner au *keora* le surnom de *musc frais* à cause de son odeur exquise. Il a une forme des plus étranges, puisque sa fleur n'atteint pas un développement de moins d'un empan et demi à deux empans. Il a de longues feuilles semblables à celles du *guirev* (sorte de roseau) et est garni d'épines. Lorsqu'il est *tassé* comme le bouton de rose, les feuilles extérieures sont très-vertes et hérissées d'épines, tandis que les feuilles intérieures sont molles et blanchâtres. Au milieu de celles-ci on voit surgir comme le cœur de la fleur, d'où s'échappe un parfum des plus fins. Cet arbuste ressemble à la pousse d'un roseau mâle qui est récemment sortie de terre et dont la tige principale ne s'est pas encore montrée; mais il a de très-larges feuilles et un tronc épineux, tout à fait mal conformé, autour duquel les Page 374.
racines se laissent voir à découvert.

Le jasmin blanc (jasminum grandiflorum) est appelé *tchanbali* par les indigènes. Il est plus grand que les jasmins de nos pays et son odeur est plus pénétrante.

Tandis qu'il y a quatre saisons bien distinctes dans nos contrées, on n'en reconnaît que trois dans l'Hindoustân : l'été, quatre mois; la saison des pluies, quatre mois; l'hiver, quatre mois. La nouvelle lune, qui paraît au commencement des mois,

marque l'arrivée de chacun d'eux. Tous les trois ans on ajoute un mois supplémentaire aux quatre mois de la saison des pluies. Au bout des trois années suivantes, on en ajoute un aux mois de l'hiver et, trois années plus tard, on fait la même chose pour les mois d'été. C'est ainsi qu'ils forment leur année intercalaire. Les mois de Tchitar, Baïsak, Djecht, Açad sont les mois d'été correspondant aux Poissons, au Bélier, au Taureau et aux Gémeaux. Saouan, Badouan, Kuvvar, Katik sont les mois de la saison des pluies correspondant au Cancer, au Lion, à l'Épi ou la Vierge et à la Balance. Aghan, Pous, Mâh, Pakoun sont les mois d'hiver correspondant au Scorpion, au Sagittaire, au Capricorne et au Verseau. Les habitants de l'Hindoustân, non contents de partager les saisons en périodes de quatre mois chacune, établissent encore dans chaque saison une subdivision de deux mois pendant lesquels la chaleur, les pluies et le froid sont à leur apogée. Parmi les mois d'été, les deux derniers, c'est-à-dire Djecht et Açad, sont par excellence les deux mois de chaleur. Parmi les mois de la saison des pluies, les deux premiers, c'est-à-dire Saouan et Badouan, représentent l'époque où les pluies sont dans toute leur intensité. Parmi les mois d'hiver, les deux du milieu, c'est-à-dire Pous et Mâh, constituent la période où le froid atteint son plus haut degré. D'après ce calcul, l'année se partage en six saisons.

Voici les noms qu'ils donnent aux jours : samedi

se nomme sanitcher; dimanche, etouar; lundi, sonouar; mardi, manguelouar; mercredi, boudhouar; jeudi, brispatouar; vendredi, soukrouar.

De même que dans nos pays, la nuit et le jour forment un total de vingt-quatre parties; chacune desquelles constitue l'heure, qui se divise elle-même en soixante fractions ou minutes. La nuit et le jour réunis font donc un total de mille quatre cent quarante minutes. La durée d'une minute est d'environ six *fâtihah* avec le *bismillah*, d'où il suit qu'une nuit et un jour représentent le temps nécessaire à la récitation de huit mille six cent quarante *fâtihah* avec le *bismillah*. Les Indiens partagent aussi la nuit et le jour en soixante fractions dont chacune est appelée *gheri*. La nuit et le jour sont encore divisés chacun Page 375.
en quatre parties égales dites *pahar* qui correspondent aux *pâs* des Persans. Les mots *pâs* « veille » et *pâsbân* « veilleur » ne m'étaient pas inconnus dans nos pays, mais on ne leur y attribue pas le sens spécial qu'ils ont ici. Il faut savoir que dans toutes les villes importantes de l'Hindoustân il y a des agents appelés *gheriali*. Ceux-ci ont un large appareil d'airain, de la dimension d'un plateau et de l'épaisseur de deux doigts : c'est ce qu'on nomme le *gherial*. Il est suspendu dans un endroit élevé. De plus ils sont munis d'un bassin en forme d'horloge, foré à sa base et se remplissant une fois par *gheri*. Les *gheriali*, qui se succèdent les uns aux autres, placent le bassin sur l'eau et attendent. Si, par exemple, ils ont exé-

cuté cette opération au lever du soleil, ils ne voient pas plus tôt le bassin rempli qu'ils frappent un coup avec un maillet sur le *gherial*. Lorsque le bassin se remplit pour la seconde fois, ils frappent deux coups. Pour annoncer qu'un *pahar* est écoulé, on bat le *gherial* à coups redoublés. S'agit-il d'indiquer que le premier *pahar* de la journée est terminé, on frappe d'abord plusieurs coups rapides, puis on fait une pause à la suite de laquelle on frappe un seul coup. Au bout du second *pahar*, on frappe également plusieurs coups rapides suivis de deux coups. On en frappe trois à la fin du troisième *pahar* et quatre après le quatrième. Lorsque les quatre *pahar* de la journée sont entièrement finis, on commence à compter ceux de la nuit qui se marquent de la même manière. Primitivement on se bornait à battre sur le *gherial* l'indication des *pahar*, soit de la nuit, soit du jour; mais ceux qui s'éveillaient au milieu de la nuit, entendant battre trois ou quatre *gheri*, ignoraient absolument si on était dans le second *pahar* ou dans le troisième. Je prescrivis donc que la nuit, et toutes les fois que le temps serait couvert, on battrait d'abord le *gheri* et que tout de suite après on marquerait le pahar. Si, par exemple, on frappait trois *gheri* du premier *pahar* de la nuit, on devait faire une pause, puis battre un coup pour indiquer le *pahar;* ce qui ferait savoir que les trois *gheri* qui venaient d'être battus appartenaient au premier *pahar*. Si on battait quatre *gheri* du troisième *pahar*

de la nuit, on devait faire une pause et frapper ensuite trois coups indicateurs du *pahar*, ce qui montrait clairement que les quatre *gheri* faisaient partie du troisième *pahar*. Cette méthode avait cela d'excellent, qu'à quelque heure qu'on s'éveillât dans la nuit, aussitôt qu'on entendait le son du *gherial*, on savait à quel *gheri* on en était de tel ou tel *pahar*. Chaque *gheri* est divisé en soixante parties appelées *pal*, d'où il suit qu'une nuit et un jour renferment trois mille six cents *pal*. Le *pal* étant défini l'espace de temps nécessaire pour fermer et ouvrir l'œil soixante fois, il en résulte qu'une nuit et un jour comportent deux cent seize mille clignements d'œil. Vérification faite par moi-même, j'ai constaté qu'un *pal* comporte à peu près huit *koul-houvallah* et *bismillah*; une nuit et un jour forment donc l'espace de temps nécessaire pour réciter vingt-huit mille huit cents *koul-houvallah* et *bismillah*. Page 376.

Les habitants de l'Hindoustân ont un système de poids très-exact et très-ingénieux, d'après lequel huit *rati* font un *macha*; quatre *macha* un *tank* qui vaut par conséquent trente-deux *rati*; cinq *macha* un *miskâl*, soit quarante *rati*; douze *macha* un *tola*, soit quatre-vingt-seize *rati*; quatorze *tola* un *ser*. Partout il est reconnu que quarante *ser* font un *batman* ou *mani* et que cent *mani* font un *minaça* [1]. On

1. La version persane, suivie par la traduction anglaise, porte : « quarante *ser* font un *man*; douze *man* un *mani*; cent *mani* un *minaça*. »

se sert du *tank* pour les pierres précieuses et les perles.

Ces peuples ont aussi un excellent système numéral d'après lequel un *lak* représente la somme de cent mille; cent *lak* valent un *kror;* cent *kror* un *arb;* cent *arb* un *karb;* cent *karb* un *nil;* cent *nil* un *padam;* cent *padam* un *sang*. Les grandes quantités exprimées par ces nombres indiquent suffisamment l'existence de richesses considérables dans l'Hindoustân.

La plus grande partie de la population indigène est adonnée à l'idolâtrie; c'est ce qu'on appelle les Hindous qui, presque tous, croient à la métempsycose. Les ouvriers, les gens à gages et les hommes d'affaires, sans exception, sont des Hindous. Dans nos pays les divisions par tribus n'existent que parmi les nomades; tandis qu'ici les populations qui habitent les campagnes ou les villages sont toutes partagées en différentes castes. Les artisans exercent leur profession de père en fils et se la transmettent par succession.

Page 377. Quoique l'Hindoustân soit un pays naturellement plein de charme, ses habitants sont dépourvus de grâce, et on ne trouve dans le commerce avec eux ni agréments, ni liant, ni relations suivies. Sans capacité, sans intelligence, sans sociabilité, ils ne connaissent pas la générosité et les sentiments virils. Dans leurs conceptions, comme dans leurs œuvres, ils manquent de méthode, de tenue, de règles, de

principes. Ils ne possèdent ni bons chevaux, ni viandes succulentes, ni raisins, ni melons, ni fruits savoureux. Ici, point de glace, point d'eau fraîche. Dans les marchés on ne peut se procurer ni mets recherchés ni pain de bonne qualité. Bains, bougies, torches, medreceh, chandeliers, rien de tout cela n'y est connu. Voici comment on remplace l'éclairage des bougies et des torches. Il y a une corporation nombreuse et sale dite des *deoti*. Ceux-ci tiennent dans leur main gauche un petit trépied. A l'extrémité supérieure d'un de ses pieds ils fixent à la branche de l'appareil une pièce de fer à laquelle ils attachent une mèche épaisse de la grosseur du pouce. Dans leur main droite est une gourde dans laquelle ils pratiquent une étroite ouverture destinée à laisser couler l'huile en un mince filet. Chaque fois que la mèche a besoin d'huile, c'est à l'aide de cette gourde qu'ils lui en mettent. Les grands personnages de l'Hindoustân ont jusqu'à cent et même deux cents de ces *deoti* qu'ils emploient en guise de bougies et de torches. Les pâdichâhs ou les begs ont-ils à faire la nuit quelque chose qui exige de la lumière, ces sales *deoti* apportent leurs lampes, qu'ils tiennent là, en restant immobiles.

A part les fleuves et les ruisseaux qui coulent dans les ravins et dans les fonds, ils n'ont, soit dans leurs jardins, soit dans leurs palais, aucune espèce d'eau courante. Leurs constructions manquent de charme, d'air, de régularité et d'élégance. Les cam-

pagnards et les gens de basse condition vont généralement nus. Pour tout vêtement ils portent ce qu'ils appellent *langota*, et qui n'est autre chose qu'une courte pièce de toile pendant de leur corps à deux empans au-dessous du nombril. Au-dessous de cette courte pièce de toile il y en a une autre qu'on fixe entre les deux cuisses à l'aide du cordon du *langota*, par lequel on la fait passer, et qui sert à l'attacher par derrière. Les femmes s'attachent autour du corps un *lang* dont elles laissent pendre la moitié sur les reins et l'autre sur la tête.

Le grand avantage que présente l'Hindoustân, c'est, outre la vaste étendue de son territoire, la
Page 378. grande quantité d'or soit en lingots, soit en monnaie qu'on y trouve. Durant la saison des pluies le climat y est des plus agréables. Il y a tel jour où il tombe jusqu'à dix, quinze ou vingt averses. Il se produit alors des inondations torrentueuses, et là où il ne se trouvait pas une goutte d'eau, on voit couler de larges fleuves. Dans les endroits où il pleut et où les ondées se succèdent sans interruption, la température devient charmante et acquiert un degré d'égalité et de douceur que rien ne saurait surpasser; on peut seulement lui reprocher son extrême humidité. Les effets de cette saison se font sentir sur les arcs de nos pays, dont il devient impossible de se servir et qui en sont tout gâtés. La même influence s'exerce encore sur les cottes de mailles, les livres, les effets et les ustensiles de toute sorte;

la solidité elle-même des bâtiments en est affectée. Outre la saison des pluies, l'hiver et l'été sont aussi agréables par leur température, mais le vent du nord y souffle continuellement et soulève des flots de poussière. L'été, lorsque le soleil est dans le signe du Taureau et des Gémeaux, la saison des pluies étant tout près, ce vent se fait sentir avec une violence extrême, ce qui n'arrive du reste que quatre à cinq fois par an. Les tourbillons de poussière qu'il excite sont tels, qu'on ne se distingue plus les uns les autres. Ces rafales sont appelées *andhi*. Au moment des Gémeaux, la chaleur est forte sans être insupportable. Elle n'est pas comparable à celle qu'on ressent à Balkh et à Kandahâr, et sa durée est de moitié moindre que dans ces pays.

Un autre avantage de l'Hindoustân, c'est que les ouvriers de toutes les professions et de toutes les industries y sont multipliés à l'infini. Quelque travail qu'on ait à exécuter, on est toujours sûr d'en trouver un grand nombre capable de le faire. Cela n'a rien d'étonnant, si l'on réfléchit que l'industrie dont on a besoin est pratiquée de père en fils dans les familles. Dans son *zâfer-nâmeh*, Molla-Cherif raconte comme une chose extraordinaire que, lorsque Timour-Beg construisit sa mosquée de pierre, il employait chaque jour dans les travaux deux cents tailleurs de pierre ramassés de l'Azerbaïdjân, du Fars, de l'Hindoustân et d'autres pays encore. Pour moi, rien qu'à Agra, j'occupais quotidiennement à mes bâtisses six cent

quatre-vingts tailleurs de pierre appartenant à la corporation de cette ville. Chaque jour, quatorze cent quatre-vingt-onze artisans de cette profession travaillaient dans les bâtiments que j'élevais à Agra, à Sikri, à Biana, à Doulpour, à Goualiar, à Keul. Pour chaque industrie ou métier, les ouvriers affluent
Page 379. dans la même proportion; ils sont innombrables.

Toutes ces contrées, qui s'étendent de Behreh à Bahar et sont maintenant sous ma domination, rendent un revenu de cinquante-deux *kror*, comme on le verra par la somme de l'état détaillé, ci-annexé[1]. Sur cet ensemble, huit à neuf *kror* sont afférents aux territoires des *raï* et des *radja* qui se sont soumis volontairement et les ont reçus dès le commencement pour prix de la droiture de leur conduite.

La totalité environ de l'Hindoustân s'était inclinée de fait et en peu de temps sous mes drapeaux victorieux. L'intendance des pays situés en deçà de l'Indus, tels que Sotlodj, Behreh, Lahor, Sialkout, Debalpour et autres encore, rapportait 3 *kror* 33 *lak* 15,989 *tenga;* celle de Sirhind 1 *kror* 29 *lak* 31,985 *tenga;* celle de Hiçâr-Firouzeh 1 *kror* 30 *lak* 75,174 *tenga;* celle de la ville capitale de Dehli et du Meïân-i-Do-Ab 3 *kror* 69 *lak* 50,254 *tenga;* celle de Meouat, qui, dans le temps

1. Cette nomenclature, qui manque dans la version persane et dont la traduction anglaise regrette la perte, se trouve tout au long dans le texte original, d'après lequel je l'ai insérée ici. Elle est rédigée en langue persane, ce qui prouve son origine officielle.

d'Iskender, ne faisait pas partie de ses états, 1 *kror* 69 *lak* 81,000 *tenga;* celle de Biana 1 *kror* 44 *lak* 14,930 *tenga;* celle d'Agra 29 *lak* 76,919 *tenga;* celle du centre 2 *kror* 91 *lak* et 19,000 *tenga;* celle de Goualiar 2 *kror* 29 *lak* 57,450 *tenga;* celle de Kalpi, Sanahda et de Gourra 4 *kror* 28 *lak* 55,950 *tenga;* celle de Kanoudj 1 *kror* 36 *lak* 63,358 *tenga;* celle de Sunbul 1 *kror* 38 *lak* 44,000 *tenga;* celle de Luknau et de Laksar 1 *kror* 39 *lak* 82,433 *tenga;* celle de Khaïr-Abâd 12 *lak* 85,000 *tenga*[1]; celle d'Oud et de Bahraïdj 1 *kror* 17 *lak* 1,369 *tenga;* celle de Djounpour 4 *kror* 88,333 *tenga;* celle de Kourra et de Manikpour 1 *kror* 803 *lak* 27,283 *tenga;* celle de Bahar 4 *kror* 5 *lak* 60,000 *tenga;* celle de Sirouhi 1 *kror* 55 *lak* 17,506 *tenga* et demi; celle de Saroun 1 *kror* 10 *lak* 18,673 *tenga;* celle de Djiparoun 1 *kror* 90 *lak* 86,060 *tenga;* celle de Gundega 43 *lak* 30,300 *tenga;* celle de Radja-Mouttana et de Radja-Roup-Berin 2 *lak* 55,000 *tenga* d'argent et 27,000 *lak* 50,000 *tenga* noirs; celle de ...... 20 *lak;* celle de Nagor ....; celle de Radja-Bikermadjit-Rantanpour ....; celle de Radja-Gulandjari ....; celle de Badja-Singdiv ....; celle de Radja-Bekemdiv ....; celle de Radja-Bekemtchend ....

Page 380.

Je viens de consigner par écrit tout ce que j'ai pu apprendre ou constater par moi-même sur les singu-

1. Au lieu de *hecht o pendjhezâr* que porte le texte, je lis, comme le réclame absolument le sens, *hechtâd o pendjhezâr*.

larités des différentes provinces de l'Hindoustân et de leurs populations, ainsi que sur leur situation respective. Chaque fois que, par la suite, il se présentera à mes regards quelque chose qui mérite d'être noté, j'aurai soin d'en faire mention ; je n'oublierai pas non plus de rapporter tout ce que j'entendrai dire de digne d'être transmis aux autres.

Le lundi, 29 du mois de redjeb, je m'occupai de faire faire le relevé des sommes contenues dans le trésor et d'en opérer la répartition. Humaïoun reçut une gratification de 70 *lak*, sans compter un trésor particulier qui n'avait point été compris dans l'inventaire général. Quelques begs eurent pour leur part 10 *lak*, d'autres 8, d'autres 6 ou 7. Tous les hommes qui faisaient partie de l'armée, Afgans, Hezâreh, Arabes, Beloutch et autres, touchèrent en argent comptant une somme proportionnée à leur grade. Les marchands, les hommes de science et tous ceux, de quelque condition qu'ils fussent, qui m'avaient accompagné dans cette expédition, eurent une large part à mes libéralités. Je n'oubliai pas non plus dans cette distribution de grâces ceux qui ne se trouvaient pas à l'armée, tels que Kâmrân qui reçut 17 *lak*, Mohammed-Zemân-Mirza qui en reçut 15, Askeri, Hindâl, tous mes parents, en un mot, adultes ou enfants, à qui j'envoyai en présent de l'or, de l'argent, des effets, des pierres précieuses, des esclaves. Je ne me montrai pas moins généreux envers les begs et les gens de guerre qui étaient restés dans nos

pays. Des dons de toute espèce furent expédiés à ceux de mes parents qui se trouvaient à Samarkand, dans le Khoraçân, à Kachgar et dans l'Irâk. Je fis passer aux cheïkhs de Samarkand, du Khoraçân, de la Mecque et de Médine les offrandes qui leur étaient destinées. Dans toute la circonscription[1] de Versek Page 381.
et la principauté de Kaboul il n'y eut pas une âme vivante, maître ou dame, esclave ou homme libre, adulte ou non adulte, qui ne reçût un *bâberi*[2] de gratification.

Dans les premiers temps de mon arrivée à Agra, la population éprouvait beaucoup d'antipathie et d'aversion pour mes gens. Soldats et cultivateurs fuyaient dans toutes les directions devant nos hommes. A l'exception de Dehli et d'Agra, tous ceux qui occupaient des postes fortifiés s'y retranchaient et refusaient de se soumettre à ma domination. A Sunbul se tenait Kâcim-Sunbuli, à Biana Nizâm-Khan, à Meouat Haçan-Khan-Meouati en personne. Ces misérables hérétiques étaient les promoteurs des agitations et des troubles qui nous entouraient. De ce nombre étaient encore Mohammed-Zeïtoun à Doulpour; Tatar-Khan-Goualiari-Sarongkhani à Goualiar;

1. Le mot que je traduis ainsi par conjecture est *sada*, que la version persane se contente de reproduire, sans l'interpréter. J'ai oublié de le consigner dans mon dictionnaire.

2. Un *châhrokhi*, suivant la version persane et la traduction anglaise qui donne à cette monnaie la valeur de 1 franc à 1 franc 10 centimes.

Huceïn-Khan-Louhâni à Rabiri; Khotb-Khan à Etaoua; Alim-Khan à Kalpi. Kanoudj et tout le pays situé au delà du Gange étaient entièrement au pouvoir des rebelles Afgans, tels que Nacir-Khan-Louhâni, Ma'rouf-Fermoli et un grand nombre d'autres émirs qui s'étaient mis en état de révolte deux ou trois ans avant la mort d'Ibrahim. A l'époque où je mis en déroute les forces de ce prince, ils se saisirent de Kanoudj et de toutes les provinces placées au delà et vinrent camper à deux ou trois marches en deçà de Kanoudj. Ils proclamèrent pâdichâh Bahâder-Khan, fils de Deria-Khan et le reconnurent sous le nom de Sultan-Mohammed. Mergoub, l'esclave, se tenait à Mahavoun, dont il ne bougea pas pendant un certain temps, quoique tout à fait dans le voisinage. Lorsque nous arrivâmes à Agra, on était dans la saison chaude. Tous les gens du pays, saisis de terreur, s'étaient enfuis, de sorte que nous ne trouvions ni vivres pour nous-mêmes, ni fourrage pour nos chevaux. Les habitants des villages, poussés par la haine et l'aversion, s'étaient mis en état d'hostilité ouverte et s'adonnaient au vol et au brigandage. Les routes étaient devenues impraticables. Je ne m'étais pas encore trouvé en mesure de partager des trésors et de désigner des commandants pour chaque district et chaque chef-lieu. Cette même année, la chaleur fut si forte, que beaucoup de personnes tombèrent en même temps sous l'influence du *simoum* et commencèrent à sentir les atteintes de la mort.

Toutes ces causes réunies firent que la plupart des begs et des hommes d'armes d'élite, perdant courage, ne voulaient plus rester dans l'Hindoustân et Page 382. ne parlaient que de s'en éloigner. Si de pareils propos n'eussent été tenus que devant des begs avancés en âge et expérimentés, le mal n'eût pas été bien grand; car, avec l'intelligence et le sens que possèdent ces hommes, ils sont susceptibles de juger de telles paroles sitôt qu'ils les ont entendues, d'en découvrir les avantages et les dangers, d'en discerner le mauvais et le bon; puis de prendre un parti, une fois qu'ils ont bien examiné le tout. Mais quel profit pouvait-il y avoir à répéter sans cesse sous une forme nouvelle les mêmes doléances? Quel résultat devait-on espérer d'un pareil langage sortant de toutes les bouches, et qu'y avait-il à attendre de conseils si peu judicieux? Chose étrange! à l'époque où je me disposais à quitter Kaboul. j'avais créé pas mal de nouveaux begs, choisis parmi les petits et les grands, et j'espérais bien que ces élus de ma faveur me suivraient partout sans hésiter, dussé-je passer à travers le feu et l'eau. Je ne doutais pas qu'ils ne m'accompagnassent n'importe de quel côté, bien loin de se répandre en propos contraires à mes projets. Moi, qui n'entreprenais rien, sans m'être entendu au préalable avec mes compagnons, pouvais-je m'attendre à ce qu'ils reculeraient devant l'exécution de mes projets, avant même que le conseil où on les discutait ne fût levé? Si j'eus à me plaindre de la conduite de

ces gens-là, Ahmed-Pervânatchi et Veli-Khâzin furent de beaucoup les plus mauvais de tous.

Khodja-Kelân montra beaucoup d'entrain depuis le départ de Kaboul jusqu'à la prise d'Agra, à la suite de la défaite d'Ibrahim; son langage et ses conseils furent toujours mâles et énergiques. Mais, quelques jours après que nous fûmes maîtres d'Agra, il commença à changer du tout au tout et fut le plus acharné de tous à vouloir retourner sur nos pas.

Lorsque je vis que mes gens flottaient ainsi dans l'irrésolution, je convoquai tous les begs à un conseil. Je leur dis « que pour conquérir l'empire du monde, il fallait des moyens d'action et des armes; que l'exercice de la royauté et du simple commandement n'était possible qu'avec des agents et des territoires; qu'après plusieurs années d'efforts, de périls affrontés, de longues distances parcourues à la tête des troupes, nous nous étions lancés, moi et les miens, dans tous les périls des batailles; que, grâce à la bénédiction du Très-Haut, nous avions mis en déroute une nuée d'ennemis et conquis de vastes provinces.
Page 383. A quelle pression, à quelle nécessité irrésistible allions-nous donc céder à cette heure, pour abandonner sans raison tous ces pays dont nous nous étions emparés en exposant tant de fois nos vies? Nous allions donc retourner à Kaboul pour y être exposés de nouveau à toutes les épreuves de la pauvreté. Mes amis devaient s'abstenir désormais de ne dire de pareilles choses. Quant à ceux qui ne sen-

taient pas la force de me suivre, ils n'avaient qu'à s'en aller et ne pas se détourner de leurs projets de retraite. » Des représentations si sages et si convenables firent impression sur les esprits, et bon gré, mal gré, ceux qui jetaient la perturbation dans l'armée renoncèrent à leurs menées. Néanmoins, comme Khodja-Kelân n'était pas disposé à rester, il fut convenu que, vu le grand nombre d'hommes qu'il avait à son service, il se chargerait d'escorter les présents et prendrait sous son commandement le peu d'hommes que j'avais à Kaboul et à Gazna. Je lui donnai en outre le gouvernement de Gazna, de Guerdiz, des Hezâreh-Sultan-Mes'oudi, outre le district de Kehram dans l'Hindoustân, dont le revenu était de trois à quatre *lak*. Il fut réglé aussi que Khodja-Mir-Mirân retournerait à Kaboul et se chargerait de faire parvenir à leur destination les présents que j'envoyais et qui furent consignés entre les mains de Molla-Haçan-Sarrâf et de Nouka-Hind.

Khodja-Kelân, qui avait pris l'Inde en aversion, se disposait à partir, lorsqu'il écrivit sur le mur d'une des parties de sa demeure le vers suivant :

« Si je parviens à traverser sain et sauf le Sind, puissé-je noircir de confusion si jamais je souhaite de revoir l'Inde ! »

Il n'était guère convenable, lorsque je restais de ma personne dans l'Hindoustân, de composer et d'écrire un vers, où il plaisantait si légèrement. Si j'étais blessé de son départ, une semblable plaisan-

terie ne pouvait être pour moi qu'une seconde blessure. J'improvisai donc à mon tour ce quatrain que je lui adressai :

« Rends cent actions de grâces, ô Bâber, de ce que le Généreux, le Miséricordieux t'a donné le Sind et l'Inde et de vastes provinces. Si tu ne peux supporter la chaleur de ces contrées, si tu souhaites revoir la face des frimats, il y a Gazna. »

Ce fut à cette époque que j'envoyai à Keul Molla-Apak qui, après avoir été précédemment dans une position tout à fait infime, avait réuni autour de sa personne, depuis deux ou trois ans, ses frères et une nombreuse troupe, et, par suite, était devenu gouverneur des Ourouk-Zeï et de quelques Afgans installés
Page 384. sur le bord du Sind. Il emporta avec lui des lettres de conciliation adressées aux archers et aux gens de guerre qui se trouvaient dans ces parages. Cheïkh-Gueuren, séduit par ces promesses, vint à moi de bonne foi et me rendit hommage. Il amena en même temps deux à trois mille soldats des archers du Meïân-i-Do-Ab qu'il attacha à mon service.

Les enfants et les parents d'Ali-Khan-Fermoli avaient rencontré entre Agra et Delhi Younous-Ali, qui s'était égaré et se trouvait séparé de Humaïoun. Après un court engagement, ils avaient été mis en déroute, faits prisonniers et conduits devant moi. Mettant à profit cet événement, j'avais fait partir Mirza-Mogoul, fils de Devlet-Kadem-Turk, auquel j'avais adjoint l'un des enfants prisonniers d'Ali-

Khan, avec mission de se rendre auprès de ce dernier qui, dans ces temps de troubles, s'était retiré à Meouat. Ils lui remirent de ma part des lettres de conciliation qui le déterminèrent à venir me trouver. Je pourvus à son entretien en lui donnant un des beaux districts d'un revenu de vingt-cinq *lak*.

Sultan-Ibrahim avait envoyé contre les émirs rebelles qui se trouvaient dans le Pourab (l'est) quelques émirs commandés par Mustafa-Fermoli et Firouz-Khan-Sarongui. Mustafa avait fait une rude guerre à ces émirs rebelles et les avait battus en plusieurs occasions. A sa mort, qui arriva avant la défaite de Sultan-Ibrahim, il laissa un frère cadet, Cheïkh-Baïezid, auquel ce prince, qui se voyait dans l'embarras[1], donna sur-le-champ le commandement des gens de son frère aîné. Firouz-Khan, Cheïkh-Baïezid, Mahmoud-Khan-Louhâni et Kâzi-Djia étant venus m'offrir leurs services, je les comblai de faveurs et de marques de bienveillance qui dépassaient de beaucoup leurs prétentions. Firouz-Khan reçut pour sa part 1 *kror* 46 *lak* et 5,000 *tenga* à prendre sur Djounpour; Cheïkh-Baïezid 1 *kror* 48 *lak* et 50,000 *tenga* sur Oud; Mahmoud-Khan 90 *lak* et 35,000 *tenga* sur Gâzipour; Kâzi-Djia 20 *lak* sur Djounpour.

1. *Merhem ustida idi*, mot à mot « il était sur l'emplâtre » ou « sur le cautère. » La version persane porte *ber ser-i-muhimm boud* « il était à la tête d'une affaire difficile ». Je ne sais pourquoi M. Leyden traduit par « was yet on the throne ».

Quelques jours après la fête de chevval, nous eûmes une grande réunion dans la salle du dôme ornée de piliers de pierre qui se trouve au centre du palais intérieur de Sultan-Ibrahim. A cette occasion, je fis cadeau à Humaïoun d'une tunique enrichie de broderies, d'un sabre avec son baudrier et d'un beau cheval avec une selle enrichie d'or. Tchin-Timour-Sultan, Mehdi-Khodja et Mohammed-Sultan-Mirza reçurent chacun une tunique ornée de broderies, un
Page 385. sabre avec son baudrier et une dague avec le ceinturon. Les begs et les hommes d'armes, chacun suivant son rang, furent gratifiés d'un sabre avec son baudrier, d'une dague avec son ceinturon et de vêtements d'honneur. En tout, je donnai un beau cheval avec sa selle, deux sabres enrichis de pierreries avec leur ceinturon, vingt-cinq dagues enrichies de pierreries, seize *katari* (sorte de poignard) enrichis de pierreries, deux *djamdhar* (autre sorte de poignard) enrichis de pierreries, un coutelas tout d'or, monture et lame, quatre tuniques et vingt-huit vestes écarlates. Le jour même de la réunion, il tomba une quantité prodigieuse de pluie; il y eut jusqu'à treize averses. Quelques-uns des nôtres, qui étaient restés dehors, furent inondés.

Cependant Mohammedi-Keukultach fut gratifié du gouvernement de Samana et désigné pour faire une course dans le territoire de Sunbul, dont je donnai la propriété à Humaïoun, qui avait déjà reçu en récompense de ses services Hiçâr-Firouzeh. Hindou-

Beg ayant été placé au service de Humaïoun, cette raison me détermina à le substituer à Mohammedi pour l'expédition de Sunbul, en lui adjoignant Ketteh-Beg, Melik-Kâcim, Baba-Kechka avec tous ses frères, Molla-Afak, Cheïkh-Gueuren avec les archers du Meïân-i-Do-Ab. Déjà, à trois ou quatre reprises différentes, Kâcim-Sunbuli avait envoyé un émissaire pour m'informer que Biban, le coquin, avait assiégé Sunbul et l'avait réduite à l'extrémité; qu'il fallait donc que l'expédition fît diligence. Ce Biban n'avait pas plus tôt pris la fuite devant nous que, sans perdre de temps, il s'était emparé du flanc des montagnes et avait rassemblé autour de lui les Afgans et les Indiens qui se sauvaient à la débandade; puis, profitant de ce que le désordre lui laissait le champ libre, il était venu mettre le siége devant Sunbul. Hindou-Beg, Ketteh-Beg et tous ceux qui avaient été désignés pour faire cette course étant arrivés au gué d'Ahar, s'occupèrent à passer la rivière (le Gange), après avoir fait prendre les devants à Melik-Kâcim et à Baba-Kechka accompagnés de tous les leurs. Melik-Kâcim n'eut pas plus tôt traversé la rivière qu'il s'avança en toute hâte à la tête de cent cinquante hommes de son clan et atteignit Sunbul vers le midi. Biban, de son côté, sortit de son camp et rangea ses soldats en bataille. Melik-Kâcim marcha droit à l'ennemi et, tournant le dos à la place, commença aussitôt l'engagement. Biban ne pouvant tenir lâcha pied. Une partie des siens eurent la tête coupée et on prit

plusieurs éléphants, beaucoup de chevaux, sans compter le reste du butin. Le lendemain matin, les begs qui composaient l'expédition arrivèrent à leur tour. Kâcim-Sunbuli se rendit auprès d'eux et les salua; mais, ne pouvant se résoudre à leur remettre
Page 386. la place, il trouvait mille ruses pour s'en dispenser. Enfin un jour, Cheïkh-Gueuren et Hindou-Beg eurent avec leurs collègues une conférence à la suite de laquelle ils attirèrent Sunbuli au milieu d'eux sous un prétexte quelconque, tandis qu'ils introduisaient nos gens dans Sunbul. On laissa aller sains et saufs tous ceux qui tenaient de près ou de loin à Kâcim-Sunbuli.

Kalender-Piâdeh fut envoyé à Biana auprès de Nizâm-Khan avec des lettres qui contenaient à la fois des promesses et des menaces. J'y joignis cette petite pièce de poésie que j'avais improvisée :

« Émir de Biana, n'entre pas en dispute avec les Turks, eux dont l'activité et la bravoure sont connues de tout le monde. Si tu ne viens bien vite, si tu ne prêtes l'oreille à de sages conseils; à quoi bon vouloir t'expliquer ce qui est là sous tes yeux? »

La place forte de Biana est un des postes les plus importants de l'Hindoustân. *L'écervelé* qui en était le maître, se confiant dans ses remparts, éleva des prétentions qui dépassaient de beaucoup sa portée et me les envoya communiquer. Après avoir répondu par un refus à celui de ses émissaires qui me les avait apportées, je m'occupai de préparer tout

ce qu'il fallait pour enlever la ville de vive force.

En même temps je députai Baba-Kouli-Beg à Mohammed-Zeïtoun avec des lettres, où les promesses et les menaces étaient mélangées. Lui aussi eut recours aux prétextes et chercha à nous tromper.

Lorsque j'étais encore à Kaboul, Rana-Sanka (radja d'Oudipour), le païen, m'avait envoyé un ambassadeur pour m'assurer de sa bonne volonté à mon égard et convenir avec moi que, si je me transportais dans les environs de Delhi, lui, de son côté, marcherait sur Agra. Toutefois, lorsque, après avoir mis en déroute les forces d'Ibrahim, je me fus rendu maître de Delhi et d'Agra, cet infidèle n'avait pas encore bougé. Au bout d'un certain laps de temps, il se mit enfin en route et vint mettre le siége devant une place appelée Kandar, qui était occupée par Haçan, fils de Meken. Quoique le père ne se fût pas encore présenté devant moi, le fils m'avait envoyé des députés à plusieurs reprises. Les places situées dans ce rayon, telles que Etaoua, Doulpour, Goualiar, Biana, n'étaient pas alors en mon pouvoir. Les Afgans qui se trouvaient vers l'Orient se maintenaient tous sur le pied de la rébellion et de la résistance et avaient leur quartier général à deux ou trois marches de Kanoudj dans la direction d'Agra. N'ayant pas l'esprit tranquille par rapport aux réfractaires qui étaient dans mon voisinage, je ne pus pas envoyer le moindre secours à Haçan. Réduit à la dernière

extrémité au bout de deux à trois mois, il fut contraint de capituler et rendit la place de Kandar.

Page 187. Huceïn-Khan, qui occupait Rabiri, ayant conçu de la méfiance, abandonna ce poste et s'enfuit. Rabiri fut donné à Mohammed-Ali-Djeng-Djeng.

Déjà, à plusieurs reprises, j'avais envoyé à Kotb-Khan, qui était dans Etaoua, des lettres où je cherchais à l'attirer par les promesses et à l'intimider par les menaces; mais il n'était pas encore venu me présenter ses hommages et n'avait pas évacué Etaoua. Je me décidai alors à concéder cette place à Mehdi-Khodja et je fis marcher contre elle Mohammed-Sultan-Mirza et Sultan-Mohammed-Douldaï assistés de bon nombre de begs et de gens de ma maison, ayant à leur tête Mohammed-Ali-Djeng-Djeng et Abd-ul-Aziz-Mir-Akhor. J'avais donné Kanoudj à Sultan-Mohammed-Douldaï dont je viens de parler. Firouz-Khan, Mohammed-Khan, Cheïkh-Baïezid, Kâzi-Djia, que j'avais comblés de faveurs et auxquels j'avais concédé des territoires du côté du Pourab, reçurent également l'ordre de marcher avec leurs gens sur Etaoua.

Mohammed-Zeïtoun, toujours enfermé à Doulpour, n'avait cessé d'alléguer de vains prétextes pour se dispenser de venir me trouver. Je me résolus alors à donner le gouvernement de cette place à Sultan-Djouneïd-Berlas. Adil-Sultan, Mohammedi-Keukultach, Châh-Mansour-Berlas, Koutlouk-Kadem, Abd-Allah, Veli-Djân-Beg, Pir-Kouli, Châh-Huceïn-Bargui, eurent ordre de se mettre à la tête de leurs

contingents, d'emporter la place de vive force, de la remettre à Sultan-Djouneïd et de marcher ensuite sur Biana.

Après avoir donné mes instructions à ces différentes troupes, je convoquai auprès de moi les émirs turks et les émirs de l'Inde et je tins conseil avec eux. Je leur représentai « que les émirs rebelles qui étaient dans le Pourab et à la tête desquels se trouvaient Nâcir-Khan-Louhâni et Ma'rouf-Fermoli commandaient à plus de cinquante mille hommes; qu'après s'être emparés de Kanoudj, ils étaient venus camper à deux ou trois marches en avant de cette ville; que, d'autre part, Rana-Sanka avait pris Kandar et se maintenait sur le pied de la révolte et de la perversité; que la saison des pluies touchant à sa fin, il semblait expédient de tourner nos armes, soit contre les révoltés, soit contre les infidèles; qu'il ne serait pas bien difficile de venir à bout de toutes ces places situées aux alentours; qu'une fois les plus redoutables de nos ennemis écartés, que pouvaient devenir ceux qui nous restaient encore; qu'après tout, il ne fallait pas se faire une idée si terrible de Rana-Sanka. » Tous les assistants sans exception furent d'avis que, puisque Rana-Sanka était encore loin de nous, et qu'il n'était pas bien certain qu'il pût se rapprocher davantage, repousser les ennemis qui nous serraient de si près devait être la première de nos préoccupations. En conséquence, comme nous montions à cheval pour aller à l'ennemi, Humaïoun Page 188.

me dit : « Pourquoi le pâdichâh marcherait-il en personne? je m'acquitterai moi-même de ce service. » Cette proposition obtint l'assentiment général et fut approuvée des émirs turks et indiens. Je décidai donc que Humaïoun se dirigerait vers le Pourab; et Kabouli-Ahmed-Kâcim fut dépêché en toute hâte auprès des troupes qui avaient été expédiées sur Doulpour pour leur enjoindre de se rendre à Tchandouar (sur la Djumna) où elles devaient se joindre à Humaïoun. Quant aux forces destinées à opérer contre Etaoua, sous le commandement de Mehdi-Khodja et de Mohammed-Sultan-Mirza, elles reçurent également l'ordre de se réunir à Humaïoun.

Le jeudi 13 du mois de zoul-ka'deh, Humaïoun se mit en route et vint camper à un petit village appelé Djalicir qui se trouve à trois *kurouh* d'Agra. Il y demeura un jour, après quoi il continua son chemin et le poursuivit sans interruption. Le jeudi 20 du même mois, Khodja-Kelân reçut l'autorisation de se rendre à Kaboul.

Préoccupé sans cesse de cette pensée que l'Hindoustân pèche surtout par le manque de canaux d'irrigation, mon intention était, partout où j'établirais ma résidence, d'installer des roues hydrauliques pour avoir de l'eau courante, et donner ainsi à ces lieux la vie et l'agrément. Quelques jours après mon arrivée à Agra, je traversai la Djumna pour mettre à exécution ce projet, et me mis à la recherche d'un emplacement propre à y créer des

jardins. La campagne était si dépourvue d'agréments, et dans un tel état de désolation, que je quittai cet endroit avec horreur et renonçai absolument à planter des allées dans un milieu si laid et si déplaisant. Toutefois, comme il n'y avait pas d'autre terrain aussi à portée d'Agra, la nécessité me força, quelques jours après, à y mettre définitivement la main. Je commençai par creuser le grand puits dont l'eau alimente les bains. Ensuite j'arrangeai ce petit emplacement, où se trouvent des bouquets d'*enbli* (tamariscs de l'Inde) et un bassin octogone. De là je passai à la construction du grand bassin[1], puis à celle du bassin et du salon qui se trouvent devant la façade du palais de pierre. Je m'occupai ensuite du jardin et des appartements du palais intérieur. Je terminai le tout par les bains. Ce fut ainsi que, dans ce pays de l'Inde si dépourvu d'agrément et d'une nature désordonnée, je parvins à créer des jardins pleins de beauté et de symétrie. Dans chaque coin je fis de beaux parterres, où les roses et les narcisses dans Page 389. toute leur beauté s'alignaient avec un art parfait. Trois choses principalement nous incommodaient dans l'Hindoustân : la chaleur, la poussière et la violence du vent. C'était avec les bains que nous combattions ces trois fléaux. La poussière et le vent ne pouvaient rien contre nous dans les bains, où nous

1. Le texte imprimé porte par erreur *oulouk havz ve sahni boldi*, je lis *oulouk havz vaz'i boldi*.

trouvions une telle fraîcheur, même à l'époque des plus chaudes températures, qu'on y était, pour ainsi dire, à moitié gelé. On avait construit entièrement en pierre une des salles des bains, celle-là même où se trouve le réservoir. Sauf les seaux qui sont de pierre blanche, tout le reste, le plancher comme le plafond, est de pierre rouge qui vient de Biana. Khalifeh, Cheïkh-Zeïn, Younous-Ali et d'autres, auxquels étaient échues des propriétés sur le bord de la rivière, y installèrent également des jardins disposés avec beaucoup d'art et y creusèrent des bassins. A l'aide de roues qui fonctionnent d'après la méthode usitée à Lahor et à Debalpour, ils parvinrent à se procurer de l'eau courante. Les populations de l'Inde, qui, pour la construction et les proportions, n'avaient rien vu de semblable à ce que je faisais, donnèrent le nom de Kaboul à tous les endroits où j'élevais des bâtiments.

Dans l'intérieur de la place (Agra), entre le palais d'Ibrahim et le rempart, il y avait un espace vide où je fis creuser un grand *vaïn* décagone ; c'est le nom que l'on donne dans le langage de l'Hindoustân à une vaste citerne garnie d'un escalier. Ce *vaïn* avait été construit avant l'établissement du *tchehâr-bâg* (la promenade). On était occupé à le creuser juste au milieu de la saison des pluies; il y eut à plusieurs reprises des éboulements qui écrasèrent les ouvriers. Ce ne fut qu'après la guerre contre Rana-Sanka que fut terminé cet ouvrage, comme on le consigna dans

un chronogramme gravé sur la pierre, où il est fait allusion à son achèvement à la suite de la guerre sainte. C'est un très-beau *vaïn*, dont l'intérieur est divisé en trois étages. Le plus bas de tous consiste en trois salles qui toutes communiquent directement avec le puits à l'aide de degrés. Toutes trois ont une issue qui est propre à chacune d'elles, et sont élevées l'une au-dessus de l'autre de trois marches. Lorsqu'on tire l'eau de la salle la plus basse, le niveau de la nappe est inférieur à celle-ci, seulement de la hauteur d'une marche. Parfois, dans la saison des pluies, le niveau de l'eau, croissant toujours, s'élève jusqu'à la troisième salle. A l'étage du milieu il y a une salle de pierre sculptée, et, en pendant, un espace voûté où le bœuf qui tourne la roue hydraulique exécute son manége. L'étage supérieur ne se compose que d'une seule salle. On y descend, de deux côtés à la fois, par un escalier situé à cinq ou six degrés plus bas que le terre-plein qui recouvre l'orifice extérieur du puits, et on y entre par le côté droit. Vis-à-vis de l'entrée on a gravé sur la pierre le chronogramme qui donne la date de l'établissement du puits. A côté de ce premier puits on en a établi un autre, dont la profondeur n'atteint pas tout à fait la moitié de son voisin. Lorsque le bœuf fait tourner la roue sous la voûte dont j'ai parlé, l'eau monte du premier puits dans le second, d'où une autre roue qui y est installée la fait aller sur les remparts, par la partie supérieure desquels

Page 190.

elle passe pour se rendre au jardin haut. A l'endroit même où débouche le haut de l'escalier du puits se trouve un édifice de pierre. En dehors de l'enceinte qui entoure le puits, on a élevé une petite mosquée de pierre; mais l'architecture n'en est pas belle, étant tout à fait dans le genre de celle adoptée par les Hindous.

Lorsque Humaïoun partit pour son expédition, les émirs rebelles, sous les ordres de Nacir-Khan-Louhâni et de Ma'rouf-Fermoli, étaient campés en masse à Djadjmaou. Arrivé à dix ou quinze *kurouh* de leur position, Humaïoun chargea Mumin-Etekeh de recueillir des nouvelles. Celui-ci battit la campagne et enleva du butin, mais ne put rapporter aucun renseignement. Les rebelles, informés de son approche, avaient lâché pied et s'étaient dispersés. Après Mumin-Etekeh, Humaïoun fit partir en éclaireurs Kacimnaï, Baba-Djoura et Boudjkeh. Ceux-ci revinrent bientôt avec la nouvelle que l'ennemi s'était enfui en désordre. Alors Humaïoun se porta en avant, s'empara de Djadjmaou qu'il dépassa et atteignit les environs de Dilmaoud (sur la rive gauche du Gange). Là, Feth-Khan-Servâni vint lui présenter ses hommages. Celui-ci me fut ensuite envoyé, à moi-même, en compagnie de Mehdi-Khodja et de Mohammed-Sultan-Mirza.

Cette même année, Obeïd-Khan s'avança de Bokhara à la tête d'une armée et marcha sur Merv. Il ne se trouvait dans le château que dix à quinze

paysans qui furent pris et mis à mort. Après avoir occupé Merv de quarante à cinquante jours, il se dirigea sur Sarakhs. Il y avait dans cette place trente à quarante *Kiẓil-bach* qui tirèrent les portes sur eux et ne voulurent pas se rendre. Mais les habitants, se soulevant tumultueusement, ouvrirent aux Euzbegs qui, pénétrant dans l'enceinte, massacrèrent les Page 391.
Kiẓil-bach. Une fois maîtres de Sarakhs, les ennemis prirent la route de Tous et de Mechhed. La population de cette dernière ville ne put résister et les laissa entrer. Quant à Tous, après l'avoir assiégée pendant huit mois, ils la prirent par composition; mais, violant les conventions, ils réduisirent en captivité les hommes avec leurs parents, leurs proches et leurs femmes.

Toujours dans cette même année, Bahâder-Khan, fils de Sultan-Muzaffer-Gudjerati, à la place duquel il occupe maintenant le trône du Gudjerat, étant entré en méfiance contre son père, s'était réfugié auprès de Sultan-Ibrahim. Traité par celui-ci avec peu de considération, il m'avait fait faire des ouvertures lorsque j'étais encore dans les environs de Panipout. De mon côté, je lui avais répondu par des invitations gracieuses de venir me trouver. Comme il était disposé à le faire, il avait changé d'avis, s'était séparé de l'armée d'Ibrahim et avait marché vers le Gudjerat. Sur ces entrefaites, son père, Sultan-Mohammed-Muzaffer, étant mort, son frère aîné, Sikender-Châh, fils aîné de Sultan-Muzaffer, était devenu

pâdichâh dans le Gudjerat à la place de son père. Ses excès avaient irrité contre lui un de ses esclaves nommé Imâd-el-Mulk, qui, de concert avec d'autres, l'avait étranglé; puis, appelant Bahâder-Khan, lequel était encore en route, il l'avait fait asseoir sur le trône de son père, sous le nom de Bahâder-Châh. Celui-ci avait accompli un devoir en faisant mettre à mort, par une juste rétribution, Imâd-el-Mulk, l'auteur d'une trahison si insigne. Non content de cela, il avait fait périr bon nombre des begs qui avaient survécu à son père, et s'était annoncé comme un jeune homme sanguinaire, n'ayant ni foi ni loi.

EVENEMENTS DE L'ANNEE 933

(1526-1527).

Dans le mois de moharrem, Beg-Veïs m'apporta la nouvelle de la naissance de Fârouk. Quoiqu'un messager à pied fût déjà venu m'apprendre cet événement, Beg-Veïs arriva dans ce même mois pour me donner des détails sur un fait si heureux. L'enfant était venu au monde dans la nuit du vendredi 23 du mois de chevvâl, et avait reçu le nom de Fârouk.

Voulant en finir avec Biana et quelques autres places qui ne nous avaient pas encore ouvert leurs

portes, j'avais chargé Ustâd-Ali-Kouli de fondre à cet effet une énorme pièce de canon. Lorsqu'il eut préparé ses fours et tout ce qui était nécessaire pour accomplir l'opération, il m'envoya prévenir. Page 392.

Le lundi 15 du mois de moharrem, je partis pour assister à la fonte du canon sous la direction d'Ustâd-Ali-Kouli. Tout à l'entour du moule on avait installé huit fours où on faisait fondre le métal. Du pied de chacun des fours partait une rigole qui aboutissait tout droit au moule du canon. A peine étais-je rendu sur les lieux, qu'on ouvrit les trous de coulée. Le métal en fusion pénétrait dans le moule en bouillonnant comme de l'eau. Au bout d'un certain temps, le moule n'étant pas encore plein, la matière en fusion qui arrivait des fours cessa de couler de chacun des fours, soit que la dimension de ceux-ci, soit que la quantité de la matière elle-même eût été mal calculée. Ustâd-Ali-Kouli, dans un état difficile à décrire, voulait se jeter au beau milieu du cuivre en fusion. Je le caressai, lui fis donner une robe d'honneur et parvins ainsi à le calmer. Un ou deux jours après, lorsque le moule fut refroidi, on en fit l'ouverture. Ustâd-Ali-Kouli, au comble de la joie, m'envoya dire que l'âme de la pièce était sans défaut et qu'il était facile d'y pratiquer une chambre. Il fit donc mettre à découvert le corps du canon auquel un certain nombre d'ouvriers furent chargés de mettre la dernière main, tandis que lui-même s'occupa de la confection de la chambre.

Sur ces entrefaites, Mehdi-Khodja vint me présenter Feth-Khan-Servâni, de la part de Humaïoun dont il s'était séparé à Dilmaoud. Je fis à Feth-Khan une réception gracieuse et, non content de lui donner les districts qui avaient appartenu à son père, A'zem-Humaïoun, j'y ajoutai d'autres territoires. En tout il reçut un apanage d'un *kror*, soixante *lak* de revenu. Il est d'usage dans l'Hindoustân de donner aux émirs les plus considérés des titres, tels que *A'zam-Humaïoun*, *Khan-i-Djihân*, *Khan-i-Khanân*. Son père, à lui, portait précisément le titre d'*A'zam-Humaïoun*. Donner à quelqu'un un pareil titre concurremment avec Humaïoun n'étant pas admissible, je le mis de côté et décernai à Feth-Khan-Servâni celui de *Khan-i-Djihân*.

Page 391. Le mercredi 8 du mois de safar, ayant fait dresser des tentes au bord du grand bassin situé au-dessus des tamariscs, je donnai une fête, où je conviai Feth-Khan-Servâni à boire du vin. En même temps que je lui faisais présenter la coupe, je le gratifiai d'un turban que j'avais porté moi-même et d'un habit complet; après quoi je le renvoyai dans ses terres comblé de faveurs et d'attentions. Il fut réglé que son fils, Mahmoud-Khan, séjournerait continuellement à ma cour.

Le mercredi 24 du mois de moharrem, je fis partir en toute hâte Mohammed-Ali-Haïder-Rikâb-Dâr, avec mission d'aller dire à Humaïoun « que les ennemis du *Sagar-Pourab* avaient pris la fuite; qu'aus-

sitôt l'arrivée de Mohammed, il devait laisser à quelques begs choisis exprès le soin de garder Djounpour, et venir me rejoindre de sa personne à la tête de ses troupes ; que Rana-Sanka était venu se mettre tout à fait à notre portée et qu'il fallait, avant tout, se débarrasser de lui. »

Au moment où l'armée venait de partir pour le *Pourab*, Terdi-Beg, Koutch-Beg et son frère cadet Ser-Efken, Mohammed-Khalil-Akhta-Begui avec ses frères et les écuyers (akhtadji) sous ses ordres, Rustem-Turkman également avec ses frères, Râvi-Servâni, l'hindou, avaient été dirigés sur Biana, avec ordre de mettre au pillage tout le pays environnant. S'ils pouvaient à force de promesses et de bonnes paroles décider les défenseurs de la place à faire leur soumission, tout serait pour le mieux ; autrement ils devaient tout mettre à feu et à sang pour réduire l'ennemi à la dernière extrémité.

Alim-Khan, frère aîné de Nizâm-Khan qui tenait dans Biana, occupait de sa personne la place de Tehenguir. Des messagers étaient venus de sa part, à plusieurs reprises, annonçant qu'il était prêt à se soumettre et à embrasser mon parti ; qu'il s'engageait même, si je voulais lui confier un corps de troupes, à mettre en œuvre les promesses et les exhortations pour me rendre maître de Biana, des villages qui en dépendaient et des archers de ces pays. En conséquence, je donnai pour instruction au corps de troupes légères commandé par Terdi-

Beg de s'en rapporter, dans tout ce qu'il entreprendrait, aux bons conseils et à l'expérience d'Alim-Khan, qui était du pays et prenait sur lui la responsabilité de cette grande affaire. Si quelques-uns des gens de l'Hindoustân savent manier le sabre avec courage, ils n'en sont pas moins étrangers, pour la plupart, au métier de la guerre, à l'art du comman-
Page 194. dement et de la conduite des armées. Cet Alim-Khan, qui était accompagné par mes troupes légères, les conduisit jusqu'à Biana, sans écouter les avis de personne, sans vouloir examiner ce qu'il était expédient de faire ou d'éviter. Le détachement que j'avais mis sous ses ordres se composait de près de deux cent cinquante à trois cents Turks, sans compter un peu plus de deux mille hommes de troupes de l'Hindoustân ou des contrées avoisinantes. De son côté, Nizâm-Khan avait dans Biana plus de quatre mille cavaliers afgans, outre un corps de fantassins qui dépassait le nombre de dix mille. Voyant ceux qui venaient l'attaquer, et ayant reconnu leur force, il exécuta aussitôt contre eux une sortie à la tête de toutes ses troupes, tant à pied qu'à cheval. Abordant les nôtres de toute la vitesse de leurs chevaux, ils les forcèrent à prendre la fuite. Alim-Khan-Tehenguiri, frère aîné de Nizâm-Khan, fut démonté et fait prisonnier avec cinq ou six autres. On laissa en outre une certaine quantité de bagages entre les mains de l'ennemi. Cet échec ne m'empêcha pas d'envoyer à Nizâm-Khan des lettres, où je faisais tout mon possible pour le gagner, en lui

promettant le pardon de ses offenses anciennes et nouvelles. Pour lui, comme il eut bientôt entendu parler de Rana-Sanka, le païen, il vit bien qu'il ne pouvait plus tenir. Mandant auprès de lui Seïd-Refi', il s'en servit comme d'un intermédiaire pour remettre la place à mes gens. Ensuite il se présenta devant moi en sa compagnie et fut admis à l'honneur de me faire sa cour. Je lui donnai en apanage un territoire de vingt *lak* de revenu dans le Meïân-i-Do-Ab. J'envoyai provisoirement à Biana Dost-Ichik-Aga; mais, quelques jours plus tard, je concédai ce gouvernement à Mehdi-Khodja, avec une allocation fixe de soixante-dix *lak*, après quoi je le congédiai pour qu'il se rendît à son poste.

Cependant, Tatar-Khan-Sarongkhani, qui tenait dans Goualiar, ne cessait de me faire faire des offres de soumission et de service. Lorsque les païens, après s'être emparés de Kandar, arrivèrent dans le voisinage de Biana, Dermenkot, un des radja de Goualiar, et un païen nommé Khan-i-Djihân s'approchèrent de cette place et commencèrent à exciter toute espèce de troubles dans l'espoir de s'en rendre maîtres. Tatar-Khan pensa alors à venir me trouver et à me remettre Goualiar. A ce moment les begs, les officiers de ma maison et la plupart de mes hommes d'élite étaient occupés à des expéditions légères de différents côtés. En conséquence, je donnai à Rahim-Dâd quelques gens de Behreh et de Lahor avec Imchidji-Tounkatar accompagné de ses frères, et je

Page 395. les fis partir pour Goualiar, après leur avoir assigné à tous dans ce pays des territoires distincts. Molla-Apak et Cheikh-Gueuren eurent ordre d'aller installer Rahim-Dâd à Goualiar et de revenir ensuite. Lorsqu'ils arrivèrent près de la place, Tatar-Khan, qui avait complétement changé d'avis, ne voulut pas les y admettre. Sur ces entrefaites, Cheïkh-Mahmoud-Gous, le derviche, très-adonné aux pratiques de la vie ascétique et qui attirait autour de lui bon nombre de disciples et de sectateurs, envoya dire de l'intérieur de la ville à Rahim-Dâd qu'il devait s'efforcer, par n'importe quel moyen, de s'introduire dans Goualiar, parce que Tatar-Khan, dont les vues étaient devenues différentes, avait conçu de pernicieux desseins. Rahim-Dâd, ainsi prévenu, fit dire à Tatar-Khan que la campagne étant dangereuse à cause des païens, il demandait à être introduit dans la place avec un petit nombre de ses gens, tandis que les autres resteraient au dehors. Cette proposition ayant été acceptée, il entra avec un léger cortége. Il exprima alors le désir que le reste de ses gens fût placé à une porte qu'il désigna ; et on les posta à *Hastipoul* (la porte de l'Éléphant). Dès la nuit qui suivit, il les introduisit dans la ville par cette même porte. Tatar-Khan, réduit à l'impuissance, rendit la place, bon gré mal gré, et en sortit pour venir me présenter ses hommages à Agra. Je lui assignai pour son entretien le district de Biaoun d'un revenu de vingt *lak*.

Doulpour fut réuni au domaine impérial [1], et j'y envoyai pour en administrer les revenus Aboul-Feth-Turkman.

Dans les environs de Hiçâr-Firouzeh, Hamid-Khan-Sarongkhani, avec un parti d'Afgans de Pani et d'autres cantons, qui formaient un rassemblement de trois à quatre mille hommes, se tenait sur le pied de la révolte et du désordre. Le mercredi 25 du mois de safar, je fis marcher contre ces rebelles Tchin-Timour-Sultan, auquel j'adjoignis Ahmedi-Pervânatchi, Aboul-Feth-Turkman, Melik-Dâd-Kerrâni, Mudjâhid-Khan-Moultâni et leurs contingents. Ceux-ci se mirent en marche et, pressant tout d'abord leurs chevaux, tombèrent sur les Afgans, qu'ils mirent en déroute et dont ils tuèrent un bon nombre. On m'envoya pour trophées beaucoup de têtes.

Vers la fin du mois de safar, Khadjegui-Açad-Allah, qui avait été envoyé en ambassade dans l'Irâk auprès du prince royal Tahmasp, revint en compagnie du turkoman Suleïman et me remit les présents dont il était porteur. Dans le nombre étaient deux jeunes filles tcherkesses. Page 196.

Le vendredi, 17 du mois de rebi'-ul-evvel, il se passa un étrange événement, dont le récit circonstancié se trouve dans une lettre que j'écrivis alors à Kaboul. Je ne saurais mieux faire que de l'in-

1. Au lieu de *khâliceh kilip* que porte le texte imprimé, je lis *khâsseh kilip* que réclame le sens.

sérer ici sans y rien ajouter ni en rien retrancher :

« Un fait très-grave a eu lieu le vendredi 17 du mois de rebi'-ul-evvel de l'année 933. La mère d'Ibrahim, la maudite, avait entendu dire que je mangeais des mets apprêtés de la main de cuisiniers indigènes. En effet, trois ou quatre mois auparavant, n'ayant jamais goûté aux mets de l'Hindoustân, j'avais donné ordre qu'on m'amenât les cuisiniers d'Ibrahim. Ils étaient au nombre de soixante, sur lesquels j'en avais gardé quatre à mon service. Instruite de ce détail, la princesse envoya chercher à Etaoua Ahmed-Tchâchneh-guir (le dégustateur); c'est le terme qui correspond dans l'Hindoustân à celui de *bekaoul* dont nous nous servons. Puis elle remit à une jeune esclave, pour le donner à Ahmed, un *toula* de poison enveloppé dans un papier plié en quatre. (Le *toula* vaut un peu plus de deux *miskâl*, ainsi qu'il a été dit plus haut.) Ahmed le remit à son tour aux cuisiniers hindoustânis qui faisaient partie du service de ma bouche, en leur promettant quatre districts s'ils trouvaient moyen de jeter le poison dans un des plats destinés à mon usage. A la suite de la jeune fille chargée de donner le paquet à Ahmed, la princesse en envoya une seconde chargée de voir si la première s'était acquittée, oui ou non, de sa commission. Heureusement pour moi, le poison ne fut pas mis dans la chaudière, mais sur le plat. La raison en fut que j'avais à plusieurs reprises averti mes officiers dégustateurs de se méfier des Hindoustânis. Celui-ci

fit donc faire l'épreuve, tandis que le dîner cuisait; puis, au moment où on allait le servir, il fut assez mal inspiré pour se relâcher de sa surveillance. Le cuisinier, dressant alors des tartines de pain très-minces sur un plateau de porcelaine, les saupoudra d'un peu moins de la moitié de la dose; ensuite il versa sur le tout de la friture de beurre. Si la friture elle-même eût été saupoudrée de poison, ou qu'on l'eût directement répandu dans la chaudière, les choses auraient mal tourné pour moi. Dans son trouble il en avait laissé tomber plus de la moitié dans le foyer. Page 397.

« Ce vendredi-là même, on me servit donc mon repas dans l'après-midi. Je me régalai beaucoup d'une fricassée de lièvre et je mangeai aussi pas mal de carottes frites. Je n'avais encore avalé qu'une ou deux bouchées de cette friture hindoustânie empoisonnée, sans y trouver aucune saveur désagréable, lorsque, ayant mangé ensuite un ou deux morceaux de viande desséchée, j'éprouvai une nausée. Le jour d'avant, comme je mangeais de cette même viande desséchée, j'y avais trouvé un goût désagréable auquel j'attribuai cette nausée. Bientôt mon cœur se souleva de nouveau et je ressentis deux ou trois nausées telles que je faillis vomir sur la nappe. A la fin, voyant que je n'y pouvais plus tenir, je me levai pour gagner le privé. En m'y rendant, je manquai vomir une fois, puis une autre fois encore. Une fois là, je vomis, ce qui ne m'était jamais arrivé après

avoir mangé, ni même à la suite de parties de boisson. Un soupçon ayant traversé mon esprit, j'ordonnai qu'on s'assurât de la personne du cuisinier et qu'on donnât les matières vomies à un chien qu'on observerait avec soin. Le lendemain matin, l'animal fut très-malade pendant près de quatre heures; son ventre semblait se ballonner. On eut beau lui lancer des pierres et tourner tout autour de lui, il ne bougea pas. Après être resté dans cet état jusque vers midi, il se releva et n'en mourut pas. Un ou deux pages qui avaient mangé de ce plat furent pris aussi dans la matinée de vomissements abondants. Il y en eut même un dont l'état devint tout à fait désespéré; à la fin, toutefois, tous deux en réchappèrent :

« Un malheur avait fondu sur moi, qui heureusement a « passé. »

« Dieu m'a donné de nouveau la vie; voilà que j'arrive d'un autre monde et je sors du sein de ma mère. J'étais malade, j'étais mort et je suis ressuscité. Je sais maintenant quel est le prix de la vie.

« D'après mes ordres, Sultan-Mohammed-Bakhchi soumit les cuisiniers à la plus grande surveillance, et il sut leur arracher le secret de tout ce que je viens de raconter en détail.

« Le lundi, qui était jour de divan, je prescrivis aux grands, aux nobles, aux émirs et aux vezirs de

se réunir dans la salle du conseil. Je fis amener les quatre coupables, deux hommes et deux femmes, pour y subir un interrogatoire. Ils racontèrent tout ce qui s'était passé, sans en rien omettre. Je fis couper en pièces l'officier dégustateur et écorcher vif le cuisinier. Quant aux femmes, l'une fut foulée aux pieds d'un éléphant, et l'autre tuée à coups de fusil. J'ai fait garder à vue aussi une autre personne qui sera victime de ses propres méfaits et en recevra la rétribution. Page 398.

« Le dimanche, je bus une tasse de lait. Le lundi, j'en pris également une et en outre une infusion de *terre sigillée* et de *teriak* la plus pure. Le mardi, je repris du lait[1]. Le mercredi 1er du mois de safar, je rejetai des matières toutes noires et qui avaient l'air brûlé. Grâces soient rendues à Dieu! Je ne savais pas encore quel est le prix de la vie, comme le dit très-justement cet hémistiche :

« Celui qui est sur le point de mourir comprend alors tout ce « que vaut la vie[2]. »

« Chaque fois que ces événements effrayants se représentent à mon esprit, je me sens tout bouleversé malgré moi. Dieu, par un effet tout spécial de sa miséricorde, m'a donné la vie une seconde fois.

1. Le texte imprimé ajoute *bi khauli sordi sanga*, ce qui paraît être une interpolation dénuée de sens.

2. *Euler hâletka yeteeh ol bilour djân kadarini.*

Quel langage emploierais-je pour lui témoigner dignement ma reconnaissance? Pour éviter tous les bruits qui pourraient jeter de l'inquiétude parmi vous, j'ai consigné ici, dans le plus grand détail, le récit de tout ce qui s'est passé. Quoique j'aie couru un péril dont l'horreur dépasse la puissance d'une langue ou d'une bouche humaine, grâce à Dieu! je vois encore le jour et tout s'est passé pour le mieux. J'ai tenu à vous préserver de toute inquiétude et de toute préoccupation, et voilà pourquoi cette lettre vous a été écrite le mardi 20 du mois de rebi'-ul-evvel, dans le *tchehâr-bâg.* »

Une fois hors de péril, j'envoyai cette lettre à Kaboul. Pour punir la princesse maudite (la mère d'Ibrahim) d'avoir commis un si grand crime, je chargeai Younous-Ali et Khadjegui-Açad de la dépouiller de tout ce qu'elle avait d'argent en espèces, d'esclaves et de maisons, après quoi la surveillance de sa personne devait être remise à Abd-ur-Rahim-*Chigaoul* (introducteur des ambassadeurs). Quant à son petit-fils, le fils d'Ibrahim, qui était gardé avec beaucoup d'honneurs et d'égards, considérant qu'un pareil forfait sortait de sa famille, je ne crus pas prudent de conserver ce prince auprès de ma personne. En conséquence, le jeudi 29 du mois de rebi'-ul-evvel, je l'envoyai à Kâmrân, en compagnie de Molla-Sersân, qui était venu me trouver de la
Page 399 part de ce prince pour traiter quelques affaires.

Cependant Humaïoun avait marché contre les

rebelles du *Pourab* et, après s'être emparé de Djounpour, s'était dirigé en toute hâte sur Gâzipour pour attaquer Nacir-Khan. Celui-ci, averti du danger qui le menaçait, passa le Gange, sur quoi Humaïoun poussa de Gâzipour sur Khaïr-Abâd. Les Afgans de ces parages, prévenus à leur tour, traversèrent le Serou (la Gogra). Mes gens, après avoir ravagé la campagne, se retirèrent. Ainsi que je l'avais décidé, Châh-Mir-Huceïn et Sultan-Djouneïd furent placés dans Djounpour avec un détachement d'hommes d'élite. Kâzi-Djia reçut la même destination. Cheïkh-Baïezid fut installé à Oud. Après avoir réglé définitivement tous ces détails, Humaïoun traversa le Gange, non loin de Kourra et de Manikpour, et dirigea sa marche par la route de Kalpi. Sur ces entrefaites, Alim-Khan et Djelâl-Khan-Djiguet, qui étaient à Kalpi, m'avaient fait parvenir leur soumission, mais ne s'étaient pas présentés en personne [1]. Arrivé à la hauteur de Kalpi, Humaïoun calma toutes leurs inquiétudes à l'aide d'un message, de sorte qu'il put s'en retourner en les emmenant avec lui. Ce fut un lundi, 3 du mois de rebi'-ul-âkhir, qu'il vint m'offrir lui-même ses hommages dans le *Jardin des huit Paradis*. Le même jour, Khodja-Dost-Khâvend arriva de Kaboul.

A cette époque, les courriers de Mehdi-Khodja

1. Je lis *guilmaïdour* au lieu de *guiladour*, et *kalpi* au lieu de *kaboul* que le texte imprimé porte mal à propos.

commencèrent à se succéder coup sur coup, m'apportant la nouvelle certaine de l'approche de Rana-Sanka avec lequel Haçan-Khan-Meouati avait fait sa jonction, me représentant comme une chose urgente d'en finir une fois pour toutes avec ces deux adversaires, et me conseillant, dans l'intérêt de mes affaires, d'envoyer en avant du gros de mes forces un corps auxiliaire au secours de Biana. En conséquence, je décidai que mon armée se mettrait en marche, et je me fis précéder par des troupes légères, dirigées vers Biana sous le commandement de Mohammed-Sultan-Mirza, d'Younous-Ali, de Châh-Mansour-Berlas et de Kâcimi-Boudjkeh. Un fils de Haçan-Khan-Meouati, nommé Nâhir-Khan, était tombé entre mes mains dans la bataille livrée à Ibrahim, et je l'avais gardé comme un otage. Il en était résulté que son père, Haçan-Khan, n'avait cessé d'entretenir avec moi des relations et de me redemander son fils. Quelques-uns de mes conseillers Page 400. pensèrent que, pour le gagner entièrement, il fallait le lui renvoyer; qu'il serait très-sensible à cette faveur et m'en témoignerait sa reconnaissance par une fidélité à toute épreuve. En conséquence, j'avais fait revêtir Nâhir-Khan d'un vêtement d'honneur et je lui avais permis de retourner auprès de son père, auquel il devait porter de ma part les plus belles promesses. Mais ce misérable hypocrite, qui avait inutilement tenté de faire relâcher son fils, n'avait pas plus tôt appris que je le lui renvoyais que, même

avant son arrivée, il était sorti d'Alouar et avait fait sa jonction à Touda avec Rana-Sanka. Lui rendre son fils dans de pareilles circonstances avait été de ma part un acte dénué de raison.

Comme il pleuvait beaucoup alors, nous avions constamment des réunions joyeuses auxquelles Humaïoun assistait. Quoiqu'il eût de l'aversion pour le vin, il ne laissa pas durant ces quelques jours de payer bravement de sa personne.

Parmi les événements remarquables de ces temps-là, il faut citer la défection de Molla-Baba-Pechâguiri et de son frère cadet Baba-Cheïkh, qui abandonnèrent Humaïoun au moment où il se rendait du fort de Zafer à l'armée de l'Hindoustân et allèrent trouver Kitin-Kara-Sultan. Ceux qui défendaient Balkh se trouvant dans l'impuissance de résister, cette place tomba entre les mains de Kitin-Kara-Sultan. Alors ce misérable orgueilleux, aidé de son frère cadet, osa prendre sur lui de se mêler des affaires de ces contrées et se rendit dans les environs d'Eïbek, de Khourrem et de Sârbâg. Châh-Sikender, n'ayant plus pied nulle part depuis la chute de Balkh, rendit aux Euzbegs le château de Gouri, dans lequel pénétrèrent Molla-Baba-Cheïkh et quelques-uns des siens. Le château de Mir-Hemeh, étant dans le voisinage, ne put échapper au sort commun et se soumit au pouvoir des Euzbegs. Quelques jours après, Baba-Cheïkh avec un parti d'Euzbegs y arriva pour en enlever Mir-Hemeh et ses gens et les con-

duire du côté de Balkh. Mir-Hemeh abattit Baba-Cheïkh dans l'intérieur même du château et confina les Euzbegs dans différents endroits. Après avoir frappé Baba-Cheïkh et mis aux fers quelques-uns des siens, il envoya en toute hâte un courrier à Koundouz auprès de Tangri-Berdi. Celui-ci dépêcha à son secours Yâr-Ali et Abd-ul-Letif avec un détachement d'hommes d'élite. Avant leur arrivée, Molla-Baba, à la tête d'un parti d'Euzbegs, était venu attaquer le château de Mir-Hemeh dans l'espoir de battre ses défenseurs; mais il n'avait pu rien faire, et ceux-ci, après avoir fait leur jonction avec le détachement envoyé par Tangri-Berdi, se retirèrent à
Page 401. Koundouz. Baba-Cheïkh avait un frère cadet qui se trouvait dans un état si désespéré qu'on lui coupa la tête, que Mir-Hemeh m'apporta à la suite de ces événements. Quant à lui, je le comblai de grâces et de marques de faveur et je l'élevai au-dessus de tous ceux de son rang. Lorsque Bâki-Chigaoul était parti pour son expédition, j'avais promis de donner un *ser* d'or pour la tête de ces deux vieux misérables (Molla-Baba et Baba-Cheïkh). Outre toutes les grâces que j'avais accordées à Mir-Hemeh, je lui fis encore payer un *ser* d'or conformément à l'engagement que j'avais pris.

Sur ces entrefaites, Kimeti, qui était allé en course du côté de Biana, me rapporta plusieurs têtes qu'il avait coupées. Comme lui et Boudjkeh battaient le pays avec quelques maraudeurs pour

tâcher de recueillir des informations, ils rencontrèrent deux partis de coureurs païens qu'ils battirent et auxquels ils prirent soixante-dix à quatre-vingts hommes. Kimeti ayant appris d'eux la nouvelle certaine de l'arrivée de Haçan-Khan-Meouati et de sa jonction avec Rana revint aussitôt m'en donner avis.

Le dimanche 8 du mois, je me rendis à une expérience de tir qu'Ustâd-Ali-Kouli devait faire avec ce grand canon dont l'âme avait été réussie parfaitement lors de la fonte, mais qu'il avait fallu compléter plus tard en fondant la chambre après coup. Il pouvait être quatre heures lorsqu'il lança un boulet qui parcourut une distance de seize cents pas. Je récompensai Ustâd en lui faisant don d'une dague avec son ceinturon, d'un vêtement d'honneur et d'un cheval de prix.

Le lundi, 9 du mois de djemâdi-ul-evvel, je partis pour la guerre sainte et, sortant des faubourgs, je vins camper dans la plaine. Je restai là trois à quatre jours à rassembler mon armée et à bien déterminer le but qu'elle devait frapper. Comme je n'avais qu'une médiocre confiance dans les troupes indigènes, j'employai les émirs de l'Hindoustân à faire des courses dans toutes les directions. Ce fut ainsi qu'Alim-Khan fut envoyé en expédition légère du côté de Goualiar pour y porter secours à Rahim-Dâd. Quant à Meken, à Kâcim-Sunbuli, à Hâmid et ses frères, à Mohammed-Zeïtoun, ils furent dirigés en course sur Sunbul.

Dans ce même campement je fus informé que Rana-Sanka, battant le pays avec les forces dont il disposait, avait poussé jusque dans le voisinage de Biana. Ceux des nôtres qui avaient été envoyés en éclaireurs n'avaient pu ni donner de leurs nouvelles aux assiégés, ni même pénétrer dans la place. De son côté, la garnison s'étant aventurée imprudemment beaucoup trop loin de l'enceinte, l'ennemi, fondant sur elle avec des forces supérieures, l'avait mise en déroute. Senguer-Khan-Djendjouheh y avait perdu la vie. Au milieu de la bagarre Ketteh-Beg,
Page 402. sans armure, était sorti de la ville et accouru au galop. Au moment où il allait mettre la main sur un infidèle qu'il avait démonté, celui-ci, arrachant le sabre d'un des servants de Ketteh-Beg, en avait frappé le beg à l'épaule et lui avait fait une blessure si grave qu'il ne put pas prendre part à la campagne contre Rana-Sanka. Ce ne fut que bien longtemps après qu'il s'en remit, et encore ce ne fut jamais complétement. Kismi, Châh-Mansour-Berlas et tous ceux qui arrivèrent de Biana, soit qu'ils fussent effrayés eux-mêmes, soit qu'ils voulussent ébranler la fermeté de l'armée, firent une description des plus pompeuses de l'ardeur et de la bravoure des troupes infidèles.

Avant de quitter mon premier campement, j'envoyai en avant Kâcim-Mir-Akhor avec des pionniers pour creuser de nombreux puits dans le district de Medhakor, où l'armée devait camper. Ce

fut le samedi, 14 du mois de djemâdi-ul-evvel, que je m'éloignai des environs d'Agra pour gagner le lieu où les puits avaient été creusés. J'en repartis dès le lendemain matin, et il me vint à l'esprit que, dans tous ces cantons, Sikri était le lieu le plus propre à fournir d'eau un grand camp; mais qu'il était possible que les infidèles y fussent déjà installés et en possession de l'eau. Je fis donc avancer mon armée en ordre de bataille, l'aile droite, l'aile gauche, le centre se tenant chacun à leur poste. Dervich-Mohammed-Sârbân et Kimeti qui, ayant été à Biana et en étant revenu, connaissait parfaitement la configuration du pays, furent envoyés en avant pour chercher sur les bords de l'étang de Sikri un emplacement convenable pour camper. Quand nous y fûmes installés, je fis partir un courrier chargé de dire à Mehdi-Khodja et à ceux qui étaient dans Biana de venir me rejoindre d'urgence. En même temps, un des officiers de la maison de Humaïoun, Beg-Mirek-Mogoul, fut expédié à la tête d'un détachement pour tâcher de recueillir des renseignements. Parti le soir même, il revint dès le lendemain matin avec la nouvelle que l'ennemi avait installé son camp à un *kurouh* en avant de Passaouar. Ce jour-là, Mehdi-Khodja, Mohammed-Sultan-Mirza et les troupes légères qui étaient dans Biana vinrent me rejoindre.

Les begs étaient chargés, chacun à tour de rôle, du service de la grand'garde. Le jour où Abd-ul-Aziz

se trouva en fonction, négligeant de faire éclairer ses devants et ses derrières, il s'avança jusqu'à Kanouaha, qui est située à cinq *kurouh* de Sikri. De leur côté, les infidèles opéraient leur mouvement en avant, lorsqu'ils eurent connaissance de la marche désordonnée des nôtres. Aussitôt quatre à cinq mille hommes arrivèrent sur eux. Abd-ul-Aziz et Molla-
Page 403. Apak, qui n'avaient pas plus de quinze cents soldats, sans s'inquiéter de la supériorité de l'ennemi, engagèrent aussitôt le combat. Affaiblis par le grand nombre de prisonniers qu'on leur fit, ils ne tardèrent pas à être ébranlés.

Je ne fus pas plus tôt instruit de ce qui se passait que j'envoyai à leur secours Muhibb-Ali et ses gens, puis, successivement, Molla-Huceïn, quelques autres que je ne nomme pas, et finalement Mohammed-Ali-Djeng-Djeng. Avant l'arrivée de Molla-Muhibb et de ceux qui étaient partis les premiers, l'ennemi avait forcé Abd-ul-Aziz et les siens à lâcher pied, lui avait enlevé son étendard et avait pris et massacré Molla-Ni'met, Molla-Daoud, sans compter le frère cadet de Molla-Apak et quelques autres encore. A peine le renfort fut-il rendu sur le terrain, que Tâhir-Tebri, l'oncle maternel de Muhibb-Ali, lança son cheval en avant; mais il ne put prêter main-forte aux vaincus et tomba lui-même au pouvoir de l'ennemi. Au milieu de la bagarre Muhibb-Ali fut renversé à terre. Baltou, perçant obliquement jusqu'à lui, parvint à le dégager. Les infidèles poursuivirent

les nôtres jusqu'à un *kurouh* de distance et ne s'arrêtèrent qu'en voyant paraître de loin le contingent de Mohammed-Ali-Djeng-Djeng.

Cependant il m'arrivait coup sur coup des messagers avec la nouvelle que l'ennemi approchait. Nous revêtîmes donc nos cuirasses, couvrîmes nos chevaux de leurs armures et, une fois bien équipés, nous nous préparâmes à courir en avant. Je donnai ordre de faire traîner avec nous les chariots[1]. Lorsque nous eûmes parcouru un *kurouh,* les infidèles avaient déjà disparu.

Près de nous était un grand étang auprès duquel nous campâmes à cause de la commodité de l'eau. Sur le front de notre ligne étaient rangés les chariots qui étaient reliés ensemble à l'aide de chaînes et séparés l'un de l'autre par un intervalle de sept à huit aunes, c'est-à-dire de toute la longueur de la chaîne. Mustafa, le roumi, avait disposé ses chariots à la mode du pays de Roum. C'était un homme très-habile et fort expert, et ses chariots étaient parfaitement arrangés. Comme Ustâd-Ali-Kouli avait adopté une méthode tout opposée, j'avais posté Mustafa à l'aile droite, en avant de Humaïoun. Là

1. Le mot *araba,* que j'ai traduit par « chariot », est pris par M. Leyden dans le sens de « gun », ce que je ne crois pas exact; tout au plus signifierait-il « affût ». Il me paraît impossible d'admettre que Bâber eût à sa disposition une artillerie attelée aussi considérable. Ces *araba* pouvaient servir en partie à transporter des pièces de campagne, mais ils avaient aussi une autre destination, comme on le voit par la suite du récit.

où il n'y avait pas de chariots, j'avais fait creuser un fossé par des pionniers et des terrassiers du Khoraçân et de l'Hindoustân. L'arrivée si subite des infidèles, le résultat du combat qui avait eu lieu à Biana, les éloges exagérés que Châh-Mansour, Kismi et tous ceux qui revenaient de Biana faisaient de la bravoure de l'ennemi, tout avait contribué à semer dans l'armée un manque d'assurance qui ne se voyait que trop. La défaite d'Abd-ul-Aziz n'était due pourtant qu'à son imprudente légèreté. Toute-
Page 404. fois, pour redonner du cœur à mes soldats et renforcer ostensiblement la position, je fis fabriquer, pour les installer dans les endroits qui n'étaient pas couverts par les chariots, des engins de bois en forme de trépied et reliés entre eux à une distance de sept à huit aunes par des lanières de peau de bœuf auxquelles ils étaient assujettis. L'achèvement complet de tous ces préparatifs et de ces engins ne demanda pas moins de vingt-cinq jours.

Sur ces entrefaites, arrivèrent de Kaboul Kâcim-Huceïn-Sultan, petit-fils par sa mère de Sultan-Huceïn-Mirza, Ahmed-Youçouf, Seïd-Youçouf, Kawâm-Ordou-Châh et d'autres encore, ramassés de ci de là, au nombre d'environ cinq cents. Avec eux se trouvait aussi Mohammed-Cherif, l'astrologue, homme de méchante nature. Baba-Dost-Soutchi, qui s'était rendu à Kaboul pour y chercher du vin, revenait dans leur compagnie, conduisant trois files de chameaux (chaque file de cinq chameaux)

chargés de vins choisis de Gazna. Dans ces circonstances, où, par suite des événements qui avaient eu lieu, des malentendus et des propos inconsidérés dont j'ai parlé plus haut, les soldats se montraient singulièrement indécis et peu confiants, Mohammed-Cherif, l'astrologue, cet homme d'une nature perverse, tout en s'abstenant de rien faire qui pût m'être utile, mettait une singulière chaleur à répéter à tous ceux qu'il rencontrait : « Ces jours-ci, Mars est du côté de l'occident; quiconque se battra en venant de cette direction sera vaincu. » Plus on se laissait aller à consulter un si fâcheux coquin, plus les sots voyaient leur courage tomber pièce à pièce. Quant à moi, sans tenir compte de toutes ces fadaises, je ne perdais pas de temps à faire tout ce que réclamait la situation et je me préparais avec ardeur à soutenir l'effort de l'ennemi et à lui résister en lignes.

Le dimanche, 22 du mois, je fis partir Cheïkh-Djemâl avec ordre de rassembler le plus qu'il pourrait d'archers du Meïân-i-Do-Ab et de Dehli, d'aller avec eux mettre à sac les villages du pays de Meouat et de ne rien négliger pour que, dans ces parages, les nôtres n'eussent aucun dommage à redouter. Molla-Turk-Ali, qui arrivait de Kaboul, eut pour instruction de se joindre à Cheïkh-Djemâl et de l'aider de tout son pouvoir à porter la dévastation dans le pays de Meouat. Magfour-Divân dut partir dans la même direction pour aller ravager quelques villages situés dans les cantons les plus reculés de

Meouat et y réduire les habitants en captivité. Toutefois les gens de ce pays n'eurent pas beaucoup à
Page 405. souffrir de cette incursion.

Le lundi, 23 du mois de djemâdi-ul-evvel, je montai à cheval pour faire une tournée d'inspection. Au milieu de cette course, il me vint à l'idée que j'étais toujours combattu intérieurement par le désir de faire pénitence, et que ces infractions continuelles à la loi formaient comme une poussière sur le miroir de mon cœur :

« Jusqu'à quand rechercheras-tu la saveur du péché? O ivrogne insensé! que ne goûtes-tu aussi à la pénitence? Combien de temps resteras-tu dans la souillure de la désobéissance, et te complairas-tu dans la prévarication? Jusqu'à quand, vil esclave de tes passions, perdras-tu ainsi follement ta vie? Tu t'es mis en marche pour faire la guerre aux infidèles, tu as fait noblement le sacrifice de tes jours. Celui qui s'est décidé à affronter la mort, tu sais comment il se comporte, une fois son parti pris? Il se préserve soigneusement de tout ce qui est défendu, il se conserve pur de tout péché. Je dis donc adieu à mon ancienne manière de vivre et je renonçai à boire du vin. Carafons et coupes d'or et d'argent, vaisselle qui servait dans nos parties de débauche, je fis tout apporter, sur l'heure, pour être brisé impitoyablement. Laissant là les jouissances de la boisson, je recouvrai la paix du cœur. »

Ces carafons, ces ustensiles d'or et d'argent qui avaient été mis en pièces furent partagés entre les pauvres et les derviches. La première personne qui me tint compagnie dans la voie de la pénitence fut Aces, le même qui avait fait en même temps que moi le vœu de ne pas se raser la barbe et de la

laisser pousser. Dès le soir même et le lendemain matin, près de trois cents personnes parmi les begs, les officiers de ma maison, les soldats et non soldats renoncèrent solennellement à la boisson. Je fis répandre à terre tout le vin que nous avions là ; quant à celui que Baba-Dost avait apporté, je donnai ordre qu'on y jetât du sel pour le faire tourner en vinaigre. A l'endroit même où le vin avait été répandu on creusa un *vaïn*. Je voulus qu'il fût revêtu de pierres et qu'on élevât à côté une *maison de bienfaisance*. Dans le mois de moharrem de l'année 935, où je fis ma tournée à Goualiar, lors de mon retour, me rendant de Doulpour à Sikri, je m'assurai par moi-même que ce *vaïn* était entièrement terminé. J'avais précédemment formé la résolution de remettre aux musulmans l'impôt du *tamga* si je remportais la victoire sur Rana-Sanka, l'infidèle. Tandis que j'accomplissais mon vœu de renoncer au vin, Dervich-Mo- Page 406.
hammed-Sârbân et Cheïk-Zeïn me firent souvenir de cette exemption du *tamga*. Je leur dis qu'ils avaient bien fait de me rappeler cette affaire, et effectivement tous les musulmans qui se trouvaient dans les provinces soumises à ma domination furent exemptés du *tamga*. En conséquence, je fis venir des scribes et je leur ordonnai d'écrire des lettres patentes où seraient relatés les deux grands événements dont je viens de parler. Voici la teneur de ces lettres, composées par Cheïk-Zeïn et envoyées à tous les pays dépendant de mon administration.

LETTRE DE ZAHIR-ED-DIN-MOHAMMED[1].

« Grâces soient rendues au Miséricordieux, qui est plein d'amour pour ceux qui se repentent et se purifient, et reconnaissance au Libéral, qui pardonne aux pécheurs et absout ceux qui demandent à être absous. Bénédictions sur Mohammed, la plus noble des créatures, sur ceux de sa famille, les élus, sur ses compagnons, les hommes d'élite. Les esprits des hommes intelligents de la communauté des fidèles, au milieu desquels brillent d'un éclat sans pareil la révélation des mystères de la création et les broderies de perles de la sincérité et de la droiture, sont comme des miroirs où se reflète en rayons étincelants cette vérité, que la nature humaine est portée par essence aux jouissances des passions, quoique le renoncement à ces voluptés trompeuses soit lié à la protection divine et à l'appui qui vient d'en haut. L'âme humaine n'est pas antipathique aux passions humaines et ne peut échapper à cette horrible sentence : *certes l'âme nous porte impérieusement au mal*[2], que par un effet de la grâce du roi miséricordieux. *Cela est un don de Dieu qu'il accorde à qui il lui plaît. Dieu est le bienfaiteur par excel-*

1. Cette pièce, rédigée en langue persane et d'un style des plus amphigouriques, est d'une grande difficulté à traduire en français sous une forme raisonnable.

2. Koran, chapitre XII, verset 53.

lence[1]. Voici ce qui nous a engagés à formuler ces vérités et à écrire ces paroles. Cédant à la faiblesse de la nature humaine, imitant les usages des rois, obéissant aux exigences du rang suprême et nous conformant aux manières d'être des grands, depuis le prince jusqu'aux simples gens de guerre, nous avons, dans l'effervescence de la jeunesse, commis quelques actes prohibés et nous nous sommes permis des divertissements illégitimes. Au bout de peu de jours le repentir et le regret ayant été complets, nous avons renoncé successivement à chacun de ces actes coupables, et la porte des rechutes nous a été fermée par un repentir sincère. Mais le renoncement au vin, le plus important de tous à réaliser, le plus indispensable à accomplir, restait comme caché derrière le rideau impénétrable de ce mot : *à chaque chose son temps*. Il en a été ainsi jusqu'à cette époque bénie où, ayant revêtu avec ardeur le manteau (*ihrâm*) de la guerre sainte, nous sommes venus nous poster vis-à-vis des infidèles à la tête de nos soldats, qui portent au loin la gloire de l'islamisme. A ce moment, éclairés par une inspiration d'en haut et avertis par une voix qui ne peut tromper, nous avons entendu retentir en nous ces paroles : *N'est-il pas temps pour ceux qui ont cru que leur cœur s'humilie au souvenir de Dieu*[2]? C'est alors que, décidés à arracher

1. Koran, chapitre LVII, verset 21.
2. Koran, chapitre LVII, verset 15.

de nous les instruments de la prévarication, nous avons frappé avec ardeur à la porte du repentir. L'assistance divine qui nous guidait nous a ouvert la porte de la félicité, en accomplissement de cette vérité : *Quiconque frappe à une porte et insiste entrera.* Nous avons donc débuté dans la guerre sainte par
Page 407. cette guerre, la plus grande de toutes, qui consiste à combattre ses passions. Bref, nous avons dit avec une langue sincère : *Seigneur, voilà que nous allons subjuguer nos passions*[1]. Pour moi, j'ai gravé sur la table de mon cœur ces paroles : *Je reviens à toi et je suis le premier des musulmans*[2], et j'ai mis à exécution cette prétention de renoncer au vin, qui restait cachée dans le trésor de ma poitrine. Mes officiers, que pare la victoire, se soumettant au commandement qui attire le bonheur, ont jeté sur la terre du mépris et de l'abjection, pour rendre hommage à la loi, les carafons, les coupes et tous les autres ustensiles d'or et d'argent dont le nombre et la richesse, rappelant les étoiles du firmament élevé, embellissaient nos splendides réunions, les ont brisés en mille morceaux, comme le seront bientôt les idoles, si Dieu daigne nous accorder cette grâce et ont distribué chacun de ces morceaux aux pauvres et aux malheureux sans ressources. Par un heureux effet de cet acte salutaire de mon repentir, un grand

1. Koran, chapitre VII, verset 22.
2. Koran, chapitre VII, verset 140.

nombre de familiers de ma cour, mettant en pratique la maxime : *Les hommes suivent la religion de leurs rois*, ont été honorés dans la même solennité de la grâce de la résipiscence et ont entièrement renoncé à l'usage du vin. D'heure en heure des groupes de fidèles observateurs des préceptes et des défenses sont admis à partager ce bonheur ineffable. J'espère qu'en vertu de cette parole : *Celui qui guide les autres vers le bien a autant de mérite que celui qui le fait*, cette action attirera en son temps sur ma puissance la rétribution d'une prospérité toujours croissante, que de jour en jour mes armes seront de plus en plus victorieuses. Après avoir accompli ce dessein et satisfait ce désir, un ordre auquel le monde doit obéir a paru, enjoignant à toutes les créatures qui peuplent mes États (plaise à Dieu de les préserver de toute calamité et de tout péril!) de s'abstenir de boire du vin, de faire aucune démarche pour s'en procurer, d'en fabriquer, d'en vendre, d'en acheter, d'en donner aux autres, d'en exporter ou d'en importer. Gardez-vous d'y toucher, *peut-être prospérerez-vous*[1]. Pour remercier Dieu de ces victoires remportées sur les passions, pour reconnaître par des aumônes la grâce qu'il nous a faite en accueillant gracieusement notre repentir, notre munificence royale s'est émue et a soulevé les vagues de la libéralité, cette source de la prospérité

1. Koran, chapitre II, verset 185.

du monde, cette gloire des fils d'Adam. En conséquence, j'ai déchargé les musulmans du droit de *tamga* qui se levait dans toutes les provinces de mon empire et dont le montant s'élevait à des sommes incalculables, droit contraire aux stipulations de la loi du *Prince des envoyés,* quoiqu'il ait été perçu du temps des souverains mes prédécesseurs. J'ai ordonné que dorénavant, ni dans les villes, ni dans les cités, ni sur les routes ou passes, ni dans les lieux de transit, ni dans les ports, on ne le ferait plus payer de gré ou de force, et que personne ne se permît de contrevenir en quoi que ce soit à ce commandement. *Celui qui y changera quelque chose après l'avoir entendu, son crime retombera sur sa tête*[1]. Le devoir de quiconque trouve protection à l'ombre de
Page 408. la bienveillance impériale, soit turk, soit tâdjik, soit arabe, soit 'adjem, soit hindou, soit persan, soit cultivateur, soit homme de guerre, de quelque peuple qu'il soit, à quelque tribu qu'il appartienne, qui met son appui et son espérance dans cette générosité inépuisable, doit s'appliquer de tout son pouvoir à glorifier la puissance de l'Éternel, ne pas s'écarter des prescriptions de ce commandement et ne s'en détourner en rien. Tous doivent obéir à mon ordre et en assurer l'exécution. Lorsqu'il leur arrivera revêtu de mon chiffre noble et illustre, ils le considéreront comme authentique. Écrit au nom de Celui

1. Koran, chapitre II, verset 177.

qui occupe le plus haut rang (que Dieu prolonge indéfiniment sa noble existence!) le 24 du mois de djemâdi-ul-evvel de l'année 933.

Cependant les événements de ces derniers jours, dont je viens de parler, avaient produit chez tous, grands et petits, beaucoup d'inquiétude et d'hésitation. Aucune bouche ne s'ouvrait pour prononcer des paroles d'encouragement et pour faire entendre des conseils énergiques. Les vezirs, qui auraient dû présenter les choses sous leur véritable jour, les émirs auxquels incombait l'obligation de raffermir le gouvernement, gardaient un lâche silence, ne savaient proposer aucun parti et restaient paralysés par le découragement et l'impuissance de rien suggérer. Dans tout le cours de cette expédition, la conduite de Khalifeh fut toujours admirable et il ne faillit pas un seul instant aux devoirs d'une administration ferme et vigoureuse. Pour moi, lorsque je me fus bien renseigné sur le découragement qui régnait dans mon armée et que j'eus vu de mes yeux à quel degré de pusillanimité elle était tombée, voici le parti qui se présenta à mon esprit. Je convoquai auprès de moi tous les begs et les hommes d'armes et je leur dis : « Begs et hommes d'armes :

« Quiconque arrive dans ce monde est sujet à la destruction; seul, Dieu est inébranlable et éternel! Celui qui a fait son entrée dans le banquet de la vie finira fatalement par boire à la coupe de la mort. Tous ceux qui sont descendus au campement des vivants partiront forcément de ce triste séjour d'ici-bas. »

« Mieux vaut mourir glorieusement que de vivre avec un nom déshonoré [1].

« Si je meurs avec gloire, tout est pour le mieux! Avant tout, il me faut laisser un nom illustre, puisque mon corps est dévoué à la mort. »

« Dieu très-haut nous a prédestinés à ce bonheur et a mis à notre portée cet illustre destin, que vaincus, nous serons martyrs; vainqueurs, nous aurons fait triompher sa sainte cause. Jurons donc tous, par le nom du Tout-Puissant, que nous ne songerons jamais à fuir devant une pareille mort, qu'aussi longtemps que notre âme ne sera pas séparée de notre corps, nous ne nous séparerons pas non plus des périls de cette lutte. » Begs et serviteurs, grands et petits, tous, saisissant le Koran avec respect, prononcèrent le serment tel que je le leur avais dicté.
Page 409. Mon plan réussit admirablement; bientôt amis et ennemis en virent les résultats de leurs propres yeux ou en entendirent parler.

Sur ces entrefaites, la situation se gâta de plusieurs côtés à la fois. Huceïn-Khan-Louhâni alla attaquer Rabiri et s'en empara. Les gens de Kotb-Khan se saisirent de Tchandouar. Un misérable, nommé Rustem-Khan, réunit les archers qui se trouvaient dans le Meïân-i-Do-Ab, se rendit maître de Keul et fit prisonnier Kitchik-Ali. Râhid évacua

1. *Yaman at bileh tirilkandin yakhchi at bileh eulkan yakhchirak.*

Sunbul et Sultan-Mohammed-Douldaï, abandonnant Kanoudj, vint me rejoindre. De leur côté, les infidèles du pays de Goualiar étaient allés mettre le siége devant cette place. Alim-Khan, qui avait été chargé de lui porter secours, au lieu d'accomplir sa mission, se retira dans son propre gouvernement. Chaque jour, et de toutes les directions, arrivait une mauvaise nouvelle. Quelques-uns de mes soldats indigènes commencèrent à déserter. Heïbet-Khan, *le tueur de rhinocéros,* s'en alla à Sunbul. Haçan-Khan-Bârivâl passa dans les rangs des infidèles. Sans me préoccuper de ces traîtres, je continuai à marcher droit devant moi. Une fois mes chariots, mes *trépieds* roulants, mes engins et mon matériel de toute sorte bien préparés, je me mis en route, le mardi, 9 du mois de djemâdi-ul-âkhir, le jour même du nevrouz. L'armée marchait en ordre de bataille, l'aile droite, l'aile gauche, le centre, chacun à leur place, précédée des chariots et des *trépieds* roulants, derrière lesquels se tenaient Ustâd-Ali-Kouli et tous les fusiliers, avec mission de veiller à ce que l'infanterie s'avançât toujours en ordre, sans se laisser séparer des chariots. Une fois les lignes formées et en place, je me portai rapidement sur le front de chacune d'elles, ranimant le courage des begs, des hommes d'armes, des soldats de l'aile droite, de l'aile gauche et du centre, donnant des instructions à chaque division sur le poste qu'elle devait occuper et sur l'ordre de marche qu'elle devait adopter.

Après avoir parcouru un *kurouh* en ordre de bataille, nous mîmes pied à terre. Les infidèles, prévenus de notre approche, s'avancèrent de leur côté en plusieurs divisions. Une fois notre camp installé avec sa rangée de chariots et ses fossés, après avoir fortifié autant que possible notre position et ses abords, comme je n'avais pas l'intention d'engager la bataille ce jour-là même, il ne sortit des lignes qu'un petit nombre d'hommes d'armes équipés à la légère qui en vinrent aux mains avec l'ennemi, le mirent en
Page 410. déroute et lui firent plusieurs prisonniers dont ils me rapportèrent les têtes. Melik-Kâcim, lui aussi, revint avec quelques têtes qu'il avait coupées. Il se conduisit très-bien dans cette occasion. L'armée se réjouit beaucoup de ce succès, dont les soldats se félicitèrent mutuellement.

Le lendemain matin, comme j'avais l'intention de décamper et d'aller combattre, Khalifeh et quelques autres de nos fidèles me représentèrent que, puisque l'endroit désigné pour le campement n'était pas éloigné, il ne fallait partir qu'après l'avoir entouré d'un fossé et mis en état de défense. Khalifeh monta à cheval à cet effet et ne revint qu'après avoir désigné aux pionniers l'emplacement du fossé et laissé des inspecteurs pour surveiller les travaux.

Le samedi, 13 du mois de djemâdi-ul-âkhir, nous nous avançâmes environ d'un *kurouh*, ayant en tête les chariots, l'aile droite, l'aile gauche, le centre, chacun à son rang; puis nous campâmes dans l'em-

placement qui avait été choisi. Déjà on avait planté plusieurs tentes et on était en train d'en planter d'autres, lorsqu'on vint m'annoncer que l'armée ennemie commençait à se montrer. Aussitôt je montai à cheval et donnai ordre à l'aile droite et à l'aile gauche d'occuper chacune leur poste de bataille, en ayant soin de garantir leurs lignes à l'aide des chariots rangés devant. La lettre de victoire qui fut envoyée à cette occasion donnant les détails les plus précis sur l'état de l'armée musulmane, sur le nombre des hordes infidèles, sur la position occupée par les deux armées et sur la bataille qui s'engagea entre elles, je vais insérer ici, sans y rien changer, la susdite lettre composée par Cheïkh-Zeïr[1] :

ORDRE DE ZAHIR-ED-DIN-MOHAMMED-BABER-GAZI.

« Louanges à Dieu qui a réalisé ses promesses, a assisté ses adorateurs, a fait prospérer ses armées et a mis en fuite les rassemblements ennemis! Il est unique, et en dehors de lui il n'y a rien. J'invoque celui qui a élevé les piliers de l'islâm en prêtant assistance à ses fidèles, les justes; qui a précipité à terre les jambes des idoles quand il a dompté ses ennemis, les rebelles; qui a extirpé jusqu'au dernier

1. Comme la précédente, cette pièce est rédigée en langue persane et offre un modèle des plus accomplis du style en usage dans les chancelleries orientales. La traduction d'un semblable morceau d'éloquence est de la plus grande difficulté, si on veut être clair, tout en restant fidèle à l'original.

la race des sectateurs de l'iniquité. Louanges à Dieu, le seigneur de tout ce qui existe! Puisse-t-il répandre ses bénédictions sur la plus noble de ses créatures, Mohammed, le prince des héros et des champions de la foi, et sur sa famille et ses compagnons qui enseignent la bonne route, jusqu'au jour du jugement. La succession non interrompue des bienfaits du Très-Haut lui attire des actions de grâces et des louanges sans nombre; et, d'autre part, la multiplicité des actions de grâces et des louanges attire sur les hommes une série toujours nouvelle de miséricordes divines. Pour chaque bienfait, un acte de reconnaissance; et pour chaque action de grâces, un bienfait qui ne se fait pas attendre. S'acquitter dignement des dettes de la reconnaissance est au-dessus des facultés de l'homme, et les plus puissants eux-mêmes sont impuissants à satisfaire à de telles obligations. Que sera-ce donc lorsqu'il
Page 411. s'agira de témoigner dignement sa reconnaissance pour une grâce à laquelle aucune prospérité de ce bas monde ne peut être comparée et qui surpasse toutes les félicités de la vie future, je veux dire la victoire sur les plus puissants d'entre les infidèles et les plus riches des prévaricateurs, dont il a été dit : *Les voilà ces infidèles, ces fauteurs de crimes*[1]? Non, il n'est pas de plus grand bonheur que celui-là aux yeux de ceux qui sont doués de clairvoyance! Grâces

1. Koran, chapitre LXXX, verset 42.

en soient rendues à Dieu! Cette félicité ineffable, cette faveur, la plus sublime de toutes, qui, depuis le berceau jusqu'à ce jour, n'a cessé d'être l'objet des désirs et le vœu le plus sincère d'un cœur loyal et d'un esprit juste dans ses visées, a été accordée, à une époque à jamais fortunée, par la libéralité du Roi, à qui rien n'est caché! Celui qui dispense les trésors de sa générosité, sans en demander compte à personne, qui donne sans compter, a ouvert avec la clef de sa munificence les portes de la gloire devant nos fidèles lieutenants qui triomphent partout. Les noms célèbres de nos cohortes illustres ont été inscrits au livre des guerriers héroïques et les étendards de l'islâm, grâce à nos champions victorieux, ont été plantés sur les hauteurs les plus sublimes. Voici comment s'est produit cet événement fortuné. Après que les sabres, aux lames rayonnantes, des soldats de l'islâm eurent éclairé avec les lumières du succès et du triomphe les provinces de l'Inde, ainsi que cela a été expliqué dans la précédente lettre de victoire, le bras de la protection divine a fait flotter nos drapeaux, enseignes de la victoire, dans les royaumes de Dehli, d'Agra, de Djounpour, de Kherid, de Bahar et d'autres encore. La plus grande partie des tribus, soit infidèles, soit musulmanes, ont pris le parti de se soumettre à nos lieutenants dont les entreprises sont bénies, et ont marché dans la voie de l'obéissance d'un pas loyal et sincère. Seul, Rana-Sanka, l'infidèle, qui, dans les

premiers temps, faisait parade de ses sentiments de soumission à mes lieutenants fortunés, s'est montré dans ses actes comme il est dit : *Il a été récalcitrant et orgueilleux et s'est mis au nombre de ceux qui renient*[1]. Pareil à Satan, il a redressé la tête et, se faisant le chef de l'armée des égarés et de la troupe de ceux qui sont mis à l'écart, il a provoqué le rassemblement des réprouvés, dont les uns portent au cou le collier de la malédiction, tandis que quelques autres portent au pan de leurs habits la marque douloureuse de l'apostasie. Cet infidèle maudit et condamné à rester isolé au jour du jugement était arrivé à un tel degré de force dans les régions de l'Inde, qu'avant le lever du soleil de la puissance impériale et l'apparition lumineuse du khalifat du roi des rois, quoique les *radja* et les *raï* de race illustre qui, dans cette première lutte, ont reconnu sa suzeraineté, aussi bien que les gouverneurs et les chefs signalés
Page 412. dans l'apostasie qui, au milieu du conflit, se laissaient conduire par lui; bien que tous, dis-je, soucieux de leur dignité, n'eussent jamais marché à sa suite, ni même d'accord avec lui, dans aucune guerre précédente, et n'eussent dans pas une expédition foulé le terrain de l'alliance et de l'association avec sa personne; toutefois il n'était pas un seul des sultans de premier ordre de ces vastes contrées, tels que celui de Dehli, celui de Gudjerat, celui

1. Koran, chapitre II, verset 32.

de Mendou et autres qui ne fût hors d'état de lui tenir tête, à moins de former une coalition avec les autres, et qui n'employât vis-à-vis de lui toutes les ressources de la dissimulation et de la cajolerie. Aussi le drapeau de l'infidélité flottait-il sur près de deux cents villes du territoire de l'islâm, les mosquées et les sanctuaires tombaient en ruine, les femmes et les enfants des fidèles qui habitaient ces cités étaient réduits en esclavage, tandis que sa puissance n'avait cessé de se consolider. En s'en référant à l'usage constamment suivi dans l'Inde, d'après lequel on fixe à cent cavaliers le contingent d'une province qui rapporte cent *lak*, et à dix mille cavaliers celui d'un territoire d'un *kror* de revenu, les contrées soumises au chef des infidèles donnaient un rendement de dix *kror* qui représentaient un contingent d'un *lak* (cent mille) de cavaliers. Dans ces dernières circonstances bon nombre d'infidèles de marque, qui, dans aucun combat contre les musulmans, n'avaient porté secours à Rana-Sanka, animés maintenant par leurs sentiments hostiles contre les armées de l'islâm, sont venus grossir le nombre de ses soldats de malheur. C'est ainsi que dix chefs indépendants, qui semblaient exhaler chacun les bouffées de la rébellion et qui commandaient, chacun de leur côté, à une troupe d'infidèles, se sont attachés à ce pervers comme autant de colliers et de chaînes. Ces dix infidèles qui, contrairement à cette vérité : *Le nombre dix est de bon*

augure[1], levaient le drapeau funeste sur lequel sont inscrits les mots : *Annonce-leur un châtiment douloureux*[2], possédaient des vassaux et des soldats nombreux, des territoires d'une vaste étendue. Selah-ud-Din avait un gouvernement dont le contingent était de trente mille cavaliers ; Raoul-Oudi-Sing-Naguiri en avait un de douze mille ; Medeni-Rao, un de douze mille ; Haçan-Khan-Meouati, un de douze mille ; Barmalldri, un de quatre mille ; Nirpat-Hara, un de sept mille ; Sittervi-Kitchi, un de six mille ; Dirm-Div, un de quatre mille ; Birsing-Div, un de quatre mille. Mahmoud-Khan, fils de Sultan-Sikender, quoiqu'il ne possédât ni gouvernement ni territoire, avait réuni environ dix mille cavaliers dans l'espoir d'arriver au commandement suprême. Ce rassemblement d'égarés, loin des voies du salut et de l'espérance, eu égard au principe d'après lequel on évalue les ressources régionales dans l'Inde, ne représentait pas moins de deux cent mille hommes. Bref, cet infidèle, opprimé par le mal, à l'esprit aveuglé, au cœur endurci, après s'être entendu avec les autres infidèles dévoués à la perdition, comme les

1. *'achrat mubachchirat*. La perfection du nombre dix est consacrée en Orient par les dix doigts des mains et des pieds, les dix sens (cinq intérieurs et cinq extérieurs), les dix parties et les dix variantes du Koran, les dix commandements du Pentateuque, les dix disciples de Mahomet, les dix divisions de l'armée, les dix cieux astronomiques et les dix génies immatériels.

2. Koran, chapitre III, verset 20.

ténèbres qui viennent s'entasser sur les ténèbres, Page 411.
est venu se placer sur le terrain de la révolte et de la résistance armée envers les sectateurs de l'islâm, et s'est posé en destructeur des bases de la loi du Prince des hommes, que la bénédiction de Dieu soit sur lui! De leur côté, les champions de l'armée impériale, pareils au destin providentiel tombant sur la tête de cet *imposteur borgne*[1], ont fait apparaître aux regards clairvoyants des sectateurs de la foi l'accomplissement de cette parole : *Lorsque l'heure fatale est venue, la perspicacité devient aveugle.* Alors on a vu mettre en pratique cette décision : *Celui qui combat pour Dieu combat pour lui-même*[2], et ils ont exécuté ce commandement qui oblige tous les hommes : *Luttez contre l'infidélité et contre les hypocrites.*

« Le samedi, 13 du mois de djemâdi-us-sâni de l'année 933, jour qui est désigné par ces paroles : *Dieu a béni votre samedi,* l'armée de l'islâm avait établi son campement dans les environs de Kanoua, l'une des dépendances de Biana, à proximité d'une montagne qui n'était qu'à deux *kurouh* de l'ennemi. De là le bruit des cohortes musulmanes arrivait jusqu'aux oreilles des adversaires de la religion, des infidèles maudits. Ces antagonistes de la doctrine de Mohammed, qui, pareils aux *compagnons de l'élé-*

1. *Dedjdjâl-i-a'var.*
2. Koran, chapitre XXIX, verset 5.

phant, poursuivaient de leurs entreprises la destruction du sanctuaire de l'islâm, avaient mis leur appui dans les éléphants aux proportions colossales, à la mine de démons, et tous, unis dans une même intention, avaient formé en différents corps leur armée qu'attendait la perdition :

« Avec ces éléphants, les vils Hindous se berçaient d'illusions comme les *compagnons de l'éléphant*. Tous sont odieux et repoussants comme le soir de la mort; ils sont plus noirs que la nuit, plus nombreux que les étoiles. Tous sont comme un feu dévorant; mais, semblables à la fumée, leurs têtes remplies de haine se dressent vers la voûte azurée. On dirait des fourmis venues de droite et de gauche, ces cavaliers et ces fantassins qui s'avancent par milliers. »

« Dans leur ardeur pour le combat, ils se sont dirigés vers le camp qu'embellit le triomphe. Les héros des troupes musulmanes, pareils aux arbres qui croissent dans les jardins de la vaillance, se sont alignés comme des rangées de pins, et ont élevé jusqu'aux hauteurs les plus sublimes les pointes de leurs casques aux fières allures, aux rayons lumineux comme *les cœurs de ceux qui combattent dans la voie de Dieu*. Leurs rangs se dressaient comme le *mur d'Alexandre* couleur d'airain, formant un rempart aussi solide que la ligne tracée par la loi du prophète. On aurait dit *un édifice solidement construit*[1], et ils étaient destinés à recueillir la prospérité et la victoire par la vertu de ces paroles : *Les voilà, ceux*

1. Koran, chapitre LXI, verset 4.

qui sont dans la voie où les guide leur Seigneur; ce sont ceux-là mêmes qui prospéreront[1] :

« Dans ces rangs nul cœur timide ne rompt la solidité de la ligne; ils sont inébranlables comme la résolution du Roi des rois et comme la foi. Là les drapeaux tapissent le ciel de leurs plis et semblent tracer cette devise : *Certes nous sommes venus à ton aide*[2]. » Page 414.

« Pour ne rien négliger de ce que réclame la vigilance, à l'imitation de ce que pratiquent les guerriers de Roum, pour parer à tout accident, des fusiliers et des canonniers ont été placés sur le front de l'armée avec une rangée de chariots reliés entre eux par des chaînes. Bref, les troupes de l'islâm présentaient un corps si bien organisé et si solide, que l'*Intelligence primordiale*[3] et le firmament ont applaudi celui qui avait tout dirigé. Nizâm-ud-Din-Ali-Khalifeh, le confident intime de Sa Majesté impériale, la colonne du gouvernement suprême, a contribué de tous ses efforts à cette organisation si bien entendue et si vigoureuse. Toutes les dispositions qu'il a imaginées ont été consacrées par le destin, tous les actes de son commandement ont mérité l'approbation du jugement lumineux du pâdichâh. Le poste de Sa Majesté était au centre. A sa droite se tenaient le frère très-noble, le droit, l'illustre, le fortuné, l'objet des faveurs du Roi dont on

1. Koran, chapitre II, verset 4.
2. Koran, chapitre XLVIII, verset 1.
3. *'akl-i-pir ve tcharkh-i-ecir.*

invoque l'appui, Tchin-Timour-Sultan; le fils très-honoré, très-juste, celui que Dieu regarde dans sa sollicitude, Suleïman-Châh; le sectateur de la voie droite, l'adepte de la sainteté, Khodja-Kemâl-ud-Din-Dost-Khâvend; l'ami fidèle de l'empire, le résident loyal auprès du seuil sublime, le conseiller particulier, la crème des amis intimes, Kemâl-ud-Din-Younous-Ali; la colonne des familiers, le parfait dans le dévouement, Djelâl-ud-Din-Châh-Mansour-Berlas; le plus solide des favoris, la crème des intimes, Nizâm-ud-Din-Dervich-Mohammed-Sârbân; le pilier de l'amitié, le sincère dans l'affection, Chihâb-ud-Din-Abd-Allah-Kitâb-Dâr, et enfin Nizâm-ud-Din-Ichik-Aka, qui, tous, étaient installés à leur place. A la partie gauche du corps de bataille se tenaient le centre du pouvoir, l'allié au khalifat, l'objet des faveurs particulières du Roi dont tous les hommes invoquent l'appui, Sultan-Ala-ud-Din-Alim-Khan-Ben-Sultan-Behloul-Loudi; le conseiller intime de Sa Majesté, célèbre entre tous, le *destour* qui occupe le plus éminent des siéges parmi les hommes, le refuge des peuples, l'appui de l'islâm, Cheïkh-Zeïn-Khâfi; la colonne des intimes, le parfait en sincérité, Kemâl-ud-Din-Muhibb-Ali, le fils du confident particulier de Sa Majesté impériale cité plus haut (Nizâm-ud-Din); la colonne des intimes, Nizâm-ud-Din-Terdi-Beg, frère de défunt Koutch-Ahmed; la colonne des grands et des notables, le khan très-puissant, Arâich-Khan, fils du même

Koutch-Beg; le dompteur de lions, le plus illustre des vezirs parmi les hommes, Khodja-Kemâl-ud-Din-Huceïn, sans compter une foule de grands officiers de la couronne qui occupaient chacun leur poste. A l'aile droite se tenait le prince, très-droit, très-illustre, le très-fortuné et puissant, l'objet des regards favorables du Créateur, l'étoile de la constellation de l'autorité royale et du pouvoir, le soleil du ciel du khalifat et du commandement suprême, celui dont l'éloge est à la fois sur la langue des esclaves et des hommes libres, l'honneur de la royauté et du khalifat, Mohammed-Humaïoun-Bahâder. Au côté droit de ce prince illustre et fortuné étaient sa seigneurie princière et comblée des faveurs toutes spéciales du Roi rétributeur, Kâcim-Huceïn-Sultan; la colonne des grands, Nizâm-ud-Din-Ahmed-Youçouf-Oglaktchi; le confident de la royauté, le très-sincère Djelâl-ud-Din-Hindou-Beg-Koutchin; le confident de la royauté, le loyal Djelâl-ud-Din-Khosrev-Keukultach; le confident de la royauté, Kavvâm-Beg-Ordou-Châh; la colonne de la noblesse, l'expression la plus complète de la bonne foi et de la sincérité, Veli-Kâzin-Karkouzi; la colonne de la noblesse, Nizâm-ud-Din-Pir-Kouli-Seïstâni; la colonne des vezirs parmi les nations, Khodja-Kemâl-ud-Din-Pehlevân-Badakhchi; l'homme de confiance des grands, Nizâm-ud-Din-Abd-ul-Chakour; la colonne des notables, Suleïman-Aka, envoyé de l'Irâk, et Huceïn-Aka, envoyé du Seïstân. A la gauche victo-

Page 415.

rieuse du prince tout-puissant se tenaient sa haute seigneurie, le seïd allié à la famille de l'*agréé* (Ali), Mir-Hemeh; la colonne des nobles, le tout dévoué Chems-ud-Din-Mohammedi-Keukultach et Nizâm-ud-Din-Khâdjegui-Açad-Khandâr. A l'aile droite étaient postés, parmi les émirs de l'Inde, la colonne de la royauté, le khan des khans, Dilâver-Khan; l'appui des notables, Melek-Dâd-Kourani; la colonne des notables, le cheïkh des cheïkhs, Cheïkh-Gueuren, chacun occupant la place qui lui avait été assignée. A l'aile gauche des troupes qui se glorifient de pratiquer l'islâm étaient postés le haut en dignité, le refuge de l'autorité, le siége de l'illustration, l'honneur des sectateurs de la doctrine (contenue dans les chapitres intitulés *ta, hé* et *ya, sin*) du Koran, le modèle des enfants du Prince des envoyés, Seïd-Mehdi-Khodja; le frère très-illustre, très-droit, tout-puissant, l'objet des regards favorables du Créateur, Mohammed-Sultan-Mirza; le séjour de l'autorité souveraine, l'allié au khalifat, le comblé des dons du Roi que tous les hommes invoquent, Adil-Sultan-Ben-Mehdi-Sultan; l'ami dévoué de l'empire, le très-sincère Mu'izz-ud-Din-Abd-ul-Aziz-Mir-Ahkor; l'ami dévoué de l'empire, Chems-ud-Din-Mohammed-Ali-Djeng-Djeng; la colonne des nobles, le très-fidèle Djelâl-ud-Din-Koutlouk-Kadem-Karaoul; la colonne des nobles, le très-
Page 416. fidèle Djelâl-ud-Din-Châh-Huceïn-Bargui; Mogoul-Gandji et Nizâm-ud-Din-Djân-Beg. De ce même côté

avaient pris place, parmi les émirs de l'Inde, les rejetons des sultans, Kemâl-Khan et Djelâl-Khan, fils de Sultan-Ala-ud-Din, dont il a été parlé; la colonne des notables, Ali-Khan-Cheikh-Zâdeh-Fermoli; la colonne des notables, Nizâm-Khan de Biana. On avait chargé du *toulgama* (la manœuvre de flanc), à l'aile droite, la colonne des nobles, le très-dévoué Terdikeh et Melik-Kâcim, frère de Baba-Kechka, avec une troupe du contingent mongol; et à la gauche, la colonne des nobles, le loyal Mumin-Etekeh et le plus dévoué des grands, Rustem-Turkman-Bachlig, à la tête d'un détachement de ma garde particulière. La colonne des grands, le très-dévoué, la crème des conseillers intimes, Nizâm-ud-Din-Sultan-Mohammed-Bakhchi, après avoir installé à leur poste chacun des champions illustres de l'islâm, était venu se placer lui-même à portée de recevoir mes ordres, et avait dépêché dans toutes les directions des commissaires et des adjudants, chargés de porter mes instructions concernant l'organisation des troupes aux sultans, aux émirs et aux principaux guerriers. Une fois que les colonnes de l'armée ont eu occupé leurs postes sans perdre de temps, un ordre qui commande à tous l'obéissance a émané de moi, prescrivant que personne n'eût à bouger de sa place et à étendre le bras pour combattre sans mon autorisation expresse. Il s'était écoulé environ un *pas* (trois heures) du jour susdit, lorsque les deux armées qui se faisaient face s'étant approchées, la lutte a

commencé à prendre pied. De part et d'autre le corps de bataille se trouvant placé vis-à-vis l'un de l'autre, comme la lumière opposée aux ténèbres, il s'est engagé à la droite et à la gauche un combat si acharné, que la terre en a tremblé et que le ciel en a retenti jusque dans ses parties les plus élevées. L'aile gauche des misérables infidèles, abordant l'aile droite prédestinée au succès des troupes de l'islâm, a fait une charge contre Khosrev-Keukultach et Melik-Kâcim, frère de Baba-Kechka. Notre très-honoré et très-droit frère, Tchin-Timour-Sultan, obéissant à mes ordres, a couru à leur secours, s'est battu avec la plus grande valeur et, ayant fait lâcher pied aux infidèles, les a poursuivis jusque tout près de leur centre. Sa bravoure dans cette action lui a mérité une récompense toute particulière. C'est alors que le rare entre tous ses contemporains, Mustafa-Roumi, placé au centre, là où se trouvait mon très-honoré fils, le prince fortuné, l'objet des regards favorables du Créateur, celui qui est comblé des grâces toutes particulières du Roi absolu dans ses commandements, Mohammed-Humaïoun-Bahâder, plaçant ses chariots en avant, a brisé à coups de fusil et de coulevrine les rangs
Page 417. des infidèles à l'égal de leurs cœurs. Au plus fort de l'engagement, notre frère très-honoré et très-droit, Kâcim-Huceïn-Sultan et la colonne des nobles, Nizâm-ud-Din-Ahmed-Youçouf-Kawâm-Beg, exécutant mes ordres, sont accourus au secours des nôtres. Cependant les hordes d'infidèles ne cessaient pas

d'arriver les unes après les autres pour se prêter aide, ce que voyant, nous aussi, nous avons dirigé sur ce point l'appui de la royauté, Djelâl-ul-Din-Hindou-Beg; puis, tout de suite après, la colonne des nobles, Mohammedi-Keukultach et Khâdjegui-Açad-Djân-Dâr; puis, le soutien de l'autorité suprême, le confident assidu du seuil sublime, le conseiller privé, Djemâl-ud-Din-Younous-Ali; la colonne des nobles, le parfait en sincérité, Djelâl-ud-Din-Châh-Mansour-Berlas, et la colonne des nobles, Chihâb-ud-Din-Kitâb-Dâr; puis, un instant plus tard, la colonne des nobles, Dost-Ichik-Aka et Chems-ud-Din-Mohammed-Khalil, le grand écuyer. L'aile droite des infidèles, se ruant à plusieurs reprises sur la gauche de l'armée de l'islâm, est parvenue jusqu'à la portée des braves qui sont en possession du salut. A chaque fois, ces illustres champions, frappant de leurs flèches victorieuses une partie des assaillants, les ont envoyés dans cette demeure de perdition, dont il est dit : *Ils en supporteront la chaleur; et quel triste séjour*[1]! tandis qu'ils forçaient les autres à tourner le dos. Alors celui qui est l'appui des nobles, Mumin-Etekeh et Rustem-Turkman se sont portés sur les derrières des hordes infidèles qui procèdent dans les ténèbres et dont l'infortune sera le dernier asile, appuyés par le plus fidèle des nobles, le sincère dans son dévouement, Khodja-Mahmoud-Ali-Etekeh, à la tête de ceux

1. Koran, chapitre XIV, verset 34.

de sa maison, et par le conseiller intime de la majesté impériale, le soutien du gouvernement suprême. Nizâm-ud-Din-Khalifeh. Notre frère très-honoré et très-droit, Mohammed-Sultan-Mirza; le représentant de la dignité princière, Adil-Sultan; le soutien de la royauté, Mu'izz-ud-Din-Abd-ul-Aziz-Mir-Akhor; Djelâl-ud-Din-Koutlouk-Kadem-Karaoul; Chems-ud-Din-Mohammed-Ali-Djeng-Djeng; la colonne des nobles, Châh-Huceïn-Bargui et Mogoul-Gandji ayant engagé le combat, ont tenu ferme contre l'ennemi, jusqu'au moment où je les ai fait renforcer par le premier des vezirs illustres parmi les nations, Khodja-Kemâl-ud-Din-Huceïn, à la tête d'un détachement de ma maison militaire. Tous les héros de la guerre sainte, désireux de signaler leur ardeur et leur zèle dans le combat, ne détachaient pas leurs regards de cette vénérable parole : *Dis : est-ce que vous attendez, quant à ce qui nous concerne, autre chose que l'un des deux bons résultats*[1] (la victoire ou le martyre)? Décidés à prodiguer leur vie, ils ont déployé leurs étendards qui portent au loin la mort. Comme la lutte tirait en longueur et restait indécise, un ordre formel est arrivé, prescrivant aux
Page 418. jeunes guerriers de la garde particulière du pâdichâh et aux lions de la forêt de la vaillance qui, semblables à des bêtes féroces enchaînées, se tenaient derrière les chariots, de faire une sortie à droite et à

1. Koran, chapitre IX, verset 52.

gauche du centre et, laissant entre eux un espace libre pour les fusiliers, de prendre part à l'action des deux côtés à la fois. Ceux-ci, s'élançant de derrière la ligne, comme l'aurore qui montre son visage non trompeur dégagé des voiles de l'horizon, ont répandu le sang des infidèles maudits, qui a couvert d'un rouge de crépuscule le champ de bataille, pareil alors à la voûte tournante, et ont effacé du ciel de l'existence, comme autant d'étoiles, les têtes d'un grand nombre de rebelles. La merveille de son siècle, Ustâd-Ali-Kouli, qui se tenait avec ses hommes en avant du centre, a déployé la plus grande valeur. Il a lancé contre les citadelles bardées de fer des lignes ennemies des boulets d'une dimension telle, que si on plaçait l'un d'eux dans le plateau de la balance de la réparation, c'est son propriétaire qui gagnerait le prix de cette parole : *Celui dont le bassin sera lourd jouira d'une existence agréable* [1]; ou bien encore, si on le lançait contre une montagne solidement assise et à la cime élevée, il l'arracherait de sa base comme *un peloton de laine cardée* [2]. Les décharges de son artillerie et de sa mousqueterie ont démoli les bâtiments d'un grand nombre de corps infidèles. Les fusiliers du centre, où était le pâdichâh, venant se placer au milieu du champ de bataille, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, chacun d'eux a fait goûter le

1. Koran, chapitre CI, verset 5.
2. Koran, chapitre CI, verset 4.

breuvage empoisonné de la mort à de nombreux ennemis. De son côté, l'infanterie, se portant au plus fort du danger, s'est acquis une renommée éclatante parmi les lions de la forêt de la bravoure et les plus vaillants champions de l'héroïsme. En ce moment même, un ordre impérial a prescrit de pousser en avant les chariots qui étaient au centre, et la personne sacrée du pâdichâh s'est mise en mouvement dans la direction de l'armée ennemie, ayant à sa droite la victoire et le triomphe, à sa gauche la prospérité et le succès. De tous les côtés, dans toutes les directions, les troupes qui se glorifient de la victoire, témoins de ce fait, ont soulevé les flots de leurs masses mouvantes; les crocodiles de cette mer sont entrés en action, et ses eaux ont fait disparaître la noire poussière qui étendait de toutes parts un voile sombre. Le nuage épais qui avait envahi le champ de bataille a été sillonné par les éclairs des glaives, dont le brillant qui l'emportait de beaucoup sur celui de la foudre a dépouillé le soleil de sa lumière et l'a obscurci comme le dos d'un miroir. Frappants et frappés, vainqueurs et vaincus se sont mêlés au point que le regard ne pouvait plus les distinguer. Le magicien du temps a fasciné tellement tous les yeux, qu'ils ne voyaient plus d'autres planètes que les flèches et que les étoiles fixes ne paraissaient que sous les pas des escadrons inébranlables :

« Au jour du combat la rosée de sang descendit jusqu'au *poisson*[1], et la poussière s'éleva au-dessus de la lune. Sous la pression des sabots des chevaux, dans cette vaste plaine, la terre, diminuée d'une région, n'en eut plus que six, et le ciel, augmenté d'une, en eut huit. » Page 419.

Les champions de la foi, au moment même où ils se précipitaient tête baissée dans le danger et y jouaient leur vie, ont entendu une voix secrète qui leur criait : *Ne faiblissez pas et ne vous attristez pas, car vous serez exaltés*[2], et Celui qui enseigne et ne trompe jamais les a réjouis par cette bonne nouvelle : *Une assistance vient de Dieu et une victoire est proche ; annoncez aux fidèles cette heureuse nouvelle*[3]. Alors ils se sont mis à combattre avec tant d'ardeur, que les applaudissements des saints de l'assemblée sublime sont arrivés jusqu'à eux et que les anges qui se tiennent près du trône céleste se sont mis à voltiger comme des papillons autour de leurs têtes. Entre la première et la seconde prière, la fureur du combat s'est enflammée à tel point, que ses torches ont enlevé les étendards au-dessus des cieux et que la gauche et la droite de l'armée de l'islâm ont refoulé sur leur centre la gauche et la droite des infidèles dévoués à la perdition. Lorsque les indices de la vic-

1. *Nem-i-khoun bemâhi o ber mâh-i-guerd.* Il fait allusion au poisson qui est sensé soutenir la terre. C'est comme s'il disait : jusqu'aux entrailles de la terre.

2. Koran, chapitre III, verset 133.

3. Koran, chapitre LXI, verset 13.

toire des champions illustres de la foi et de l'exaltation des drapeaux de l'islamisme ont commencé à se montrer, ces infidèles maudits, ces mécréants sans foi sont restés durant une heure dans un état de défaillance. A la fin, résolus à vendre chèrement leur vie, ils se sont précipités de droite et de gauche sur notre centre. L'attaque de gauche ayant été poussée avec plus de furie, ils sont arrivés tout près du but de leurs efforts; mais les héros distingués par leur bravoure, ayant sous les yeux le fruit de la récompense céleste, ont planté les arbustes des flèches dans le terrain de la poitrine de chacun d'eux et leur ont fait tourner le dos comme leur mauvaise destinée. A la suite de ce fait, la brise de la victoire et de la prospérité a soufflé sur la prairie de la fortune de mes lieutenants fortunés, et ils m'ont envoyé de fait cette bonne nouvelle : *Nous t'avons donné une victoire éclatante*[1]. La princesse de la victoire, dont la beauté, ornement du monde, était relevée par la parure de ce mot : *Que Dieu te prête un appui tout-puissant*[2], ayant révélé à nos regards le bonheur de l'avenir qui était encore caché derrière un voile, en a fait une réalité présente. Les misérables Hindous, voyant combien leur situation était embarrassée, se sont dispersés dans tous les sens comme *la laine sous la dent du peigne*[3], et ont été mis en désordre

1. Koran, chapitre XLVIII, verset 1.
2. Koran, chapitre XLVIII, verset 3.
3. Koran, chapitre CI, verset 4.

comme un lit lorsqu'il est défait[1]. Beaucoup d'entre eux sont tombés morts sur le champ de bataille; d'autres, en grand nombre, désespérant de la vie, se sont tournés vers le désert inhospitalier, où ils sont devenus la pâture des corneilles et des milans. Leurs cadavres se sont amoncelés en collines, et des pyramides ont été formées de leurs têtes. Haçan-Khan-Meouati a été poussé dans la bande des morts par un coup de fusil. De même, une masse de ces rebelles, portant la livrée de l'erreur, qui étaient les principaux de ce ramassis, atteints par les flèches ou les armes à feu, sont arrivés au terme de leur existence. Tels ont été Raoul-Oudi-Sing-Naguiri, gouverneur Page 420. de la province d'Oudipour, qui possédait 12,000 cavaliers; Raï-Tchanderbân-Tchouhân, qui possédait 4,000 cavaliers; Poupout-Rao, fils de Selah-ud-Din, dont j'ai parlé plus haut, et administrateur du territoire de Tchanderi, qui possédait 6,000 cavaliers; Maniktchend-Tchouhân et Doulpat-Rao, qui possédaient 4,000 cavaliers; Kenkou, Guerm-Sing et Rao-Niguersi, qui possédaient 3,000 cavaliers, sans en compter bien d'autres qui commandaient chacun à une troupe nombreuse et se trouvaient à la tête de forces imposantes. Tous ont parcouru la route qui conduit en enfer et ont quitté cette demeure de boue pour se transporter au plus profond de l'abîme. Les routes qui aboutissaient au champ de bataille, sem-

1. Koran, chapitre CI, verset 3.

blables à l'enfer, étaient encombrées de blessés expirants, et le séjour ténébreux regorgeait de la foule des mécréants qui avaient confié leurs âmes au prince de la gehenne. Dans l'armée de l'islâm, de quelque côté qu'on se dirigeât, on trouvait à chaque pas et on rapportait un guerrier de renom tué et, quelque loin que marchât sur nos traces un courrier, il ne rencontrait pas le plus petit espace où ne gît une illustre victime :

« Tous les Hindous étaient étendus à terre, misérables et abattus sous les balles des fusils, comme les *compagnons de l'elephant*. Ces masses de corps formaient beaucoup de montagnes, de chacune desquelles coulait une source de sang. Devant les flèches à la taille allongée, les lignes imposantes de l'ennemi fuyaient éperdues dans toutes les directions. »

« *Ils se sont retirés en tournant le dos dans leur fuite. L'ordre de Dieu est devenu une destinée inexorable. Louanges à Dieu qui entend tout, qui sait tout! L'aide ne vient que de Dieu, le tout-puissant, le très-sage*[1]. En date du 25 du mois de djemâdi-ul-âkhir de l'année 933. »

A partir de cette victoire, je pris sur mon chiffre le titre de *gâzi*. Dans ma lettre de victoire, immédiatement au-dessous du chiffre impérial, j'écrivis ce quatrain :

« Pour la gloire de l'islâm, j'ai été un compagnon errant; je me suis battu en maintes occasions contre les infidèles et les Hindous.

1. Koran, chapitre XVII, verset 49; chapitre XXXIII, verset 38; chapitre III, verset 122.

J'étais décidé à recevoir la palme du martyre; gloire à Dieu qui m'a donné la palme du vainqueur des infidèles (*gâzi*). »

Cheïkh-Zeïn avait trouvé le chronogramme de ce triomphe dans les mots : *Victoire du pâdichâh de l'islâm.*[1] Mir-Guiçou, l'un de ceux qui étaient venus de Kaboul, avait trouvé le même chronogramme et me l'avait envoyé avec un quatrain. Le quatrain de Cheïkh-Zeïn et celui de Mir-Guiçou s'étaient rencontrés par une singulière coïncidence. Dans une autre circonstance, lors de la conquête de Debalpour, Cheïkh-Zeïn en avait trouvé le chronogramme dans ces mots : *Au milieu du mois de rebi'-ul-evvel*[2], et Mir-Guiçou était tombé également sur les mêmes mots.

Après avoir battu l'ennemi, nous le poursuivîmes en en faisant un grand carnage. Le gros de son armée s'était retiré à environ deux *kurouh* de notre camp. J'envoyai à la poursuite des infidèles Mohammedi, Abd-ul-Aziz-Ali-Khan et quelques autres. En cela je me rendis coupable de négligence, car je n'aurais dû m'en rapporter à personne pour une affaire si grave, et il me fallait marcher moi-même. J'avais dépassé la position d'environ un *kurouh* lorsque, voyant le jour tirer à sa fin, je rebroussai chemin et rentrai au camp à l'heure de la prière du coucher. Mohammed-Cherif, l'astrologue, qui avait Page 421.

1. Les lettres qui composent ces mots additionnés ensemble donnent en effet le nombre 933, qui correspond à l'année 1526-1527 de notre ère.

2. Ce qui donne le chiffre 930, correspondant à l'année 1523-1524 de l'ère chrétienne.

entretenu à mon égard les sentiments les plus mauvais, vint me souhaiter la bienvenue. Je l'apostrophai très-vertement et déchargeai tout ce que j'avais sur le cœur. Quoiqu'il ne valût guère mieux qu'un infidèle, que ce fût un cœur pervers, infatué de lui-même, toujours prêt à se révolter; en considération des anciennes relations que j'avais avec lui, je lui fis présent d'un *lak* et le congédiai, avec défense de séjourner dans les pays soumis à ma domination.

Le lendemain matin, sans quitter mon campement, je dépêchai Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, Cheïkh-Gueuren et Abd-ul-Melik-Kourtchi avec un fort détachement contre Eliâs-Khan, qui avait fait une course dans le Meïân-i-Do-Ab, où il s'était emparé de Keul et avait fait prisonnier Kitchik-Ali. L'arrivée de mes troupes le réduisit à l'impuissance de combattre; ses forces se débandèrent et se dispersèrent dans toutes les directions. Quelques jours après mon entrée à Agra, on s'empara de sa personne et on me l'amena. Je le fis écorcher vif.

La grande bataille que j'avais gagnée ayant eu lieu devant un monticule qui s'élevait sur le front de notre campement, je fis élever à son sommet une tour avec les têtes des infidèles.

Cependant nous nous remîmes en marche et, à la troisième étape, nous atteignîmes Biana. Jusqu'à cette ville, et même au delà, aussi loin que Alouar et Meouat, la terre était jonchée de cadavres des infidèles et des apostats. Après avoir été visiter Biana,

je me rendis au camp, où j'appelai auprès de moi les émirs turks et indiens pour tenir conseil avec eux sur l'opportunité d'envahir les régions soumises aux infidèles. En considération de la disette d'eau sur la route et de l'intensité de la chaleur, cette expédition fut abandonnée.

Le gouvernement de Meouat est situé dans le voisinage de Delhi et donne un revenu dont le total s'élève à environ trois ou quatre *kror*. Haçan-Khan-Meouati y exerçait un pouvoir indépendant dont il avait hérité de sa famille, qui en jouissait de père en fils, depuis cent à deux cents ans, et n'accordait aux sultans de Delhi qu'une demi-soumission. Les souverains de l'Hindoustân, soit par suite de l'immense étendue de leur États, soit à cause du manque de bonnes occasions ou de la nature montagneuse du pays, ne s'étaient jamais tournés de ce côté et ne s'étaient pas occupés d'y installer fortement leur domination, abandonnant toute l'autorité à ces vassaux qui ne leur obéissaient que nominalement. De mon côté, une fois maître de l'Inde, je suivis l'exemple des sultans, mes prédécesseurs, et je traitai Haçan-Khan avec beaucoup de déférence. Cependant cet ingrat hérétique, se conduisant comme un infidèle et détournant les yeux de toutes les grâces dont je l'avais comblé, ne songea jamais à m'en témoigner sa reconnaissance. Il fut l'instigateur de toutes les rébellions et me suscita autant de méchantes affaires qu'il le put, ainsi que je l'ai expliqué plus haut. Une fois que j'eus re-

Page 422.

noncé à faire une expédition contre les pays occupés par les infidèles, je me décidai à réduire Meouat sous mon obéissance. Après avoir fait quatre marches, nous vînmes camper, à la cinquième, sur le bord de la rivière Manisni, à six *kurouh* de la forteresse d'Alouar, le siége du gouvernement de la principauté. Avant Haçan-Khan, ses ancêtres faisaient leur résidence à Tadjara. L'année même de mon expédition contre l'Hindoustàn, lorsque, après avoir battu Pahar-Khan, je m'emparai de Lahor et de Debalpour, Haçan-Khan, qui se méfiait pour l'avenir des revirements de ma politique, s'occupa avec ardeur de la construction de la forteresse d'Alouar. Une des personnes de marque de la suite de ce prince, nommé Kermdjend, était venu voir le fils de son maître lorsqu'il était à Agra. Il revint d'Alouar, de la part de ce même fils, pour me demander l'*amân*. Je lui donnai pour l'accompagner Abd-ur-Rahim-Chigaoul et le renvoyai avec des lettres de conciliation. Plus tard, il me ramena le fils de Haçan-Ali, fils de Bâhir-Khan, que je traitai avec beaucoup d'égards et auquel j'assignai pour sa dépense un district de plusieurs *lak* de revenu. Comme je m'imaginais que Khosrev avait rendu de grands services pendant la bataille, je lui avais accordé le gouvernement d'Alouar avec une allocation de cinquante *lak*. Son mauvais sort voulut qu'il fît des façons et refusât. Je sus plus tard que c'était Tchin-Timour-Sultan qui nous avait rendu le service que je lui attribuais à lui-même. Je gratifiai

donc ce dernier, à titre de récompense, du gouvernement de Tadjara, ville capitale du Meouat, et je réglai sa pension à cinquante *lak*. Quant à Terdikeh, qui, dans la bataille contre Sanka, faisait partie du *tolgama* de l'aile droite et s'était distingué d'une manière exceptionnelle, il reçut une dotation de cinquante *lak* et le château d'Alouar. Les trésors et les magasins qui s'y trouvaient renfermés furent concédés à Humaïoun. Page 421.

Le mercredi, 1er du mois de redjeb, nous décampâmes et allâmes mettre pied à terre à deux *kurouh* d'Alouar. Je me rendis de ma personne au château que je visitai et où je passai la nuit. Le lendemain matin, je regagnai le camp. Avant d'entreprendre l'expédition contre les infidèles, je m'étais engagé par serment vis-à-vis des grands et des petits, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'une fois nos armes devenues victorieuses, personne ne serait plus contraint à continuer de servir, et que chacun obtiendrait la permission de se retirer où il le voudrait. Les gens de Humaïoun étaient, pour la plupart, natifs de Badakhchân et des contrées avoisinantes. Jamais ils n'avaient supporté un service militaire qui se prolongeât un mois ou deux. Déjà, avant la bataille, ils étaient complétement à bout de forces. C'est pourquoi j'avais pris avec eux l'engagement dont je viens de parler. D'ailleurs, comme Kaboul était trop dégarni de troupes, il fut convenu définitivement que Humaïoun recevrait l'autorisation de s'y rendre. Une fois cela arrêté, je partis d'Alouar,

le jeudi, 9 du mois de redjeb, et après une marche de quatre à cinq *kurouh,* je campai sur le bord de la rivière Manisni. Mehdi-Khodja, qui était tout à fait démoralisé, eut aussi permission de partir pour Kaboul. L'intendance de Biana fut confiée à Dost-Ichik-Aka. Précédemment j'avais donné à Mehdi-Khodja le gouvernement d'Etaoua; j'y envoyai à sa place Dja'fer-Khodja, fils de Kotb-Khan, celui-là même qui avait abandonné cette place et était venu se réfugier auprès de moi. Je restai deux ou trois jours dans ce campement pour m'occuper du départ de Humaïoun. De là même j'expédiai à Kaboul Mumin-Ali-Tevatchi, porteur de la lettre par laquelle j'annonçais ma victoire.

J'avais beaucoup entendu parler de la fontaine de Pirouzpour et du grand lac de Kottila. Le dimanche, je laissai mon camp à sa place et je montai à cheval pour reconduire Humaïoun et pour visiter ces deux merveilles. Ce jour-là même, en effet, je me rendis à la fontaine de Pirouzpour et je pris un *ma'djoun*. Dans la vallée où coulent les eaux de la source, les fleurs du *kaner* (nerium odorum) étaient en plein épanouissement. Ce site ne manquait pas de charme, quoiqu'il ne répondît pas à la réputation qu'on lui a faite. Dans l'intérieur même de la vallée, à chaque endroit où l'eau formait une nappe d'une certaine étendue, je prescrivis de construire
Page 424. un bassin décagone en pierres de taille. Après avoir passé la nuit dans ce lieu, j'en repartis le lendemain

matin pour aller visiter le lac de Kottila. Entouré de tous les côtés par les montagnes qui le bordent, il reçoit les eaux du Manisni. Il est d'une si grande étendue, que l'œil ne distingue pas nettement les objets d'un bord à l'autre. Du milieu de ce lac s'élève une hauteur, et sur ses bords il y a un grand nombre de petites embarcations. Les populations des villages riverains, dans les temps de trouble et de tumulte, montaient sur ces bateaux et mettaient leurs personnes en sûreté. Lorsqu'ils me virent paraître, plusieurs de ces gens s'embarquèrent et s'avancèrent au large. En revenant de ma tournée au lac, j'allai mettre pied à terre au camp de Humaïoun, où je pris du repos et de la nourriture. Ensuite je fis revêtir le mirza et ses begs de robes d'honneur, après quoi je les congédiai et montai à cheval. En route je fis une halte pour dormir, puis je repartis et dépassai au lever de l'aurore le district de Kohri. Je donnai encore quelque temps au sommeil, et je regagnai enfin le quartier général, qui se trouvait alors à Touda.

Ayant décampé de Touda, comme nous mettions pied à terre à Songuer, Nâhir-Khan, fils de Haçan-Khan-Meouati, qui avait été confié à la garde d'Abd-ur-Rahim, trouva moyen de s'échapper. Pour nous, continuant notre route, nous atteignîmes à la seconde marche la fontaine qui se trouve à la pointe de la montagne située entre Beçaouar et Khoucha, et nous y fîmes halte. On nous dressa des tentes et

nous y prîmes un *ma'djoun*. Lors du passage de l'armée dans ces lieux, Terdi-Beg-Khâksâr avait vanté cette fontaine; ce qui avait fait que j'étais allé la voir, mais du haut de mon cheval et sans m'arrêter. C'est réellement une belle fontaine. Dans l'Hindoustân, où on ne trouve pas de canaux, encore moins faut-il chercher des sources. Si parfois il s'en rencontre une, l'eau filtre au travers de la terre par un léger suintement, mais elle ne s'échappe pas en bouillonnant comme dans celles de nos pays. Au contraire, l'eau de cette source a près de la moitié du volume nécessaire pour faire tourner un moulin et sort en bouillonnant du pied de la montagne. Tout autour s'étend une prairie d'un aspect charmant. Par mon ordre, on construisit à l'endroit même où la source s'épanche[1] un bassin décagone en pierres de taille. Comme nous étions dans cet endroit, Terdi-Beg, sous l'influence du *ma'djoun*, ne cessait de répéter en se rengorgeant : « Puisque j'ai été la cause de l'embellissement de ce site, il faut qu'il lui reste un nom. » Abd-Allah dit : « Il
Page 425. faut l'appeler *fontaine royale embellie par Terdi-Beg*. » Cette saillie provoqua parmi nous le rire et la gaieté. Ce fut sur le bord de la source que Dost-Ichik-Aka, qui arrivait de Biana, vint me présenter ses hommages.

De là je me rendis à Biana que je visitai, après

1. Au lieu de *tchechmehning ustida* que porte le texte, je lis *tchechmehning astida*, que parait réclamer le sens.

quoi je gagnai Sikri, où je campai près du jardin[1] que j'y avais fait établir. Je restai là deux jours, que je consacrai à m'occuper de son embellissement, et enfin, le matin du jeudi 23 du mois de redjeb, je fis mon entrée à Agra.

Comme je l'ai dit plus haut, les dissidents avaient profité des troubles de ces derniers temps pour se rendre maîtres de Tchandouar et de Rabiri. Je fis donc marcher contre eux Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, Terdi-Beg, Koutch-Beg, Abd-ul-Melik-Kourtchi, Huceïn-Khan avec les khans des bords du fleuve. Quand ils furent arrivés près de Tchandouar, les gens de Kotb-Khan, qui étaient dans la place, informés de l'arrivée des nôtres, sortirent pour aller les rejoindre. Une fois maîtres de Tchandouar, ils passèrent du côté de Rabiri. Les gens de Huceïn-Khan-Louhâni vinrent au-devant d'eux avec la prétention de lutter quelque temps derrière des barricades (keutcheh-bend); mais, ne pouvant résister à l'impétuosité de l'attaque, ils lâchèrent pied et prirent la fuite. Huceïn-Khan, monté sur un éléphant et accompagné de quelques-uns des siens, arriva sur les bords de la Djumna, dans les eaux de laquelle il entra et où il fut noyé. En apprenant cette nouvelle, Kotb-Khan évacua Etaoua et parvint à s'échapper avec une faible escorte. Comme Etaoua avait tout d'abord été destinée à Mehdi-Khodja, j'en-

1. Au lieu de *boutouroulgan tagning* que porte le texte, je lis *boutouroulgan bagning*.

voyai pour y commander à sa place son fils Djâ'fer-Khodja.

Durant l'insurrection de Sanka l'infidèle, bon nombre d'Hindous et d'Afgans s'étaient détournés de leur devoir, ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, et s'étaient mis en possession de la totalité des districts et des gouvernements. Sultan-Mohammed-Douldaï, qui était venu me trouver en évacuant Kanoudj, refusait maintenant d'y retourner, soit par crainte, soit par honte, et échangea le revenu de ce gouvernement, qui était de trente *lak*, pour celui de Sirhind, qui n'était que de quinze. Je donnai Kanoudj à Mohammed-Sultan-Mirza auquel une pension de trente *lak* fut attribuée. Je lui adjoignis Kâcim-Huceïn-Sultan, qui eut pour sa part Bedaoun. Parmi les émirs turks, Melik-Kâcim, Baba-Kechka avec ses frères et ses mongols, Ebl-Mohammed-Nizeh-Bâz, Muiyed avec son père, Huceïn-Khan avec les khans des bords du fleuve et les gens de Sultan-Mohammed-Douldaï; parmi les émirs de l'Inde
Page 426. Ali-Khan-Fermoli, Melek-Dâd-Kourani, Cheïkh-Mohammed, Cheïkh-Nikâri, Tatar-Khan et Khan-Djihân furent adjoints à Mohammed-Sultan-Mirza pour marcher tous ensemble contre Biban, qui avait profité du trouble causé par la guerre contre Sanka l'infidèle, pour assiéger Luknau et s'en emparer. Au moment où cette armée passait le Gange, Biban, instruit du danger qui le menaçait, abandonna son bagage et s'enfuit. Les nôtres s'avancèrent à sa

poursuite jusqu'à Khaïr-Abâd, où ils restèrent quelques jours, après quoi ils revinrent.

Les trésors avaient été partagés, mais les soins à donner à la guerre contre les infidèles qui était survenue ne m'avaient pas permis de m'occuper de la répartition des provinces et des districts. Je fis cette distribution aussitôt que j'en eus fini avec les infidèles. Comme la saison des pluies approchait, il fut réglé que chacun se rendrait dans ses terres, où il ferait ses préparatifs pour venir me rejoindre au retour du beau temps.

Sur ces entrefaites, je fus informé que Humaïoun s'était rendu à Dehli, où il avait forcé quelques-unes des maisons qui contenaient le trésor et avait fait main basse sur ces dépôts. Je ne me serais jamais attendu de sa part à un pareil procédé, et j'en fus vivement affecté. Je lui écrivis à ce sujet une lettre, où je le réprimandais très-vertement.

Le jeudi, 15 du mois de cha'bân, j'envoyai pour la seconde fois en ambassade auprès du Châh-zâdeh Tahmasp, avec des présents convenables, et en lui adjoignant comme précédemment Suleïman-Turkman, Khâdjegui-Açad, qui déjà avait rempli la même mission en Irâk.

Terdi-Beg-Khâksâr, que j'avais retiré de la vie de derviche pour lui faire embrasser la carrière des armes qu'il avait exercée plusieurs années à mon service, tourmenté maintenant du désir de retourner à son ancienne voie, sollicita de moi son congé. Je

le lui accordai en effet et l'envoyai en mission auprès de Kâmrân, auquel il devait porter une somme de trois *lak*.

L'année précédente, j'avais composé une petite pièce de vers sur ceux qui nous avaient abandonnés. Je l'adressai directement à Molla-Ali-Khan, auquel Terdi-Beg fut chargé de la remettre. Elle était ainsi conçue :

« O vous autres, qui avez quitté les contrées de l'Inde après en avoir compris par vous-mêmes les incommodités et les peines, au souvenir de Kaboul et de son délicieux climat, vous êtes partis pleins de zèle et d'ardeur. Là-bas vous avez joui de tous les charmes de la société et d'une vie voluptueuse. Pour nous, nous ne sommes pas encore morts, grâce à Dieu! quoique nous ayons eu à supporter Page 427. bien des misères, bien des afflictions. Peines de l'âme et souffrances du corps sont bien loin de vous, et nous aussi, nous sommes hors de leurs atteintes. »

Cette année, nous passâmes le ramazan dans le *Jardin des huit Paradis* et nous nous y acquittâmes des prières de la nuit et des ablutions. Depuis l'âge de quinze ans, il ne m'était pas arrivé deux fois de célébrer la fête du ramazan dans un jardin[1]. C'était à Agra qu'avait eu lieu celle de l'année précédente. Ne voulant pas changer ma manière d'être constante, le dimanche, dernier du mois, dans la soirée, je me

1. *Nihâli bir yerda*. Mot à mot : « dans un lieu planté d'arbustes ». M. Leyden traduit « in the same place ». Je soupçonne que le texte imprimé n'est pas correct.

rendis à Sikri pour y célébrer la fête. Au côté nord-ouest du *Jardin de la Victoire* que j'avais planté à Sikri on avait préparé une esplanade de pierre sur laquelle avait été dressée une tente. C'est là que la cérémonie fut accomplie. Le soir même où j'étais parti d'Agra, j'avais envoyé Mir-Ali-Kourtchin à Tatta auprès de Châh-Huceïn qui était passionné pour les cartes (guendjifeh) et m'avait demandé de lui en faire passer.

Le dimanche, 5 du mois de zil-ka'deh, je fus attaqué d'un mal de gorge qui se prolongea pendant dix-sept jours. Le vendredi 24 du même mois, je partis pour faire une excursion à Doulpour. Dans la nuit, je m'arrêtai à moitié route pour dormir. Il était de grand matin lorsque j'arrivai au barrage de Sultan-Iskender, où je mis pied à terre. Au-dessous du barrage et là où la montagne vient finir, il y a un bloc de pierre de taille rouge. Je fis amener auprès Ustâd-Châh-Mohammed, le sculpteur, et je lui donnai ordre de tailler une maison dans ce bloc si cela était possible; dans le cas où il ne serait pas assez élevé pour cela, il devait l'aplanir et y creuser un bassin tout d'une seule pièce. De Doulpour j'allai visiter Bari. J'en repartis le lendemain matin et, passant par la montagne qui est entre Bari et Djanbal, je m'avançai jusqu'à la rivière de Djanbal, après quoi je revins sur mes pas. Dans cette même montagne je vis l'ébénier dont le fruit est nommé *tindou* (diospyros ebenum). Il y a une espèce d'ébénier qui est blanche, et c'était elle qui dominait sur cette montagne. De Bari j'allai me

promener à Sikri, d'où je revins à Agra, le mercredi, 29 du même mois.

Dans ces mêmes jours, il m'était arrivé des nouvelles désagréables sur le compte de Cheïkh-Baïezid, à la suite desquelles je lui dépêchai Sultan-Ali-Turk pour lui proposer une suspension d'armes de vingt jours.

Le vendredi, 2 du mois de zid-hidjdjeh, j'entrepris une lecture pieuse que je devais répéter quarante-une fois. A cette même époque, je fis subir
Page 428. cinq cent quatre variations à la césure de ce vers que j'avais fait[1] :

« Dis-moi : est-ce son œil, ses sourcils, sa parole, sa langue ; ou son port, sa joue, ses cheveux, sa taille? »

Et je composai un traité à ce sujet.

Ce même vendredi, je fus de nouveau attaqué d'un mal de gorge qui se prolongea durant neuf jours. Le jeudi, 29 du mois de zil-hidjdjeh, je montai à cheval pour aller visiter Keul et Sunbul.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 934

(1527-1528).

Le samedi, 1er du mois de moharrem, nous campâmes à Keul. Dervich et Ali-Youçouf, que Hu-

1. *Bich yuz tort veznda takti' kildim.* Ce passage me laisse des doutes ; je ne me rends pas bien compte de ce que veut dire l'auteur.

maïoun avait laissés à Sunbul, battirent à plate couture Kotb-Sirvâni et quelques *radja* qui avaient passé chacune des deux rivières (le Gange et la Djumna) pour venir les attaquer. Ils avaient tué à l'ennemi beaucoup de monde et m'avaient envoyé un certain nombre de têtes et un éléphant qu'on me remit comme j'étais encore à Keul. Je consacrai à la visite de cette ville deux jours, pendant lesquels je descendis chez Cheïkh-Gueuren qui m'en avait instamment prié. Il m'y traita somptueusement et m'offrit des présents.

M'étant remis en route, j'allai camper à Ataroli. Le mecredi, je traversai le Gange et m'établis dans les villages dépendant de Sunbul. Le jeudi, je descendis dans cette ville même que j'employai deux jours à visiter. J'en repartis le samedi au matin. Le dimanche, je mis pied à terre à Sikendra dans la demeure de Rao-Sirvâni qui me fit servir à manger et me présenta ses hommages. Reparti avant le jour, je trouvai moyen en route de me débarrasser de mon escorte et, prenant le galop, je cheminai seul jusqu'a environ un *kurouh* d'Agra, où les miens me rattrapèrent. Il était l'heure de la prière de midi lorsque je mis pied à terre à Agra.

Le dimanche, 16 du mois de moharrem, j'eus la fièvre et le frisson. A partir de ce moment les accès furent intermittents et se prolongèrent durant vingt-cinq à vingt-six jours. Je bus des potions et à la fin tout s'arrangea. J'eus beaucoup à souffrir de l'in-

somnie et de la soif. Dans le cours de ma maladie, je composai trois ou quatre quatrains et entre autres celui-ci :

« Durant le jour, la fièvre sévit dans mon corps, et lorsque vient la nuit, le sommeil s'enfuit de mes paupières. Tous les deux sont comme mon chagrin et ma patience ; l'un va toujours en augmentant, et l'autre ne cesse pas de décroître. »

Page 429. Le samedi, 28 du mois de safar, Fakhr-Djihân-Begum et Khadijheh-Sultan-Begum, mes tantes paternelles, vinrent me voir. J'allai au devant d'elles en bateau et leur présentai mes respects à un endroit situé au-dessus de Sikender-Abâd.

Le dimanche, Ustâd-Ali-Kouli lança un boulet avec un gros canon. Le projectile alla à une grande distance, mais la pièce éclata et chacun de ses morceaux renversa plusieurs hommes, dont huit en moururent.

Le lundi, 7 du mois de rebi'-ul-evvel, je montai à cheval pour aller faire une excursion à Sikri. La plate-forme octogone que j'avais fait élever au milieu de l'étang était alors achevée. Je m'y rendis en bateau, on y planta une tente, et j'y pris un *ma'djoun*.

A peine de retour de ma promenade à Sikri, le lundi au soir, 14 du mois de rebi'-ul-evvel, je repartis pour mettre à exécution mon projet de guerre sainte et marchai contre Tchanderi. Après une marche de trois *kurouh*, je fis halte à Djalicir. J'y restai

deux jours pour donner aux miens le temps de s'équiper et de se munir de tout; puis, je continuai mon chemin le jeudi et m'avançai jusqu'à Anouar, où je mis pied à terre. Là, je m'embarquai et ne quittai mon bateau qu'à Tchandouar. A la suite de plusieurs marches non interrompues, je m'arrêtai au gué de Kenar, le lundi, 28 du mois

Le jeudi, 2 du mois de rebi'-ul-âkhir, je traversai la rivière de ma personne. Je demeurai là quatre à cinq jours, tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre, jusqu'à ce que toute mon armée eût effectué le passage. Dans cet intervalle, je m'embarquai plusieurs jours de suite et pris un *ma'djoun*. La jonction des eaux du Djanbal (avec le Gange) s'effectue à un ou deux *kurouh* au-dessus du gué de Kenar. Le vendredi, je m'embarquai sur la rivière Djanbal et, après avoir dépassé son confluent, j'arrivai à mon campement.

Quoique Cheïkh-Baïezid ne se fût pas mis vis-à-vis de moi en état de révolte ouverte, il n'en était pas moins certain, par ses actes et ses procédés, qu'il nourrissait à mon égard des intentions hostiles. Pour me délivrer de toute inquiétude à cet égard, j'ordonnai à Mohammed-Ali-Djeng-Djeng de quitter l'armée et de se rendre à Kanoudj pour y réunir sous son commandement Mohammed-Sultan-Mirza et tous les sultans et les émirs de ces quartiers, tels que Kâcim-Huceïn-Sultan, Timour-Sultan, Melik-Kâcim-Keuki, Aboul-Mohammed-Nizeh-Bâz, Minoutchher-Khan avec ses frères et les khans des

bords du fleuve, et marcher à leur tête contre les Afgans dissidents de Serouar. Il devait mander auprès de sa personne Cheïkh-Baïezid. Si celui-ci venait se
Page 410. joindre aux nôtres sans hésiter, on l'admettrait à faire partie de l'expédition; dans le cas contraire, il était urgent d'en finir avant tout avec lui. Mohammed-Ali m'ayant demandé quelques éléphants, je lui en donnai dix, après quoi je le congédiai en enjoignant à Baba-Djoura de le rallier avec son contingent.

Ayant fait une étape au delà de Kenar, le mercredi, 8 du mois de rebi'-ul-âkhir, je mis pied à terre à un *kurouh* de Kalpi. Baba-Sultan, frère cadet de mère de Sultan-Se'id-Khan et fils de Sultan-Khalil-Sultan, vint me présenter ses hommages à ce campement. L'année précédente, il s'était enfui de chez son frère aîné et s'était avancé jusqu'à Enderâb. Là, il avait éprouvé des remords et était retourné sur ses pas. Arrivé près de Kachgar, le khan avait envoyé au devant de lui Haïder-Mirza qui l'avait ramené.

Le lendemain matin, je descendis à Kalpi chez Alim-Khan, qui me fit servir un repas à la mode hindoustânie et m'offrit des présents.

Le lundi, 13 du mois, je décampai de Kalpi, et le vendredi, je fis halte à Iredj. Le samedi, j'arrivai à Baïezid, où je mis pied à terre.

Le dimanche, 19 du mois, je mis six à sept mille hommes sous le commandement de Tchin-Timour-

Sultan, que je fis marcher en avant contre Tchanderi. Les begs qui l'accompagnaient dans cette expédition étaient Bâki-Ming-Begui, Terdi-Beg, Koutch-Beg, Achik-Bekaoul, Molla-Apak, Muhcin-Douldaï et, parmi ceux de l'Hindoustân, Cheïkh-Gueuren.

Le vendredi, 24 du mois, j'allai camper dans le voisinage de Ketchoua. Après avoir tout fait pour me concilier les esprits des habitants, je donnai le gouvernement de leur ville au fils de Bedr-ud-Din. Ketchoua est une assez jolie ville, entourée de hauteurs d'une élévation médiocre. On a construit au milieu de celles qui sont au sud-est une digue à l'aide de laquelle s'est formé un grand lac qui n'a pas moins de cinq à six *kurouh* de circonférence et entoure trois des côtés de Ketchoua. Au nord-ouest de cette place se trouve un petit espace de terre sur lequel ouvre la porte de la ville. Sur le lac on voit des embarcations menues qui ne peuvent guère contenir que trois ou quatre personnes. Chaque fois qu'un danger menace les habitants, ils montent sur ces bateaux et s'avancent au large. Avant d'arriver à Ketchoua nous avions rencontré sur notre route, à deux endroits différents, des digues construites ainsi entre les hauteurs et formant des lacs, mais Page 411
plus petits que celui dont je viens de parler.

Je restai un jour à Ketchoua, et j'en profitai pour confier à des inspecteurs actifs et à une nombreuse escouade de terrassiers le soin d'aplanir les inégalités de la route et de couper les jungles pour rendre

le passage praticable aux chariots et aux canons. L'espace qui sépare Ketchoua de Tchanderi est en effet encombré de jungles. La seconde étape au delà de Ketchoua nous conduisit à trois *kurouh* de Tchanderi, et nous campâmes après avoir traversé la rivière de Barhanpour. Le château de Tchanderi est situé sur une hauteur dont les pentes sont occupées par l'enceinte extérieure et les faubourgs. La route praticable aux chariots passe précisément au pied de l'enceinte. Quand nous eûmes dépassé Barhanpour, nous dûmes, dans l'intérêt de nos chariots, cheminer à un *kurouh* au-dessous de Tchanderi. A la fin de la seconde étape, le mardi, 28 du mois, je campai sur la digue au bord du réservoir de Behdjet-Khan.

Le lendemain matin, je montai à cheval et distribuai les postes, tout autour de l'enceinte, au centre, à l'aile droite et à l'aile gauche de mon armée. Ustâd-Ali-Kouli choisit un terrain sans pente[1] pour lancer ses projectiles. Des inspecteurs et des terrassiers furent chargés d'élever des batteries pour y installer l'artillerie. L'armée reçut l'ordre général de préparer les *toura* (sorte de palissades ou de boucliers) et les échelles, ainsi que tout ce qui est nécessaire aux *toura* et dont on ne peut se passer pour prendre une ville d'assaut.

1. Au lieu de *bir bâgda yeci yer* que porte le texte imprimé, je lis *bir bagdaïsiz yer*, leçon qui est confirmée par ce qui est dit quelques lignes plus loin.

Tchanderi appartenait auparavant aux pâdichâh de Mendou. A la mort de Sultan-Nâcir-ud-Din, un de ses fils, Sultan-Mahmoud, qui se trouve actuellement dans Mendou, se rendit maître de cette ville et des contrées environnantes. Un autre fils de ce prince, Mohammed-Châh, s'empara de Tchanderi et chercha un appui auprès de Sultan-Iskender. Celui-ci lui envoya un nombreux corps de troupes et se déclara son protecteur. Après Sultan-Iskender et sous le règne de Sultan-Ibrahim, Mohammed-Châh mourut lui-même, laissant un fils en bas âge, du nom de Ahmed-Châh. Sultan-Ibrahim fit sortir cet enfant de la place et y installa un des siens. Lorsque Rana-Sanka, marchant à la tête d'une armée contre Ibrahim, fut arrivé à Doulpour, les begs de celui-ci se révoltèrent, et, à cette même occasion, Tchanderi tomba aux mains de Sanka, qui la donna à Mendni-Rao, personnage très-considérable parmi les infidèles. A l'époque où je vins à Tchendiri, Mendni-Rao l'occupait avec 4 à 5,000 infidèles. Comme Arâïch-Khan Page 432.
se trouvait être de ses connaissances, je le chargeai d'aller avec Cheïkh-Gueuren lui porter des paroles de conciliation et de bienveillance et de lui offrir Chems-Abâd en échange de Tchanderi. Un ou deux de ses partisans s'élevèrent contre cette proposition. Quant à lui, soit qu'il ne crût pas à ma sincérité, soit qu'il mît sa confiance dans le bon état de la place, il ne voulut entendre à aucun accord. Je me décidai alors à emporter la ville de vive force, et, en

conséquence, dans la matinée du mardi, 6 du mois de djemâdi-ul-evvel, je quittai mon campement près du réservoir de Behdjet-Khan et vins m'établir sur le bord du réservoir central situé dans le voisinage de Tchanderi.

Comme j'étais en train d'exécuter ce mouvement, Khalifeh m'apporta une ou deux lettres par lesquelles on m'informait que les troupes qui avaient été dirigées vers l'Est, surprises dans le désordre d'une marche sans précaution, venaient d'être battues par l'ennemi; qu'à la suite de cet échec, elles avaient abandonné Luknau et s'étaient retirées à Kanoudj. Voyant à quel point Khalifeh était démoralisé par ces nouvelles, je lui dis : « A quoi bon ce trouble et cette inquiétude? Après tout, il n'arrive que ce que Dieu a décrété! Avant tout, il nous faut venir à bout de l'entreprise que nous avons formée et ne pas penser à autre chose. Dès demain matin, nous donnerons l'assaut et ensuite, nous verrons ce qui arrivera. » Les ennemis n'avaient fortifié que la citadelle; quant à l'enceinte extérieure, on n'y rencontrait à la fois qu'une ou deux personnes pour parer aux éventualités. Dès le soir de ce jour, mes troupes assaillirent celle-ci de tous côtés. Comme il ne s'y trouvait que peu de monde, le combat fut peu acharné. Les vaincus s'enfuirent dans la citadelle.

Le matin du mercredi, 7 du mois de djemâdi-ul-evvel, j'ordonnai à mes soldats de prendre les armes, d'occuper chacun leur poste et d'engager le combat

pour se précipiter de toutes parts à l'assaut, aussitôt que je m'ébranlerais de ma personne avec mes timbales et mon étendard. Ne voulant pas donner le signal avant que l'action ne fût devenue bien chaude, j'allai, en attendant, voir manœuvrer l'artillerie d'Ustâd-Ali-Kouli. Celui-ci lança trois ou quatre boulets; mais comme le terrain où il était installé n'avait pas de pente et que les remparts étaient très-solides et tout de pierre, l'effet de ses projectiles fut nul. Comme je l'ai déjà fait remarquer, le château de Tchanderi se trouve placé sur une hauteur. A l'une de ses extrémités on avait pratiqué, pour aller faire de l'eau, un chemin couvert dont le mur descendait au pied de la montagne. Là était le point vulnérable Page 433. de la défense; là aussi se trouvait le poste assigné à la droite et à la gauche du centre, ainsi qu'à ma garde particulière.

Cependant l'attaque était devenue générale et se montrait surtout très-vive à l'endroit dont je viens de parler. En vain les infidèles faisaient pleuvoir du haut des remparts les pierres et les matières enflammées sur la tête des assaillants; ceux-ci ne reculaient pas. A la fin Châhim, le centurion, parvint à escalader le mur du chemin couvert, au point même où il est rejoint par celui de l'enceinte extérieure, tandis que mes braves soldats grimpaient également, à l'envi les uns des autres, à deux ou trois autres places. Les infidèles qui étaient dans le chemin couvert se mirent à fuir et le laissèrent en

notre pouvoir. Alors ceux qui occupaient la partie haute du château ne s'acharnèrent plus au combat et lâchèrent pied à leur tour. En ce moment les assaillants, se hissant de toutes parts le long du mur, entrèrent dans l'enceinte. Ils y avaient à peine pénétré, que les infidèles, entièrement nus, se jetèrent sur eux les armes à la main, les contraignirent, pour la plupart, à prendre la fuite et les firent disparaître du rempart. Il y en eut même quelques-uns des nôtres qui tombèrent sous leurs coups. La raison de cette attaque furieuse du haut de leurs ouvrages était que, voyant bien qu'ils allaient être forcés, après avoir mis à mort toutes leurs femmes, ils étaient revenus se jeter dans la mêlée, le corps sans défense aucune, décidés à périr à leur tour. A la fin, mes gens les forcèrent de tous les côtés et les obligèrent à fuir de dessus le rempart. Deux à trois cents de ces infidèles ayant pénétré dans le quartier de Mendni-Rao, la plupart d'entre eux s'y donnèrent réciproquement la mort ; ce qu'ils firent de la manière suivante : l'un d'eux se tenait le sabre nu à la main, tandis que les autres s'empressaient de venir successivement lui tendre le cou. Ce fut ainsi qu'une foule de ces misérables s'en alla en enfer. Par un effet de la grâce de Dieu, cette citadelle célèbre tomba entre mes mains dans l'espace de deux à trois *gheri*, sans que j'eusse recours à mon étendard et à mes timbales, et après un combat assez léger. Sur le sommet de la montagne qui est au nord-ouest

de Tchanderi fut élevée une pyramide des têtes des infidèles. On avait trouvé le chronogramme de cette victoire dans les mots : *Conquête du Séjour de la guerre* que j'insérai dans le quatrain suivant :

« Durant de longues années la place de Tchanderi, remplie d'infidèles, a été un arsenal de guerre. J'ai conquis sa citadelle par la force de mes armes, et la date de mon triomphe se trouve dans ces mots : *Conquête du Séjour de la guerre*[1]. »

Tchanderi est le chef-lieu d'un très-beau canton où abondent les eaux courantes. Le château s'élève Page 434. sur une hauteur et possède un vaste réservoir taillé dans le roc. Un autre grand bassin se trouvait dans le chemin couvert, à l'endroit même par lequel la place fut forcée. Les demeures de tous les habitants, qu'ils soient de condition basse ou noble, sont de pierres : celles des chefs, de pierres taillées très-simplement; celles des sujets, de pierres nullement travaillées. Pour la couverture, on se sert de dalles au lieu de tuiles. En avant de l'enceinte fortifiée sont trois grands réservoirs alimentés au moyen de digues que les anciens gouverneurs avaient établies aux différents côtés de la ville. A trois *kurouh* de Tchanderi existe un lac situé sur un terrain élevé et connu sous le nom de *Bitoui*. Son eau est célèbre dans l'Hindoustân pour sa bonne qualité et son goût

1. *Feth-i-dâr-ul-harb*. Ces mots, en tenant compte de leur valeur numérique, donnent en effet le nombre 934, qui correspond à l'année chrétienne 1527-1528.

agréable. C'est un très-beau lac, du sein duquel s'élèvent des roches isolées, propres à servir d'assises à des bâtiments. Tchanderi est situé à quatre-vingt-dix *kurouh* sud d'Agra. La hauteur du Capricorne à Tchanderi est de vingt-cinq degrés. Le lendemain matin, jeudi, je m'éloignai de l'enceinte de la ville et allai camper au bord du réservoir de Melou-Khan. J'avais d'abord eu l'intention, après la conquête de Tchanderi, de marcher contre Raï-Sing, Bihlsân et Sarongpour[1] qui faisaient partie du domaine des infidèles et appartenaient à Selâh-ud-Din, l'infidèle, pour me diriger ensuite sur Tchittour et attaquer Sanka; mais ayant convoqué les begs à propos des nouvelles inquiétantes qui m'étaient parvenues, il fut décidé qu'il fallait avant tout étouffer la rébellion des fauteurs de désordre. En conséquence, je donnai le gouvernement de Tchanderi à Ahmed-Châh, le petit-fils de Sultan-Nâcir-ud-Din, en fixant à cinquante *lak* la redevance à payer au trésor. Molla-Apak eut l'intendance de la province, à la charge de prêter main-forte à Ahmed-Châh avec deux à trois mille Turks ou Hindoustânis.

Après avoir réglé ainsi cette affaire, le dimanche, 11 du mois de djemâdi-ul-evvel, je commençai l'exécution de mon mouvement rétrograde et, décampant d'auprès du réservoir de Melou-Khan, j'allai mettre

1. Je lis *Sarongpour* au lieu de *Sangpour* que porte mal à propos le texte. Quant à *Bihlsân*, c'est le *Bilsah* de la carte du major Rennell.

pied à terre au bord de la rivière de Barhanpour. De Bandir j'envoyai Yekeh-Khodja et Dja'fer-Khodja avec mission de faire parvenir au passage de Kenar les embarcations de Kalpi.

Le samedi, 24 du mois, je fis halte au passage Page 435. de Kenar et je donnai ordre à l'armée de se mettre en demeure d'opérer la traversée. Sur ces entrefaites, je fus informé que le détachement de troupes légères envoyé en avant avait abandonné Kanoudj et s'était retiré à Rabiri; que, bien qu'Aboul-Mohammed-Nizeh-Bâz eût fortifié Chems-Abâd, un fort parti d'ennemis avait attaqué cette place et l'avait emportée de force. Je demeurai trois à quatre jours sur les bords de la rivière, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jusqu'à ce que l'armée l'eût traversée tout entière. Une fois le passage terminé, je me dirigeai à marches non interrompues sur Kanoudj, en faisant prendre les devants aux plus aventureux de mes hommes d'armes pour recueillir des nouvelles de l'ennemi. Comme je n'étais plus qu'à deux ou trois journées de Kanoudj, on vint m'apprendre que, de si loin qu'il avait aperçu mes éclaireurs, le fils de Ma'rouf avait évacué cette place; que, de leur côté, Biban, Baïezid et Ma'rouf, informés de mon arrivée, avaient traversé le Gange et avaient pris position sur la rive orientale du fleuve, vis-à-vis de Kanoudj, dans la pensée de nous interdire le passage.

Le jeudi, 6 du mois de djemâdi-ul-âkhir, je dépassai Kanoudj et vins camper sur la rive occiden-

tale du Gange. Nos hommes d'armes, battant la campagne, s'emparèrent de force de quelques bateaux et m'en amenèrent trente à quarante de toute dimension, ramassés en amont et en aval de notre campement. Mir-Mohammed-Djâleh-Bân fut chargé de rechercher un endroit propre à la construction d'un pont et d'en rassembler tous les matériaux. Le lieu qu'il choisit se trouvait à environ un *kurouh* en aval de la position que nous occupions. Je désignai aussitôt pour surveiller l'opération des inspecteurs actifs et vigilants. Près de l'emplacement où on devait construire le pont, Ustâd-Ali-Kouli mit une pièce en batterie et commença à tirer dans la direction qui lui parut le plus utile. En aval du pont, Mustafa-Roumi fit passer dans une île des coulevrines toutes montées sur leurs affûts [1] et se mit à tirer de cette île-même. En amont du pont on avait élevé une redoute, du haut de laquelle les fusiliers firent un feu bien nourri. A une ou deux reprises différentes, Melik-Kâcim-Mogoul et plusieurs hommes d'armes passèrent sur un bateau et se battirent avec beaucoup de valeur contre un petit nombre d'ennemis. Baba-Sultan et Dervich, accompagnés de dix à quinze hommes, entraînés par une ardeur déplacée, traver-
Page 436. sèrent sur un bateau, à l'heure de la prière du soir, et revinrent sans avoir combattu et sans avoir rien fait. Je les blâmai sévèrement d'avoir ainsi passé l'eau.

1. *Zarbzenlik arabalar.*

A la fin Melik-Kâcim, avec quelques hommes, s'enhardit et mena les ennemis battant jusqu'à leur quartier, où il les força de se réfugier. Mais ceux-ci, sortant en grand nombre et amenant un éléphant, fondirent sur les assaillants et leur firent lâcher pied. Rentrés dans leur embarcation, ils n'avaient pas encore eu le temps de la faire démarrer lorsque l'éléphant la défonça et la fit sombrer. Melik-Kâcim périt dans cette affaire. Durant plusieurs jours, et jusqu'à ce que le pont fût construit, Ustâd-Ali-Kouli utilisa très-bien son artillerie. Le premier jour, il lança huit projectiles; le second, il en lança seize, et ainsi de suite pendant trois ou quatre jours. Il se servit pour cela de la pièce dite *le canon du Vainqueur,* la même qu'il avait fait jouer dans la bataille contre Sanka, l'infidèle, et qui devait à cette circonstance son surnom de *gâzi.* Il avait aussi mis en batterie une pièce plus grande encore; mais elle se brisa dès la première décharge. Les fusiliers firent un feu très-bien nourri et qui jeta par terre bien des hommes et des chevaux, soit des ouvriers parmi les esclaves qui s'enfuyaient, soit des voyageurs avec leurs montures.

Comme le pont tirait à sa fin, le mercredi, 19 du mois de djemâdi-ul-âkhir, je me préparai à lever le camp, tandis que les ennemis, qui croyaient notre entreprise bien éloignée encore de sa réussite, se riaient de nous. Le jeudi, le pont étant tout à fait achevé, un petit nombre de fantassins et de *Lahori*

traversèrent le fleuve et eurent à soutenir un léger combat. Le vendredi, les soldats de ma garde détachés du centre, les hommes d'armes de l'aile gauche et les fusiliers à pied passèrent le pont. Les Afgans, bien armés et bien montés, s'avancèrent avec leurs éléphants et fondirent sur eux. En un tour de main ils firent lâcher pied à l'aile gauche; mais le centre et l'aile droite tinrent ferme et forcèrent les assaillants à tourner bride. Deux des nôtres, que leur impétuosité avait séparés du gros de leurs forces, s'élancèrent en avant. L'un d'eux fut démonté sur place et demeura prisonnier; l'autre fut criblé de blessures, ainsi que son cheval, qui lâcha une ruade, se retourna et vint s'abattre au milieu des siens. Ce même jour on me rapporta sept à huit têtes, sans compter tous ceux des ennemis qui furent atteints, soit par le sabre, soit par la fusillade. Le combat se prolongea jusque dans l'après-midi. Dans la nuit, tous ceux qui avaient traversé le fleuve re-
Page 437. passèrent le pont. Si dans la soirée du vendredi au samedi j'avais envoyé du monde de l'autre côté du fleuve, il est probable que bon nombre d'ennemis seraient tombés entre nos mains. Mais je fis cette réflexion que, l'année précédente, le jour même du *nevrouz* qui tombait un mardi, j'étais parti de Sikri pour aller attaquer Sanka, que j'avais mis en déroute le samedi; que cette année, je m'étais mis en marche contre ces nouveaux ennemis un mercredi, qui était aussi le jour du *nevrouz*, et que parvenir à les battre

le dimanche serait un de ces hasards heureux sur lesquels on ne saurait compter. Je ne voulus donc faire passer personne pour ne pas tenter la fortune. Le samedi, les chariots opérèrent leur passage et les soldats durent en faire autant dans la matinée. A l'heure où l'on a coutume de battre les timbales, la garde me fit prévenir que l'ennemi avait pris la fuite. J'ordonnai aussitôt à Tchin-Timour-Sultan de se mettre à la tête d'un corps de troupes et de poursuivre les fuyards. Je désignai pour l'accompagner des hommes choisis, à la tête desquels étaient Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, Houçâm-ud-Din, Ali-Khalifeh, Muhibb-Ali-Khalifeh-Keuki, Baba-Kechka, Dost-Mohammed-Baba-Kechka, Bâki-Tachkendi, Veli-Kizil, qui devaient lui obéir en tout et pour tout. Je traversai de ma personne, à l'heure de la prière du matin, après avoir prescrit de faire passer les chameaux à un gué qui avait été reconnu en aval du pont. Ce jour même, qui était un dimanche, je campai sur le bord d'un torrent à un *kurouh* de Banguermadou[1]. Ceux que j'avais chargés de la poursuite n'avaient pas marché avec activité et se trouvaient encore à Banguermadou, d'où ils ne s'ébranlèrent que ce jour-là, un peu après midi. Le lendemain matin, je mis pied à terre au bord d'un étang qui est situé en avant de cette ville. Dans la journée, Tokhta-

1. Le même que la traduction anglaise appelle *Bangermou* et la carte du major Rennell *Bangermow*.

Bouga-Sultan, fils du petit khan, mon oncle maternel, vint me présenter ses hommages. Le samedi, 29 du mois de djemâdi-ul-âkhir, je visitai Luknau, après quoi je traversai la rivière Gouï (Goumti), au delà de laquelle je campai. Ce jour-là, j'allai me baigner à la rivière. Soit que l'eau y eût pénétré, soit par suite d'un coup d'air, je restai sourd de l'oreille droite durant quelques jours, mais sans éprouver de bien grandes douleurs.

Comme il ne me restait plus qu'une ou deux marches pour atteindre Oud, il m'arriva un messager de la part de Tchin-Timour-Sultan, m'annonçant que l'ennemi avait pris position sur la rive opposée du Serou et que lui avait besoin de renfort. Je fis partir aussitôt à son secours un millier d'hommes d'armes tirés du centre, sous le commandement de Kazak. Le samedi, 7 du mois de redjeb, je vins camper à
Page 418. deux ou trois *kurouh* au-dessus d'Oud, au confluent du Serou et de la Gogra. Cheïkh-Baïezid, qui s'était maintenu jusque alors de l'autre côté du Serou, vis-à-vis d'Oud, avait écrit une lettre au sultan pour entrer en pourparlers avec lui. Celui-ci, voyant bien que l'autre ne cherchait qu'à l'amuser, envoya chercher Karatcha et se prépara à traverser la rivière. Karatcha ne fut pas plus tôt arrivé, que tous deux opérèrent leur passage, sans perdre un instant. L'ennemi, qui avait environ cinquante cavaliers et trois à quatre éléphants, ne put pas tenir et prit la fuite. On lui démonta quelques hommes dont les têtes me furent

apportées. Bikhob-Sultan, Terdi-Beg, Baba-Djoura, Koutch-Beg, Bâki-Chigaoul, passèrent à la suite du sultan. Ceux qui avaient passé les premiers et les avaient devancés poursuivirent Cheïkh-Baïezid jusqu'à l'heure de là prière du soir. Celui-ci se jeta dans les jungles et parvint à s'échapper. Tchin-Timour-Sultan ayant mis pied à terre, à l'entrée de la nuit, au bord d'un torrent, remonta à cheval à minuit et continua à marcher sur les traces des fuyards. Après avoir couru environ quarante *kurouh*, il parvint à un endroit où avaient séjourné les femmes et leur cortége, mais qu'elles avaient déjà évacué. A partir de ce lieu mes coureurs se partagèrent en plusieurs directions. Bâki-Chigaoul, à la tête de quelques hommes d'armes, poussant toujours à la suite de l'ennemi, atteignit enfin les femmes et leur cortége et me ramena quelques Afgans prisonniers.

Je demeurai quelques jours dans ce campement pour y régler tout ce qui concernait l'administration d'Oud et des cantons adjacents. On m'avait beaucoup parlé des bords du Serou à sept ou huit *kurouh* audessus d'Oud comme très-giboyeux; j'envoyai en conséquence Mir-Mohammed-Djâleh-Bân pour sonder les gués de la Gogra et du Serou. A son retour, je montai moi-même à cheval, le jeudi, 12 du mois, avec l'intention d'aller chasser dans ces parages.

EVENEMENTS DE L'ANNÉE 935

(1528-1529.)

Le vendredi, 3 du mois de moharrem, Askeri, que j'avais envoyé chercher avant de partir pour Tchanderi, afin de le consulter sur les affaires de Moultân, se présenta devant moi dans mon appartement particulier. Le lendemain matin, je donnai audience à Khand-Emir, l'historien, à Mevlâna-Chihâb, le faiseur d'énigmes, à Mir-Ibrâhim, le joueur
Page 439. de *kanoun*, parent de Younous-Ali, qui tous étaient partis de Herat depuis longtemps dans l'intention de venir me faire leur cour.

Dans l'après-midi du dimanche, 20 du mois, voulant visiter Goualiar, dont le nom s'écrit Kalpour dans les livres, je passai la Djumna et entrai dans la citadelle d'Agra. Là je souhaitai un heureux voyage à Fakhr-Djihân-Begum et à Khadidjeh-Sultan-Begum, qui devaient partir pour Kaboul dans deux ou trois jours; après quoi, je montai à cheval. Mohammed-Zemân-Mirza, qui m'avait demandé un congé, resta à Agra. Je parcourus dans la soirée trois à quatre *kurouh* de chemin, au bout desquels je mis pied à terre au bord d'un grand étang pour y prendre du repos. Je fis la prière de bon matin, puis je remontai à cheval. Je déjeunai sur le bord de la rivière Kampar et je repartis passé midi. Le long de

la route, fatigué de lutter incessamment contre un vent impétueux, j'avalai pour me remettre une poudre médicinale qu'avait préparée Molla-Refi'; elle me parut détestable et nauséabonde au suprême degré. Il était tard dans l'après-midi lorsque j'arrivai à un jardin orné d'un pavillon, qui avaient été construits par mes ordres à un *kurouh* à l'ouest de Doulpour, où je mis pied à terre. Ce jardin et ce pavillon sont situés à l'extrémité d'un promontoire formé par une montagne et composé entièrement d'un granit rouge propre à la construction. J'avais ordonné de tailler cette montagne jusqu'au niveau du sol. S'il s'y trouvait un bloc assez haut pour qu'on y pût tailler un pavillon tout d'une seule pièce, on devait exécuter cet ouvrage; si le bloc n'était pas de hauteur suffisante pour cela, on devait en polir les parois intérieures et y creuser un bassin. Par le fait, il était arrivé que la montagne n'avait pas eu les proportions voulues pour qu'on pût y tailler un pavillon d'un seul bloc. En conséquence, j'avais commandé à Ustâd-Châh-Mohammed, le sculpteur, de creuser un réservoir couvert et octogone à la surface de ce granit, formant cuvette tout d'une pièce. D'après ma recommandation expresse les travaux devaient être poussés avec la plus grande viguèur. Au nord de ce bassin ainsi taillé dans la pierre il y a beaucoup d'arbres, tels que manguiers, *djâmin* et autres espèces. Au milieu même de ces arbres j'avais fait creuser un puits décagone, lequel était alors presque entière-

ment fini, et dont l'eau était destinée à alimenter le bassin. Au nord-ouest de celui-ci, Sultan-Iskender a établi une digue sur laquelle il a fait élever des constructions. Les eaux qui tombent lors de la saison des pluies se ramassent au-dessus de cette digue et forment un vaste étang à l'orient duquel est un jardin. Dans cette même direction je fis tailler d'un seul bloc des siéges en forme de *soffa*. Une petite mosquée fut élevée au côté occidental.

Page 440.

Le règlement de tous ces détails me retint à Doulpour le mardi et le mercredi. Le jeudi, je montai à cheval et, après avoir traversé la rivière Djanbal, je fis sur ses bords la prière de midi. Je m'en éloignai dans l'après-midi, passai la rivière Kohari entre l'heure de la prière du soir et celle du coucher, après quoi je mis pied à terre. La rivière étant enflée par les pluies, les chevaux avaient passé à la nage, et nous en bateau.

Le lendemain matin vendredi, 10 du mois de moharrem, je remontai à cheval. Après avoir déjeuné dans un village qui se trouva sur notre route, j'arrivai à une avenue que j'avais fait planter l'année précédente à un *kurouh* au nord de Goualiar, et j'y mis pied à terre à l'heure de la prière du coucher.

J'en repartis le lendemain, après la prière de midi, et j'allai visiter les collines et l'oratoire qui sont au nord de Goualiar. De là je fis mon entrée dans cette ville par la porte de *Hati-Poul*, qui est

attenante au palais de Radja-Man-Sing, et j'allai descendre à une heure avancée de l'après-midi dans le palais de Radja-Bikermadjit, où Rahim-Dâd avait établi sa résidence. Dans la soirée même, je pris de l'opium, autant à cause des douleurs que je ressentais à l'oreille que pour combattre l'influence du clair de lune; mais, le lendemain matin, je souffris d'une pesanteur de tête provenant de cette médication, et j'eus des vomissements abondants. Toutefois ce malaise ne m'empêcha pas de visiter dans tous leurs détails les palais de Man-Sing et de Bikermadjit. Ce sont d'étranges constructions, consistant en groupes épars de bâtiments sans aucune symétrie, mais tout de pierres de taille. De tous les palais des *radja*, celui de Man-Sing est de beaucoup le plus beau et le plus élevé. Le pan de ses murs qui regarde l'orient est bien plus ornementé que les autres, et sa hauteur atteint de quarante à cinquante aunes; il est tout de pierres de taille, et l'une de ses faces a été blanchie à la chaux. En certains endroits le palais n'a pas moins de quatre étages, dont les deux inférieurs sont très-obscurs; toutefois, lorsqu'on y est resté un certain temps, un filet de jour finit par s'y montrer. Quant à moi, je les visitai à la lueur des flambeaux. A chacun des côtés de ce palais il y a cinq dômes, au milieu desquels s'en trouvent nombre de plus petits présentant quatre faces, à la mode de l'Hindoustân. Sur les cinq grands dômes on a assujetti des plaques de cuivre recouvertes de lames d'or. La

Page 441.

surface extérieure des murs est garnie de carreaux de faïence verts, disposés de manière à figurer de toutes parts des arbres du pays. C'est sous la tour placée à la façade qui regarde l'est que se voit le *Hati-Poul* ou *Porte de l'Éléphant* : dans la langue de l'Inde *hati* veut dire « éléphant » et *poul* « porte ». Au débouché extérieur de cette porte, on a sculpté le corps d'un éléphant qui porte sur son dos deux cornacs à la fois. Cette figure, qui est d'une imitation parfaite, a valu à la porte le nom de *Hati-Poul*. A l'endroit où le palais s'élève sur quatre étages, le plus bas de tous a une fenêtre qui donne sur cet éléphant sculpté et d'où on peut le considérer de très-près. A l'étage supérieur se trouvent les dômes dont j'ai déjà parlé. Les appartements habitables sont au second étage et occupent, eux aussi, un emplacement souterrain. Quoiqu'on y ait prodigué tout ce que l'art de l'Hindoustân offre de plus recherché, ils ont le grand défaut de manquer d'air. Le palais de Bikermadjit, fils de Man-Sing, se rencontre en tirant au nord de la citadelle. L'œuvre du fils ne vaut pas celui du père. On y voit un vaste dôme très-obscur, et où on ne distingue quelque clarté qu'après y être resté un certain temps. Au pied de ce vaste dôme s'élève un bâtiment de petite dimension dans lequel la lumière ne pénètre d'aucun côté. Au-dessus de ce même dôme, Rahim-Dâd avait fait installer un petit pavillon lorsqu'il établit sa résidence dans le palais de Bikermadjit. Entre le palais de celui-ci et celui

de son père on a ménagé une communication secrète, qu'on ne peut apercevoir du dehors, et de l'intérieur de laquelle on ne découvre rien non plus. On y a ménagé des jours d'espace en espace; c'est un passage très-curieux. Après avoir visité ces palais, je montai à cheval pour me rendre à la medreceh fondée par Rahim-Dâd. De là j'allai me promener dans le jardin planté par le même prince au bord d'un grand bassin qui se rencontre au sud de l'enceinte, et je ne regagnai que tard l'avenue où était installé mon camp. Dans ce jardin on avait mis beaucoup de fleurs; on y voyait surtout un grand nombre de *kaner* rouges d'une belle nuance. Les *kaner* de ces pays sont généralement de la couleur des fleurs de pêcher, tandis que ceux de Goualiar sont d'un beau rouge franc. J'en fis transporter à Agra, où on les planta dans les parterres. Au sud de ce jardin est un grand étang, où viennent s'accumuler les eaux qui tombent pendant la saison des pluies. A l'occident de cet étang s'élève une haute pagode, auprès de laquelle Sultan-Chems-ud-Din-Iletmich a fondé une vaste mosquée. La pagode est d'une grande élévation, et il n'existe pas dans toute l'enceinte de la ville un monument plus haut qu'elle. Le fort de Goualiar et la pagode s'aperçoivent très-distinctement de la montagne de Doulpour. On prétend que les pierres qui ont servi à la construction de ce temple proviennent toutes du creusement du grand réservoir. Dans le jardin dont j'ai parlé on a

Page 442.

établi un pavillon que supportent des piliers, et à la porte se trouvent d'assez laides galeries, d'une architecture grêle et disgracieuse, suivant la méthode de l'Hindoustân.

Le lendemain, un peu après-midi, je montai à cheval pour aller visiter les endroits de Goualiar que je ne connaissais pas encore. Après avoir examiné le palais appelé *Badilguer* qui se trouve en dehors de l'enceinte de Man-Sing, je rentrai par la porte de *Hati-Poul* et je me rendis à un endroit nommé *Adoua*. On appelle ainsi une vallée qui s'étend à l'ouest de l'enceinte. Quoique cette vallée se trouve en dehors d'un rempart qu'on a construit sur la montagne, son ouverture n'en est pas moins protégée par une double muraille d'une grande élévation, puisqu'elle atteint une hauteur de près de trente à quarante aunes; toutefois celle de dedans est plus longue et plus haute et se relie à ses deux extrémités à l'enceinte de la ville. Dans l'espace compris entre ces murailles, mais plus basse qu'elles, on en a construit tout à l'entour une autre qui n'est pas achevée et qui est des-
Page 443. tinée à la conduite d'eau. Pour permettre d'y en puiser, en restant à l'abri de la muraille, on y a construit un *vaïn* (sorte de puits) dans lequel on descend jusqu'à l'eau à l'aide de dix à quinze degrés. Au-dessus de la porte qui débouche de la grande muraille sur celle qui entoure le *vaïn*, on a sculpté sur la pierre le nom de Sultan-Chems-ud-Dinlletmich avec cette date : « L'an 630 ». En dehors de

la ville fortifiée et au pied de la muraille extérieure se trouve un grand étang qui baisse fréquemment et se dessèche, et dont le contenu se rend dans la conduite d'eau. *Adoua* renferme encore deux grands étangs; les habitants en préfèrent les eaux à celles de toute autre provenance. La vallée est fermée de trois côtés par des hauteurs à pic; la pierre dont elles sont composées n'est pas rouge comme celle de Biana, mais offre une nuance pâle et peu tranchée. On a taillé les rochers d'une seule pièce qui s'élèvent aux extrémités, et on y a sculpté des idoles de grande et petite dimension. Dans la partie sud il y a une idole colossale qui mesure environ vingt aunes de haut. Toutes ces images sont entièrement nues et montrent à découvert ce que la pudeur ordonne de voiler. Tout autour des deux grands étangs qui sont dans l'intérieur d'*Adoua* on a creusé vingt à vingt-cinq puits, d'où on tire l'eau qui sert à arroser les cultures, les fleurs et les arbres qu'on y a multipliés. Somme toute, c'est un très-beau site que déparaient seules les idoles placées aux extrémités et qui furent détruites par mon ordre exprès. En rentrant dans l'enceinte, à mon retour d'*Adoua,* j'allai visiter la porte dite *Sultani-Poul,* qui a été murée dès le temps où les infidèles occupaient la place. Il était l'heure de la prière du soir lorsque j'arrivai au jardin planté par Rahim-Dâd, où je mis pied à terre et où je passai cette nuit.

Le mardi, 14 du mois, il m'arriva des messagers du

second fils de Rana-Sanka, Bikermadjit, qui se trouvait alors avec sa mère Padmaouati dans la citadelle de Rantanpour. Avant mon départ pour aller visiter Goualiar, j'avais reçu les émissaires d'un Hindou, nommé Açouk, l'un des confidents les plus estimés de Bikermadjit, qui me faisait des offres de soumission et d'obéissance de la part de son maître, à la condition qu'une pension de soixante-dix *lak* lui serait réservée. En conséquence, il avait été convenu qu'il me livrerait Rantanpour et qu'il recevrait en retour
Page 444. des domaines jusqu'à concurrence de la somme fixée par lui. A la suite de cet accord, j'avais renvoyé les émissaires. Lorsque je faisais mes préparatifs pour mon excursion à Goualiar, je leur assignai un rendez-vous dans cette ville. Ils y arrivèrent quelques jours après l'époque fixée. Açouk, l'hindou, était proche parent de Padmaouati, la mère de Bikermadjit. Il avait expliqué à la mère et au fils l'état des négociations, et ceux-ci, tombant d'accord avec lui sur tout, avaient consenti à devenir mes vassaux fidèles. Lorsque Sanka avait défait Sultan-Mahmoud, qui était devenu prisonnier des infidèles, le vainqueur n'avait pas tardé à rendre la liberté au sultan, mais il lui avait enlevé un bandeau royal et une ceinture d'or, lesquels étaient tombés ensuite au pouvoir de Bikermadjit. Le frère aîné de celui-ci, Rattonsin, qui avait succédé à leur père en qualité de *rana* et s'était emparé de Tchittour, réclamait de son cadet le bandeau royal et la ceinture d'or; mais lui, bien

loin de les céder, me les fit promettre par ses agents. En même temps il me demanda Biana en échange de Rantanpour. Je ne voulus pas entendre parler de Biana et m'engageai seulement à lui concéder Chems-Abâd. Le même jour, je fis revêtir ses envoyés de robes d'honneur, puis je les renvoyai, après leur avoir assigné un rendez-vous, neuf jours plus tard, à Biana.

Du jardin où j'étais descendu, je montai à cheval pour aller visiter les pagodes de Goualiar. Quelques-unes d'entre elles sont à deux, d'autres à trois étages, chacun de ces étages étant bas de plafond suivant la mode ancienne. C'est dans ces sanctuaires mystérieux que sont sculptées des images de pierre aux grandes proportions. Quelques-unes de ces pagodes sont disposées comme les medreceh. La salle qui renferme les idoles est surmontée d'un dôme vaste et élevé, et, de même que dans les medreceh, chacune des cellules qui y sont attenantes supporte un petit dôme de pierre de taille. Dans les cellules du bas on a sculpté dans la pierre de grandes figures d'idoles. Après avoir visité en détail ces monuments, je sortis de Goualiar par la porte de l'ouest et, tournant au sud de l'enceinte, je prolongeai ma promenade jusqu'à ce que j'arrivasse à l'avenue plantée par Rahim-Dâd en avant de la porte de Hati-Poul, et j'y mis pied à terre. Celui-ci avait fait préparer dans ce lieu même un grand festin très-recherché qu'on me servit ; puis, il m'offrit en objets de

toutes sortes et en monnaie des présents d'une
Page 445. valeur de quatre *lak*. Étant remonté à cheval, je n'arrivai que fort tard à l'avenue où j'avais mon campement.

Le mercredi, 15 du mois, je partis pour aller visiter une chute d'eau située à six *kurouh* sud-est de Goualiar. Comme je ne m'étais mis en route qu'assez tard, je n'atteignis le but de mon excursion que bien après midi. Un cours d'eau assez fort pour faire tourner un moulin s'élance de dessus un rocher haut comme une corde à chameau (quinze à seize pieds) et tombe avec fracas. Bien au-dessous de sa chute on voit un grand étang ; au-dessus d'elle l'eau ne forme qu'un seul bras, qui coule sur un lit entièrement creusé dans le roc et forme des étangs partout où elle tombe. Les bords de ce torrent sont garnis de blocs tout d'une seule pièce, offrant des siéges commodes pour s'asseoir; mais le lit du ruisseau n'a pas toujours de l'eau. Je m'installai au-dessus de la cascade et pris un *ma'djoun*. Ensuite, ayant remonté le ruisseau jusqu'à sa source, je revins sur mes pas et gravis une hauteur sur le sommet de laquelle je me reposai un certain temps en écoutant un concert d'instruments et de voix. Ceux qui ne connaissaient pas le bois d'ébène que les Indiens nomment dans leur langue *tindou*, eurent occasion de le voir là. Quittant ce lieu, je redescendis la montagne et montai à cheval entre la prière du soir et celle du coucher. Vers les minuit, je mis pied à terre à un endroit, où

je me livrai au sommeil. Le premier *pahar* du jour tirait à sa fin lorsque j'arrivai à l'avenue, où je campai.

Le vendredi, 17 du mois, j'allai visiter un verger planté de citronniers et de *sevâkil,* situé dans une haute vallée au milieu des montagnes, au-dessus de Souhdjana, village où est né Selah-ud-Din. Je rentrai au campement de l'avenue dans le cours du premier *pahar* et je mis pied à terre.

Le dimanche, 19 du mois, je montai à cheval avant le lever de l'aurore et traversai le Kohari au delà duquel je déjeunai. Continuant ma route à midi passé, je traversai la rivière Djanbal vers le coucher du soleil. J'entrai dans l'enceinte de Doulpour entre l'heure de la prière du soir et celle du coucher, et j'allai visiter à la lumière des flambeaux les bains construits par Aboul-Feth. De là je me rendis à l'emplacement de la nouvelle avenue, près de la digue, où je mis pied à terre. Le lendemain, je séjournai en cet endroit pour inspecter les travaux que j'avais commandés. On n'avait pas encore mené à bonne fin le creusement du réservoir couvert que j'avais ordonné de tailler dans le roc vif. Je prescrivis en conséquence de faire venir un plus grand nombre de tailleurs de pierre qui s'occuperaient de terminer le fond du bassin pour qu'on pût y mettre de l'eau, à l'aide de laquelle il serait facile ensuite de niveler les bords. Ce ne fut que tard dans l'après-midi que le fond se trouva entièrement fini; alors je le fis remplir d'eau, laquelle servit de point de com- Page 446.

paraison pour en niveler les bords qu'on s'occupa ensuite de bien polir. Je voulus aussi, à cette occasion, qu'on taillât dans la roche vive un réservoir dont l'intérieur serait occupé par un petit bassin creusé également dans le roc.

Le lundi, je pris un *ma'djoun*. Le mardi, je ne bougeai pas de ce même endroit. Dans la nuit du mercredi, je mangeai un morceau et montai à cheval pour me rendre à Sikri. Il était près de minuit lorsque je mis pied à terre pour pouvoir dormir. Je ne sais si le froid fit impression sur mon oreille, mais je ne puis attribuer qu'à cette cause les douleurs que je ressentis toute la nuit, et qui m'empêchèrent de fermer l'œil. Je repartis à la naissance de l'aurore et, dans l'espace d'un *pahar* (trois heures), j'atteignis le jardin que j'avais planté à Sikri et j'y mis pied à terre. Mécontent de la manière dont on avait exécuté le mur d'enceinte et les travaux du puits, je menaçai les inspecteurs et en punis quelques-uns. Je quittai Sikri entre l'heure de la prière de l'après-midi et de celle du soir et, après avoir dépassé Medhakor, je m'arrêtai dans un endroit pour y prendre du repos. M'étant remis en route, j'arrivai à Agra comme un *pahar* de la journée était déjà écoulé. J'allai rendre visite dans le château à Khadidjeh-Sultan-Begum, à qui le soin de certaines affaires n'avait pas permis de suivre Fakhr-Djihân-Begum à son départ, après quoi je traversai la Djumna, et mis pied à terre au *Jardin des huit Paradis*.

Le samedi, 3 du mois de safar, entre la prière de l'après-midi et celle du soir, j'allai voir trois grandes dames de mes tantes paternelles, Gueuher-Châd-Begum, Bedi'-ul-Djemâl-Begum et Ak-Begum qui, avec des dames d'un moindre rang, telles que Khan-Zâdeh-Begum, fille de Sultan-Mes'oud-Mirza, la fille de Sultan-Bakht-Begum, et la petite-fille de Yenga-Tchetcham, autrement dite Zeïneb-Sultan-Begum, étaient campées au bord du fleuve, au delà de Touta, à l'entrée des faubourgs. Je revins de cette visite en bateau.

Le lundi, 5 du mois de safar, je fis partir Mouça, fils de Dioura, l'un des Hindous de Behreh attachés depuis longtemps à mon service, avec le premier et le second envoyé de Bikermadjit, et je lui confiai pour mission spéciale de se faire donner livraison de Rantanpour, de recevoir l'hommage en mon nom et de conclure le traité suivant tout le cérémonial usité dans le pays. Il ne devait revenir qu'après avoir vu de ses yeux et s'être assuré de tout par lui-même. Si Bikermadjit restait fidèle à ses engagements, je promettais, de mon côté, qu'avec la grâce de Dieu je le ferais *rana* à la place de son père et que je l'installerais en cette qualité à Tchittour. Page 447.

Sur ces entrefaites, les sommes qu'Iskender et Ibrahim avaient accumulées à Dehli et à Agra se trouvant épuisées, j'ordonnai, le jeudi, 8 du mois de safar, que tous ceux qui avaient des pensions

verseraient dessus au trésor public une retenue de 30 pour 100, à l'effet de subvenir aux approvisionnements de l'armée et à l'entretien des artilleurs et des fusiliers.

Le samedi, 10 du mois, je fis partir pour Herat un coureur de Sultan-Mohammed-Bakhchi, nommé Châh-Kâcim qui, dans une occasion précédente, avait porté aux habitants du Khoraçân des paroles de paix et de conciliation. La teneur de son message était que, « par la grâce de Dieu, j'en avais fini maintenant avec les ennemis et les infidèles à l'orient et à l'occident de l'Hindoustân; qu'au printemps, si Dieu le permettait, je ferais tous mes efforts pour pousser en avant. » J'adressai en même temps à Ahmed-Afchâr une lettre à la marge de laquelle j'écrivis de ma propre main pour recommander qu'on m'envoyât Feridoun, le joueur de *kopouz*. Le même jour, je pris pour la première fois une dose de mercure [1].

Le mercredi, 21 du mois, un coureur hindou m'apporta des lettres de Kâmrân et de Kodja-Dost-Khând. Ce dernier était arrivé à Kaboul le 10 du mois de zil-hidjdjeh, et de là s'était mis en marche pour rejoindre Humaïoun. A Houbiân il avait reçu un messager de Kâmrân, le pressant de venir lui communiquer tous les ordres dont il était porteur, et lui disant qu'après avoir eu une confé-

1. *Simâb yemekni buniâd kildim.*

rence avec lui, il serait libre de partir. Le 17 du mois de zil-hidjdjeh, Kâmrân s'était rendu à Kaboul, où il s'était abouché avec le khodja, après quoi il lui avait donné la permission de se mettre en route pour la forteresse de Zafer, le 28 du même mois. Les lettres qu'on m'avait apportées contenaient de bonnes nouvelles. Elles m'apprirent que le prince royal Tahmasp, s'étant avancé contre les Euzbegs, avait saisi à Damgân l'Euzbeg Renich, l'avait mis à Page 448. mort et avait fait un massacre général de ses gens; qu'Obeïd-Khan, informé du mouvement des *kizil-Bach* avait levé le blocus de Herat et s'était retiré à Merv, où il avait appelé à lui les sultans qui se trouvaient à Samarkand et dans les environs, et que tous ceux du Mâ-Verân-Nahar marchaient à son secours. Je sus par le même messager qu'il était né un fils à Humaïoun de la fille de Yâd-Kâr-Tagaï, et que Kâmrân venait de contracter mariage à Kaboul avec la fille de Sultan-Ali-Mirza, son oncle paternel.

Ce même jour, je fis revêtir d'un habit d'honneur, accompagné d'une armure et de présents, Seïd-Dekni-Chirâzi, et je lui ordonnai d'employer tout son savoir-faire pour mener à bonne fin l'exécution du puits taillé dans le roc vif.

Le vendredi, 23 du mois, je fus attaqué d'une inflammation d'entrailles si violente, que j'eus bien de la peine à faire la prière publique dans la mosquée. Retiré dans ma bibliothèque, ce ne fut qu'après un certain temps et avec beaucoup de diffi-

culté que je m'acquittai des cérémonies de la prière de midi. Le second jour après [1], un dimanche, j'eus de la fièvre et un peu de frisson. Dans la nuit du mardi, 27 du mois de safar, il me vint à l'esprit de mettre en vers le *Traité en l'honneur des parents du révérend Khodja-Obeïd-Allah*. Mettant ma confiance dans l'intercession de Sa Seigneurie, je conçus une ferme espérance que, si elle daignait agréer l'hommage de ce poëme, ma guérison serait un signe visible de sa satisfaction, de même que l'auteur du *Bordah* (Cheref-ud-Din), délivré de sa paralysie, comprit que sa *kacideh* avait été accueillie favorablement. En conséquence, je me mis à l'œuvre en adoptant pour mètre le *remel* à six pieds, le dernier du premier hémistiche étant *makhboun* et le dernier du second hémistiche *makhboun-mahzouf* [2], celui même qu'a employé Mevlâna-Abd-ur-Rahman-Djâmi dans le *Subheh*, et, dès cette première nuit, je composai treize distiques. Je pris l'engagement vis-à-vis de moi-même de n'en jamais faire moins de dix chaque jour; et je ne pense pas qu'il me soit arrivé plus d'une fois de manquer à cette promesse. L'année précédente, comme dans chaque occasion où j'avais été attaqué de cette maladie, l'accès s'était prolongé

1. Le mot *indini*, que porte ici le texte imprimé, n'offre pas de sens et me paraît une faute.

2. C'est à dire composé des pieds suivants :

fâïlâtûn, fâïlâtûn, fèïlât
fâïlâtûn, fâïlâtûn, fâlân.

au moins un mois ou quarante jours. Par un effet de la grâce de Dieu et de la protection de Sa Seigneurie, le jeudi, 92 du mois, mes douleurs s'amortirent un peu et j'échappai encore à cette attaque. Le samedi, 8 du mois de rebi'-ul-evvel, je terminai la mise en vers du traité. En un seul jour j'avais composé cinquante-deux distiques. Page 449.

Le mercredi, 28 du mois, j'envoyai des instructions à mes troupes répandues dans différents quartiers pour les prévenir que je comptais sous peu me mettre à leur tête, si Dieu le permettait, et qu'elles devaient se hâter de me rejoindre, en se munissant de tout ce dont elles avaient besoin.

Le dimanche, 9 du mois de rebi'-ul-evvel, arriva Beg-Mohammed-Ta'liktchi qui, dans les derniers jours de moharrem, l'année précédente, avait été envoyé à Humaïoun pour lui présenter de ma part un vêtement d'honneur et un cheval.

Le lundi, 10 du mois, Begguineh-Veïs-Lagari et un des clients de Humaïoun, nommé Beïân-Cheïkh, vinrent me trouver de sa part. Begguineh m'apportait la bonne nouvelle de la naissance d'un fils de Humaïoun auquel on avait donné le nom d'El-Amân. Cheïkh-Aboul-Vâhid avait trouvé le chronogramme de sa venue au monde dans le surnom de « Cheh-Se'âdetmend[1] (le roi fortuné). Beïân-Cheïkh ne s'é-

1. Ces deux mots, en tenant compte de la valeur numérique des lettres qui les composent, donnent en effet pour résultat la somme de 934.

tait mis en route que bien après Begguineh. Il avait quitté Humaïoun le vendredi, 9 du mois de safar, à un endroit appelé *Douchembeh*, situé au-dessous de Kechem, et, pour arriver à Agra le lundi, 10 du mois de rebi'-ul-evvel, il avait dû faire grande diligence. Dans une autre occasion, ce même Beïân-Cheïkh avait fait en onze jours la route du fort de Zafer à Kandahâr. Ce fut lui qui m'apporta la nouvelle de la marche du prince royal et de la déroute des Euzbegs. Voici le détail de ce qui s'était passé de ce côté. Tahmasp s'était avancé de l'Irâk à la tête de quarante mille hommes avec des fusils et de l'artillerie attelée, à la manière des peuples de Roum. Une marche rapide l'avait bientôt conduit à Bestâm et à Damgân, où il avait fait prisonnier Renich, l'Euzbeg, qu'il avait mis à mort avec tous les siens. De là les *Kizil-Bach*, s'avançant sans perdre de temps, avaient battu Kanber-Ali-Bi, fils de Keupek-Bi, lequel s'était retiré auprès d'Obeïd-Khan avec un petit nombre de ses gens. Obeïd-Khan, se voyant dans l'impossibilité de tenir autour de Herat, avait dépêché en toute hâte des courriers à tous les khans et sultans qui se trouvaient à Balkh, à Hiçâr, à Samarkand et à Tachkend pour les appeler à Merv, où il s'était rendu de sa personne. Ceux-ci, en effet, n'avaient pas tardé à se réunir. De Tachkend, c'était Barak-Sultan, fils cadet de Sivountchek-Khan; de Samarkand et de Meïân-Kâl, Koutchoum-Khan, Abou-Se'id-Sultan, Poulâd-
Page 450. Sultan et Djâni-Beg-Sultan avec ses fils; de Hiçâr,

Hamzah-Sultan et les fils de Mehdi-Sultan ; de Balkh, Kiten-Kara-Sultan. Tous, sans perdre de temps, s'étaient rendus à Merv, où ils avaient joint leurs forces à celles d'Obeïd-Khan. Réunis, ils ne comptaient pas en tout moins de cent cinq mille hommes. Leurs éclaireurs leur avaient alors appris que le prince royal, informé de la présence d'Obeïd-Khan dans les environs de Herat avec peu de troupes, avait marché en toute hâte contre lui à la tête de quarante mille hommes ; puis ensuite, sur la nouvelle qu'un rassemblement considérable allait s'opposer à lui, il s'était retranché fortement à Zàdegân-Aulangui. En recevant cet avis, les Euzbegs, sans se préoccuper du nombre de l'ennemi, avaient décidé que le gros des khans et des sultans s'installerait à Mechhed, tandis que quelques-uns d'entre eux, avec une vingtaine de mille hommes choisis à cet effet, se posteraient à proximité du camp des *Kizil-Bach* et ne leur permettraient pas de faire un mouvement en dehors des lignes ; que lorsque le soleil entrerait dans le signe du Scorpion, on donnerait ordre aux magiciens d'opérer avec la pierre *yada* [1], ce qui réduirait les *Kizil-Bach* à l'impuissance et les forcerait à se rendre prisonniers. A la suite de cet accord, les Euzbegs avaient décampé de Merv, tandis que le prince royal, de son côté, sortait de Mechhed. Les deux armées s'étaient

1. Sur les effets de cette pierre et la manière de s'en servir, on trouve de longs et intéressants détails, p. 428 de l'*Histoire des Mongols de Rechid-ud-Din*, publiée par le savant E. Quatremère.

rencontrées dans les environs de Djâm et de Kherguerd, et l'affaire s'était terminée au désavantage des Euzbegs. Bon nombre de sultans avaient été pris et mis à mort. Une lettre disait même que, sauf Koutchoum-Khan, on n'était pas certain qu'aucun sultan eût échappé au désastre, et que pas un de ceux qui avaient accompagné l'armée n'était encore revenu. A la nouvelle de cette défaite, les sultans qui se trouvaient à Hiçâr s'étaient hâtés d'évacuer la place, où se trouvait actuellement Djelma, de son vrai nom Ismaël, fils d'Ibrahim-Khan. J'écrivis immédiatement à Humaïoun et à Kâmrân des lettres que le même Beïân-Cheïkh fut chargé de leur porter sans perdre de temps. Le vendredi, 14 du mois, les lettres et les dépêches se trouvant prêtes furent remises à Beïân-Cheïkh, qui reçut son audience de congé et s'éloigna d'Agra le samedi, 15 du mois.

BROUILLON DE LA LETTRE ADRESSÉE A HUMAÏOUN.

« Salut à Humaïoun, dont je ne puis prononcer le nom sans souhaiter ardemment de le revoir! Le lundi, 10 du mois de rebi'-ul-evvel, sont arrivés Begguineh et Beïân-Cheïkh, porteurs de lettres et de dépêches qui m'ont renseigné sur les événements arrivés de
Page 451. côté et d'autre. Grâces soient rendues à Dieu qui t'a donné un fils, et à moi un objet de la plus tendre affection! Puisse le Très-Haut nous accorder toujours, à moi et à toi, d'aussi grandes jouissances!

Ainsi soit-il, ô Seigneur des mondes! Tu as nommé cet enfant El-Amân; que Dieu le bénisse! Mais ce à quoi tu n'as pas songé, quoique tu l'aies écrit de ta propre main, c'est que le plus souvent le peuple prononce ce mot *alaman*[1] ou bien *ilaman*, et que rarement d'ailleurs un *elif-lam* (l'article) se trouve ainsi placé en tête d'un nom. Quoi qu'il en soit, que Dieu bénisse le nom et celui qui le porte! Puisse-t-il nous accorder à moi et à toi de longues années et combler El-Amân de toutes sortes de prospérités pendant plusieurs générations! C'est le Très-Haut qui, par un effet de sa libéralité, a fait réussir nos affaires, comme on ne l'avait jamais vu dans aucun des siècles passés.

« Sur ces entrefaites, le samedi, 11 du mois, j'ai appris que les habitants de Balkh avaient demandé Kourbâni et l'avaient introduit dans leurs murs. Ensuite j'ai ordonné à Kâmrân et aux begs qui se trouvaient à Kaboul d'aller te rejoindre, afin que vous marchiez tous ensemble, soit sur Hiçâr, soit sur Samarkand, soit sur Herat, suivant l'occurrence, dans l'espoir qu'avec la grâce de Dieu vous battrez les ennemis, resterez maîtres du terrain, réjouirez vos amis et réduirez vos adversaires à baisser la tête. Si Dieu le veut, voilà le moment de payer de vos personnes et de frapper du sabre. Chaque fois que l'occasion s'en présentera, ne cherchez pas à diminuer

1. El-Amân signifie proprement *la sécurité, la protection*. *Alaman* et *ilaman* sont deux mots turks dont le premier signifie *pillard, coureur*; et le second *je ne sens pas*.

une ardeur généreuse, car l'indolence et la paresse ne peuvent s'accorder avec l'exercice de la souveraineté :

« L'ambition des conquêtes ne s'accommode pas des délais; le monde appartient à celui qui sait se hâter. En toute chose la vigilance du maître peut quelquefois se ralentir, sauf quand il s'agit du pouvoir suprême. »

« Si, par un effet de la grâce de Dieu, tu parviens à soumettre Balkh et Hiçâr, tes gens auront la garde de cette dernière ville, tandis que ceux de Kâmrân occuperont l'autre. Si, par un plus grand bonheur encore, Samarkand tombait aussi entre tes mains, c'est dans ses murs que tu devras établir ta résidence; car, Dieu aidant, je réunirai Hiçâr au domaine impérial. Dans le cas où Kâmrân trouverait que Balkh est trop peu de chose pour lui, adressez-vous à moi, et j'espère bien trouver dans ces mêmes contrées de quoi réparer le dommage. Tu sais très-bien que j'ai toujours observé ce principe : six parts à toi et cinq à Kâmrân. Faites-en la règle invariable de votre conduite et ne vous en écartez pas. Vis
Page 452. avec Kâmrân dans de bons rapports. Les grands doivent avoir des sentiments élevés, et j'espère bien qu'il y aura toujours d'excellentes relations entre vous deux. Quant à lui, c'est un jeune homme aux bons instincts et d'une nature d'élite, qui ne manquera certainement pas de te témoigner les égards légitimes et de te prêter son concours.

« J'ai une observation à te faire. Depuis deux ou trois ans personne n'est venu me trouver de ta part, et les messagers que je t'ai envoyés ne sont revenus auprès de moi que juste au bout d'une année. Les choses se sont-elles passées ainsi, oui ou non?

« Tu répètes souvent dans tes lettres : *Je voudrais être seul, être seul;* mais *être seul* est une mauvaise condition pour un roi. Le poëte a dit :

« Si tu as les fers aux pieds, résigne-toi; si tu chevauches seul, n'en fais qu'à ta tête! »

« Il n'y a pas de chaîne comparable à celle de la royauté, et l'indépendance qui vient de la solitude n'est pas compatible avec elle [1].

« Tu m'as écrit, comme je te l'avais recommandé, mais tu n'as pas relu tes lettres, car si tu avais essayé de le faire, tu n'en serais pas venu à bout, et, en voyant ton impuissance, tu aurais cherché à faire mieux. Outre que ton écriture ne se déchiffre qu'avec beaucoup de difficulté, le style est tout à fait obscur; et personne n'a jamais vu faire des énigmes en prose. Ton orthographe, sans être précisément mauvaise, n'est pas très-régulière : c'est ainsi que tu écris *iltifât* avec un *ta* et *koulindj* avec un *ba*. Somme toute, en s'y reprenant à plusieurs fois, on vient à bout de te lire, mais on ne

1. *Hitch kaïdi pâdichâhlik kaïditchèh yoktour pâdichâhlik bileh yalgouzlouk rast guilmas.*

saisit pas bien clairement le sens de ces expressions obscures dont tu te sers. Sans doute ta paresse à écrire vient de ton inexpérience, et le peu de clarté de ton style tient à son affectation. Dorénavant, applique-toi à écrire naturellement, en termes clairs et simples; la difficulté en sera moins grande pour toi, comme pour ceux qui seront chargés de te lire.

« Tu as maintenant une importante affaire à entreprendre. Tu devras pour cela te consulter avec les begs expérimentés, hommes de sens et de pratique, et ne rien faire que d'après leur avis.

« Si tu veux me plaire, tu laisseras là ton goût pour la solitude et cette sauvagerie qui te fait fuir les autres. Au lieu d'abandonner à leur indépendance ton frère cadet et les begs, il faut que tu t'astreignes à les mander auprès de ta personne, deux fois par jour, pour te consulter avec eux sur toutes les affaires qui se présentent et prendre sur chacune d'elles une décision conforme à l'avis de ces amis sincères.

« Khodja-Kelân a toujours vécu avec moi sur le
Page 453. pied de la plus intime familiarité; tu dois, à mon exemple, entretenir avec lui des relations du même genre. Si Dieu permet que les affaires de là-bas réclament une moindre attention, en sorte que la présence de Kâmrân n'y soit plus nécessaire, il faut qu'il laisse à Balkh des gens bien disciplinés et qu'il vienne me retrouver de sa personne.

« Tant de victoires et de triomphes remportés

lorsque j'étais à Kaboul m'ont déterminé alors à réserver cette ville au domaine impérial; personne des tiens ne doit donc en désirer la possession.

« Tu t'efforceras par tes bons procédés de gagner le cœur de Sultan-Veïs; tu tâcheras de l'attirer auprès de toi et d'agir d'après ses avis, car c'est un homme plein d'expérience.

« Ne néglige jamais de tenir tes forces rassemblées autour de toi.

« Beïân-Cheïkh, à qui j'ai confié de bouche plusieurs choses, te les dira de vive voix. Adieu et au revoir. »

Cette lettre fut écrite le jeudi, 13 du mois de rebi'-ul-evvel. J'écrivis également de ma propre main et dans le même sens à Kâmrân et à Khodja-Kelân.

Le mercredi, 19 du mois, je mandai auprès de moi les mirza, les sultans et les émirs turks ou hindous, et je tins conseil avec eux. Il y fut convenu « que, cette année, l'armée marcherait d'un côté ou de l'autre et qu'Askeri nous précéderait dans la direction du *Pourab* (les provinces de l'est); que les sultans et les émirs qui étaient au delà du Gange viendraient joindre Askeri avec leurs contingents, après quoi ils se porteraient tous du côté où le bien de l'État l'exigerait. » Après avoir donné mes instructions par écrit, en conséquence, le samedi, 22 du mois, je dépêchai Guiâs-ud-Din-Kourtchi à Sultan-Djouneïd-Berlas et aux émirs du *Pourab* dont il était

le chef, en leur assignant rendez-vous à seize jours plus tard. Il était chargé de leur transmettre des instructions verbales dont la substance était : « Qu'Askeri avait été envoyé en avant, en attendant que les coulevrines, les chariots, les fusils et tout l'attirail du combat fussent préparés ; que tous les sultans ou émirs qui se trouvaient au delà du Gange avaient reçu l'ordre de se réunir à Askeri et de marcher avec lui, sous la protection de Dieu, partout où l'intérêt général l'exigerait. Consultez-vous donc
Page 454. avec ceux de mes partisans qui sont là-bas. S'il se présente quelque incident qui nécessite ma présence, au retour du courrier qui vous porte ces instructions, Dieu aidant, je monterai à cheval sans perdre un moment. Si les Bengalis se montrent soumis et fidèles, et qu'il n'y ait rien dans vos quartiers qui appelle mon intervention, faites-le-moi savoir nettement, parce qu'alors, plutôt que de rester spectateur oisif des événements, je marcherai d'un autre côté. Quant à vous, après avoir consulté mes partisans, accueillez Askeri, entrez en action avec lui et efforcez-vous, Dieu aidant, de donner une solution définitive aux affaires de là-bas. »

Le samedi, 29 du mois de rebi'-ul-evvel, je fis présent à Askeri d'un poignard à ceinture enrichie de pierres précieuses, et je le fis revêtir d'un vêtement d'honneur royal. Je lui donnai en même temps un étendard, un *toug*, des timbales, une écurie de beaux chevaux, dix éléphants, une file de chameaux, une

file de mulets avec des équipages princiers, et je lui enjoignis de siéger à la place d'honneur dans le divan. Son molla et ses deux précepteurs furent gratifiés de manteaux à boutons, et je fis distribuer à ses autres officiers trois fois neuf tuniques.

Le dimanche, dernier du mois, je me rendis chez Mohammed-Bakhchi. Celui-ci fit étendre devant moi un tapis sur lequel on déposa le présent qu'il m'offrait en argent comptant et en objets précieux d'une valeur de plus de 2 *lak*. Après qu'on m'eut servi à manger et présenté les cadeaux, j'allai m'asseoir dans un de ses cabinets où je pris un *ma'djoun*. Je sortis de chez lui dans le cours du troisième *pahar*, traversai la rivière et me retirai dans mes appartements particuliers.

Le jeudi, 4 du mois de rebi'-ul-âkhir, je décidai que Tchikmak-Beg, accompagné de Châhi, secrétaire du contrôleur, mesurerait la distance qui existe d'Agra à Kaboul. Tous les neuf *kurouh* ils devaient élever une colonne de douze aunes de hauteur, surmontée d'un pavillon. Tous les dix-huit *kurouh* ils placeraient un relai de poste de six chevaux, en assignant une paye aux postillons et aux palefreniers et une certaine ration d'orge aux bêtes. Il fut réglé en outre que, si le lieu où serait installée la station de poste se trouvait voisin d'une propriété domaniale, les fournitures seraient faites par cette même propriété; que, dans le cas contraire, cette charge retomberait sur le domaine du beg le plus proche. Ce jour même,

Tchikmah et Châhi sortirent d'Agra. Les *kurouh* furent comptés comme correspondant tout à fait Page 455. aux milles, ainsi qu'on le verra clairement ci-dessous :

« Un mille vaut quatre mille pas ; c'est ce que les Hindous appellent un *kurouh;* sache-le bien. On dit qu'un pas c'est un *kari* et demi ; que chaque *kari* vaut six *toutam;* chaque *toutam* quatre *ilik;* chaque *ilik* six fois la largeur d'un grain d'orge. Voilà qui est certain. »

Quant au *tanâb*, dont on se servait pour mesurer, il fut fixé à quarante de ces *kari* dont il vient d'être question, plus un *kari* et demi qui font neuf *toutam;* en sorte que cent de ces *tanâb* valent un *kurouh*.

Le samedi, 6 du mois, il y eut un grand festin auquel assistèrent les envoyés des *Kizil-Bach*, des Euzbegs et des Hindous. Les premiers étaient à ma droite, à une distance de soixante-dix à quatre-vingts *kari*, sous une tente que j'avais fait dresser exprès. Avec eux était assis Younous-Ali que j'avais choisi pour cela entre tous les begs. A ma gauche, et de la même manière, étaient assis les envoyés des Euzbegs auxquels Abd-Allah, l'un des begs, tenait compagnie par mon ordre. Quant à moi, je me tenais au côté nord du pavillon octogone que j'avais élevé nouvellement et qui était recouvert d'herbes (mouillées pour y entretenir la fraîcheur). A ma droite, à cinq ou six *kari* de ma personne, étaient assis Tokhta-Bouga-Sultan, Askeri, les fils du vénérable khodja, Khodja-Abd-uch-Chehid, Khodja-Kelân,

Khodja-Huceïni-Khalifeh, sans compter ceux de la suite des khodja qui étaient venus de Samarkand, tels que *hâfiz* ou molla. A ma gauche et également à cinq ou six *kari* de ma personne étaient assis Mohammed-Zemân-Mirza, Tang-Atmich-Sultan, Seïd-Refi', Seïd-Roumi, Cheïkh-Aboul-Feth, Cheïkh-Djemâl, Cheïkh-Chihâb-ud-Din-Arab et Seïd-Dekni. Avant qu'on nous servît le repas, tous ceux des sultans, des khans, des nobles et des émirs qui assistaient à la fête apportèrent leurs présents en monnaies d'or, d'argent ou de cuivre, en effets et en objets précieux de toute sorte. J'ordonnai qu'on étendît devant moi un petit tapis de laine sur lequel on versa la monnaie d'or et d'argent. A côté on empila les effets, les cotonnades, les étoffes en pièces et les groups d'argent. Tandis que s'accomplissait la cérémonie des offrandes avant le dîner, on fit battre ensemble dans l'île qui nous faisait face des chameaux et des éléphants furieux. Puis ce fut aussi des combats de béliers, et ensuite des assauts entre lutteurs. A la Page 456. suite d'un splendide repas, Khodja-Abd-uch-Chehid et Khodja-Kelân furent revêtus de vêtements euzbegs à tissus solides et de robes d'honneur dignes d'eux. Les personnes de leur suite, dont les principales étaient Molla-Ferroukh et Hâfiz, furent revêtues de manteaux. L'envoyé de Koutchoum-Khan et le frère cadet de Haçan-Tchelebi reçurent des pelisses à boutons et à capuchon d'étoffe, dignes de leur rang. Les envoyés d'Abou-Se'id-Sultan, de Mihr-Bân-Khanum, de son

fils Poulâd-Sultan et de Châh-Haçan eurent des manteaux garnis de boutons et des tuniques d'étoffe. Les deux khodja et les deux grands envoyés, dont l'un était un des officiers de Koutchoum-Khan et l'autre le frère cadet de Haçan-Tchelebi, furent gratifiés d'une somme en or de la valeur d'un *tach* d'argent et d'une somme d'argent de la valeur d'un *tach* d'or. Le *tach* d'or vaut cinq cents *miskâl*, qui représentent un *sir*, poids de Kaboul, et le *tach* d'argent vaut deux cent cinquante *miskâl*, qui équivalent à un demi *sir* de Kaboul. Je donnai à Khodja-Mir-Sultan et à ses fils, aux gens de la maison du khodja à la tête desquels étaient Hâfiz-Tachkendi et Molla-Ferroukh, ainsi qu'aux autres envoyés, chacun un habit, plus une somme d'or et d'argent. Yâd-Kâr-Nâcir reçut un poignard avec son ceinturon. Mir-Mohammed-Djâleh-Bân, qui avait déjà été dignement récompensé pour le succès avec lequel il avait jeté un pont sur le Gange, fut gratifié d'un poignard, ainsi que les fusiliers Pehlevân-Hâdji-Mohammed, Pehlevân-Behloul et Veli-Parskhi. La même distinction fut accordée aux deux fils d'Ustâd-Ali-Kouli. Seïd-Daoud-Guermsiri reçut de l'or et de l'argent. Aux officiers de la maison de ma fille Ma'soumeh et de mon fils Hindâl, je distribuai des vestes de dessus à boutons et des robes d'étoffe. Quant à ceux qui m'avaient suivi depuis Endidjân, sans avoir ni feu ni lieu, qui m'avaient accompagné partout et étaient venus avec moi de Soukh et de Houchiâr, je leur fis

cadeau de vestes de dessus, de robes d'étoffe, de monnaies d'or et d'argent et d'effets de toute espèce. Je traitai de la même manière les officiers attachés à la maison de Kourbân et de Cheïkhi et les gens natifs de Kâhmerd.

Après que le dîner eut été servi, je donnai ordre aux jongleurs de l'Hindoustân de s'avancer et de nous faire voir leurs tours. Les jongleurs de ce pays exécutent en effet certains tours que je n'avais pas vu exécuter par ceux de nos pays. Ainsi, par exemple, ils prennent sept anneaux dont ils disposent un sur leur front, un autre sur chacun de leurs genoux; puis ils font tourner les quatre autres rapidement et sans relâche, deux avec les doigts des mains et deux avec les doigts des pieds. Ou bien encore, imitant les allures du paon, ils posent une main à terre, tandis qu'avec l'autre main et les deux pieds ils impriment un mouvement de rotation rapide et non interrompu à trois anneaux. Les jongleurs de nos pays fixent à leurs pieds deux morceaux de bois dont ils se font des échasses pour marcher, tandis que ceux de l'Hindoustân marchent sur une seule échasse qui n'est même pas attachée à leurs pieds. Les jongleurs de nos pays se saisissent deux à deux et font ainsi des évolutions, leurs deux corps l'un contre l'autre, tandis que ceux de l'Hindoustân font les mêmes exercices en se tenant trois ou quatre entortillés ensemble. Voici encore un de leurs tours : un d'eux prend une perche de six à sept aunes, dont Page 457.

il place l'extrémité inférieure sur sa hanche et qu'il maintient toute droite, tandis qu'un autre grimpe jusqu'au sommet de cette perche et y exécute ses jongleries; ou bien encore, un petit jongleur se hisse sur la tête d'un plus grand où il se tient debout. Tandis que celui qui est en dessous accomplit de rapides évolutions dans tous les sens et en jonglant, son jeune camarade, se tenant inébranlable sur sa tête, ne cesse pas non plus d'y jongler. A la suite des jongleurs une troupe nombreuse de *patar* (danseuses) exécutèrent une danse. Aux approches de la prière du soir, je fis répandre sur la multitude de fortes sommes d'or, d'argent et de cuivre, au milieu d'un tumulte et d'une presse impossibles à décrire. Entre la prière du soir et celle du coucher, je fis asseoir à mes côtés cinq à six de mes familiers les plus intimes, et je demeurai avec eux jusqu'au delà du premier *pahar*. Le lendemain, je montai en bateau dans le courant du second *pahar* et me rendis au *Jardin des huit Paradis*.

Le lundi, Askeri, qui s'était déjà mis en marche et était sorti de la ville, vint prendre congé de moi comme j'étais au bain et partit pour l'est.

Le samedi, je me mis en route pour aller visiter les travaux du bassin et du puits que je faisais exécuter à Doulpour. Parti de mon jardin dans le
Page 458. premier *gheri* du second *pahar*, ce ne fut qu'après cinq *gheri* de la première veille de la nuit que j'arrivai au jardin de Doulpour.

Le jeudi, 11 du mois, le puits, les vingt-six rigoles, les piliers et les canaux taillés et creusés dans le roc vif étant terminés, on commença dès le troisième *pahar* de ce même jour à tirer de l'eau du puits. Je récompensai les tailleurs de pierre, les charpentiers et tous les hommes à gages que j'employais à Doulpour, comme les maîtres et les ouvriers que je faisais travailler à Agra. Pour faire perdre à l'eau du puits son mauvais goût, et par mesure de précaution, je prescrivis de faire marcher la roue pendant quinze nuits et quinze jours consécutifs et de tirer de l'eau sans relâche.

Le vendredi, dans le dernier *gheri* du premier *pahar* (entre huit heures et demie et neuf heures du matin), je montai à cheval pour quitter Doulpour, et le soleil n'était pas encore couché lorsque je traversai le fleuve.

Le samedi, 16 du mois, il m'arriva un homme qui s'était trouvé de sa personne à la bataille entre les *Kizil-Bach* et les Euzbegs et qui était attaché au service du sultan. La rencontre des Euzbegs et des Turkomans avait eu lieu le dixième jour du mois de moharrem dans les environs de Djâm et de Kherguerd, et l'affaire s'était prolongée depuis l'aurore jusqu'à l'heure de la prière de midi. Les Euzbegs ne comptaient pas moins de trois cent mille hommes, disait-il, tandis que les Turkomans n'en avaient pas plus de quarante à cinquante mille, quoique, à en juger par leur masse, il les eût bien estimés à cent

mille. Quant aux Euzbegs, ils n'estimaient leurs propres forces qu'à cent cinq mille hommes. Les *Kizil-Bach*, avant d'engager l'action, avaient rangé d'après la méthode des Roumis (les Ottomans) les chariots, les coulevrines et les fusiliers et avaient fortifié leur position. Ils possédaient deux mille chariots et six mille fusiliers. Derrière le retranchement formé par les chariots se tenaient le prince royal et Khodja-Sultan avec vingt mille soldats d'élite. Les autres begs étaient postés à l'aile droite et à l'aile gauche, en dehors de la ligne des chariots. Au premier choc, les Euzbegs avaient rompu ceux qui se tenaient aux ailes, en avaient renversé et pris un grand nombre; puis, s'ébranlant de nouveau, ils avaient tourné l'ennemi et étaient venus faire main basse sur les chameaux et le gros bagage. A la fin, les troupes retranchées en dedans de la ligne des chariots avaient levé les chaînes et étaient entrées en lice. A ce moment, la lutte était devenue des plus acharnées. Trois fois de suite les Euzbegs étaient revenus à la charge; mais, par la grâce de Dieu, ils avaient été complétement défaits. Neuf sultans, dont les principaux étaient Koutchoum-Khan, Obeïd-Khan et Abou-Se'id-Sultan,
Page 459. étaient restés aux mains de l'ennemi; et sur ce nombre Abou-Se'id-Sultan seul était vivant; les huit autres avaient été tués. On n'avait pas pu retrouver la tête d'Obeïd-Khan, mais seulement son corps. Les Euzbegs avaient perdu cinquante mille hommes et les Turkomans vingt mille.

Le même jour, Guiâs-ud-Din-Kourtchi, qui avait été à Djounpour avec ordre d'être de retour dans un délai de seize jours, se présenta devant moi. Sultan-Djouneïd se trouvant engagé à la tête des siens dans une expédition contre Kherid, Guiâs-ud-Din avait été obligé de s'y rendre, ce qui l'avait empêché d'être de retour dans le délai convenu. Sultan-Djouneïd lui avait répondu verbalement : « Grâce à Dieu, il ne se montre aucune affaire qui nécessite la présence du pâdichâh dans ces parages. Si le mirza s'y rendait et que les sultans, les khans et les émirs du voisinage reçussent l'ordre de marcher avec lui, il y a lieu d'espérer que tout s'arrangerait sans difficulté. » Lorsque j'eus reçu cette réponse de Sultan-Djouneïd, je crus devoir encore attendre les renseignements que devait m'apporter Molla-Mohammed-Mezheb, que j'avais envoyé en ambassade au Bengal à la suite de l'expédition contre Sanka l'infidèle, et qui devait revenir d'un jour à l'autre.

Le vendredi, 19 du mois, j'avais pris un *ma'djoun* et j'étais assis dans mes appartements particuliers avec quelques intimes, lorsque Molla-Mohammed-Mezheb arriva dans la soirée, veille du samedi, et me présenta ses hommages. Je l'interrogeai minutieusement sur l'état des choses dans ces pays, et ses réponses ne me laissèrent pas de doute sur l'esprit de soumission et de bon accord qui régnait dans le Bengal.

Le dimanche, je convoquai dans mes apparte-

ments intérieurs les émirs turks et hindous pour y tenir conseil avec eux. Il y fut représenté que « les Bengalis avaient envoyé un ambassadeur pour témoigner de leur soumission et de leur communauté de vues avec nous; qu'il n'y avait donc pas de raison d'entreprendre le voyage du Bengal; que si on n'y allait pas, il ne se trouvait dans ces cantons aucun endroit assez riche en ressources pour pourvoir aux besoins de l'armée; que dans la direction du couchant, au contraire, il y avait à notre portée plusieurs lieux d'où l'on pourrait tirer toute espèce de provisions :

« De riches pays, peuplés d'infidèles, d'un abord facile; non pas éloignés comme les provinces de l'est, mais très-rapprochés de nous. »

A la fin, il fut résolu que, puisque les provinces occidentales étaient peu distantes de nous, il fallait nous diriger de ce côté après quelques jours de repos et ne plus nous occuper des pays situés à l'est. En Page 460. conséquence, je fis partir en courrier, et en lui donnant rendez-vous à vingt jours de là, Guiâs-ud-Din-Kourtchi avec mission de porter aux émirs du Pourab des ordres écrits par lesquels il était enjoint à tous les sultans, khans et émirs d'au delà du Gange de se réunir auprès d'Askeri pour marcher ensemble contre les rebelles de ces provinces. Quant à lui, il devait, une fois sa mission remplie, se hâter de me rejoindre au jour fixé, en me rapportant toutes les nouvelles qu'il aurait recueillies là-bas.

Sur ces entrefaites, je reçus des dépêches de Mohammedi-Keukultach m'annonçant que les Beloudjs venaient encore de faire une incursion chez nous et qu'ils avaient ravagé plusieurs cantons. Pour tirer vengeance de cette attaque, j'ordonnai à Tchin-Timour-Sultan de réunir auprès de lui les begs d'au delà de Sirhind et de Samana, tels qu'Adil-Sultan, Sultan-Mohammed-Douldaï, Khosrev-Keukultach, Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, Abd-ul-Aziz-Mir-Akor, Seïd-Ali, Veli-Kizil, Karatcha-Helâhul, Achik-Bekaoul, Cheïkh-Ali-Ketteh, Gudjour-Khan et Haçan-Ali-Sevâdi, et de marcher avec eux contre les Beloudjs en prenant des provisions pour six mois. Tous, ils devaient répondre à l'appel et aux ordres du sultan, et se montrer dociles à ses commandements, chacun suivant son rang et sa dignité. Abd-ul-Gaffâr-Tevatchi fut chargé de porter ces instructions. Il lui fut prescrit de transmettre d'abord mes ordres à Tchin-Timour-Sultan, et de les communiquer ensuite aux begs sus-mentionnés, en veillant à ce qu'ils se trouvassent tous, sans exception, avec leur contingent au poste qui leur serait assigné par Tchin-Timour-Sultan. Abd-ul-Gaffâr devait rester à l'armée de sa personne et me signaler par écrit tous ceux qui mettraient de la mollesse ou de la négligence dans l'exécution de mes volontés, afin que je pusse les châtier en les suspendant de leur rang et de leur grade, et en les éloignant de leur gouvernement et de leurs domaines. Je remis ces ordres à Abd-ul-Gaffâr en

les complétant par des instructions verbales, après quoi je le congédiai.

Dans la nuit du dimanche, 28 du mois, comme trois *pahar* et six *gheri* étaient déjà écoulés, je traversai la Djumna et me dirigeai vers le *Jardin des lotus* à Doulpour, où j'arrivai dans la journée même du dimanche, lorsque trois *pahar* étaient déjà presque écoulés. Tout aux alentours de ce jardin, des terrains et des emplacements furent assignés aux begs et aux officiers de mon intérieur pour y bâtir des palais et y planter des jardins destinés à leur usage.

Page 461. Le jeudi, 3 du mois de djemâdi-ul-evvel, je choisis au sud-est du jardin l'emplacement d'un bain que je fis niveler. J'ordonnai que sur ce terrain ainsi nivelé on posât les assises du bain, après quoi on en élèverait les bâtiments, dans une salle desquels serait installé un bassin décagone.

Le même jour, je reçus des lettres de Kâzi-Djia et de Nirsing-Div que Khalifeh m'envoyait d'Agra et qui m'apprenaient que Mahmoud, fils d'Iskender, s'était emparé de Bahar. Au reçu de ces nouvelles, je résolus de mettre l'armée en mouvement et, dès le lendemain matin vendredi, je partis du *Jardin des lotus* à six *gheri* (vers huit heures et demie) et j'arrivai à Agra à l'heure de la prière du soir. En route j'avais rencontré Mohammed-Żemân-Mirza qui se rendait à Doulpour. Tchin-Timour-Sultan, de son côté, était arrivé à Agra le même jour.

Le lendemain matin samedi, je réunis autour de moi les begs qui faisaient partie du conseil, et il fut convenu qu'on se mettrait en marche pour le *Pourab* le jeudi, 10 du mois. Ce même samedi, je reçus de Kaboul des dépêches et des nouvelles qui m'apprirent que Humaïoun, ayant réuni les troupes de ces quartiers et s'étant adjoint Sultan-Veïs, avait dirigé ses pas contre Samarkand à la tête de quarante à cinquante mille hommes; que Châh-Kouli, frère cadet de Sultan-Veïs, avait fait son entrée à Hiçâr; que Tersoun-Mohammed-Sultan, après avoir marché de Termiz sur Kabâdiân dont il s'était rendu maître, avait demandé du secours à Humaïoun, lequel lui avait envoyé Teuluk-Keukultach et Mir-Khord avec un fort détachement et les Mongols qui se trouvaient à sa disposition, et s'était mis lui-même en route à leur suite.

Le jeudi, 10 du mois de djemâdi-ul-evvel, je partis pour le *Pourab* à trois *gheri* passés (vers sept heures et quart) et, traversant la Djumna en bateau un peu au-dessus du village de Djalicir, je me rendis au jardin de *Zer-Efchân*. Là j'ordonnai que les étendards à queue de cheval, les timbales, les écuries et tout le personnel de l'armée s'arrêteraient vis-à-vis du jardin, sur l'autre bord de la rivière, et que ceux qui se présenteraient pour me saluer devraient traverser en bateau.

Le samedi, Ismaël-Meta, ambassadeur du Bengal, vint avec les présents qu'il avait apportés de ce pays

et me rendit hommage à la mode indienne, c'est-à-dire qu'arrivé à un jet de flèche de ma personne, il me salua, puis se retira. Après qu'on l'eût revêtu de
Page 462. la robe d'honneur habituelle, dite *sir-mouïneh*, on l'introduisit près de moi. Alors il fléchit trois fois le genou, suivant le cérémonial usité chez nous, et, s'approchant de moi, me remit le message de Nusret-Châh. Puis il m'offrit les présents dont il était chargé et retourna chez lui.

Le lundi, ayant appris l'arrivée de Khodja-Abd-ul-Hakk, je traversai la rivière en bateau et me rendis à son campement, où je lui fis ma visite.

Le mardi, Haçan-Tchelebi vint me présenter ses respects.

Après quelques jours passés dans le *tchehâr-bâg* pour laisser à l'armée le temps de faire des courses, le jeudi, 17 du mois, je décampai de ce lieu à trois *gheri* passés (sept heures un quart), je fis route dans un bateau et pris terre au village d'Anouar, qui est situé à sept *kurouh* d'Agra.

Le dimanche, je reçus les envoyés des Euzbegs en audience de congé. Je fis présent à Emin-Mirza, envoyé de Koutchoum-Khan, d'un poignard avec son ceinturon, d'un *milek* de brocart d'or et de soixante-dix mille *tenga*. Molla-Tagaï, attaché au service d'Abou-Se'id-Sultan, et ceux qui appartenaient à la maison de Mihr-Bân-Khanum et à celle de son fils Poulâd-Sultan furent revêtus de vestes à boutons et de robes d'honneur d'étoffe. Je les grati-

fiai en outre, chacun suivant son rang, de sommes en argent comptant.

Le lendemain matin, j'accordai à Khodja-Abd-ul-Hakk la permission de fixer son séjour à Agra. En même temps Khodja-Kelân, petit-fils de Khodja-Yahïa, qui était venu à l'occasion du message que m'avaient envoyé les khans et les sultans euzbegs, reçut son audience de congé pour s'en retourner à Samarkand.

Mirza-Tebrizi et Mirza-Beg-Tagaï furent chargés d'aller complimenter de ma part Humaïoun sur la naissance de son fils, et Kâmrân à l'occasion de son mariage. Ils étaient porteurs d'un présent de dix mille *châhrokhi* pour ces deux princes, à chacun desquels ils devaient remettre en outre une tunique et une ceinture qui avaient servi à mon usage personnel. J'adressai à Hindâl par Molla-Bihichti un poignard avec son ceinturon incrusté de pierreries, un encrier également orné de pierreries, un siége de nacre de perles, un vêtement court que j'avais porté, une ceinture, un alphabet de l'écriture dite *bâberi* et des fragments de poésies écrits dans ce caractère. A destination de Humaïoun était un recueil des vers que j'avais traduits ou composés depuis mon arrivée dans l'Hindoustân. Il y avait pour Hindâl et pour Khodja-Kelân une copie de vers traduits ou composés par moi. Mirza-Tagaï dut remettre de ma part à Kâmrân le recueil complet de mes traductions et de mes compositions poétiques depuis que

j'étais dans l'Hindoustân, plus des lettres écrites en caractères *bâberi*.

Page 463. Le mardi, après avoir remis mes lettres à ceux qui partaient pour Kaboul et les avoir congédiés, je m'entretins avec Molla-Kâcim, Ustâd-Châh-Mohammed-Sengtirâch, Mirek-Mir-Guiâs, Mir-Sengtirâch et Châh-Babaï-Bildâr auxquels j'expliquai bien quels étaient les travaux que je voulais faire exécuter à Agra et à Doulpour sous leur direction ; puis je les congédiai à leur tour. Le premier *pahar* approchait de sa fin (vers neuf heures), lorsque je m'éloignai d'Anouar. Je mis pied à terre, passé midi, dans un village nommé Abapour, à un *kurouh* de Tchandouar.

Dans la soirée du jeudi, je fis partir pour la cour du châh (de Perse) Abd-ul-Mulouk-Kourtchi et Haçan-Tchelebi. Tchapouk dut également accompagner les envoyés des Euzbegs pour aller remplir une mission auprès des khans et des sultans. Il ne restait plus que quatre *gheri* de nuit lorsque je quittai Abapour. Au lever de l'aurore, j'arrivai non loin de Tchandouar et montai dans une embarcation. A l'heure de la prière du coucher, je mis pied à terre, en face de Rabiri, et je gagnai mon camp, qui se trouvait installé à Fethpour. Je demeurai là un jour. Le samedi, de bonne heure, après m'être acquitté de mes ablutions, je montai à cheval et fis publiquement la prière du matin dans un lieu voisin de Rabiri. Mevlâna-Mahmoud-Fârrâbi nous servait

d'imam. Au lever du soleil, je m'embarquai au-dessous du grand coude de Rabiri. Ce même jour, je dressai un *mastar* (morceau de carton tendu de fils pour tracer des lignes sur le papier) de onze lignes pour servir à la copie de mes traductions que je voulais exécuter en caractères ornés d'arabesques (terkib khatti). Ce jour-là encore, les paroles des hommes de Dieu firent impression sur mon cœur. Ayant fait amarrer les embarcations le long de la côte, vis-à-vis le chef-lieu d'un des districts de Rabiri, nommé Djakin, je passai la nuit dans mon bateau.

Le soleil n'était pas encore levé lorsque nous reprimes notre navigation durant laquelle nous fîmes la prière du matin. J'étais dans mon bateau lorsque Sultan-Mohammed-Bakhchi arriva, menant avec lui un des serviteurs de Khodja-Kelân, Chems-ud-Din-Mohammed. Les lettres dont il était porteur et les renseignements que je recueillis de sa bouche m'instruisirent pleinement de ce qui se passait à Kaboul. Mehdi-Khodja vint aussi me rejoindre dans mon embarcation.

Le lendemain, vers les midi, je débarquai dans un jardin situé de l'autre côté de la rivière, vis-à-vis d'Etaoua. Je me lavai dans la Djumna et fis ensuite la prière. De l'endroit où je m'étais acquitté de ce devoir j'inclinai dans la direction d'Etaoua, et vins m'asseoir à l'ombre des arbres de ce même jardin sur un tertre qui donnait sur la rivière. Là j'excitai

les hommes d'armes à se défier les uns les autres. Le repas qu'avait fait préparer Mehdi-Khodja fut
Page 464. servi sur place. A l'heure de la prière du soir, je repassai la rivière et arrivai au camp à l'heure de la prière du coucher. Je restai dans ce campement deux ou trois jours, autant pour donner à mes forces le temps de se concentrer que pour avoir le loisir d'écrire les lettres que Chems-ud-Din-Mohammed devait porter à ceux des miens qui étaient à Kaboul.

Le mercredi, dernier jour du mois de djemâdi-ul-evvel, je partis d'Etaoua et, au bout d'une marche de huit *kurouh,* je fis halte à Mouri et à Adouça. Là j'écrivis à destination de Kaboul quelques lettres qui étaient restées en retard. Je recommandai à Humaïoun que, dans le cas où il n'aurait pu jusqu'à l'heure présente obtenir de résultat définitif, il s'employât de sa personne à empêcher les déprédations des voleurs et à ne permettre à qui que ce fût de troubler la paix. J'ajoutais qu'ayant réuni la province de Kaboul au domaine impérial, il ne fallait pas qu'aucun de mes fils élevât dessus des prétentions. Je renouvelai à Hindâl mon invitation de se rendre à la cour. J'écrivis à Kâmrân qu'il devait s'appliquer à entretenir de bons rapports avec le prince royal (le roi de Perse). Je l'informai que je lui concédais le gouvernement de Moultân; que, quant à celui de Kaboul, j'en avais fait une propriété impériale. Enfin je lui appris que je faisais venir ma famille auprès de moi. Comme la lettre que j'écrivis

à cette occasion à Khodja-Kelân est instructive sous plus d'un rapport, j'en reproduis ici l'original sans y rien changer[1].

« Salut à Khodja-Kelân! Sachez que Chems-ud-Din-Mohammed est venu me trouver à Etaoua et m'a appris ce qui se passait là-bas. Mon désir d'aller faire une tournée de ces côtés-là est extrême. Les affaires de l'Hindoustân sont en train de s'arranger, et j'espère que, par un effet de la grâce de Dieu, elles recevront rapidement une solution complète. Une fois tout bien réglé, je partirai sans retard, si Dieu m'assiste. Qui pourrait jamais oublier les agréments de ces contrées? Un homme comme moi, qui ai renoncé aux choses illicites, chassera-t-il de son esprit le souvenir des melons et des raisins qui procurent tant de jouissances permises? Dernièrement on m'a apporté un melon. En le coupant et en le mangeant j'ai été si vivement impressionné que j'en ai pleuré tout de bon.

« Quant à ce que vous me mandez sur l'état de désarroi où sont les affaires à Kaboul, après y avoir réfléchi tout d'abord, ma conviction intime est qu'il ne saurait y avoir d'ordre ni de garantie de sécurité dans un pays où sept ou huit personnes exercent le pouvoir. En conséquence, j'ai demandé qu'on fît partir pour l'Hindoustân, par n'importe quelle voie, mes

1. Cette lettre, écrite en langue turke, contraste, par la simplicité de son style, avec les productions si ampoulées de la chancellerie persane.

Page 465. sœurs cadettes et mes femmes. En même temps j'ai déclaré comme faisant partie du domaine impérial toute la province de Kaboul et les districts qui en dépendent; et c'est ce que j'ai expliqué à Humaïoun et à Kâmrân dans des lettres qu'il faudra leur faire parvenir par un homme de confiance. Déjà, précédemment, je leur avais écrit dans le même sens comme tu l'as peut-être su. Dorénavant il ne restera plus rien qui puisse expliquer le défaut d'organisation de ce pays et le manque de développement de ses ressources. Si l'ordre ne règne pas dans l'enceinte de la ville, si les agriculteurs ne prospèrent pas, si on ne forme pas des magasins, si le trésor ne s'emplit pas, on ne pourra s'en prendre qu'à l'incapacité et à l'incurie du représentant du pouvoir.

« J'ai déjà envoyé des ordres au sujet de certains articles indispensables, dont je joins ici la liste. Tels sont la nécessité d'avoir un trésor bien rempli; l'obligation des plus importantes de faire des réparations au mur d'enceinte; de veiller aux approvisionnements; de pourvoir à l'entretien et aux frais de séjour des ambassadeurs qui vont et viennent. Il faudra prélever à l'aide d'une taxe sur les biens la somme nécessaire à la restauration de la grande mosquée, faire légaliser cet impôt et en consacrer le produit à cet objet. Il est non moins urgent de ne pas négliger les réparations des karavanserais et des bains, et d'achever le palais de briques cuites, en cours de construction, qu'Ustâd-Haçan-Ali a commencé dans la

citadelle. Pour donner à cet ouvrage toute la splendeur qu'il comporte, il est nécessaire de se consulter avec Ustâd-Sultan-Mohammed. S'il existe des plans tracés précédemment par Ustâd-Haçan-Ali, qu'il les exécute jusqu'au bout. Dans le cas contraire, qu'ils s'entendent tous deux pour produire quelque chose d'élégant et de gracieux, en s'arrangeant pour que le parvis intérieur soit de niveau avec la salle d'audience. En outre, il est urgent de s'occuper du réservoir du petit Kaboul qui se relie aux eaux de Butkhâk, là où le défilé débouche dans la direction du petit Kaboul, et de mettre la main aux réparations de Gazna. Quant au *Jardîn de la Promenade* et à la *Promenade*, l'eau qui les alimente n'est pas assez abondante; il faut s'en procurer une quantité suffisante pour faire tourner un moulin. Au sud-ouest de Khodja-Besteh j'ai formé au sommet d'une éminence un bassin où j'ai amené l'eau de Toutoum-Dereh et autour duquel j'ai planté des arbres. Comme cet endroit est situé vis-à-vis d'un passage fréquenté et qu'on y jouit d'une vue très-étendue, je l'ai nommé *Nazar-Gâh* (point de vue). Je tiens à ce que vous y plantiez encore de beaux arbres et à ce que vous y établissiez des gazons symétriques, bordés de fleurs aux belles couleurs et aux parfums suaves.

« Saïd-Kâçim a été désigné pour le corps auxiliaire.

« Ne négligez pas de vous occuper des fusiliers et d'Ustâd-Mohammed-Emin, l'armurier. Page 466

« Au reçu de cette lettre, ne perdez pas de temps pour faire partir mes sœurs cadettes et mes femmes et conduisez-les vous-même jusqu'à Nilâb. Il est indispensable que leur départ ait lieu dans la semaine même où mes dépêches vous parviendront, quelque répugnance qu'elles aient à se mettre en route; car les troupes qui viennent au-devant d'elles de l'Hindoustân sont exposées à souffrir dans une position difficile et dans un pays ravagé.

« Dans la lettre que j'ai écrite à Abd-Allah, je lui ai marqué que j'ai bien de la peine à trouver la paix avec moi-même dans la vallée de la pénitence. Voici un quatrain qui exprime au juste les difficultés de ma position :

« Depuis que j'ai renoncé au vin, je suis tout hors de moi-même : je ne sais ce que je dois faire et je n'ai plus ma tête à moi : les autres se repentent et font pénitence; quant à moi, je fais pénitence, mais j'ai du regret de le faire [1]. »

« Il me revient en mémoire un joli trait de Binâï. Un jour qu'il se trouvait chez Ali-Chir, il lui échappa une saillie. Ali-Chir, qui avait une veste garnie de boutons, lui dit : « Bien parlé! Je te donnerais ma « veste, n'étaient les boutons qui m'en empêchent. — « Que peuvent y faire les boutons? s'écria Binâï, ce « sont les boutonnières qui arrêtent tout. » Je raconte

1. *Mei terkini kilgali perichân dourmin : bilmen kilour ichimni ve hairân dourmin : il bartcha pechimân bolour ve teubeh kilour min : teubeh kilip min ve pechimân dourmin.*

l'anecdote, telle qu'on me l'a rapportée, sans la garantir. Excusez-moi de m'être permis cette plaisanterie et, je vous en conjure au nom de Dieu, ne m'en gardez pas rancune en vous-même. Pour ce qui est du quatrain, il a été composé l'an dernier. La vérité est que, dans ces deux dernières années, j'avais un désir immodéré de faire des parties à boire. Mon envie de boire du vin était telle, que j'allais jusqu'à en pleurer toutes les larmes de mon corps. Cette année, grâce à Dieu, mon âme n'a plus à redouter de pareils assauts, ce qu'il faut attribuer, je pense, aux bénédictions qu'a attirées sur moi cette traduction en vers que j'ai entreprise. Vous aussi engagez-vous dans la voie de la pénitence. Les parties de plaisir et le vin tirent tout leur charme des joyeux compagnons de fête qui nous font société. Avec qui pourriez-vous lier une partie? avec qui boirez-vous?

« Eh bien, laissez-moi vous le dire, si vous n'avez que des compagnons de coupe tels que Chir-Ahmed et Haïder-Kouli, il n'est pas bien difficile de renoncer au péché. Je vous dis adieu, en formant des vœux pour vous revoir bientôt. Jeudi, 1er du mois de djemâdi-ul-âkhir. »

Ce ne fut pas sans une vive émotion que j'écrivis cette lettre mêlée d'avis que me dictait l'amitié. Je la remis à Chems-ud-Din-Mohammed, que je chargeai en même temps de mes instructions verbales, après quoi je le congédiai dans la nuit du vendredi. Page 467.

Le vendredi, je fis une marche de six *kurouh* et vins mettre pied à terre à Djumendna. Un des serviteurs de Kitin-Kara-Sultan (c'était le chef euzbeg de Balkh), que son maître avait envoyé à un autre de ses gens nommé Kemâl-ud-Din-Kanak, son ambassadeur près de moi, arriva avec mission de me faire des plaintes sur les mauvais procédés, les courses et les déprédations dont les begs des frontières se rendaient coupables. Là-dessus je permis à Kanak de retourner chez lui et j'expédiai un ordre adressé aux begs des frontières pour leur enjoindre de réprimer tous les actes de déprédation et de vivre en bons rapports avec leurs voisins. Cet ordre fut confié au messager de Kitin-Kara-Sultan, qui fut congédié à cette station même.

Un individu nommé Châh-Kouli, venu de la part de Haçan-Tchelebi, m'avait donné des détails circonstanciés sur la bataille. J'écrivis au Châh, par l'entremise de ce même Châh-Kouli, une lettre dans laquelle je lui mandais que j'acceptais les raisons qui avaient fait retarder le départ de Haçan-Tchelebi, après quoi je congédiai le messager, le vendredi, 2 du mois.

Le samedi, après une marche de huit *kurouh,* je fis halte à Kakoura et à Humaouali, deux *pargana* de Kalpi.

Le dimanche, 4 du mois, au bout d'une marche de neuf *kurouh,* j'arrivai à un des *pargana* de Kalpi, nommé Didehpour, où je me taillai les cheveux, chose

que je n'avais pas faite depuis deux mois, après quoi je me lavai dans la rivière Senker.

Le lundi, une marche de quatorze *kurouh* nous conduisit à Djergura, l'un des *pargana* de Kalpi, où on fit halte.

Le lendemain, mardi 6 du mois, un serviteur hindou de Karatcha arriva portant avec lui un ordre de Màhim adressé à Karatcha. Par cet ordre, qui ressemblait aux actes (pervâna) émanés de moi à mon campement et écrits de ma main, on requérait les autorités de Lahor, de Behreh et des contrées adjacentes de fournir des escortes. La pièce était datée de Kaboul, le 7 du mois de djemâdi-ul-evvel.

Le mercredi, je fis sept *kurouh* et vins camper dans le *pargana* d'Adampour. Ce même jour, j'étais monté à cheval avant l'aurore et, après avoir déjeuné seul, j'avais atteint le bord de la Djumna, que j'avais toujours suivi en descendant. Arrivé vis-à-vis d'Adampour, j'avais fait tendre des pavillons dans une île, non loin du camp, et j'avais pris un *ma'djoun*. Ce fut encore dans cette même journée que je fis lutter ensemble Sâdik et Kilâl. Celui-ci avait d'abord fait des façons. Étant à Agra il s'était excusé de lutter sur ce qu'il était très-fatigué de la route, et il avait demandé une vingtaine de jours pour se refaire. Page 468.
Comme il y en avait bien quarante ou cinquante que le délai fixé par lui était expiré, il fallut pourtant se rendre et accepter le combat. Sâdik s'y montra très-supérieur et n'en eut pas pour longtemps à terrasser



son adversaire. Je donnai au vainqueur, pour le récompenser, dix mille *tenga*, un cheval tout harnaché, un habillement complet et une veste à boutons. Quoique Kilâl eût été renversé, je le gratifiai, pour le consoler de sa défaite, d'un habillement complet et de trois mille *tenga*. Cependant je donnai ordre de débarquer les chariots et les canons. Tandis qu'on exécutait cette opération et qu'on nivelait la route, je demeurai trois à quatre jours dans ce campement.

Le lundi, 12 du mois, je fis douze *kurouh* et mis pied à terre à Kora. Ce jour-là, j'avais fait route dans une litière (takht-i-revân). De Kora nous parcourûmes douze *kurouh*, au bout desquels nous campâmes à Keria, l'un des *pargana* de Kora. De Keria nous nous rendîmes à Fethpour-Assoua, qui en est à huit *kurouh*. Une marche de huit autres *kurouh* nous conduisit à Serâï-Mida. Comme nous étions à ce campement, vers l'heure de la prière du coucher, Sultan-Djelâl-ud-Din vint me présenter ses hommages. Il menait avec lui ses deux fils encore tout jeunes.

Le lendemain matin, samedi, 17 du mois, nous parcourûmes huit *kurouh* pour aller descendre au bord du Gange à Dakdaki, l'un des *pargana* de Kourra. Le dimanche, Mohammed-Sultan-Mirza, Kâcim-Hucein-Sultan, Bikhob-Sultan et Terdikeh vinrent me rejoindre à ce campement. Le lundi, je reçus Askeri, qui me présenta ses hommages. Tous arri-

vaient des contrées situées à l'est du Gange. J'ordonnai que les troupes qui étaient avec Askeri marcheraient sur la rive du fleuve que nous n'occupions pas nous-mêmes et que, partout où nous campions nous-mêmes sur notre rive, elles camperaient elles-mêmes sur l'autre, juste vis-à-vis de nous.

Comme j'étais encore dans ces parages, je reçus coup sur coup de mes éclaireurs des avis portant « que les Afgans, au nombre de cent mille, s'étaient réunis autour de Sultan-Mahmoud ; que celui-ci avait envoyé Cheikh-Gueuren-Baïezid et Biban à la tête d'un nombreux corps d'armée dans la direction de Serouar, tandis que lui-même, accompagné de Feth-Khan-Servâni, suivait les bords du Gange, marchant contre Tchunar ; que Chir-Khan-Sour, que j'avais comblé de mes grâces l'année précédente, auquel j'avais concédé de nombreux *pargana* et qui avait été laissé par moi dans ces contrées, était entré dans le parti de ces Afgans ; que Sultan-Mahmoud avait fait passer le fleuve à Chir-Khan et à quelques autres émirs ; que les gens de Sultan-Djelâl-ud-Din, **Page 469.** se voyant hors d'état de conserver Benares, avaient pris le parti de l'évacuer, en disant qu'ils avaient laissé dans l'enceinte leurs meilleurs soldats, et qu'eux-mêmes s'étaient rendus sur les bords du Gange pour y combattre. »

Cependant, je quittai Dakdaki et, après une marche de six *kurouh*, je fis halte à Keçar, à trois ou quatre *kurouh* de Kourrâ. J'avais fait la route en ba-

teau. Je restai deux ou trois jours dans cette station, où je fus traité par Sultan-Djelâl-ud-Din. Le vendredi, je descendis au palais même de ce prince dans l'intérieur de la place de Kourra. Il m'y donna l'hospitalité et me fit servir un repas. Après avoir mangé, je le fis revêtir lui et ses fils d'une robe sans couture (yektâbeh) et d'un mi-corps (nimtcheh). Suivant son désir je donnai à son fils aîné le titre de Sultan-Mahmoud.

Étant parti de Kourra, j'allai camper à un *kurouh* au delà, sur les bords du Gange. Chehrek-Beg, envoyé de Mâhim, qui était venu me rejoindre dès la première de mes haltes auprès du fleuve, reçut ce jour-là même les lettres que j'avais écrites et eut la permission de s'éloigner. Khodja-Kelân, petit-fils de Khodja-Yahïa, m'avait demandé une copie des mémoires que j'étais en train d'écrire; je la fis exécuter en effet et chargeai Chehrek de la lui remettre.

Le lendemain matin, samedi, je levai le camp et, après une marche de quatre *kurouh*, on s'arrêta à Koua. Pour moi, j'avais fait la route en bateau, et comme le lieu de la station n'était pas éloigné, nous y fûmes rendus de bonne heure. Quelque temps après mon arrivée, je m'installai de nouveau dans le bateau et j'y pris un *ma'djoun*. Khodja-Abd-uch-Chehid se trouvait dans la maison de Nour-Beg; je les envoyai chercher tous les deux, ainsi que Molla-Mahmoud, que je fis venir de la demeure de Molla-Ali-Khan.

Nous restâmes assis quelque temps, après quoi nous passâmes en bateau sur l'autre rive, où je fis lutter ensemble les lutteurs. D'après mon ordre, Dost-Yacin-Khaïr, au lieu de s'attaquer à Pehlevân-Sâdik, se prit corps à corps avec les autres lutteurs; ce qui était contraire aux principes, d'après lesquels on doit d'abord s'attaquer aux plus forts. Quoi qu'il en soit, il lutta victorieusement contre huit adversaires.

Vers les quatre heures de l'après-midi, Sultan-Mohammed-Bakhchi arriva en bateau de l'autre rive du fleuve, m'apportant la nouvelle de la déconfiture de Mahmoud-Khan, que les rebelles décoraient du titre de Sultan-Mahmoud, fils de Sultan-Iskender. Page 470.
Déjà vers les midi, ceux de mes espions qui étaient en campagne m'avaient appris comme quoi ces dissidents avaient été mis en désarroi. Dans l'intervalle des deux prières (entre midi et quatre heures) une dépêche de Tâdj-Khan-Sarong-Khani était venue confirmer les rapports de mes espions. Sultan-Mahmoud arriva lui-même et me donna les détails de cette affaire. Les ennemis étaient allés mettre le siége devant Tchunar et y avaient livré quelques légers combats; mais aussitôt qu'ils avaient été informés avec certitude de mon approche, ils avaient quitté leurs positions dans le plus grand désordre. De leur côté, les Afgans qui avaient passé du côté de Benares avaient fait une retraite des plus tumultueuses et, comme ils traversaient le fleuve, deux

de leurs bateaux avaient sombré, ce qui avait entraîné la perte de plusieurs hommes.

Le lendemain matin, je repartis et, au bout de six *kurouh*, l'armée arriva à Seraouali, l'un des districts de Piag. Je fis la route en bateau. A mi-chemin je vis debout sur le bord Içan-Timour-Sultan et Tokhta-Bouga-Sultan, qui attendaient le moment de me saluer; je les fis monter sur mon embarcation. Tokhta-Bouga-Sultan ayant fait usage de la pierre magique (yada), un vent violent s'éleva et la pluie commença à tomber. Il en résulta une température très-agréable, dont le charme m'engagea à prendre un *ma'djoun;* ce que je fis, quoique j'en eusse déjà pris un le jour précédent. J'atteignis enfin le campement, où je restai toute la journée du lendemain.

Le mardi, on se remit en marche. Vis-à-vis du camp se trouvait une grande île verdoyante, où je me fis passer en bateau. Après l'avoir visitée je me rembarquai dans le premier *pahar*. Tandis que je me promenais sur les bords du fleuve, je passai sur une fondrière dont je ne soupçonnais pas l'existence. Mon cheval n'eut pas plus tôt mis le pied sur cette fondrière, dont la surface extérieure n'offrait aucune déchirure, que le tout s'abîma. Je bondis aussitôt et sautai sur le bord, et mon cheval, de son côté, ne perdit pas pied. Si j'étais resté sur son dos, il est plus que probable que nous aurions disparu tous les deux. Le même jour, je traversai le Gange à la nage. Je comptai les brassées et il ne m'en fallut pas moins

de trente-trois en tout[1]; puis, sans me reposer, je regagnai, toujours à la nage, le bord d'où j'étais parti. Au surplus, je n'avais jamais manqué de traverser de cette manière tous les fleuves que j'avais rencontrés, sauf le Gange. Il était l'heure de la prière du soir lorsque j'atteignis le confluent du Gange et de la Djumna. Je fis tirer mon embarcation du côté de Piag et j'arrivai au camp à un *pahar* et quatre *gheri* (vers dix heures et demie du matin).

Le mercredi, après deux *pahar* (à midi), l'armée commença à traverser la Djumna à l'aide de quatre cent vingt embarcations.

Le vendredi, 1er du mois de redjeb, j'effectuai moi-même le passage. Page 471.

Le lundi, 4 du mois, je m'éloignai des bords de la Djumna pour me diriger vers Bahar. Après une marche de cinq *kurouh*, on fit halte à Leouaïn. Quant à moi, j'étais venu en bateau. Jusqu'à ce jour l'armée n'avait pas cessé de traverser le fleuve. Je donnai ordre d'embarquer à Piag et de transporter par eau les chariots d'artillerie qui avaient été amenés d'Adampour par cette même voie. Étant au campement, je fis combattre ensemble les lutteurs. Dost-Yacin-Khaïr se prit corps à corps avec Pehlevân-Lahori, le batelier. Après une lutte des plus vives et les plus grands efforts, il parvint à le terrasser. Je

1. *Guang deriacini kol salip ottoum bir kolni sanadim otouz utch kol bileh ottoum.*

leur donnai à tous deux comme récompense un vêtement complet. Devant nous était un cours d'eau marécageux et plein de vase qu'on appelait le Tous (le Tounse). Nous fûmes obligés de nous arrêter là deux jours pour chercher un gué et rendre la route praticable. On découvrit un gué en amont de notre position pour les chevaux et les chameaux. Quant aux chariots lourdement chargés, ils éprouvaient beaucoup de difficulté à y passer à cause des pierres qui en rendaient le fond très-inégal; j'ordonnai qu'on prît toutes les mesures possibles pour leur faire franchir ce mauvais pas.

Le jeudi, on quitta ce campement, et je descendis en bateau jusqu'au confluent du Tous et du Gange. Là je mis pied à terre et, suivant en amont les bords du Tous, je regagnai, passé quatre heures, mon armée qui avait établi son campement au delà de la rivière. Ce jour-là, l'étape avait été de six *kurouh*. Le lendemain, nous séjournâmes dans le même lieu. Nous décampâmes le samedi et, après une marche de douze *kurouh*, nous retrouvâmes les bords du Gange à Nilâb. De là nous fîmes six *kurouh* et allâmes camper en amont d'un village. Une autre marche de sept *kurouh* nous conduisit à Nanoupour. Comme nous étions à ce campement, Tâdj-Khan arriva de Tchunar avec ses enfants et me présenta ses hommages.

Sur ces entrefaites, je reçus des dépêches de Mohammed-Bakhchi m'annonçant positivement que

mes femmes et ma famille s'étaient mises en route de Kaboul.

Le mercredi, je quittai ce campement et, après avoir visité l'enceinte fortifiée de Tchunar, je fis halte à un *kurouh* au delà. A l'époque où j'étais parti de Piag, un furoncle douloureux s'était montré sur mon corps. Comme j'étais à ce campement, il s'y trouvait un voyageur du pays de Roum qui m'admi- Page 472. nistra un remède nouvellement découvert. Pour cela, il fit bouillir du poivre dans une marmite de terre et j'exposai mon ulcère à la vapeur chaude qui en sortait; puis, lorsque cette vapeur eut cessé de se produire, je le lavai avec de l'eau chaude, ce qui dura en tout deux heures.

Comme j'étais encore dans ce même campement, quelqu'un vint me dire qu'on avait vu des tigres et des rhinocéros dans une île voisine. Dès le matin j'entourai cette île d'un cordon de troupes et j'y fis amener des éléphants; mais on n'y leva ni tigre ni rhinocéros, sauf un buffle sauvage à l'extrémité du cordon. Ce même jour, il fit un vent violent, accompagné d'une poussière des plus incommodes. Arrivé à mon embarcation, j'y entrai et me rendis au camp qui se trouvait à deux *kurouh* au-dessus de Benares. Dans les jungles avoisinant Tchunar les éléphants se montraient en grand nombre. Mon intention était de sortir de mon campement pour me donner le plaisir d'en chasser quelques-uns, lorsque Tâdj-Khan vint m'annoncer que Mahmoud-Khan se tenait près

de la rivière Soun (Soane). Je convoquai aussitôt les begs pour savoir s'il fallait tomber sur l'ennemi avec de la cavalerie légère. Le résultat de la délibération fut qu'ayant à entreprendre une excursion longue et lointaine, on se mettrait en marche sans délai. Nous partîmes donc et, après avoir parcouru neuf *kurouh*, nous fîmes halte au passage de Baloua. De ce campement même, la veille du lundi, 18 du mois, j'expédiai Tâhir à Agra, en le chargeant d'y porter l'ordonnancement des sommes accordées à titre d'indemnité à ceux qui arrivaient de Kaboul. Le même jour, je m'embarquai avant le lever de l'aurore et me rendis jusqu'au confluent de la rivière Gouï (Goumti) ou rivière de Djounpour avec le Gange. Je la remontai quelque temps, après quoi je virai de bord. Quoique ce fût un cours d'eau assez étroit, comme il ne s'y trouvait pas de gué, les troupes durent, pour passer d'une rive à l'autre, se servir de bateaux, de radeaux ou mettre les chevaux à la nage. A un *kurouh* en aval de l'embouchure de la rivière de Djounpour, je visitai le campement de l'an passé, d'où l'armée était partie pour Djounpour. Cependant il s'éleva un vent favorable qui soufflait dans le sens du courant. On en profita pour déployer la voile d'un bateau bengali auquel on amarra une grosse embarcation; le tout marcha très-rapidement. Mon camp se trouvait à un *kurouh* en amont de Benares; j'y arrivai
Page 473. lorsqu'il ne restait plus que deux *gheri* de jour. Les bateaux qui nous suivaient sans encombre et qui al-

laient très-vite nous rejoignirent à l'heure de la prière du coucher. En partant de Tchunar, j'avais donné l'ordre que, à chaque marche que nous ferions par terre, Mogoul-Beg mesurât au cordeau la route directe, et que chaque fois que je m'embarquerais, Lutfi-Beg, de son côté, mesurerait également au cordeau le bord du fleuve. La route directe se trouva être de onze *kurouh*, tandis que l'espace parcouru en suivant le bord du fleuve était de dix-huit *kurouh*. Je restai à ce campement toute la journée du lendemain.

Le mercredi, je m'embarquai et allai mettre pied à terre à un *kurouh* au-dessous de Gâzipour.

Le jeudi, comme j'étais à ce campement, Mahmoud-Khan-Louhâni vint me présenter ses hommages. Le même jour, je reçus des lettres de Djelâl-Khan, de Bahar-Khan-Bahari, de Ferid-Khan, de Nacir-Khan, de Chir-Khan-Sour, d'Alaoul-Khan-Sour et de quelques autres émirs afgans, outre des dépêches d'Abd-ul-Aziz-Mir-Akhor datées de Lahor, le 20 du mois de djemâdi-ul-âkhir. Le jour où elles avaient été écrites était précisément celui où était arrivé le serviteur hindoustâni de Karatcha qui avait été expédié des environs de Kalpi. Je sus par elles qu'Abd-ul-Aziz et ceux qui avaient été désignés pour cela étaient partis, le 9 du mois de djemâdi-ul-âkhir, pour aller audevant de ma maison à Nilâb; que lui, Abd-ul-Aziz, après l'avoir accompagnée jusqu'à Tchanâb, s'en était séparé à partir de ce lieu et l'avait précédée à Lahor, d'où il m'avait envoyé ces renseignements.

Le vendredi, on se remit en marche. Pour moi, je m'embarquai et allai mettre pied à terre vis-à-vis de Tchouça (Chowsar) pour visiter le campement de l'an passé, là même où il y avait eu une éclipse de soleil à cause de laquelle un jeûne avait été ordonné. Ensuite je regagnai mon bateau. Mohammed-Zemân-Mirza, qui voyageait également par eau, me rejoignit et, cédant à son invitation, je pris un *ma'djoun*. L'armée avait planté ses tentes sur le bord du Karamnas. Les Hindous avaient une telle horreur pour l'eau de cette rivière, que, pour éviter de la traverser, ils s'embarquèrent et en dépassèrent l'embouchure en s'avançant au large dans le Gange. Ils sont fermement convaincus que le contact de cette eau fait perdre à un homme tout le fruit de ses actes de piété. De là le nom caractéristique de *Karamnas* (anéantissement de la dévotion) qu'ils lui ont donné. J'entrai avec mon bateau dans le Karamnas, dont je
Page 474. remontai le cours quelque temps; après quoi je virai de bord et gagnai la rive septentrionale du Gange, le long de laquelle je fis amarrer les embarcations. Parmi les hommes d'armes présents, les uns s'amusèrent à différents jeux, les autres luttèrent ensemble. Sâki-Muhcin défia à la lutte quatre ou cinq de ses camarades. Il eut une prise avec un premier adversaire et faillit être renversé. Châdmân, qui se présenta en second, terrassa Muhcin, lequel fut couvert de honte et de confusion. Ensuite les lutteurs de profession se mirent à leur tour de la partie.

Le lendemain, samedi, comme j'avais envoyé des gens pour examiner le gué du Karamnas, on ne décampa qu'à près d'un *pahar*. Étant monté à cheval, je fis un *kurouh* en suivant en amont les bords de la rivière dans la direction du passage; mais comme l'emplacement en était éloigné, j'eus de nouveau recours à une embarcation qui me conduisit au campement. Celui-ci se trouvait à un *kurouh* au delà de Tchouça. Ce même jour, je m'appliquai pour la seconde fois le remède du poivre. Je le pris un peu trop chaud, ce qui fit qu'il pénétra dans mon corps et me causa de cruelles douleurs. Devant nous était un tout petit cours d'eau bourbeux. Le soin de nous y ménager un passage nous retint à notre campement la journée du lendemain.

Dans la soirée du lundi, le coureur hindoustâni que m'avait envoyé Abd-ul-Aziz lui fut réexpédié avec la réponse aux lettres qu'il m'avait apportées.

Le lundi, dès le matin, je montai sur une embarcation qu'il fallut tirer à la corde à cause du vent contraire. Arrivé vis-à-vis de l'endroit où mon armée avait séjourné longtemps l'année passée, en face de Buksara (Buxar), je traversai la rivière et allai visiter le terrain. Des quarante ou cinquante degrés qui avaient été pratiqués sur la berge pour en faciliter la descente, les deux plus élevés seuls étaient restés; l'eau avait fait disparaître tous les autres. Une fois remonté en bateau, je pris un *ma'djoun*. Ayant fait amarrer mon embarcation le long d'une

île située en amont du camp, je mis aux prises des lutteurs, après quoi je rentrai à la station à l'heure de la prière du coucher. L'année précédente, voulant visiter l'emplacement qu'occupait actuellement mon camp, j'avais traversé le Gange à la nage, tandis que quelques-uns me suivaient à cheval et d'autres à dos de chameau. Le même jour, j'avais pris de l'opium.

Le lendemain matin, mardi, Kerim-Berdi, Mohammed-Ali-Haïder, l'écuyer, et Baba-Cheïkh furent envoyés à la tête d'environ deux cents hommes d'armes d'élite pour recueillir des nouvelles sur les
Page 475. dissidents. A cette même station, l'ambassadeur du Bengal eut ordre de présenter à son maître les trois conditions expresses que j'avais posées.

Le mercredi, Younous-Ali fut dépêché à Mohammed-Zemân-Mirza pour tâcher d'en obtenir quelque chose de positif relativement à Bahar. Il revint avec une réponse pas assez explicite. Sur ces entrefaites, un envoyé des *cheikhzâdeh* de Bahar avait apporté une dépêche m'annonçant que l'ennemi s'était retiré en évacuant cette place.

Le jeudi, Terdi-Mohammed et Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, accompagnés d'émirs turks et hindous et d'environ deux mille archers, partirent avec des lettres de conciliation adressées aux habitants de Bahar. Khodja-Murchid-Irâki, nommé administrateur (divân) du gouvernement de Bahar, partit avec Terdi-Mohammed. Le lendemain matin, Moham-

med-Zemân-Mirza, acceptant d'aller à Bahar, me fit présenter quelques réclamations par Cheïkh-Zein et Younous-Ali. Ainsi, par exemple, il demandait qu'on lui donnât du renfort. Je désignai un certain nombre d'hommes d'armes pour lui être adjoints en qualité d'auxiliaires, et lui, de son côté, en prit quelques autres à son service.

Le samedi, 1er du mois de cha'bân, je quittai ce campement, dans lequel j'étais resté trois ou quatre jours. Ce jour-là même, je montai à cheval et, après avoir visité Boudjpour et Bahïa, je me rendis au camp. Ceux que j'avais envoyés aux renseignements sous le commandement de Mohammed-Ali battirent en route un corps d'infidèles et parvinrent à l'endroit où Sultan-Mahmoud était installé. Celui-ci, quoique accompagné d'environ deux cents hommes, n'eut pas plus tôt vent de l'approche de mes éclaireurs que, dans l'excès de son trouble, il égorgea ses deux éléphants et quitta la place. Un de ses hommes d'armes qu'il avait placé en garde avancée, voyant arriver sur lui une vingtaine des nôtres, se trouva hors d'état de tenir et lâcha pied. Plusieurs de ses hommes furent démontés; un eut la tête coupée et un ou deux des meilleurs furent faits prisonniers et amenés vivants.

Le lendemain matin, on décampa et moi, je m'embarquai pour me rendre à la station. Ce fut à cette même station que Mohammed-Zemân-Mirza traversa finalement le fleuve. Il nous fallut rester là deux ou

trois jours jusqu'à ce qu'il eût effectué son passage et qu'il se fût mis en route. Le mardi, 4 du mois, je lui fis présent d'un vêtement complet de ma propre garde-robe, d'un sabre avec son ceinturon, d'un beau cheval et d'un parasol. Lui, de son côté, fléchissant le genou, me rendit hommage pour le gouvernement de Bahar. Je réglai que la part afférente au trésor sur les revenus de ce commandement serait d'un
Page 476. *kror* et 25 *lak*, et j'en confiai l'administration à Murchid-Irâki.

Le jeudi, je m'embarquai en quittant le campement. Tous les bateaux qui étaient arrêtés reçurent l'ordre à mon arrivée de se mettre en mouvement et de se relier les uns aux autres par des amarres, de manière à former une ligne non interrompue. Ils se trouvèrent dépasser de beaucoup la largeur du fleuve; et cependant ils n'étaient pas réunis tous ensemble, et il fut presque toujours impossible de les faire marcher dans l'ordre que j'avais indiqué, à cause des différences de profondeur, tantôt pas assez grande, tantôt excessive, des courants et des eaux calmes qui se présentaient à nous. Un caïman (gueriâl) s'étant montré en dedans de notre ligne, un poisson qui fuyait devant lui fit un tel bond qu'il tomba dans un des bateaux, où on le prit pour me l'apporter. En arrivant à la station, je donnai des noms aux bateaux. L'ancien *Bâberi*, ce grand bateau qui avait été terminé à Agra avant l'expédition contre Sanka, dut désormais s'appeler *Açâïch* (re-

pos). Cette année même, antérieurement à l'entrée de l'armée en campagne, Arâïch-Khan m'avait présenté une embarcation qu'il avait fait construire. Lors de ce voyage, j'y fis adapter un *tâlar* (sorte de dunette ou de plate-forme), et je le nommai l'*Arâïch* (ornement). J'avais fait établir un grand *tâlar* sur le bateau que m'avait présenté Djelâl-ud-Din; j'en fis élever un autre par-dessus celui-là, et je donnai à l'embarcation le nom de *Kundjâïch* (capacité). Quant à cette petite barque, à la poupe recourbée, qui était toujours envoyée en mission dans chaque affaire qui surgissait, elle fut nommée *Fermâïch* (commission).

Le lendemain, vendredi, nous restâmes campés. Mohammed-Zemân-Mirza, une fois tous ses préparatifs terminés, avait été se poster à un ou deux *kurouh* de nous sur la route de Bahar. Ce même jour, il vint prendre définitivement congé de moi. Deux espions, arrivés de l'armée du Bengal, m'apprirent que les Bengalis, sous les ordres de Makhdoum-i-Alem, occupaient les bords de la rivière Gunduk, partagés en vingt-quatre divisions, et élevaient des retranchements autour d'eux. Ils avaient empêché les Afgans, commandés par Sultan-Mahmoud, de continuer à transporter sur l'autre rive leurs femmes et leurs familles et les avaient forcés à se joindre à eux. Au reçu de ces nouvelles, prévoyant qu'une bataille pourrait avoir lieu, je suspendis la marche de Mohammed-Zemân-Mirza,

et je me contentai d'expédier Châh-Iskender avec trois ou quatre cents hommes dans la direction de Bahar.

Le samedi, un messager de Doudou et de son
Page 477. fils Djelâl-Khan-Bahar-Khan vint m'annoncer que ceux-ci, gardés à vue par les Bengalis [1] et désirant me rejoindre, s'étaient séparés d'eux avec éclat, avaient traversé la rivière et gagné les environs de Bahar, d'où ils s'étaient mis en marche pour venir me présenter leurs hommages. Le même jour, je prescrivis à l'ambassadeur du Bengal, Ismaël-Meta, d'envoyer sur-le-champ des dépêches pour solliciter une réponse, qui se faisait trop attendre, aux trois articles que je l'avais chargé de transmettre par écrit à son maître, lequel devait se hâter de répondre si ses intentions étaient sincères et favorables à une entente.

La veille du dimanche, un messager de Terdi-Mohammedi et de Djeng-Djeng m'apporta la nouvelle que, dans la matinée du mercredi, 5 du mois de cha'bân, sa garde avancée avait atteint Bahar de notre côté, et que le *chikdâr* (le percepteur) s'était enfui de la place par la porte située à l'autre extrémité.

Le dimanche, je me remis en marche et allai mettre pied à terre dans le *pargana* d'Arra. J'étais

1. *Bengali boularni gueuz kapagui yoçounlouk saklar ikandour*, mot à mot : « Les Bengalis les gardaient comme la paupière de l'œil garde l'œil. »

encore à ce campement lorsque je fus informé que l'armée du *Kherid* [1], avec cent à cent cinquante bateaux, était campée de l'autre côté du Serou, au point de jonction de cette rivière et du Gange. Comme il y avait des dehors pacifiques entre moi et les Bengalis, et que dans de pareilles circonstances je faisais passer avant tout les intérêts de la conciliation, pour mettre toutes les chances de mon côté, quoique ce fût un manque de procédés de leur part que d'être venus s'installer sur notre route, fidèle au principe que j'avais toujours observé, j'adjoignis Molla-Mohammed-Mezheb à Ismaël-Meta, l'ambassadeur du Bengal, en spécifiant qu'il recevrait son congé aussitôt qu'il aurait présenté de ma part les trois propositions déjà formulées.

Le lundi, l'ambassadeur du Bengal s'étant rendu à mon audience reçut la permission de se retirer. Il fut en même temps bien stipulé que nous pourrions nous mouvoir dans tous les sens de manière à repousser l'ennemi, sans toutefois qu'il en pût résulter aucun dommage pour les territoires de la dépendance du Bengal; que, suivant ce qui était stipulé dans l'un des trois articles, l'armée du *Kherid* nous laisserait la voie libre et rentrerait dans son pays; que je la ferais accompagner par quelques Turks qui la reconduiraient et remettraient de ma part aux

1. D'après la version anglaise, ce nom semble désigner le pays arrosé par la Gogra auprès de Sikenderpour, et la rive gauche de ce cours d'eau jusqu'à son embouchure dans le Gange.

gens du *Kherid* des lettres de conciliation; que si ceux-ci ne laissaient pas le passage libre et ne se désistaient pas de cette étrange prétention de nous barrer le passage, ils n'auraient à s'en prendre qu'à eux-mêmes du mal qui leur en pourrait arriver et des conséquences désagréables qui en résulteraient.

Le mercredi, après avoir fait revêtir l'ambassadeur du Bengal, Ismaël-Meta, de la robe d'honneur ordinaire, je lui donnai des marques de ma libéralité et lui permis de prendre congé de moi.

Page 478. Le jeudi, j'envoyai Cheïkh-Djemâl à Doudou et à son fils, Djelâl-Khan, avec des lettres de conciliation et des paroles de paix. Le même jour, arriva un serviteur de Mâhim qu'il avait quitté, au delà du Bâg-i-Safâ et dont il m'apportait des lettres.

Le samedi, l'ambassadeur de l'Irâk, Murâd-Kourtchi-Kadjar, fut reçu à mon audience.

Le dimanche, je remis à Molla-Mohammed-Mezheb les présents d'usage et je lui permis de se retirer.

Le lundi, je chargeai Khalifeh et quelques-uns des begs de chercher un endroit d'où nous pussions effectuer le passage du fleuve.

Le mercredi, j'envoyai encore Khalifeh examiner le terrain compris entre les deux rivières (le Serou et le Gange). Je montai moi-même à cheval pour aller voir un lit de nénufars qui se trouvait non loin du *pargana* d'Arra en tirant vers le sud. Comme je re-

gardais ces nénufars, Cheïkh-Gueuren m'en apporta de la graine fraîchement recueillie. Elle ressemblait tout à fait à la pistache. La charmante fleur qui en sort et qui est proprement le nénufar se nomme en hindoustâni *gul-gagari* et la graine *douda*. Sur ce qu'on me dit que la rivière Soun n'était pas éloignée de là, j'allai en visiter les bords. En aval du lieu où j'étais, j'aperçus une grande quantité d'arbres; on me dit que c'était Munir. Là se trouve le tombeau de Cheïkh-Yahïa, père de Cheref-ud-Din-Muniri. M'en trouvant à si peu de distance, je ne pus résister au désir de passer le Soun et de parcourir deux ou trois *kurouh* en le descendant pour aller voir Munir. Après avoir traversé les jardins et fait le tour du tombeau, je regagnai les bords de la rivière, où je me lavai le corps; après quoi je m'acquittai par anticipation de la prière de midi; puis je repris le chemin du camp. Quelques-uns de nos chevaux, gênés par leur embonpoint, restèrent en arrière; d'autres encore s'étaient donné trop de mouvement. Je chargeai, en conséquence, plusieurs personnes de réunir tous ceux dont les chevaux seraient fatigués, de veiller à ce qu'ils donnassent à boire à leurs montures et les fissent reposer pour revenir ensuite sans se presser. Si je n'avais pas pris ces précautions, beaucoup de chevaux auraient été perdus.

En revenant de Munir, j'avais donné ordre à quelqu'un de compter les pas de son cheval du bord de la rivière jusqu'au camp. Il en compta vingt-trois mille

cent, équivalant à quarante-six mille deux cents pas ordinaires, qui font onze *kurouh* et demi. De Munir jusqu'à la rivière il y a près d'un demi-*kurouh;* de
Page 479. sorte que nous fîmes bien douze *kurouh* au retour. Si on tient compte des allées et venues d'une promenade, on arrive pour chacune des deux courses à un chiffre de quinze à seize *kurouh* et pour l'ensemble à un total de près d'une trentaine de *kurouh*. Six *gheri* du premier *pahar* de la nuit étaient déjà écoulés (huit heures et demie environ) lorsque nous atteignîmes le campement.

Le lendemain matin, jeudi, arrivèrent de Djounpour Sultan-Djouneïd-Berlas et les hommes d'armes qui étaient avec lui dans la place. Je lui reprochai vivement la lenteur qu'il avait mise à me rejoindre et refusai de l'embrasser. Toutefois j'en exceptai Kâzi-Djia, que je fis appeler auprès de moi et que je reçus amicalement.

Ce jour-là même, je convoquai à un conseil les émirs turks et hindous pour y délibérer sur les moyens de passer le fleuve. Il y fut convenu « qu'Ustâd-Ali-Kouli plaçant les canons, les pierriers et les coulevrines[1] sur un point culminant qui s'élevait entre le Gange et le Serou, y posterait en outre un corps nombreux de fusiliers pour entretenir le combat; que Mustafa installerait et tiendrait prêts tous ses engins de guerre du côté du Gange qui regarde Ba-

1. *Kazan u frengui zarbzen-ni koroup.*

har, vis-à-vis une île située un peu au-dessous du confluent des deux rivières et où se trouvaient un éléphant et beaucoup d'embarcations appartenant aux Bengalis, et qu'il combattrait vigoureusement, ayant également sous ses ordres bon nombre de fusiliers; que Mohammed-Zemân-Mirza et ceux qui se trouvaient là présents se posteraient en arrière pour l'appuyer au besoin. » On désigna des inspecteurs chargés de diriger de fortes escouades de pionniers et d'hommes de peine occupés à niveler le terrain et à élever des batteries pour y installer les coulevrines et les canons; ils devaient, en outre, pourvoir à tout ce que le matériel de l'artillerie fût tenu au grand complet. Les sultans, les émirs et les khans partirent sans perdre de temps et allèrent traverser le Serou au passage de Heldi, afin de se tenir prêts à fondre sur l'ennemi de ce côté lorsqu'on aurait mis les batteries en état de fonctionner. Sur ces entrefaites, Sultan-Djouneïd et Kâzi-Djia m'ayant représenté qu'il existait un passage à huit *kurouh* en amont de notre position, je chargeai Zerd-Rou de prendre avec lui un ou deux bateliers avec un détachement des gens de Sultan-Djouneïd, de Mahmoud-Khan et de Kâzi-Djia et d'aller reconnaître le passage; s'il était praticable il devait le traverser immédiatement. C'était un bruit généralement répandu dans l'armée que les Bengalis étaient résolus à faire garder le passage de Heldi. Je reçus un rapport du *chikdâr* de Mahmoud-Khan à Sikenderpour, m'informant qu'il avait réuni

une cinquantaine de bateaux au passage de Heldi et Page 480. avait loué des bateliers, mais que ceux-ci se montraient très-effrayés du bruit de la prochaine arrivée des Bengalis. Voyant bien qu'il était urgent de trouver un moyen de traverser le Serou sans attendre le retour de ceux qui étaient allés examiner un passage, le samedi, je convoquai les begs à un conseil, où je leur dis : « On m'a donné des renseignements sur tous les passages, où on peut traverser le Serou de Sikenderpour-Tchittermouk jusqu'à Oud et Behraïdj. Tandis que le reste de l'armée restera immobile, je ferai transporter en bateaux sur l'autre rive, au passage de Heldi, un gros détachement qui devra ensuite marcher droit sur l'ennemi. Tandis qu'il accomplira son mouvement, Ustâd-Ali-Kouli et Mustafa le seconderont du feu des canons, des fusils, des coulevrines et des pierriers et entreront eux-mêmes en action. De mon côté, je traverserai le Gange et, après avoir posté des troupes à l'appui d'Ustâd-Ali-Kouli, je me tiendrai prêt à parer à toutes les éventualités. Une fois que le gros détachement chargé de traverser la rivière sera arrivé en ligne, j'engagerai le combat et forcerai tout ce qui se trouvera devant moi. D'une autre part, Mohammed-Zemân-Mirza et les troupes chargées d'opérer du côté du Gange qui regarde Bahar combattront auprès de Mustafa. » Ces dispositions une fois arrêtées, je partageai les troupes qui étaient au nord du Gange en quatre colonnes, dont je donnai le commandement à Askeri et

que je dirigeai vers le passage de Heldi. L'une de ces colonnes était sous Askeri lui-même et formée de ses propres gens; l'autre sous Sultan-Djelâl-ud-Din-Charki; dans la troisième se trouvaient les sultans euzbegs, tels que Kâcim-Huceïn-Sultan, Bikhob-Sultan, Tang-Atmich-Sultan, Mahmoud-Khan-Louhâni-Gâzipouri, Keuki-Baba, Kechka-Toulmich-Euzbeg, Kourban-Djarkhi et Huceïn-Khan avec les *khans du fleuve*[1]. La quatrième, comprenant tout le contingent de Djounpour, c'est-à-dire environ vingt mille hommes, avait pour chef Mouça-Sultan et Sultan-Djouneïd-Veli. Des commissaires furent chargés de faire monter à cheval cette armée dans la nuit même du samedi au dimanche.

Le dimanche, dès le matin, l'armée commença à traverser le Gange. Pour moi, je le passai en bateau dans le cours de la première veille. Trois *pahar* étaient déjà écoulés lorsque Zerd-Rou et ceux qui l'avaient accompagné à la recherche d'un passage revinrent de leur excursion sans en avoir trouvé. Ils m'apprirent qu'ils avaient rencontré en route les bateaux et la colonne qui avait reçu ordre de se trouver de ce côté.

Le mardi, je m'éloignai de l'endroit où le passage du fleuve s'était opéré, et vins camper à un *kurouh* de distance de l'emplacement du champ de bataille. Page 481.

1. *Deria-khanlari.* Il semble désigner par là les chefs destinés spécialement à surveiller les rives et le cours d'un grand fleuve.

De là, j'allai de ma personne voir jouer l'artillerie d'Ustâd-Ali-Kouli. Le même jour, celui-ci atteignit deux embarcations avec les boulets de ses pierriers, les mit en pièces et les coula à fond. Ce fut également de ce point que Mustafa brisa et noya deux bateaux à coups de pierrier. Je fis traîner sur le lieu du combat le grand canon et chargeai Molla-Goulâm, assisté d'un détachement d'adjudants (ieçaoul) et d'hommes d'armes d'élite, de le mettre en position, après quoi, revenant sur mes pas, j'allai prendre un *ma'djoun* dans une île qui faisait face au camp. Dans la soirée, étant sous l'influence du *ma'djoun*, je demeurai dans le bateau que je montais et qu'on avait conduit tout près de la tente impériale, et je m'accoudai pour y dormir. Cette nuit même, il se passa un étrange événement. Vers la troisième veille, on entendit sortir du bateau des cris et un grand tumulte. Chacun des pages, se saisissant du morceau de bois qui lui tombait sous la main, criait aux autres : « Frappe, frappe. » Le bateau *le Fermaïch* était amarré côte à côte avec *l'Açâïch* dans lequel j'étais couché. Là était un garde de nuit qui, s'éveillant au bruit et ouvrant les yeux, vit un individu, lequel cherchait à se hisser sur *l'Açâïch;* il lui lança des pierres. L'autre plongea aussitôt et, reparaissant sur l'eau, frappa le veilleur à la tête et le blessa légèrement, après quoi il s'enfuit dans la direction du large. Telle avait été la cause de tout le tumulte. Dans la nuit où j'étais arrivé de Munir, un ou deux

gardiens de nuit qui veillaient près de mon bateau avaient donné la chasse à quelques Hindoustânis auxquels ils avaient enlevé deux sabres et un poignard qu'ils m'avaient apportés. Cette fois encore Dieu me protégea :

« Quand bien même toutes les épées du monde se mettraient en mouvement, elles ne toucheraient pas une veine sans la permission de Dieu. »

Le lendemain matin, mercredi, je montai sur le *Kundjâïch* et, me rappelant le point d'où l'artillerie tirait, j'assignai à chacun sa besogne. Un millier d'hommes d'armes, sous le commandement d'Ougan-Berdi-Mogoul, avaient été expédiés avec l'ordre de tâcher de traverser le fleuve à deux ou trois *kurouh* en amont de la position. Comme ils étaient en route, ils rencontrèrent un gros détachement de fantassins bengalis qui, ayant passé à la hauteur du camp d'Askeri à l'aide d'une trentaine de bateaux, se flattaient de trouver une occasion favorable de montrer leur vaillance. Nos cavaliers fondirent sur eux, les mirent en fuite, en prirent un bon nombre auxquels ils coupèrent la tête, en percèrent beaucoup d'autres et se saisirent de sept à huit de leurs bateaux. Ce même jour, un parti de Bengalis mit pied à terre du côté où se trouvait Mohammed-Zemân-Mirza et vint l'attaquer. Celui-ci reçut les assaillants avec beaucoup de vigueur et les mit en fuite. Les gens qui montaient trois des bateaux ennemis furent noyés et l'une de ces embarcations tomba entre les mains des miens Page 482.

qui me l'amenèrent. Dans cette affaire Baba-Djoura se conduisit avec la plus grande bravoure. J'ordonnai à Mohammed-Sultan, à Yekeh-Khodja, à Younous-Ali, à Ougan-Berdi et à ceux qui avaient été primitivement destinés à traverser le fleuve, de profiter de l'obscurité de la nuit pour tirer en amont les sept ou huit embarcations dont Ougan-Berdi et les siens s'étaient emparés et d'effectuer leur passage.

Le même jour, un messager d'Askeri vint m'annoncer que celui-ci et toute son armée avaient traversé le fleuve et que, dans la matinée du lendemain, jeudi, ils seraient en mesure de marcher contre l'ennemi. Je prescrivis, en conséquence, à tous ceux qui avaient déjà passé de se joindre à Askeri et de le seconder dans son mouvement offensif. Vers midi, on vint me prévenir de la part d'Ustâd que le canon était prêt et me demander ce qu'il fallait faire. Je donnai ordre de faire feu une fois et de recharger en attendant mon arrivée.

A une heure un peu avancée de l'après-midi, je montai sur un bateau bengali et je me rendis à l'endroit où on avait élevé les batteries. Ustâd déchargea une fois le gros canon et tira plusieurs coups de pierrier. Les Bengalis sont renommés pour leur habileté à se servir du feu; nous eûmes cette fois occasion de l'éprouver par nous-mêmes. Ils ne tiraient pas sur un point déterminé, mais ils faisaient des décharges dans toutes les directions. Dans l'après-midi, j'ordonnai de tirer quelques embarcations sur le

Serou en passant sur le front de l'ennemi. Ceux qui étaient chargés de l'opération l'exécutèrent tout d'abord sans crainte, quoique n'étant nullement protégés. Alors je prescrivis à Içan-Timour-Sultan, à Tokhta-Bouga-Sultan, à Baba-Sultan, à Arâïch-Khan et à Cheïkh-Gueuren de prendre position à l'endroit où passaient les bateaux et de les protéger. Pour moi, revenant sur mes pas, j'arrivai au camp dans le cours de la première veille.

Vers minuit, je reçus les nouvelles suivantes des bateaux qu'on était en train de tirer en amont : « Le détachement désigné a marché en avant ; quant à nous, nous tirions les embarcations lorsque les Bengalis, s'apercevant de notre manœuvre, sont venus nous attaquer. Un des bateliers a été atteint au pied Page 483. par un projectile qui le lui a fracassé ; en somme nous n'avons pas pu passer. »

Le jeudi matin, je reçus de ceux qui occupaient les batteries l'avis que les bateaux qui étaient en amont étaient tous arrivés et que la cavalerie ennemie s'était mise en mouvement pour aller au-devant de ceux des nôtres qui approchaient. Aussitôt je partis moi-même et me rendis auprès des bateaux qu'on avait fait passer durant la nuit. Un courrier, dépêché en toute hâte, dut porter au corps qui avait été destiné à traverser la rivière sous le commandement de Mohammed-Sultan-Mirza l'ordre d'exécuter sur-le-champ cette opération et de se joindre à Askeri. Quant à Içan-Timour-Sultan et à Tokhta-Bouga-

Sultan, qui se trouvaient préposés à la garde des bateaux, je leur prescrivis de procéder au passage de la rivière. Quoique Baba-Sultan ne fût pas encore rendu au poste qui lui avait été assigné, Içan-Timour-Sultan, avec trente ou quarante de ces hommes, s'embarqua aussitôt, et ils traversèrent tous, en tenant leurs chevaux par la crinière le long du bateau. Un autre bateau se mit en route à leur suite. Les Bengalis, voyant qu'ils avaient passé, dirigèrent contre eux un gros corps d'infanterie. Sept à huit des gens d'Içan-Timour-Sultan montèrent à cheval et marchèrent à la rencontre de ces fantassins. Ils se mirent à escarmoucher et à faire le coup de sabre avec eux en les attirant du côté du sultan pour donner à celui-ci le temps de se mettre en selle. Aussitôt qu'il se trouva à cheval, au moment même où le second bateau eut traversé à son tour, il s'élança à la tête de trente à trente-cinq cavaliers contre ce gros détachement d'infanterie et le mit en pleine déroute. Sa conduite dans cette occasion fut très-remarquable : d'abord, en ce qu'il passa l'eau avant tous les autres, agile et intrépide; et ensuite, en ce qu'il attaqua sans hésiter, avec une poignée d'hommes, un ennemi bien supérieur en nombre et le contraignit à prendre la fuite. Tokhta-Bouga-Sultan passa à son tour; puis les bateaux commencèrent à traverser l'un après l'autre. Les Lahoris et les Hindoustânis passèrent à leur mode et chacun de leur côté, les uns appuyés sur

une pièce de bois, les autres sur un paquet de roseaux.

Voyant ce qui se passait, les nombreux bateaux bengalis qui stationnaient vis-à-vis de la batterie se mirent à fuir en descendant la rivière. Alors Dervich-Mohammed-Sârbân, Dost-Ichik-Aga et quelques hommes d'armes effectuèrent le passage à la hauteur de la batterie. J'expédiai aussitôt un courrier aux sultans pour leur prescrire de concentrer les forces qui se trouvaient transportées sur l'autre rive, de marcher à leur tête sur le corps qui leur faisait face et de l'attaquer en flanc. Obéissant à cet ordre, les sultans, s'adjoignant tous ceux qui avaient passé, en formèrent trois ou quatre divisions et marchèrent Page 484.
à l'ennemi. Celui-ci, en les voyant approcher, s'avança en bon ordre, précédé de son infanterie. Tandis que Keuki, détaché du corps qui était destiné à Askeri, arrivait avec les siens, les sultans, survenant de leur côté, engagèrent aussitôt l'action, culbutèrent l'ennemi, lui firent des prisonniers et mirent sa cavalerie en fuite. Keuki et les siens démontèrent un infidèle de marque, nommé Baçant-Rao, et lui coupèrent la tête. Dix ou quinze des siens qui voulurent le défendre furent frappés mortellement à cette même place. Tokhta-Bouga-Sultan se présenta sur le front de l'ennemi, l'assaillit et fit bravement le coup de sabre. Mogoul-Abd-ul-Vahhâb et son frère cadet se distinguèrent également par leur vaillance. Mogoul, quoique ne sachant pas nager, avait traversé la ri-

vière tout armé, en se cramponnant à la crinière de son cheval.

Mes embarcations étant restées en arrière, j'envoyai quelqu'un pour presser leur arrivée. Le *Fermâïch* devança tous les autres; j'y montai et je traversai la rivière pour aller examiner le campement de l'ennemi. Ensuite je m'embarquai sur le *Kundjâïch* et pris des informations sur le haut du cours de la rivière. Mir-Mohammed-Djaleh-Bân me représenta qu'il était plus avantageux de la traverser plus en amont. J'ordonnai en conséquence à l'armée de se préparer à effectuer le passage au point qui m'avait été indiqué. Comme le corps d'armée que commandait Mohammed-Sultan-Mirza était en train d'exécuter cette opération, suivant mes ordres, le bateau d'Yekeh-Khodja coula à fond et il périt lui-même. Je donnai à son frère cadet, Kâcim-Khodja, ses tenanciers et son gouvernement.

A midi passé, j'étais en train de faire mes ablutions lorsque les sultans se présentèrent devant moi. Je les reçus avec force compliments et leur fis espérer qu'ils auraient part à toute ma faveur. Askeri arriva aussi sur ces entrefaites. C'était la première affaire à laquelle il eût présidé et le résultat en était d'un bon augure pour l'avenir. Cette nuit, comme on n'avait pas encore levé le camp, je dormis sur le *Kundjâïch* qu'on avait amarré à une île.

Le vendredi, on fit halte au nord du Serou, dans

un village nommé Goundna, du *pargana* de Nurhun, l'une des dépendances du Kherid.

Le dimanche, Keuki fut envoyé avec son détachement à Hâdjipour pour y recueillir des nouvelles. Châh-Mohammed-Ma'rouf, celui-là même que j'avais traité avec les plus grands égards lorsqu'il s'était présenté devant moi l'année dernière et auquel j'avais donné le gouvernement de Saroun, s'était très-bien montré à mon endroit dans plusieurs occasions. Deux fois il avait pris les armes contre son propre père, l'avait battu et fait prisonnier. A l'époque où Sultan- Page 485.
Mahmoud s'empara de Bahar par stratagème, à la suite de quoi Biban et Cheïkh-Baïezid marchèrent contre lui, Ma'rouf ne put faire autre chose que de joindre ses forces aux leurs. Dans les circonstances actuelles j'avais reçu plusieurs fois des lettres de lui. Toutefois il courait sur son compte dans l'armée des propos incohérents. Askeri n'avait pas eu plus tôt passé la rivière à Heldi qu'il était venu le trouver à la tête de son contingent, l'avait salué et s'était mis en marche avec lui contre les Bengalis. Comme j'étais à ce dernier campement, il s'y rendit pour m'y présenter ses hommages.

Dans ces mêmes jours m'arrivèrent successivement des messages de Cheïkh-Baïezid et de Biban par lesquels ils m'annonçaient qu'ils avaient l'intention de traverser le Serou. Je reçus en même temps d'étranges nouvelles de Sunbul. Ali-Youçouf, qui y avait établi sa résidence et y faisait régner l'ordre

et la discipline, venait de mourir dans l'espace d'un jour, lui et un médecin avec lequel il vivait sur le pied de l'intimité. Il fut décidé, en conséquence, qu'Abd-Allah se rendrait à Sunbul, à l'effet d'y maintenir la régularité et la bonne administration; et le vendredi, 5 du mois de ramazan, je lui donnai son audience de congé.

Sur ces entrefaites, une lettre de Huceïn-Timour-Sultan m'apprit que, parmi les begs désignés pour l'accompagner, il en était plusieurs qui n'avaient pu le rejoindre à cause de l'escorte qu'ils faisaient à ma famille venant de Kaboul; que Mohammedi et quelques autres s'étaient réunis à lui pour faire une course de cent *kurouh* environ chez les Beloutchs qu'ils avaient battus complétement. J'envoyai par Abd-Allah des ordres à Tchin-Timour-Sultan, à Sultan-Mohammed-Douldaï, à Mohammedi ainsi qu'à plusieurs des begs ou des hommes d'armes qui se trouvaient de ces côtés pour leur enjoindre de se réunir à Agra et de se tenir prêts à marcher partout où l'ennemi se montrerait.

Le lundi, 8 du mois, Djelâl-Khan, petit-fils de Deria-Khan, auprès duquel Cheïkh-Djemâl s'était rendu de ma part, vint me présenter ses hommages en compagnie de ses émirs les plus distingués. Le même jour, Yahïa-Louhâni, qui m'avait quelque temps auparavant envoyé son frère cadet pour m'offrir ses services et auquel j'avais adressé des lettres de jussion, se présenta à mon audience. Pour ne pas

mécontenter les sept à huit mille Louhânis ou Afgans qui étaient venus dans l'espoir d'avoir part à mes libéralités, je prélevai sur les revenus de Bahar un fond spécial d'un *kror*, dont cinquante *lak* furent donnés à Mahmoud-Khan-Louhâni et le reste au Page 486.
susdit Djelâl-Khan, lequel se soumit à payer lui-même un *kror* en signe de vassalité. Molla-Goulâm-Yeçaoul fut chargé d'aller percevoir cette somme. En même temps je concédai à Mohammed-Zemân-Mirza le gouvernement de Djounpour.

Dans la soirée du mercredi au jeudi, un serviteur de Khalifeh, nommé Goulâm-Ali, qui, en compagnie d'Aboul-Feth, serviteur du prince royal de Monguir, avait pris les devants sur Ismaël-Meta pour transmettre mon ultimatum à qui de droit, revint avec le même Aboul-Feth, porteur de lettres adressées à Kalifeh de la part du prince de Monguir et du vézir Haçan-Khan-Lenguer. Ils acceptaient mes trois conditions, se faisaient garants des intentions de Nusret-Châh et proposaient de conclure la paix. Comme le but de notre expédition était de repousser les Afgans rebelles, que quelques-uns d'entre eux s'étaient sauvés de leurs personnes et avaient disparu, que d'autres s'étaient mis volontairement à mon service, qu'un petit nombre, demeurés indépendants, vivaient sous la protection des Bengalis, qui les prenaient à leur charge ; d'autre part, comme la saison des pluies approchait, je me résolus à accepter les ouvertures qui m'étaient faites, et j'envoyai

mon acquiescement à la paix moyennant les conditions susdites.

Le samedi, Ismaël-Djelvâni, Adil-Khan-Louhâni, Evlia-Khan-Asterâni et cinq à six autres émirs vinrent me présenter leurs hommages. Le même jour, je donnai à Içan-Timour-Sultan et à Tokhta-Bouga-Sultan, en récompense de leur bravoure, chacun un sabre avec son ceinturon, un poignard aussi avec son ceinturon, une cotte de mailles, un vêtement d'honneur et un beau cheval. J'accordai en même temps au premier trente-six *lak* à prendre sur le *pargana* de Narnol, et au second trente *lak* sur le *pargana* de Chems-Abâd, à propos de quoi ils fléchirent le genou devant moi en signe d'hommage.

Le lundi, 15 du mois, n'ayant plus à m'occuper des affaires de Bahar et du Bengal, je quittai mes cantonnements des bords du Serou et des environs de Goudna pour aller réprimer l'insolence de Biban et de Cheïkh-Baïezid. A la troisième marche, un mercredi, je campai auprès du passage de Tchoupara, dans le canton de Tchittermouk-Sikenderpour[1], et, dès le même jour, l'armée commença à traverser la rivière (la Gogra). Là, commencèrent à arriver coup sur coup des avis portant que les rebelles avaient passé le Serou et la Gogra et marchaient dans la direction de Luknau. Je chargeai de leur
Page 487. barrer la route plusieurs des émirs turks ou hindous à

1. Plus haut il l'a appelé « Sikenderpour-Tchittermouk ».

la tête desquels étaient Sultan-Djelâl-ul-Din-Charki, Ali-Khan-Fermoli, Terdikeh-Nizâm-Khan, Beïati-Toulmich-Euzbeg, Kourban-Djarkhi et Huceïn-Khan, *khan du fleuve*, et je leur donnai leur audience de congé dans la soirée du mercredi au jeudi. Dans cette même soirée, après le *terâvih* (prière nocturne pendant le ramazan) à une veille cinq *gheri* de la nuit (onze heures passées), les nuages de la saison des pluies venant à crever, il tomba subitement un tel déluge, accompagné d'un vent si furieux, que bien peu de tentes restèrent debout. J'étais dans la mienne occupé à écrire, et avant que je n'eusse le temps de ramasser mes papiers épars autour de moi, la tempête renversa sur moi la tente et l'avant-tente, dont le sommet fut mis en pièces, sans que j'en éprouvasse aucun dommage, grâce à Dieu! Mon livre et mes papiers, d'abord tout trempés, furent recueillis avec beaucoup de difficultés, enveloppés dans une housse de laine écarlate, placés sur le trône (*ket*) et recouverts d'une pile de tapis. La tempête se calma après deux *gheri*. On parvint alors à dresser la *tente-magasin* (teuchek-khâneh), où je fis apporter de la bougie et allumer du feu avec beaucoup de peine. Je ne dormis pas jusqu'au lever de l'aurore, tout occupé que j'étais à faire sécher mes papiers.

Le jeudi, je traversai la rivière.

Le vendredi, je montai à cheval pour aller visiter le Kherid et Sikenderpour. Le même jour, je reçus

des lettres d'Abd-Allah et de Bâki, m'annonçant que l'ennemi s'était emparé de Luknau.

Le samedi, Keuki et son contingent furent envoyés en avant avec ordre de rejoindre Bâki et de le renforcer.

Le dimanche, j'expédiai encore au secours de Bâki Sultan-Djouneïd-Berlas, Haçan-Khalifeh, le contingent de Molla-Apak et les frères de Mumin-Etekeh; tous, ils devaient déployer la plus grande activité en attendant que je fusse rendu moi-même sur les lieux. Dans l'après-midi du même jour, je congédiai Châh-Mohammed-Ma'rouf après lui avoir fait présent d'un vêtement d'honneur de ma propre garde-robe et d'un cheval de prix. Comme l'année précédente je lui assignai les revenus de Saroun pour son traitement et ceux de Kundla pour l'entretien des archers. Ce fut encore ce dimanche qu'Ismaël-Djelvâni reçut une dotation de soixante-deux *lak* à percevoir sur les revenus de Serouar, plus un vêtement d'honneur de ma propre garde-robe et un cheval de prix, après quoi il eut la permission de se retirer. Ceux qui étaient venus sous la conduite d'Alaoul-Khan-Louhâni reçurent également des assignations sur les revenus de Serouar et furent laissés libres de repartir. Il fut
Page 488. convenu que chacun d'eux aurait toujours à Agra un de ses fils qui resterait à ma disposition. Je chargeai les Bengalis de conduire à Gâzipour, par Termhani, le *Kundjâïch*, l'*Arâïch* et deux autres bateaux bengalis que j'avais choisis parmi ceux qui étaient tom-

bés entre mes mains lors des derniers événements. Quant à l'*Açâïch* et au *Fermâïch*, je donnai ordre qu'ils suivissent les mouvements du camp en remontant le Serou.

Ayant obtenu pleine satisfaction du côté de Bahar et de Serouar, le lundi, je me mis en route du passage de Tchoupara, dans le district de Tchittermouk, et je me dirigeai vers Oud en côtoyant le Serou. Après une marche de dix *kurouh* on campa au bord du Serou, près d'un village nommé Kalpahra, dépendant de Fethpour. Ceux qui étaient partis de bonne heure s'égarèrent et arrivèrent auprès du grand lac de Fethpour. Plusieurs coureurs furent envoyés avec mission de ramener ceux des nôtres qui se trouvaient non loin de là. Kitchik-Khodja dut aller jusqu'au bord du lac pour recueillir le détachement qui y avait fait halte et rejoindre avec lui le camp dès le lendemain matin.

Ayant décampé de bonne heure, je m'embarquai à moitié route sur l'*Açâïch* qui fut tiré en remontant jusqu'à la station. Le long du chemin, le fils de Châh-Mohammed-Divâneh, qui était venu de la part de Bâki et que Kkalifeh nous avait envoyé, nous donna des nouvelles certaines de ce qui s'était passé à Luknau. « Le samedi, 13 du mois de ramazan, l'ennemi avait attaqué sans pouvoir obtenir aucun avantage. Au plus fort du combat, le feu étant venu à prendre à des herbes et à des broussailles qu'on avait amoncelées en un endroit, l'intérieur de l'enceinte

s'était échauffé comme un four, de sorte qu'il était devenu impossible de tenir sur le rempart et que la place avait été prise. Deux ou trois jours après, les rebelles, en apprenant que je revenais sur mes pas, s'étaient mis en marche dans la direction de Dilmout. »

Ce jour-là, nous fîmes aussi dix *kurouh* et campâmes au bord du Serou, tout près d'un village nommé Djalicir, dans le *pargana* de Sikri.

Le mercredi, je fis séjour dans ce campement pour laisser reposer les chevaux. Là, on vint me dire de plusieurs côtés à la fois que Cheïkh-Baïezid et Biban, ayant traversé le Gange, s'étaient tournés du côté de Tchunar et de Djounpour, qu'ils voulaient offrir en proie à leurs soldats. Je fis appeler les begs et je tins conseil avec eux. Il y fut réglé que Mohammed-Zemân-Nirza, Sultan-Djouneïd-Berlas qui, en Page 489. échange de Djounpour, avait reçu Tchunar et quelques *pargana*, Mahmoud-Khan-Louhâni, Kâzi-Djia et Tâdj-Khan-Sarongkhani se mettraient en marche pour aller intercepter aux rebelles la route de Tchunar.

Le lendemain, jeudi, je levai mon camp de grand matin et, m'éloignant du Serou, je fis onze *kurouh*, après quoi je traversai le Perserou, sur les bords duquel je campai. Là, je convoquai encore les begs pour tenir conseil avec eux. En en sortant, Içan-Timour-Sultan, Mohammed-Sultan-Mirza, Tokhta-Bouga-Sultan, Kâcim-Huceïn-Sultan, Bikhob-Sultan, Mozaffer-Huceïn-Sultan, Kâcim-Khodja, Dja'far-Khodja, Zâhid-Khodja, Djân-Beg, Kitchik-Khodja avec les

hommes attachés au service d'Askeri, et parmi les émirs de l'Inde Alim-Khan-Kalpi, Melek-Dâd-Kourrani et Randi-Servâni reçurent ordre de se séparer du gros de l'armée pour marcher en toute hâte vers Delmout à la suite de Baïezid et de Biban. Dans la soirée, comme je faisais mes ablutions dans le Perserou, de nombreux poissons attirés par la lumière des flambeaux se montrèrent à la surface de l'eau. Moi et ceux qui se trouvaient près de ma personne nous en primes à la main une grande quantité.

Le vendredi, nous campâmes auprès d'une des branches du Perserou qui se trouvait être un très-mince cours d'eau. Pour éviter qu'il ne fût tout troublé par les allées et venues des troupes, je le fis barrer en amont du passage et j'y fis ménager un emplacement décagone destiné aux ablutions. Nous passâmes la nuit du 27 dans le campement.

Le lendemain matin, nous nous éloignâmes du Perserou et fîmes halte au delà de la rivière Toucin (l'une des branches de la Gogra).

Le dimanche, nous campâmes encore sur les bords de cette rivière.

Le lundi, 29 du mois, la station fut également au bord du même cours d'eau. Dans la soirée, quoique le temps ne fût pas bien clair, quelques personnes aperçurent la lune et attestèrent le fait devant le kâdi. On put donc fixer d'une manière certaine le commencement du nouveau mois.

Le mardi matin, après avoir fait la prière de la

fête, nous montâmes à cheval et, au bout d'une marche de dix *kurouh*, nous mîmes pied à terre à un *kurouh* de Taïk, sur le bord de la rivière Gouï (la Gumti). Vers le midi, voulant prendre un *ma'djoun* en compagnie, j'envoyai le vers suivant à Cheïkh-Zeïn, à Molla-Chihâb et à Khand-Émir pour les inviter à me rejoindre :

« Cheïkh, Molla-Chihâb et Khand-Émir, venez trois par trois, ou deux par deux ou un par un. »

Page 490. Dervich-Mohammed, Younous-Ali et Abd-Allah furent aussi de la partie. Dans l'après-midi, les lutteurs s'exercèrent en notre présence.

Le mercredi, je demeurai dans ce même campement. Vers l'heure du déjeuner, je pris un *ma'djoun*. Ce jour-là arriva Melik-Chark, qui avait été envoyé pour faire sortir Tâdj-Khand de Tchunar. Il y eut aussi des exercices de lutteurs. Pehlevân-Oudi, qui était arrivé précédemment, se mesura face à face avec un lutteur hindoustâni qui se trouva présent pour lors et le terrassa. Yahïa-Louhâni, à qui j'assignai une pension de cinq *lak* sur les revenus de Perserouar, et que je fis revêtir d'un habillement complet, reçut ici son audience de congé.

Le lendemain matin, on partit et, après une marche de onze *kurouh*, on traversa la rivière Gouï, sur le bord de laquelle on campa. Là, je fus informé que ceux des sultans et des begs qui s'étaient lancés à la suite de l'ennemi avaient atteint Delmout, mais

n'avaient pas encore traversé le Gange. Vivement contrarié, je leur envoyai aussitôt l'ordre de passer le fleuve au plus vite, de ne pas perdre les traces des fuyards, de traverser également la Djoun (Djumna), de prendre avec eux Ali-Khan, puis de faire diligence pour tâcher de joindre l'ennemi.

La troisième marche après que nous eûmes quitté le cours de la rivière Gouï, nous arrivâmes à Delmout. Le même jour, la plus grande partie de l'armée traversa le Gange à un gué. Une fois que j'eus présidé au passage des équipages, j'allai prendre un *ma'djoun* dans une île située au-dessous du gué. Pour donner aux soldats qui s'étaient égarés [1] le temps de rallier, je demeurai un jour à l'endroit même où nous avions campé après avoir traversé le fleuve. Ce jour-là, Bâki-Tachkendi arriva avec le contingent d'Oud et me présenta ses hommages.

Après avoir campé sur les bords du Gange, nous arrivâmes à Kouara, qui est éloigné de Delmout de vingt-deux *kurouh* [2]. Le jeudi, ayant décampé de

1. Au lieu de *djanaguikan*, que porte le texte imprimé et qui ne donne pas de sens, je lis *yanguilkan*. La traduction anglaise, fidèle interprète de la version persane, porte : « to give time to such as had not crossed..... »

2. Le texte imprimé paraît altéré et incomplet; il dit textuellement : « Le campement fut installé au bord du Gange. Kouara se présenta à vingt-deux *kurouh* de Delmout. » La version persane, suivie par la traduction anglaise, dit : « Nous éloignant du Gange, nous campâmes à la seconde station auprès de Kourra (lisez Kora), sur le bord de la rivière Arind (lisez Rind). Kora est éloigné de Delmout de vingt-un *kurouh*. » Ce doit être là la vraie leçon, comme on peut s'en con-

bonne heure, nous vînmes faire halte vis-à-vis le *pargana* d'Adampour. Pour pouvoir passer à la suite de l'ennemi, j'avais dépêché par avance, à Kalpi, un ou deux bateliers chargés de me ramener tous les bateaux qui s'y trouveraient. Il en arriva quelques-uns le soir même du jour où nous avions campé là; et on découvrit également un gué à cet endroit. Pour échapper à la poussière du camp, j'allai m'installer dans une île, dont je ne bougeai ni le jour ni la nuit, durant les quelques jours que je demeurai là. Inquiet de ne pas avoir des nouvelles certaines de l'ennemi, j'ordonnai à Bâki-Chigaoul et aux hommes d'armes d'Oud de passer sur l'autre rive et de tâcher
Page 491. de recueillir des informations.

Le lendemain vendredi, dans l'après-midi, arriva un serviteur de Bâki-Beg, par lequel il me faisait savoir qu'il avait mis en déroute la garde avancée de Cheïkh-Baïezid et de Biban, tué un des ses officiers de marque nommé Mubârek-Khan-Djelvâni et quelques autres rebelles, et qu'il m'envoyait un certain nombre de têtes et un prisonnier vivant. Dans la matinée du samedi, Châh-Huceïn-Bakhchi, qui avait accompagné Bâki dans son expédition, se présenta à son tour et me donna des détails sur ce qui s'était passé de ce côté.

Dans la soirée, veille du dimanche, 13 de ce mois,

vaincre en regardant sur la carte du major Rennell la position de Dalmow et de Corah.

les eaux de la Djoun grossirent tellement qu'elles envahirent en entier l'île où je me trouvais et que je dus en gagner une autre, à une portée de trait en aval, où je fis planter ma tente et m'installai.

Le lundi, Djelâl-Tachkendi m'apporta des nouvelles des sultans et des begs qui poursuivaient l'ennemi à la tête de la cavalerie légère. Il m'apprit que Cheïkh-Baïezid et Biban, ayant eu vent de leur approche, s'étaient enfuis du *pargana* de Mahoba. Comme la saison des pluies était arrivée et que l'armée, à la suite des cinq ou six expéditions entreprises sous ma direction, n'avait plus que des chevaux ruinés, j'ordonnai aux sultans et aux begs qui couraient sur nos devants de s'arrêter là où ils se trouveraient, jusqu'à ce que de la cavalerie légère toute fraîche vînt les trouver d'Agra et des environs. Dans l'après-midi, je permis à Bâki-Chigaoul et au contingent d'Oud de se retirer.

Mouça-Ma'rouf-Fermoli, qui, à son retour de l'armée, était venu me présenter ses hommages au delà du Serou, reçut en dotation un *pargana* de trente *lak* dépendant d'Amerhar, sans compter un vêtement d'honneur complet de ma propre garde-robe et un cheval tout sellé, après quoi il eut la permission de retourner à Amerhar.

Une fois toutes ces affaires réglées, dans la nuit du lundi au mardi, dans le cours du second *gheri* de la quatrième veille, je partis pour Agra, laissant de côté tout ce qui pouvait entraver ma marche.

Le lendemain, après une marche de seize *kurouh*, vers midi, je déjeunai dans le *pargana* de Bilader des dépendances de Kalpi et fis manger l'orge aux chevaux; puis je repartis à l'heure de la prière du soir. Je parcourus la nuit une distance de treize *kurouh* et à la fin de la troisième veille, je mis pied à terre pour dormir auprès de la tombe de Bahâder-Khan-Servâni, à Sevguendpour, l'un des *pargana* de Kalpi. Je repartis après avoir fait la prière de l'aurore, et une marche de seize *kurouh* me conduisit à Etaoua, que j'atteignis à midi et où je trouvai Mehdi-Khodja, qui
Page 492. était venu au-devant de moi. Je remontai à cheval à la fin de la première veille et m'arrêtai quelque temps en route pour dormir. Après une marche de seize *kurouh* je fis halte dans la matinée à Fethpour de Rabiri. J'en repartis dès l'heure de la prière de midi et fis encore seize *kurouh*. Enfin la deuxième veille de la nuit était finie lorsque je mis pied à terre au *Jardin des huit paradis* à Agra.

Le lendemain matin, vendredi, Mohammed-Bakhchi et quelques autres vinrent me présenter leurs hommages. Vers l'heure de la prière de midi je traversai la Djoun pour rendre visite à Abd-ul-Haqq, après quoi j'allai au château, où je saluai mes tantes paternelles. Un maraîcher de Balkh, que j'avais installé à Agra pour y semer des melons, en avait élevé quelques-uns qu'il m'apporta; je les trouvai parfaits. J'avais fait aussi planter dans le *Jardin des huit paradis* deux ceps de vigne dont les raisins étaient ex-

cellents. Cheïkh-Gueuren, de son côté, m'avait envoyé une corbeille de raisin qui n'était pas à dédaigner. Je fus très-content d'avoir aussi bien réussi à me procurer des melons et des raisins dans l'Hindoustân.

Ce fut dans la nuit du samedi au dimanche, à la troisième veille, que Mâhim (il appelait ainsi la mère de Humaïoun) arriva. J'étais parti pour l'armée le 10 du mois de djemâdi-ul-evvel et, par une étrange coïncidence, elle avait quitté Kaboul ce jour-là même.

Le jeudi, 1er du mois de zil-ka'deh, comme il y avait réunion dans la grande salle du divan, on apporta les présents de Humaïoun et de Mâhim. Ce même jour, un des gens de Fagfour-Divân fut expédié à Kaboul avec cent cinquante hommes de peine loués à cet effet, pour en rapporter des melons, des raisins et d'autres fruits.

Le samedi, 3 du mois, Hindou-Beg, qui était venu de Kaboul comme guide et avait été envoyé à Sunbul à propos de la mort d'Ali-Youçouf, arriva et me présenta ses hommages. Le même jour, j'admis également à mon audience Houçâm-ud-Din-Ali-Khalifeh, qui arrivait d'Alouar.

Le lendemain matin, dimanche, Abd-Allah, qui avait été envoyé de Termhani [1] à Sunbul à propos

1. Je lis ainsi avec la version persane, au lieu de *Mehmani* que porte le texte imprimé et de *Termhali* de la traduction anglaise. Il a déjà été question plus haut de Termhani.

de la mort d'Ali-Youçouf, revint de sa mission.

J'avais appris des voyageurs arrivés de Kaboul que Cheïkh-Cherif-Karabâgui, soit par suite des suggestions d'Abd-ul-Aziz, soit par attachement pour lui, avait rédigé un manifeste, où il m'imputait des actes de tyrannie dont j'étais innocent et des Page 491. vexations que je n'avais pas commises, et en avait envoyé dans différentes villes des copies revêtues des signatures, extorquées par la force, des imans de Lahor, dans l'espoir d'y exciter de l'agitation. Abd-ul-Aziz, lui-même, désobéissant à plusieurs de mes instructions, s'était permis à mon égard des propos inconvenants et des entreprises inqualifiables. En conséquence, le dimanche, 11 du mois, je fis partir Kanber-Ali-Argoun avec ordre de citer devant lui Cheïkh-Cherif, les imans de Lahor, Djouder-Belâri et Abd-ul-Aziz et de me les amener.

Le jeudi, 15 du mois, Tchin-Timour-Sultan arriva de Tadjara et me présenta ses hommages.

Le même jour, Pehlevân-Sâdik lutta avec le grand athlète d'Oud et le terrassa sans trop de peine, ce qui causa à celui-ci une grande contrariété.

Le lundi, 19 du mois, je donnai à Murâd-Kourtchi, ambassadeur des *Kizil-Bach*, une dague avec son ceinturon enrichi de pierreries, un vêtement d'honneur digne de son rang et deux *lak* de *tenga*, après quoi je le congédiai.

Sur ces entrefaites, Seïd-Mechhedi arriva de

Goualiar et m'informa que Rahim-Dâd était dans des dispositions hostiles. Châh-Mohammed-Muhur-Dâr, l'un des serviteurs de Khalifeh, lui fut envoyé avec des lettres remplies de sages conseils. Celui-ci revint au bout de quelques jours, ramenant avec lui le fils de Rahim-Dâd, lequel n'avait pas jugé à propos de se présenter de sa personne. Voulant dissiper tous ses soupçons, le mardi, 5 du mois de zil-hidjdjeh, je fis partir pour Goualiar Nour-Beg, qui reparut au bout de quelques jours et me fit connaître quelles étaient les prétentions de Rahim-Dâd. Comme j'allais lui faire expédier des lettres patentes, où je lui accordais tout ce qu'il demandait, un de ses serviteurs arriva et me dit que son maître l'avait chargé de favoriser la fuite de son fils, mais qu'il ne songeait nullement à venir lui-même me trouver. En recevant cet avis, je me disposai à marcher aussitôt contre Goualiar. Toutefois, Khalifeh m'ayant demandé l'autorisation d'adresser encore une fois par écrit à Rahim-Dâd des représentations et des conseils, dans l'espoir qu'il entendrait la voix de la conciliation, je consentis à ce que Chihâb-ul-Din-Khosrev portât ce dernier message.

Le jeudi, 7 du mois susdit, Mehdi-Khodja arriva d'Etaoua. Le jour de la fête, je donnai à Hindou-Beg un vêtement d'honneur complet de ma propre garde-robe, un sabre avec son ceinturon enrichi de pierres précieuses et un cheval de prix. Haçan-Ali, connu parmi les Turkomans sous le nom de Djaga- Page 494.

taï, reçut aussi un vêtement d'honneur complet, un poignard avec son ceinturon enrichi de pierreries et un *pargana* de sept *lak*.

ÉVÉNEMENTS DE L'ANNÉE 936

(1529-1530.)

Le mardi, 13 du mois de moharrem, Chihâb-ud-Din-Khosrev revint de Goualiar avec Cheïkh-Mohammed-Gous, qui s'était chargé d'intercéder pour Rahim-Dâd. Comme ce Mohammed était un saint personnage tout à fait digne de vénération, je pardonnai à Rahim-Dâd par considération pour lui, et je fis partir pour Goualiar Cheïkh-Gueuren et Nour-Beg, auxquels on devait remettre cette place [1]. . . . .
. . . .

1. C'est ici que s'arrêtent brusquement les mémoires de Bâber.

FRAGMENTS[1].

. . . .

Nous envoyâmes à leur secours; plus tard Mohammed-Ali-Djeng-Djeng y fut expédié à son tour. Avant que Molla-Muhibb-Ali et les siens, qui étaient partis en avant, ne fussent arrivés, Abd-ul-Aziz avait déjà fait lâcher pied à ses adversaires, leur avait enlevé leur *toug*, avait pris Molla-Ni'met, Molla-Daoud, le frère cadet de Molla-Apak et quelques autres encore qu'il avait fait mourir. Aussitôt arrivé sur le champ de bataille, Zahir-Teberi, oncle maternel de Muhibb-Ali, lança son cheval en avant; mais, n'étant pas soutenu, il tomba à son tour entre les mains de l'ennemi. Muhibb-Ali, lui-même, fut renversé dans la mêlée; toutefois, Baltou, prenant les assaillants en flanc, se fraya un chemin jusqu'à lui

1. Le morceau qui suit a trait aux événements de l'année 933 (1526-1527). Il renferme la relation de la grande victoire que remporta Bâber contre Rana-Sanka, victoire dont le récit officiel, écrit en langue persane par Cheïkh-Zeïn, a été donné dans ces mémoires. Bâber a cru, sans doute, donner plus d'éclat à son triomphe en le faisant célébrer en style de chancellerie; mais nous, nous préférons de beaucoup l'exposé simple et sans prétention que voici, et dont il ne se trouve aucune trace ni dans la version persane ni dans la traduction anglaise, du moins pour la plus grande partie.

et le dégagea. L'ennemi les poursuivit jusqu'à un *kurouh*, où il s'arrêta en voyant apparaître de loin les troupes de Mohammed-Ali-Djeng-Djeng.

En recevant coup sur coup des nouvelles de l'approche des ennemis, je revêtis ma cotte de mailles, fis armer les chevaux et les hommes et partis pour courir de l'avant, après avoir donné ordre de nous amener les chariots. Nous fîmes un *kurouh*, mais nous ne trouvâmes pas l'ennemi qui s'était déjà retiré. Comme il y avait un grand étang à Deriaher, nous fîmes halte en cet endroit pour profiter de la commodité de l'eau. Les chariots furent placés sur le front du camp et reliés entre eux par des chaînes, de manière à former une enceinte solide [1]. Rana-Sanka, de son côté, se porta en avant à la tête d'innombrables bataillons qui atteignaient un chiffre de deux *lak*, en comptant à la manière indienne, d'après
Page 495. laquelle cent mille valent un *lak* et cent *lak* un *kror*. Les forces de ses états, calculées en général, ne s'élevaient pas à moins de dix *kror*. Sur cent mille cavaliers il y en avait un tiers qui avaient déjà donné des preuves de leur fidélité. Le plus grand nombre, formant un ramassis indiscipliné, ne l'avaient jamais secouru dans aucun combat et ne le reconnaissaient

1. Tout ce passage n'est que la reproduction exacte de ce qui est dit, dans le cours de ces mémoires, p. 403 du texte imprimé, avec cette différence qu'au lieu de *deriaherda oloug gueul idi* que nous avons ici, on y lit *yanimizda* auprès de nous, et au lieu de *arabalarni guirdni birgouttouk*, on y trouve *arabalarni merbout eiledouk*.

même pas comme leur souverain; toutefois, ils s'étaient joints à lui en cette occasion et obéissaient à son commandement. Les troupes qui lui obéissaient directement se décomposaient de la manière suivante : Selah-ud-Din, gouverneur de Raïcin et de Sarongpour, possédait un territoire pouvant fournir 30,000 cavaliers; Raoul-Oudi-Sing-Nagari avait 12,000 cavaliers; Haçan-Khan-Meouati, gouverneur de Meouat, 12,000; Bahâder-Hemlaïduri [1], 4,000; Sitteroui-Kehdji, 6,000; le gouverneur de Djermol, de Parm-Deau et de Mirta, 4,000; Bersing-Deau-Djouhân, 4,000. Mahmoud-Khan, fils de Sultan-Sikender, quoique ne possédant pas de fief, aimait tant à faire le général, qu'il entretenait à ses frais un corps de 12,000 cavaliers. En somme, les forces des rebelles se montaient à 200,000 hommes. Lorsque j'appris que ceux-ci s'avançaient à notre rencontre, je mis à exécution le plan que j'avais conçu. Fidèle à la méthode que j'avais toujours suivie, j'établis ma garde particulière au centre, ayant à droite Tchin-Timour-Sultan, Mirza-Suleïman, Khodja-Dost-Khand, Younous-Ali, Châh-Mansour-Berlas, Dervich-Mohammed-Sârbân, Abd-Allah-Kitâb-Dâr, Dost-Ichik-Aka et d'autres émirs; et à gauche, Sultan-Behâ-ud-Din, Ala-ud-Din, fils de Behloul-Loudini, Cheïkh-Zeïn-Khâfi, Émir-Muhibb-

1. La relation officielle qui se trouve p. 412 du texte imprimé offre des variantes plus ou moins importantes. Page 297 de la traduction, il faut lire Veli-Khâzin-Kara-Kouzi et page 298 Melek-Dâd-Kourrani.

Ali, fils de Nizâm-ud-Din-Ali-Khalifeh, Terdi-Beg, frère cadet de Koutch-Beg, et le fils de celui-ci Chir-Efken, Arâïch-Khan, Khodja-Huceïn et d'autres de mes officiers. Je me plaçai de ma personne à l'aile droite en gardant sous mon commandement direct plusieurs des émirs de l'Hindoustân, tels que Khan-Khanân, Dilâver-Khan, Melek-Dâd-Kourrani et Cheïkh-Gueuren. A la droite de cette aile se tenaient Kâcim-Huceïn-Sultan, Ahmed-Youçouf-Oglan, Hindou-Beg-Koutchin, Khosrev-Keukultach, Kavvâm-Beg-Ordou-Châh, Veli-Khâzin-Kara-
Page 496. Kouzi, Mir-Kouli-Seïstâni, Khodja-Pehlevân-Badakhchi, Abd-ul-Chakour, le frère cadet de Melik-Kâcim-Baba-Kechka et d'autres hommes de marque parmi les Mongols. A la gauche de la même aile furent postés Mir-Hemeh, Mohammedi-Keukultach, Khadjegui-Eced et quelques hommes d'armes. A l'aile gauche, ce poste de bon augure, se tenaient ceints pour le combat Mehdi-Khodja, Mohammed-Sultan-Mirza, Adil-Sultan, fils de Mehdi-Sultan, Abd-ul-Aziz-Mir-Akhor, Mohammed-Djeng-Djeng, Koutlouk-Kadem-Karaoul, Châh-Huceïn-Bargui, Djân-Beg-Etekeh; parmi les émirs de l'Hindoustân, Djelâl-Khan et Kemâl-Khan d'entre les enfants de Sultan-Ala-ud-Din; Ali-Khan-Cheïkh-Zâdeh-Fermoli, Nizâm-Khan de Biana, Mumin-Etekeh, Rustem-Turkman, tous officiers de ma maison, et bien d'autres braves à la nature chevaleresque. D'après mes instructions, Nizâm-ud-Din-Ali-Kha-

lifeh, mettant en pratique la méthode usitée chez les peuples de Roum, relia ensemble les chariots à l'aide de chaînes pour en faire un retranchement, où s'abriteraient les fusiliers et les canonniers placés sur le front de l'armée. Je prescrivis à Sultan-Mohammed-Bakhchi de se tenir tout près de moi, afin d'être à portée de communiquer aux adjudants et aux aides de camp, pour les transmettre aux chefs, les ordres que les circonstances me suggéreraient.

Une fois la disposition de l'armée ainsi arrêtée, les chefs et les grands, suivis chacun de leur clan, allèrent prendre possession de leur poste. Alors je défendis à qui que ce fût de bouger de sa place, et à n'importe qui d'entre les principaux personnages d'engager le combat avant d'en avoir reçu l'ordre formel.

Il y avait déjà plus de trois heures de jour d'écoulées lorsqu'à l'aile gauche et à l'aile droite la bataille éclata avec une telle fureur que la terre en trembla et que le monde entier en retentit. L'ennemi, s'ébranlant à notre droite, fondit avec impétuosité sur Khosrev-Keukultach, Melik-Kâcim et Baba-Kechka. J'ordonnai aussitôt à Tchin-Timour-Sultan de se porter à leur secours. Celui-ci aborda les assaillants avec la plus grande bravoure, les chassa devant lui, mit le désordre dans leurs rangs et renversa le centre de l'armée hindoue; aussi le prix de cette victoire lui fut-il décerné sans conteste. Sur

mon ordre, Mustafa-Roumi porta en avant de notre centre l'artillerie attelée, et avec le feu de sa mous-
Page 497. queterie et de ses coulevrines, il jeta un tel désordre dans l'armée ennemie, que le cœur de nos braves en fut tout rasséréné, et que les corps de bon nombre d'ennemis roulèrent dans la poussière de l'abaissement et furent dispersés au vent de la destruction. Mais en ce moment le gros des troupes de Rana-Sanka arrivait par derrière en bon ordre. De mon côté, réunissant l'élite de mes hommes, je les partageai en plusieurs corps que je fis marcher successivement au secours des nôtres. J'y envoyai d'abord Kâcim-Huceïn-Sultan et Ahmed-Younous-Kavvâm-Beg; puis ensuite Hindou-Beg-Koutchin; puis Mohammed-Keukultach et Khadjegui-Açad; puis Younous-Ali, Châh-Mansour-Berlas, Abd-Allah-Kitâb-Dâr, suivis bientôt après de Dost-Ichik-Aka et de Mohammed-Khalil-Akhta-Beg. L'aile droite des ennemis chargea à plusieurs reprises notre aile gauche; mais, à chaque fois, mes braves, au cœur loyal, clouèrent à terre, à coups de flèche, bon nombre des assaillants et en expédièrent en enfer bon nombre d'autres en les foudroyant de leurs sabres et de leurs dagues. Mumim-Etekeh, Rustem-Turkman, Molla-Mahmoud, Ali-Etekeh, Mohammed-Sultan-Mirza, Adil-Sultan, Abd-ul-Aziz-Mir-Akhor, Koutlouk-Kadem-Karaoul, Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, Châh-Huceïn-Bargui, Mogoul-Gandji combattirent vigoureusement et de pied ferme.

Khodja-Haçan-Divân, avec les commis sous ses ordres, prêta également main-forte. Tous nos braves, exposant leur vie et sacrifiant celle des infidèles, firent briller au loin les éclairs de la vengeance aux dépens de l'ennemi, quoique le combat, grâce au grand nombre de celui-ci, tirât en longueur. Ma maison militaire se tenait derrière les chariots comme des lions enchaînés; je lui ordonnai d'attaquer à la droite et à la gauche du corps de bataille, une fois que les fusiliers se seraient postés au centre. Ces intrépides lutteurs, semblables à des lions qui rongent leurs entraves et finissent par les briser, ne se virent pas plus tôt délivrés du frein et libres de leurs personnes que, se précipitant sur les escadrons des infidèles, ils mirent en œuvre tout ce qu'ils possédaient d'énergie. Sur le front du corps de bataille, Ali-Kouli, la merveille de son siècle, à la tête de son clan, ne cessait de faire pleuvoir sur les ennemis le feu de sa mousqueterie et de son artillerie. Jugeant toutefois que la défaite de ceux-ci se faisait trop attendre, j'ordonnai aux chariots du centre de se porter en avant, et je me mis en mouvement de ma personne. A ce spectacle l'armée tout entière, de l'aile droite à l'aile gauche, s'ébranla et chargea les infidèles. Page 498.

A ce moment le combat devint si furieux que ma droite et ma gauche entraînèrent et refoulèrent pêle-mêle la droite et la gauche de l'ennemi. Celui-ci, décidé à faire le sacrifice de sa vie, s'élança sur

notre aile droite et notre aile gauche et parvint non loin de l'endroit où je me tenais. Grâce à la force de la position, les assaillants ne purent tenir devant nous et furent contraints de prendre la fuite. Le plus grand nombre d'entre eux y périrent et s'en allèrent en enfer; le reste, en proie à la confusion, se dispersa dans la plaine comme les grains de sable. Haçan-Khan-Meouati, atteint d'un coup de fusil, s'en alla en poussière et fut anéanti. Plusieurs personnages de marque parmi les infidèles, tels que Raoul-Oudi-Sing, Maniktchend-Tchouhân, Raï-Tchanderbân, Dilbes-Raï, Guenguer et Gueren-Sing, encombrèrent de leurs débris la route de la destruction. Plusieurs milliers de gens du menu furent foulés sous les pieds de nos chevaux.

Après la bataille [1], Mohammed-Keukultach, Abd-ul-Aziz-Mir-Akhor, Alim-Khan et quelques autres d'entre les émirs reçurent l'ordre de se mettre à la poursuite de Rana-Sanka. Moi-même je courus l'espace de plusieurs *kurouh* après cet infidèle, aux yeux duquel la lumière s'était changée en ténèbres, jusqu'à ce que la nuit arrivât. Je regagnai mon campement au bout de quelques heures, l'esprit dégagé de toute préoccupation par rapport à l'ennemi et le

1. Le récit qui suit correspond à celui qui se trouve p. 420 et suivantes du texte, mais la rédaction en est différente, et les noms propres ne sont pas toujours les mêmes. Il semble que nous n'ayons ici qu'un brouillon ou des notes qui plus tard ont été mises au net. Page 318, il faut lire Aboul-Mohammed au lieu de Ebl-Mohammed, et Kourrani au lieu de Kourani.

cœur joyeux. Le destin, qui avait préservé cet infidèle de tomber entre mes mains, fit encore que ceux que j'avais chargés de le poursuivre y mirent de la mollesse, et j'eus lieu de me repentir de m'en être rapporté à d'autres sur une chose que j'aurais dû faire moi-même.

Cheïkh-Zeïn-ud-Din, l'un des hommes distingués qui m'accompagnaient, trouva le chronogramme de ma victoire dans ces mots : « *Victoire du pâdichâh de l'islâm.* » Mir-Guiçou m'envoya par écrit le même chronogramme de Kaboul. Tous deux avaient trouvé ce chronogramme au milieu du mois de rebi'-ul-evvel, comme pour celle de mes victoires précédentes à la suite de laquelle j'avais conquis Debalpour.

A la suite d'un succès de ce genre, comme il n'était pas expédient de poursuivre Rana-Sanka jusque dans le centre de son empire, je fis arrêter mes troupes et tournai toute mon attention vers la conquête de Meouat. Mohammed-Ali-Djeng-Djeng, Page 499
Cheïkh-Gueuren et Abd-ul-Melik-Kourtchi furent envoyés contre Éliâs-Khan, qui avait levé la tête dans le Meïân-i-Do-Ab, s'était emparé de vive force de la place de Keul, avait fait prisonnier le gouverneur Kitchik-Ali et l'avait jeté dans les fers. Lorsque les forces que j'envoyais contre lui furent arrivées à proximité, ce rebelle, se voyant hors d'état de résister, prit la fuite. Quelques jours après que je fus arrivé à Agra, comme je venais d'y faire mon entrée,

on me l'amena garrotté et je le fis châtier comme il le méritait.

Ensuite je fis réflexion qu'il était nécessaire de marcher du côté de Meouat. En conséquence, le mercredi, 6 du mois de redjeb, je me rendis à Alouar, où réside le gouverneur de la province. Je n'éprouvai aucune difficulté à m'emparer du trésor, et une fois que ce pays eut été réuni à mon empire, je formai le projet de me rendre dans ma capitale.

Cette année 934, où je me mis en route pour me rendre au siége du khalifat, après avoir fait partir Mohammed-Humaïoun pour Kaboul et Badakhchân, Khan-Mirza mourut, par suite de quoi je donnai le gouvernement de ces deux villes à Humaïoun, qui reçut son audience de congé le 9 du mois de redjeb de la présente année.

Sur ces entrefaites, Biban-Afgân s'étant révolté, je fis marcher contre lui Mohammed-Sultan-Mirza, auquel j'adjoignis Kâcim-Huceïn-Sultan, Mohammed-Kâcim-Baba-Kechka, Aboul-Mohammed-Nebireh-Dâr, Huceïn-Khan, et parmi les émirs de l'Hindoustân, Ali-Khan-Fermoli, Melek-Khan-Kourrani, Tatar-Khan et Khan-Djihân. Ce misérable n'eut pas plus tôt appris que des troupes étaient destinées à l'attaquer qu'il alla se cacher pour sauver sa tête à tout prix.

Dans les derniers jours de cette année, j'allai visiter Fethpour et Bari, après quoi je me rendis à Agra.

Dans le courant de cette même année 934, j'allai visiter Keul, d'où je me rendis à Sunbul pour y chasser. Après avoir parcouru la région montagneuse je rentrai dans ma capitale.

Le 28 du mois de safar, Fakhr-Djihân-Begum et Khadidjeh-Sultan-Begum, accompagnées de leurs enfants, arrivèrent de Kaboul. Je montai un bateau pour aller au devant d'elles et je les introduisis dans le palais à une heure favorable.

A la suite de cet événement, je reçus coup sur Page 500.
coup des avis m'apprenant que Mendni-Raï, gouverneur de Tchanderi, et Rana s'occupaient activement de réunir des troupes. Aussitôt que j'en fus informé, je dirigeai sur Tchanderi, des frontières de Kalpi, Tchin-Timour-Sultan, auquel je donnai six à sept mille hommes d'armes.

Le mercredi, 7 du mois de djemâdi-ul-evvel, Tchanderi fut emportée. On trouva le chronogramme de cette prise dans les mots « *Conquête du séjour de la guerre.* » Lorsque je fus maître de cette place j'en donnai le gouvernement à Ahmed-Châh, petit-fils de Sultan-Nâcir-ud-Din et je rentrai dans la capitale le dimanche, 11 du mois de djemâdi-ul-evvel.

Avant que je me rendisse à Tchanderi, Rana, s'étant mis en marche avec son armée, était venu mettre le siége devant Iredj, où s'étaient retirés quelques-uns de mes serviteurs. Une nuit, comme il dormait, un grand personnage lui apparut en songe et lui causa une telle frayeur qu'il s'éveilla en sur-

saut et que la fièvre s'empara de lui. Au plus fort de l'accès il donna ordre à ses soldats de lever le siége. On sut bientôt après que la mort, étant venue le trouver en route, lui ravit son âme et l'envoya en enfer.

Mes troupes avaient déjà passé la rivière de Barhanpour, lorsque je fus informé que Ma'rouf, Biban et Baïezid, s'étant enfuis de Kanoudj, s'étaient rendus à Iredj et avaient enlevé de force à Aboul-Mohammed-Nebireh-Dâr la place de Chems-Abâd. Je me déterminai, en conséquence, à diriger mes pas de ce côté, en faisant prendre les devants à quelques hommes d'armes. Le bruit de ma marche ne fut pas plus tôt répandu que le fils de Ma'rouf s'enfuit de Kanoudj. De leur côté Biban, Baïezid et Ma'rouf, traversant le Gange, s'installèrent au lever du soleil sur les bords de ce fleuve, vis-à-vis de Kanoudj, dans l'intention de nous barrer le passage. . . . . . .

. . . .

. . . .

Dans l'année 935, le vendredi, 3 du mois de moharrem, Askeri-Mirza, que j'avais mandé de Kaboul pour les affaires de Moultân, arriva à Goualiar et me présenta ses hommages. Le même jour, j'allai visiter les palais de Rana-Bikermadjit et de Man-Sing, après quoi je pris le chemin de la capitale, où je fis mon entrée le jeudi, 25 du même mois.

Le lundi, 10 du mois de rebi'-ul-evvel, des messagers arrivèrent d'auprès de Mohammed-Humaïoun

Page 501.

et me présentèrent leurs hommages. Ils me remirent en même temps une lettre de lui, par laquelle il m'apprenait que Dieu lui avait accordé un fils auquel il avait donné le nom d'El-Amân; ce que je n'approuvai pas. Ensuite je convoquai les émirs turks et indiens à un grand festin. Il y fut convenu en conseil qu'il fallait diriger une expédition vers les provinces de l'est; qu'Askeri-Mirza prendrait les devants avec les troupes pesamment armées; que les émirs placés de l'autre côté du Gange se joindraient à lui et prêteraient le concours le plus actif à cette entreprise.

En conséquence, le lundi, 7 du mois de rebi-ul-âkhir, Askeri-Mirza reçut son audience de congé et partit pour sa destination. Pour moi, je montai à cheval et me dirigeai vers Doulpour dans l'intention d'y chasser. J'en revins le 3 du mois de djemâdi-ul-evvel, et je rentrai dans la capitale sur la nouvelle que le fils de Mahmoud-Iskender s'était emparé de Bahar et nourrissait des projets de révolte.

Sur ces entrefaites, Mohammed-Humaïoun m'expédia des messagers de Badakhchân pour me donner avis qu'il avait rassemblé quarante à cinquante mille hommes et s'était assuré le concours de Sultan-Veïs pour mettre à exécution ses projets sur Samarkand, mais qu'on lui avait fait des ouvertures pacifiques. Voici ce que je lui écrivis en réponse à sa lettre : « J'espère que bientôt, grâce à Dieu, l'empire de

l'Hindoustân sera entre mes mains; alors j'y laisserai quelques-uns de mes lieutenants fidèles, loyaux et capables, et je me rendrai de ma personne dans mes états héréditaires. En attendant, il est nécessaire que tous nos sujets se joignent à Humaïoun dans cette expédition et le servent avec fidélité. »

Le jeudi, 17 de ce même mois, je traversai la Djumna et me dirigeai du côté de l'est. Le même jour arrivèrent des envoyés de Nusret-Châh, gouverneur du Bengal, qui m'offrirent des présents de la part de leur maître et m'assurèrent de son obéissance.

Le lundi, 19 du mois de djemâdi-ul-âkhir, Askeri-Mirza vint me saluer. Je lui ordonnai d'aller camper avec ses troupes au delà du Gange. Comme j'étais encore dans le voisinage d'Agra, je reçus la nouvelle de la défaite de Mahmoud-Khan, fils d'Iskender-
Page 502. Sultan. De là je m'avançai jusqu'à l'entrée du territoire de Gâzipour et je campai à Boudjpour et à Bahïa. Ce fut là que je donnai à Mohammed-Zemân-Mirza le gouvernement de Bahar.

Le jeudi, 7 du mois de ramazan, l'esprit libre du côté du Bengal et de Bahar, je me mis en marche du côté de Serouar pour repousser Biban et Baïezid. En effet je livrai bataille à ces rebelles et les mis en déroute. Ensuite, après avoir visité le Kherid et Sikenderpour, n'ayant plus rien à voir dans ces pays, je me mis en route avec ma cavalerie légère

vers la capitale, où j'arrivai en peu de temps.

[1] Il y avait déjà un an que Mohammed-Humaïoun, retiré à Badakhchân, s'était soustrait à tous les regards. Au bout de ce temps il se souvint de moi et, remettant le gouvernement de Badakhchân à Suleïman-Mirza dont il était le gendre, il se rendit en une journée à Kaboul. Là il se rencontra, lors des cérémonies du Baïram, avec Kâmrân-Mirza, qui s'était rendu de Kandahâr à Kaboul. Celui-ci, très-surpris de le voir, lui demanda pourquoi il se trouvait en route. Mohammed-Humaïoun, qui avait hâte de me revoir, expédia Hindâl-Mirza de Kaboul à Badakhchân et se mit en marche pour venir me trouver. Dans l'espace de quelques jours il atteignit Agra, la résidence impériale. J'étais précisément occupé à causer de lui avec sa mère lorsqu'il arriva. Sa présence fit épanouir nos cœurs comme des boutons de rose et rendit nos yeux brillants comme des flambeaux allumés. Chaque jour il était d'usage que je tinsse table ouverte, mais en cette occasion je donnai des festins en son honneur et je le traitai de la manière la plus distinguée. Nous demeurâmes ensemble pendant un certain temps, vivant dans la plus grande intimité. La vérité est que sa conversation avait un charme inexprimable et qu'il réalisait complètement le type de l'homme parfait.

1. Ce dernier fragment se rapporte aux événements de l'année 936. Les faits qui y sont relatés ne se trouvent ni dans le texte original, ni dans la version persane, ni dans la traduction anglaise.

A l'époque où Mohammed-Humaïoun quitta Badakhchân pour venir me visiter, Sultan-Se'id-Khan, de la famille des khans de Kachgar, et qui avait avec moi des liens de parenté, laissant Rechid-Khan à Yarkend, s'avança vers Badakhchân, dont il convoitait follement la possession; mais avant qu'il n'y fût arrivé, Hindâl-Mirza était entré dans la citadelle dite *Kal'a-i-zafer*. Sultan-Se'id-Khan, après l'y avoir tenu assiégé pendant trois mois, s'en retourna sans avoir rien pu faire. Lorsque j'appris que les gens de Kachgar étaient venus s'emparer de Badakhchân, je donnai ordre à Khodja-Khalifeh de s'y rendre et
Page 503. d'apporter à la situation les remèdes qu'il jugerait convenables. Celui-ci fut assez mal inspiré pour ne pas accepter la mission que je lui donnais. Alors je dis à Mohammed-Humaïoun : « Comment pourras-tu te résoudre à y aller en personne? — Il faut bien obéir à un ordre formel, me répondit-il, mais je proteste que je ne consentirai jamais de mon plein gré à me séparer de vous. » En conséquence, Suleïman-Mirza fut envoyé à Badakhchân. D'autre part, voici ce que j'écrivis à Sultan-Se'id : « Après les priviléges que je vous ai accordés j'ai été étonné de vous voir agir comme vous l'avez fait. Pour le moment j'ai rappelé Hindâl-Mirza et j'ai fait partir pour le remplacer Suleïman-Mirza. Si, respectant les droits de la justice, vous remettez Badakhchân à ce prince, qui est notre fils, tout ira bien; autrement, je ne relèverai pas l'offense quant à moi, mais je remettrai

l'héritage aux héritiers pour agir comme bon leur semblera. » Suleïman-Mirza n'avait pas encore atteint Kaboul que l'ennemi, renonçant à la possession de Badakhchân, demanda l'*aman*. Sitôt que ce prince y fut arrivé, Hindâl-Mirza lui remit la place entre les mains et partit pour l'Hindoustân.

Mohammed-Humaïoun prit congé de moi pour se rendre à Sunbul, qui était le lieu fixé pour son séjour et où il resta six mois. Il est probable que le climat et l'eau ne lui convenaient pas, car la fièvre s'empara de lui et se prolongea si longtemps que je finis par en entendre parler. Je donnai ordre de le transporter à Dehli et de là à Agra en bateau pour le faire voir à d'habiles médecins qui lui prescriraient un régime. On le fit donc voyager par eau pendant plusieurs jours. En dépit de tous les remèdes qu'on lui administra, sa santé ne reçut aucune amélioration. Alors Mir-Aboul-Kâcim, qui était un personnage d'une grande considération, me représenta que le seul remède à employer dans de telles affections c'était de faire à Dieu le sacrifice de quelque chose de grand prix pour obtenir de lui qu'il rendît la santé au malade. Là-dessus, faisant réflexion que je n'avais rien au monde qui me fût plus cher, sauf ma propre personne, que Mohammed-Humaïoun, je me déterminai à m'offrir moi-même, dans l'espérance que Dieu accepterait mon sacrifice. Khodja-Khalifeh et d'autres de mes intimes me dirent : « Mohammed-Humaïoun recouvrera la santé ; pourquoi prononce-

Page 504. riez-vous des paroles si indiscrètes? Il suffit de donner à Dieu ce que vous possédez de plus précieux en fait des biens de ce monde. Offrez en aumône ce diamant qui est tombé entre vos mains, lors de la défaite d'Ibrahim et dont vous avez fait cadeau à Mohammed-Humaïoun. — Mais, repris-je, existe-t-il un trésor qui puisse entrer en compensation avec mon fils? Il vaut mieux que je paye moi-même sa rançon, car il est dans une position très-grave et la situation exige que je vienne au secours de son impuissance aux dépens de ma propre force. » Aussitôt j'entrai dans la chambre où il se tenait et je tournai trois fois autour de lui, en commençant par la tête et en disant : « J'assume sur moi tout ce que tu souffres. » Au même instant je me sentis tout alourdi tandis que lui se trouvait léger et dispos. Il se leva en pleine santé, et moi je m'affaissai, accablé de malaise. Je mandai à mon chevet les notables de l'empire et les personnages les plus influents et, mettant leur main dans celle de Humaïoun en signe d'investiture, je le proclamai solennellement mon successeur, l'héritier de la couronne, et je lui remis le trône. Khodja-Khalîfeh, Kanber-Ali-Beg, Terdi-Beg, Hindou-Beg et d'autres de mes créatures assistaient à ces délibérations. Tous acceptèrent ce qui y fut fait et s'engagèrent par serment à le maintenir[1].

1. Ce fragment est sans doute le dernier qui soit sorti de la plume de Bâber, lequel mourut peu de temps après cette scène, comme nous l'apprend la notice suivante qui se trouve placée à la fin du texte original.

L'an 937, le 6 du mois de djemâdi-ul-evvel, comme ce pâdichâh se trouvait dans le *tchehâr-bâg* qu'il avait créé, il fut pris d'une grave indisposition et dit adieu à ce monde trompeur. Parmi les célébrités contemporaines qui composèrent à ce sujet des chronogrammes, des élégies, des *kacideh* et des pièces de haut style (terâkib), nous citerons Mevlâna-Chihâb, le faiseur d'énigmes, qui a trouvé le chronogramme de la mort de Bâber dans cet hémistiche :

« Humaïoun a hérité de son royaume [1]. »

Il n'est pas possible d'énumérer complétement soit par la parole, soit par écrit, toutes les capacités et les mérites de ce grand souverain. Qu'il nous suffise de dire d'une manière sommaire qu'il possédait huit qualités fondamentales, à savoir : un jugement élevé, une noble ambition, la science des conquêtes, celle de l'administration, l'art de faire prospérer ses peuples, le talent de gouverner avec douceur les adorateurs de Dieu, l'habileté à se concilier les cœurs de ses soldats, l'attachement à la justice. Page 505.
Homme d'un mérite accompli, il était sans égal comme poëte ou comme prosateur, qu'il se servît de la langue turke ou de la langue persane. Il existe de lui un *divân* turk rempli des idées les plus neuves, et un recueil de *mesnevi* intitulé *Mubin* (le manifeste).

1. La somme de ces lettres donne en effet pour résultat le nombre 937 qui correspond à l'année de notre ère 1530-1531.

Parmi les hommes lettrés, initiés à toutes les souplesses du langage, il n'y en avait pas un qui possédât comme lui la grâce de l'expression. C'est lui qui a mis en vers le traité composé par Khodja-Ahrâr sous le titre de *Vâlidiyeh* (la génération). Quant au livre appelé *Bâberiyeh* (Mémoires de Bâber), Mirza-Khan, fils de Beïram-Khan, a été chargé de le traduire du turk en persan pour en faciliter la lecture à ceux qui ignoreraient la première de ces deux langues. Ce pâdichâh était aussi initié à la science de la musique. Voici un quatrain persan de sa composition :

« Quoique je n'aie aucune parenté avec les derviches, je ne leur en suis pas moins tout attaché de cœur et d'âme : ne dis pas qu'il y a loin entre un roi et un derviche; tout roi que je suis, je me glorifie d'être le serviteur des derviches. »

Voici encore de lui le premier distique d'un poëme persan [1] :

« Te quitter, c'est me tuer, je le sais bien; autrement j'aurais déjà pu quitter cette ville. »

Et cet autre [2] :

« Depuis que j'ai enchaîné mon cœur à ses boucles de cheveux noirs, j'ai échappé à toutes les perturbations de ce bas monde. »

Il a composé des traités relatifs à la prosodie et à la rime, parmi lesquels il faut surtout citer comme

1. *Helâk-i-mikounedem firkat-i-tou dânistem : ve guer neh reften ez in chehr-i-mitouvânistem.*

2. *Ta bezoulf-i-sieh ech dil bestem : ez perichâni-i-'alem restem.*

excellent le livre explicatif de cet art qui a pour titre *Mufassil* (le détaillant).

Dieu avait donné à ce pâdichâh quatre fils : Humaïoun-Pâdichâh, Kâmrân-Mirza, Askeri-Mirza et Hindâl-Mirza, et trois filles : Gul-Reng-Begum, Gul-Tchehreh-Begum et Gul-Beden-Begum, qui, toutes trois, étaient de la même mère.

Les quelques hommes de mérite dont Bâber ne se séparait jamais étaient : Aboul-Bakâ, dont la science philosophique était sans rivale; Cheïkh-Zeïn-Sadr, petit-fils de Zeïn-ud-Din-Khavâfi, esprit des plus pénétrants, doué des plus heureuses dispositions pour la composition en vers et en prose, l'un de ceux qui atteignirent le rang d'émir sous Humaïoun-Pâdichâh; Cheïkh-Aboul-Vâhid-Fârigui, Page 506. l'oncle paternel de Cheïkh-Zeïn-Khavâfi, qui ne manquait pas d'inspiration et faisait aussi des vers; Sultan-Mohammed-Keuceh, l'un des compagnons de Mir-Ali-Chir, que le pâdichâh honorait d'une considération toute spéciale; Mevlâna-Chihâb-Mu'ammai, dont le surnom poétique était *Fakiri*, qui avait de l'aptitude et savait faire les vers; Mevlâna-Youçoufi, le médecin, qu'il avait fait venir du Khoraçan, très-habile dans l'art de tâter le pouls et de faire le diagnostic des maladies; Sourkh-Vidâï, qui composait des poésies en turk et en persan; Molla-Bakâï, très-richement doué, qui a dédié au pâdichâh un recueil de *mesnevi* sur le mètre du *Makhzen-ul-Esrâr;* Khodja-Nizâm-ud-Din-Ali-Kha-

lifeh, l'un de ses confidents les plus intimes et de ses vizirs les plus capables, qui était arrivé à un tel degré de faveur vis-à-vis de son maître, que ses paroles étaient toujours bien accueillies; il avait aussi du goût pour la médecine; Mir-Dervich-Mohammed-Sârbân, l'un des disciples les plus distingués de Khodja-Ahrâr, dont la conversation était charmante et qui devait à son mérite un accueil très-distingué à cette cour; Khand-Emir, l'historien, personnage d'un mérite éminent, auteur d'ouvrages qui ont acquis une grande célébrité, tels que le *Habib-us-siyer*, le *Khoulaçat-ul-Akhbâr*, le *Destour-ul-Envâr* et d'autres encore; Khodja-Kelân-Beg, l'un des émirs attachés au service du pâdichâh, homme tout à fait distingué par la noblesse et la générosité de son caractère; son frère cadet Kitchik-Khodja, le gardien du sceau et l'un de ses familiers les plus intimes; enfin Sultan-Mohammed-Douldaï, l'un des grands émirs, personnage des plus recommandables. Dieu sait tout!

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

CHAPITRE XIV (913). — Expédition contre les Guildji. — Cheïbâni-Khan s'empare de Herat, p. 9. — Bâber se dispose à combattre Châh-Beg et Mukim et organise ses forces, p. 17. — Sa victoire, à la suite de laquelle il entre dans Kandahâr, p. 22. — Il se met en route pour l'Hindoustân, p. 28. — Adinapour. — La vallée de Biraïn. — Mendraor. — Nourguil. — Retour à Kaboul, p. 32.

CHAPITRE XV (914), p. 33. — Expédition contre les Mehmend. — Révolte contre Bâber, p. 34.

CHAPITRE XVI (925), p. 36. — Siége et prise de Badjour. — Marche dans la vallée de Kehrâdj, p. 43. — Hindâl, p. 44. — Les Youçouf-Zeï, p. 46. — Behreh, p. 51. — Djoud et Djendjouheh, p. 53. — Khochâb, p. 60. — Sultan-Ibrahim, p. 62. — Les Djet et les Gud-jour, p. 66. — Retour à Kaboul, p. 69. — Pirâleh, p. 71. — Arrivée à Kaboul et différents incidents, p. 81. — Une battue chez les Afgans de Guerdiz, p. 92. — Kodja-Seïârân, p. 97. — Marche sur Hachnagar, p. 104. — Bâg-i-Vefâ, p. 111. — Istâlif et Behzâdi, p. 115. — Istergatch, p. 119.

CHAPITRE XVII (926), p. 120. — Visite à Lemgân, p. 121. — Le kım, p. 125. — Kend-Guer, p. 126. — Alingâr, p. 127.

CHAPITRE XVIII (932), p. 128. — Bâber part pour sa cinquième et dernière expédition contre l'Hindoustân. — Bekrâm, p. 133. —

Euzbegs et les *Kizil-Bach*, p. 375. — Départ pour le *Pourab*, p. 381. — Lettre de Bâber à Khodja-Kelân, p. 387. — Bâber poursuit sa route, p. 392. — Djumendna. — Adampour. — Kora. — Dakdaki. — Koua. — Tchunar. — Gâzipour, p. 403. — Le Karamnas, p. 404. — Navigation, p. 408. — Le Kherid, p. 411. — Combat contre les Bengalis, p. 419. — Ils sont mis en déroute, p. 423. — Marche contre Biban et Cheïkh-Baïezid, p. 428. — Delmout, p. 435. — Retour à Agra, p. 438.

Chapitre XXII (936), p. 442.

Fragments. — Année 933, p. 443. — Année 934, p. 452. — Année 935, p. 454. — Dévouement de Bâber, p. 459. — Éloge de ce prince, p. 461.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [5]



